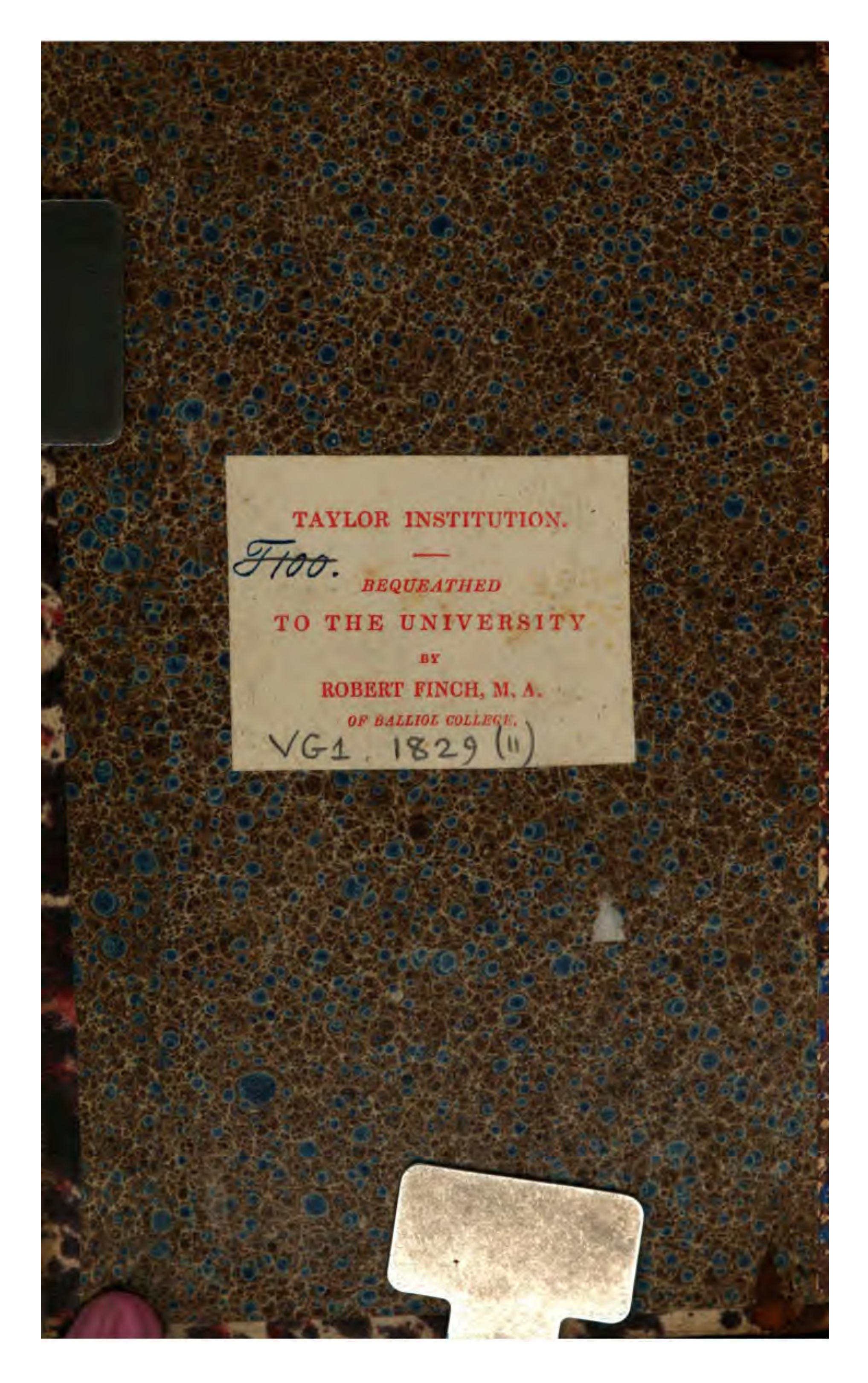






CORRESPONDANCE

LITTÉRAIRE.

TOME XI.

IMPRIMERIE DE H. FOURNIER,
RUE DE SEINE, N° 14.

CORRESPONDANCE
LITTÉRAIRE,
PHILOSOPHIQUE ET CRITIQUE
DE GRIMM
ET
DE DIDEROT,
DEPUIS 1753 JUSQU'EN 1790.

NOUVELLE ÉDITION,

REVUE ET MISE DANS UN MEILLEUR ORDRE,
AVEC DES NOTES ET DES ÉCLAIRCISSEMENS,
ET OU SE TROUVENT RÉTABLIES POUR LA PREMIÈRE FOIS
LES PHRASES SUPPRIMÉES PAR LA CENSURE IMPÉRIALE.

TOME ONZIÈME.
1782 — 1783.

A PARIS,
CHEZ FURNE, LIBRAIRE,
QUAI DES AUGUSTINS, N° 39;
ET LADRANGE, MÊME QUAI, N° 19.

M DCCC XXX.

CORRESPONDANCE

LITTÉRAIRE.

1782.

JANVIER.

Paris, janvier 1782.

Lettre traduite de l'anglais de M. de Ramsay, peintre du roi d'Angleterre, par M. Diderot à qui elle a été adressée.

Il y a environ un mois que je vous envoyai par mon très-digne ami M. Burke un exemplaire des *Leçons de Sheridan*, les *Odes de Gray*, avec le portrait gravé de M. Bentley. Je compte qu'ils vous seront parvenus; mais si, par quelque accident, ils s'étaient égarés, je vous prie de me le faire savoir, afin qu'on puisse les recouvrer ou vous en envoyer d'autres.

Voilà ce qu'un négociant appellerait le *nécessaire;* mais le *nécessaire* est bien court entre gens qui trafiquent d'esprit. Si l'on se réduit au nécessaire absolu, adieu la poésie, la peinture, toutes les branches agréables de la philosophie, et salut à la nature de Rousseau, à la nature à quatre pattes. Afin donc que cette lettre ne ressemble pas tout-à-fait à une lettre d'avis, j'y ajouterai quelques réflexions sur le traité *Dei Delitti e delle Pene*, dont vous et M. Suard me parlâtes chez M. le baron d'Holbach, lors de mon séjour à Paris.

Je n'ai fait qu'une légère lecture de ce Traité, et je me propose de me relire attentivement et plus à loisir. A en juger au premier coup d'œil, il me paraît renfermer des observations ingénieuses, entre lesquelles quelques-unes pourraient peut-être avoir le bon effet qu'en attend l'auteur plein d'humanité; mais, à considérer cet ouvrage comme un système, j'en trouve les fondemens trop incertains, trop en l'air, pour soutenir un édifice utile et solide, que l'on puisse habiter en sûreté. La notion d'un contrat social où l'on montre le pouvoir souverain comme résultant de toutes les petites rognures de la liberté de chaque particulier, notion qu'on ne saurait guère contredire ici sans être l'hérétique le plus maudit, n'est après tout qu'une idée métaphysique dont on ne retrouvera la source dans aucune transaction réelle, soit en Angleterre, soit ailleurs. L'Histoire et l'observation nous apprennent que le nombre de ceux qui veillent actuellement à l'exécution de ce prétendu contrat, de cet accord imaginé sur la formation des lois, quoique plus considérable dans un État que dans un autre, est toujours très-petit en comparaison du nombre de ceux qui sont obligés à l'observation de ces lois. C'est grand dommage que l'habile auteur de l'ouvrage en question n'ait pas pris le revers de sa méthode, et tenté, d'après une recherche sur l'origine actuelle et réelle des différens gouvernemens et de leurs différentes lois, la découverte de quelque principe général de réforme ou d'institution; son succès en aurait peut-être été plus assuré, et il se serait à coup sûr garanti de ces ambiguités, pour ne pas dire contradictions, où s'embarrassera toujours l'auteur d'un système qui n'aura pas été pris dans la nature. Celui-ci, par exemple, avoue que chaque

homme, en contribuant à sa caisse imaginaire, n'y met que la plus petite portion possible de sa propre liberté, et qu'il serait sans cesse disposé à reprendre cette quote-part, sans la menace ou l'action d'une force toujours prête à l'en empêcher. La force doit donc être reconnue au moins comme le lien de ce contrat volontaire; et certainement si, pour quelque cause que ce fût, un homme se laissait pendre sans y être contraint, il différerait peu ou point du tout d'un homme qui, dans les mêmes circonstances, se pendrait de lui-même, sorte de conduite qu'aucun principe de morale politique n'a encore entrepris de justifier. Dans un autre endroit, il reconnaît que les sujets n'auraient jamais accédé à de pareils contrats s'ils n'y avaient été contraints *par la nécessité*, expression obscure et susceptible de plusieurs sens, entre lesquels il est incertain que celui de l'auteur soit que ces contrats ont été volontaires, et que les hommes y ont été amenés par le besoin ou la nécessité. Cela n'est point suffisamment expliqué. Lorsque au milieu des difficultés et des imperfections sans nombre d'une langue, quelle qu'elle soit, un auteur négligera de fixer par des exemples la signification de ses mots, il aura bien de la peine à se préserver de l'ambiguité, sorte d'écueil qu'évitera toujours celui qui s'en tient à la morale purement expérimentale; qu'il ait tort ou qu'il ait raison, il sera toujours clair et intelligible. Après tout, si notre Italien n'entend autre chose par son contrat social que ce qu'ont entendu quelques-uns de nos auteurs anglais, savoir l'obligation tacite, réciproque des puissans de protéger les faibles en retour des services qu'ils en exigent, et les faibles de servir les puissans en retour de la protection qu'ils en obtiennent, nous sommes prêts à convenir qu'un tel ta-

cite contrat a existé depuis la création du monde, et subsistera tant qu'il y aura deux hommes vivant ensemble sur la surface de la terre. Mais avec quelle circonspection n'élèverons-nous pas sur cette pauvre base un édifice de liberté civile, lorsque nous considérerons qu'un contrat tacite de cette espèce subsiste actuellement entre le grand Mogol et ses sujets, entre les colons de l'Amérique et leurs nègres, entre le laboureur et son bœuf; que peut-être ce dernier est de tous les contrats tacites celui qui a été le plus fidèlement et le plus ponctuellement exécuté par les parties contractantes!

Mais, pour en venir à quelque chose qui ait un rapport plus immédiat à la nature du traité *Des Délits*, il dit qu'en politique morale il n'y a aucun avantage permanent à espérer de tout ce qui n'est pas fondé sur les sentimens indélébiles du genre humain; et c'est là certainement une de ces vérités incontestables à laquelle doivent faire une égale attention et ceux qui se proposent d'instituer des lois et ceux qui ne se proposent que de les réformer; mais, après le désir de sa propre conservation, y a-t-il dans l'homme un sentiment plus universel, plus ineffaçable que le désir de la supériorité et du commandement, sentiment que la nécessité présente peut réprimer, mais jamais éteindre dans le cœur d'aucun mortel? Peu sont capables de remplir les devoirs de chef, tous aspirent à l'être. La chose étant ainsi, si l'on veut prévenir les suites dangereuses du passage continuel de la puissance d'une main dans une autre, il est donc nécessaire que ceux qui en sont actuellement revêtus usent de tous les moyens dont ils peuvent s'aviser pour maintenir leur autorité, si leur salut est étroitement lié avec cette puissance.

De là naissent quelques conséquences qui me paraissent ne pouvoir pas facilement découler de la même source et du même canal d'où l'auteur tire les siennes.

1° C'est que plus le nombre des contractans actuels, maîtres ou chefs, en quelque société que ce soit, sera petit en comparaison du corps entier, plus la force et la célérité de la puissance exécutrice doivent, pour la sécurité de ces maîtres ou chefs, s'augmenter, et cela à proportion du nombre de ceux qui sont gouvernés, ou, comme disent les géomètres, en raison inverse de ceux qui gouvernent.

2° C'est que la partie gouvernée étant toujours la plus nombreuse, on ne peut l'empêcher de troubler la partie qui gouverne qu'en prévenant son concert et ses complots.

3° C'est que, dans le cas où le Gouvernement ne porte que sur une ou deux jambes, il importe de prévenir et de punir, par un degré de sévérité et de terreur proportionné au péril, toute entreprise, toute cabale, tout complot, tout concert, qui, plus il serait secret, plus il serait sagement conduit, plus sûrement il deviendrait fatal du moins aux chefs, si ce n'est à toute la Nation, à moins qu'il ne fût étouffé dans sa naissance.

Ceux donc qui proposeraient, dans les Gouvernemens d'une certaine nature, de supprimer les tortures, les roues, les empalemens, les tenaillemens, le fond des cachots sur les soupçons les plus légers, les exécutions les plus cruelles sur les moindres preuves, tendraient à les priver des meilleurs moyens de sécurité, et abandonneraient l'administration à la discrétion de la première poignée de déterminés qui aimeraient mieux commander qu'obéir. La cinquantième partie des clameurs et des ca-

bales qui suffirent à peine, au bout de vingt années, pour déplacer Robert Walpoole, auraient en moins de deux heures, si on les avait souffertes à Constantinople, envoyé le Sultan à la Tour Noire, et ensanglanté les portes du sérail de la chute des meilleures têtes du Divan.

En un mot, les questions de politique ne se traitent point par abstraction comme les questions de géométrie et d'arithmétique. Les lois ne se formèrent nulle part, *à priori*, sur aucun principe général essentiel à la nature humaine; partout elles découlèrent des besoins et des circonstances particulières des sociétés, et elles n'ont été corrigées par intervalles qu'à mesure que ces besoins, circonstances, nécessités réelles ou apparentes, venaient à changer. Un philosophe donc qui se résoudrait à consacrer ses méditations et ses veilles à la réforme des lois (et à quoi les pensées d'un philosophe pourraient-elles mieux s'employer?) devrait arrêter ses regards sur une seule et unique société à la fois; et si parmi ses lois et ses coutumes il en remarquait quelques-unes d'inutilement sévères, je lui conseillerais de s'adresser à ceux d'entre les chefs de cette société dont il pourrait se promettre d'éclairer l'entendement, et de leur montrer que les besoins, les circonstances, les nécessités et les dangers à l'occasion desquels on a inventé ces sévérités, ou ne subsistent plus, ou qu'on peut y pourvoir par des moyens plus doux pour les sujets, et du moins également sûrs pour les chefs. Les sentimens de pitié que l'Être tout-puissant a plus ou moins semés dans le cœur des hommes, joints à la politique commune et ordinaire de s'épargner tout degré superflu de sévérité, ne pourraient manquer d'obtenir un favorable accueil à une modeste remontrance de cette nature, et produire des effets dé-

sirés que le ton haut, fier et injurieux empêcheraient vraisemblablement; mais si un philosophe, et dans ce qu'il propose et dans la manière dont il propose ses vues sur la réforme des lois, oublie que les hommes sont hommes, n'a aucun égard à leur faiblesse, ne consulte ni l'honneur, ni le bien-être, ni la sécurité de ceux qui ont seuls le pouvoir de donner la sanction à ces lois, ou que peut-être il n'ait jamais pris la peine de savoir quelles sont les personnes en qui réside ce pouvoir, toutes ses peines n'aboutiront à rien ou à peu de chose, du moins pour le moment. En vain se plaindra-t-il de ce que *gli uomini lasciano per lo più in abandono i più importanti rigolamenti alla discrezione di quelli l'interesse dei quali è di opporsi alle più provide leggi;* « de ce que les hommes, pour la plupart du temps, abandonnent les réglemens les plus importans à la discrétion de ceux dont l'intérêt est de s'opposer aux plus sages lois. » Ces personnes, par lesquelles il entend sans doute les riches et les puissans, lui diront qu'on n'abandonna jamais à leur discrétion la confection des lois; que tous ont également et de tout temps envié cette prérogative, mais qu'elle leur est dévolue tout naturellement, parce qu'ils étaient les seuls propres à la posséder. Ils lui diront que cela n'est arrivé ni par accident, ni par négligence, ni par abus, ni par mépris, mais par des lois invariables et éternelles de nature; l'une desquelles a voulu que la force en tout et partout commandât à la faiblesse, loi qui s'exécute et dans le monde physique et dans le monde moral, et au centre de Paris et de Londres, et dans le fond des forêts, et parmi les hommes et parmi les animaux.

En vain s'indignera-t-il de ce que les lois sont nées

pour la plupart d'une nécessité fortuite et passagère. Ils lui diront que sans la nécessité il n'y aurait point eu de lois du tout, et que c'est à la même nécessité que les lois actuelles sont soumises, prêtes à céder ou à durer quand et tant qu'il lui plaira.

En vain s'écriera-t-il : *Felici sono quelle pochissime Nazioni che non aspettarono che il lento moto delle combinazioni e vicissitudini umane facesse succedere all'estremità dei mali un avviamento al bene, ma ne accelerano i passaggi intermedi con buone leggi!* « Heureux le très-petit nombre de Nations qui n'attendirent pas que le mouvement lent des combinaisons et des vicissitudes humaines fît naître à l'extrémité des maux un acheminement au bien, mais qui par de bonnes lois en abrégèrent les passages intermédiaires !... » Ils lui diront qu'il s'est tout-à-fait trompé sur un point de fait, et qu'il n'y a jamais eu de nations telles qu'il les représente. Ils lui diront que, s'il veut se donner la peine d'examiner soigneusement l'Histoire et les archives des Nations qu'il a vraisemblablement en vue, il trouvera que les lois qu'il préconise le plus sont sorties de ces combinaisons, de ces vicissitudes humaines auxquelles il dispute si dédaigneusement le droit de législation.

Tout ouvrage spéculatif, tel que celui *Dei Delitti e delle Pene*, rentre dans la catégorie des utopies, des *Républiques de Platon*, et autres politiques idéales, qui montrent bien l'esprit, l'humanité et la bonté d'ame des auteurs, mais qui n'ont jamais eu et n'auront jamais aucune influence actuelle et présente sur les affaires.....

Je sais bien que ces principes généraux, qui tendent à éclairer et à améliorer l'espèce humaine en général, ne sont pas absolument inutiles; mais je n'ignore pas qu'ils

n'amèneront jamais une sagesse générale. Je sais bien que la lumière nationale n'est pas sans quelque effet sur les chefs, et qu'il s'établit en eux, malgré eux, une sorte de respect. Je sais que cette lumière générale, tant vantée, est une belle et glorieuse chimère dont les philosophes aiment à se bercer, mais qui disparaîtrait bientôt s'ils ouvraient l'Histoire et s'ils y voyaient à quoi les meilleures institutions sont dues. Les Nations anciennes ont toutes passé et toutes les Nations modernes passeront avant que la philosophie et son influence sur les Nations aient corrigé une seule administration. Et pour en venir à quelque chose qui vous soit propre, je sais bien que la différence de la monarchie et du despotisme consiste dans les mœurs, dans cette confiance générale que chacun a dans les prérogatives de son état respectif; que le Sultan dit à Constantinople, indistinctement de l'un de ses noirs et d'un cadi qui commet une indiscrétion, qu'on lui coupe la tête, et que la tête du cadi et celle de l'esclave tombent avec aussi peu de conséquence l'une que l'autre; et qu'à Versailles on chasse très-diversement le valet et le duc indiscrets; mais je n'ignore pas que le soutien général de ces sortes de mœurs tient à un autre ressort que les écrits des sages, qu'il est même d'expérience et d'expérience de tout temps que les mœurs dont il s'agit sont tombées à mesure que les lumières générales se sont accrues; je me chargerais même de démontrer que cela a dû arriver, et que cela arrivera toujours par la nature même d'un peuple qui s'éclaire. Je sais bien que quand ces sortes de mœurs, dont le monarque ressent et partage l'influence, ne sont plus, le peuple est au plus bas point de l'avilissement et de l'esclavage, parce qu'alors il n'y a plus qu'une condition, celle d'esclave.

Je sais bien que plus cette échelle d'états est longue et distincte, plus chacun est ferme sur son échelon, plus le monarque diffère du despote et le despote du tyran; mais je défie l'auteur *Des Délits et des Peines* et tous les philosophes ensemble de me faire voir que leurs ouvrages aient jamais empêché cette échelle de se raccourcir de plus en plus jusqu'à ce qu'enfin ses deux bouts se touchassent.

Vers envoyés au Prince royal de Prusse, avec une miniature représentant Bagatelle, maison de M. le comte d'Artois dans le bois de Boulogne.

Souvent les fils des rois dans un modeste asile
Cherchant un doux loisir, un bonheur plus facile,
Ont daigné de leur rang modérer la splendeur.
Prince, dont le grand nom est promis à l'Histoire,
Vous pourrez quelque jour cacher votre grandeur,
Mais vous ne ferez point oublier votre gloire.

Épigramme contre madame de Beauharnais.

Églé, belle et poète, a deux petits travers;
Elle fait son visage et ne fait point ses vers.

Cette Épigramme très-maligne a été parodiée de la manière suivante:

Parodie de l'Épigramme faite contre madame de Beauharnais (1).

Quoi que l'on dise, Eglé, de tes petits travers,
L'Amour fit ton visage et les Muses tes vers.

---

(1) On l'avait attribuée faussement à M. de La Harpe; elle est de M. Le

La double Épreuve, ou Colinette à la Cour, comédie lyrique en trois actes, a été représentée pour la première fois sur le théâtre de l'Académie royale de Musique, le mardi 1er. Les paroles sont de M. Lourdet de Santerre, maître des Comptes, auteur du *Savetier et le Financier*, de plusieurs autres opéra comiques, et de la plupart des fêtes données depuis quelques années dans les plus brillantes sociétés de son illustre compagnie, la Chambre des Comptes. La musique est de M. Grétry.

Cet opéra, presque tombé le premier jour, a paru se relever à la seconde représentation, mais faiblement. C'est d'un bout à l'autre *Ninette à la Cour*, avec plus de prétention à la haute comédie, beaucoup moins d'esprit et beaucoup moins de goût. Dans le poëme de Favart, le prince s'est pris de fantaisie pour la jeune villageoise, elle-même se laisse éblouir un moment par les promesses du Prince et par son goût naturel pour la coquetterie. Dans le nouveau poëme, le Prince ne feint d'aimer Colinette que pour exciter la jalousie de la Comtesse, dont il est amoureux, et qui ne veut être que son amie. Cette métaphysique de sentiment fait pour ainsi dire tout le nœud de la pièce; quelque froide, quelque déplacée qu'elle soit toujours au théâtre, et surtout dans un drame lyrique, elle aurait pu fournir des détails agréables, quelques traits au moins d'un joli marivaudage; mais, grace à l'adresse de M. Lourdet, elle ne sert véritablement qu'à détruire le peu d'intérêt dont un sujet si rebattu pouvait encore être susceptible. On a tâché d'y suppléer par beaucoup de mouvement, par des ballets

Brun, ci-devant secrétaire de M. le prince de Conti, l'auteur du poëme de *la Nature*, de *la Wasprie*, de l'*Ode à M. de Buffon*. On donne la parodie à M. de Cubières (*Note de Grimm.*)

amenés plus ou moins heureusement. Il y en a trois au premier acte, une pipée, une chasse, la fête du mai; ainsi dans le même acte à la fois les plaisirs de l'automne et ceux du printemps : qu'est-ce que cela fait? Pourquoi ne pas y joindre encore, comme dans une pièce de Nicolet, ceux de l'hiver et de l'été?

Il n'y a rien de neuf, rien d'assez piquant dans la musique de cet opéra pour mériter d'être distingué; tout nous a paru d'une touche assez faible, assez commune, quoique souvent agréable. Les scènes villageoises sont moins mal que les autres; le chœur du troisième acte fait de l'effet, mais il fait encore plus de bruit. Le seul mérite qui puisse soutenir cet ouvrage est dans la composition des ballets, en général bien groupés, bien dessinés, et formant souvent des tableaux pleins de mouvement et de variété. L'auteur des paroles a été gratifié, le jour même de la première représentation, de l'épigramme que voici par M. Destournelles.

Qui veut lutter avec Favart,
S'il n'est passé maître en son art,
S'expose à d'étranges mécomptes.
Veux-tu charmer ton *auditeur*?
Il faut, mon cher *maître des comptes,*
Avoir recours au *correcteur.*

MM. de Piis et Barré, après avoir été gâtés par l'indulgence ou plutôt par le mauvais goût du public, viennent d'éprouver enfin de sa part un petit retour d'humeur fort bien conditionné. Leur *Gâteau des Rois,* représenté pour la première fois sur le théâtre de la Comédie Italienne, le dimanche 6, jour de la Fête des Rois, a été dûment sifflé, et ce n'est pas sans peine que les

acteurs sont parvenus à braver la tempête et à soutenir l'ouvrage jusqu'à la fin, ou peu s'en faut. Quoique cette bagatelle soit plus négligée encore que toutes celles qui font depuis dix-huit mois les beaux jours de ce spectacle, la différence assurément n'est pas assez grande pour avoir pu mériter sans autre raison un accueil si différent de celui auquel on avait accoutumé ces messieurs et leurs chefs-d'œuvre. Il pourrait être fort curieux de chercher les causes secrètes d'un changement si subit, mais on voudra bien nous en dispenser. Est-ce la seule circonstance où nous ayons vu que, pour bien juger les sottises dont on s'est une fois engoué, on attend volontiers qu'on ait eu le temps de s'en lasser? En peu de mots, voici la dernière production de MM. de Piis et Barré.

Mademoiselle Denise, la fille d'un pâtissier, M. Martin, est aimée de M. Simon, le fils du voisin M. Grégoire. Ce M. Martin, qui veut faire les Rois avec ses amis, et nommément avec son intime M. Grégoire, lui fait écrire par sa fille le billet suivant :

> Viens çà, mon cher ami.... tirer chez moi la fève,
> Tu me seconderas.... pour que mon vin s'achève;
> Et j'espère à la fin.... du plus gai des festins
> Que tu *m'enlèveras*... par tes joyeux refrains.

Il change ensuite d'avis et déchire le billet en deux. Simon en trouve la première moitié : le voilà jaloux; et n'avait-il pas lieu de l'être? Il boude. Cependant les convives se rassemblent, M. Grégoire, le bailli, le magister, le frater, le carillonneur; on se met à table; on tire le gâteau, il s'y trouve deux fèves : c'est une espiéglerie du petit frère de mademoiselle Denise. Grande querelle

entre Martin et Grégoire pour la royauté. On propose enfin de remettre les fèves aux deux amans. La méprise qui les a brouillés est bientôt éclaircie par l'heureuse attention que mademoiselle Denise a eue de conserver la seconde partie du billet; tout le monde est content, excepté les spectateurs. On finit par boire et par chanter à tue-tête; le parterre hue du même ton, la toile tombe, et MM. de Piis et Barré comprennent encore moins que nous l'inconstance et la bizarrerie du public.

Ils ont forcé les Comédiens à donner la pièce une seconde fois; mais ayant reçu à peu près le même accueil, ces messieurs ont eu la modestie d'annoncer dans le *Journal de Paris* qu'ils avaient consenti généreusement à la retirer, pour ne la remettre que le jour des Rois en un an. Quel excès de complaisance!

Principes établis par S. M. I. Joseph II, pour servir de règles à ses Tribunaux et Magistrats dans les matières ecclésiastiques.

L'objet et les bornes de l'autorité du sacerdoce dans l'État sont si clairement déterminés par les fonctions et les devoirs auxquels le Seigneur lui-même a borné les Apôtres pendant qu'il était sur la terre, qu'il y aurait de la mauvaise foi à vouloir statuer ou admettre aucun droit à cet égard, et de l'absurdité à oser prétendre que les successeurs des Apôtres doivent avoir de droit divin plus d'autorité que n'en avaient les Apôtres eux-mêmes.

Or personne n'ignore que Notre-Seigneur Jésus-Christ ne les a chargés que des fonctions purement spirituelles: 1° de la publication de l'Évangile; 2° du soin de son

culte; 3° de l'administration des Sacremens (en tant qu'ils sont spirituels); 4° du soin et de la discipline de son Église.

C'est à ces quatre objets qu'était bornée l'autorité des Apôtres; et c'est par conséquent à ces mêmes objets seulement que peuvent prétendre leurs successeurs. Il s'ensuit que toute l'autorité quelconque dans l'État est et doit être aujourd'hui du ressort privatif de la puissance souveraine, ainsi qu'elle a été depuis la première origine de tous les États et de toutes les sociétés jusqu'à l'établissement du christianisme, par lequel cet ordre naturel des choses n'a nullement été ni pu être altéré.

A l'exception de ces quatre objets, il n'y a donc aucune sorte d'autorité, aucune prérogative, aucun privilège, aucun droit quelconque, en un mot, que le clergé ne tienne uniquement de la volonté libre et arbitraire des princes de la terre.

Il est incontestable que tout ce qui a été accordé ou établi par l'autorité souveraine, et qu'il dépendait de son bon plaisir d'accorder ou de refuser, elle est en plein droit d'y faire des changemens, et de le révoquer même tout-à-fait lorsque le bien général l'exige, et qu'aucune loi fondamentale de l'État ne s'y oppose, à l'instar de toutes autres lois, concessions, établissemens faits ou à faire, qu'il est de la sagesse et même du devoir de la législation d'approprier aux temps et aux circonstances.

Les dispositions des Conciles, lesquels, comme il est de fait, ne sont obligatoires que pour les États qui les ont admis ou reçus, sont dans le même cas, attendu que celui qui aurait pu ne pas les admettre du tout doit pouvoir à plus forte raison en rectifier les dispositions, et

même les révoquer entièrement, lorsque, au moyen de la différence de temps et de circonstances, la raison d'État et le bien public peuvent l'exiger.

L'autorité du sacerdoce n'est pas même arbitraire ni entièrement indépendante quant au dogme, au culte et à la discipline, le maintien de l'ancienne pureté du dogme ainsi que la discipline et le culte se trouvant être des objets qui intéressent si essentiellement la société et la tranquillité publique, que le prince, en sa qualité de souverain chef de l'État, ainsi que de protecteur de l'Église, ne peut permettre à qui que ce soit de statuer sans sa participation sur des matières d'une grande importance.

L'objet et l'autorité du clergé étant donc bien clairement déterminés par les principes susdits, il s'ensuit que c'est d'après ces principes que doivent être décidés à l'avenir tous les cas de juridiction ecclésiastique.

Adèle et Théodore, ou Lettres sur l'Éducation, contenant tous les principes relatifs aux trois différens plans d'éducation des Princes, des jeunes personnes et des hommes; par madame la comtesse de Genlis, trois volumes in-8°. De tous les écrits de madame de Genlis, c'est celui qui a fait la plus grande sensation, qui a été lu avec le plus d'avidité, jugé avec le plus de rigueur, prôné et dédaigné avec le plus d'acharnement et de prévention. Si un pareil succès est dû en partie au genre même de l'ouvrage, les circonstances dans lesquelles il a paru n'ont pas peu contribué à en augmenter l'éclat; la singularité, peut-être unique, du choix qui venait de nommer madame de Genlis gouverneur (1) des fils de

(1) Ce titre a été trouvé si plaisant à Versailles, que madame de Genlis

M. le duc de Chartres, avait fixé pour ainsi dire tous les yeux sur elle. Comment n'aurait-on pas été fort curieux de savoir si son livre justifierait un événement si extraordinaire, ou le ferait paraître plus ridicule? Les philosophes n'ont pu voir sans indignation que dans un ouvrage agréablement écrit, c'est un mérite qu'il faut bien lui accorder, l'on se permettait encore de parler avec quelque respect de la religion, de soutenir même qu'il n'est point de vertu véritable qui ne soit fondée sur une piété solide. Les gens de lettres ont trouvé infiniment mauvais qu'une femme si bien faite pour en juger ait osé leur reprocher « d'avoir la conversation languissante et pesante; de ne point savoir écouter; de n'éprouver que le désir de se faire admirer, jamais celui de plaire; de manquer d'égards et de politesse par un amour-propre mal entendu, ou par le défaut d'usage du monde; d'avoir un ton tranchant, de la susceptibilité.....; ce qui fait qu'on ne trouve dans leurs ouvrages ni l'esprit, ni le ton du monde. »... Nos femmes à la mode, qui n'ont jamais vu peindre leurs ridicules, leurs folies, leurs travers d'une manière plus vraie, plus légère, plus piquante, prétendent que c'est une chose horrible d'employer ainsi le talent que l'on peut avoir à tourner toutes les personnes de sa société en ridicule, à faire d'un livre d'éducation un recueil de satires et de libelles. Les dévots, les prêtres, seraient-ils plus contens? Point du tout : ils assurent que la Sorbonne ne peut se dispenser de censurer l'ouvrage; qu'il y a une certaine Lettre, sur

n'en a conservé que les fonctions; c'est sans aucune dénomination particulière qu'elle est chargée de présider à l'éducation des enfans de M. le duc de Chartres. (*Note de Grimm.*)

les cérémonies religieuses qu'on exige des mourans, qui contient les propositions du monde les plus malsonnantes. Une autre impiété non moins grave, c'est d'oser dire qu'il n'y a point de livre de dévotion qu'on puisse laisser sans inconvénient entre les mains d'une jeune personne; c'est le projet qu'annonce madame de Genlis de publier elle-même un livre d'*Heures* dans ses principes, comme si ce droit n'appartenait pas exclusivement à monseigneur l'archevêque! Mais c'est trop s'arrêter à tous les jugemens que l'esprit de corps, l'esprit de parti ou d'autres préventions ont pu répandre contre cet ouvrage; essayons d'en donner une idée plus juste, du moins plus impartiale.

Ces Lettres sont une espèce de roman d'éducation, ou plutôt une suite de petites histoires, de petits contes, de petits tableaux plus ou moins intéressans, tous relatifs à l'éducation, mais liés souvent par un fil imperceptible à l'objet principal. Le baron et la baronne d'Almane, tantôt retirés dans leurs terres, tantôt voyageant pour l'instruction de leurs enfans, rendent compte à leurs amis, qu'ils ont laissés à Paris, du plan d'éducation qu'ils ont formé, et du succès avec lequel ils le suivent. Cette correspondance, qui fait le fonds de l'ouvrage, est interrompue par les Lettres du comte de Roseville, chargé de l'éducation d'un prince étranger; le comte et le baron se communiquent mutuellement les résultats de leurs réflexions et de leur expérience. Ce qui varie plus agréablement le ton de ce recueil, ce sont les réponses que la baronne reçoit de la vicomtesse de Limours, de madame d'Ostalis, quelques Lettres détachées du chevalier d'Herbain, de la jeune dame de Valée, de son amie madame de Germeuil. C'est surtout dans ces dernières Lettres que

le ton et les ridicules du jour sont peints avec le plus d'esprit, d'agrément et de vérité.

Si le système déducation de madame de Genlis ne présente aucune idée nouvelle, aucune que Locke n'eût déjà indiquée, que Jean-Jacques après lui n'eût approfondie avec toute la puissance de son génie, avec toute l'énergie de son talent, au moins en est-il plusieurs dont elle a su faire une application très-heureuse, quelquefois peut-être un peu maniérée, un peu minutieuse, mais souvent aussi parfaitement sage et parfaitement instructive. En s'appropriant si bien et les idées de Rousseau et celles de Locke, on eût désiré sans doute que madame de Genlis eût parlé surtout du premier avec plus d'égards; mais on ne lui en saura pas moins beaucoup de gré d'avoir fait de nouveaux efforts pour répandre des vérités si utiles, en les développant presque toujours avec plus de sagesse et de mesure que l'un de ces philosophes, et sûrement avec plus de grace et d'intérêt que l'autre.

Quoique le titre d'*Adèle et Théodore* annonce assez fastueusement que l'ouvrage contient « *tous* les principes relatifs à l'éducation des Princes, des jeunes personnes et des hommes », on ne serait guère étonné que beaucoup de lecteurs y trouvassent encore plus d'une lacune importante; mais la forme que l'auteur a jugé à propos de donner à ses instructions n'est-elle pas précisément celle qui l'obligeait le moins de s'astreindre à une méthode trop pénible ou trop rigoureuse? Ce qu'on ne trouve pas d'ailleurs dans ces Lettres ne peut-on pas espérer de le trouver dans les sources que madame de Genlis veut bien indiquer elle-même, dans *les Conversations d'Émilie*, dans *Télémaque*, dans le *Traité de Chanteresne*,

qu'on croit être de Nicole, dans Locke, même dans *Émile*, pourvu qu'il soit lu avec les dispositions convenables; mais, avant toutes choses, cela s'entend, dans son *Théâtre d'Éducation*, dans ses *Annales de la Vertu*, dans ses *Heures*, dans ses *Veillées du Château* déjà sous presse, et dans plusieurs autres ouvrages qu'elle a la bonté de nous promettre?

Je sens aussi bien que messieurs les philosophes l'inconvénient qu'il y aura toujours à vouloir fonder la morale sur des bases qui lui sont étrangères, et que l'usage ou l'abus de la raison peuvent si facilement ébranler; cependant je ne puis m'empêcher d'aimer beaucoup le genre de preuves qu'emploie madame de Genlis pour la défense de la foi chrétienne; ce sont deux petits Romans : l'un est l'Histoire très-intéressante d'un hôpital fondé par M. de Lagaraye, où l'on voit, comme le dit l'auteur lui-même, tout ce que la religion peut produire de grand, de bienfaisant, d'héroïque; l'autre est une espèce de Nouvelle, où l'on apprend clairement qu'il n'est point de revers, point d'infortune que la piété ne fasse supporter avec courage et résignation. On en pensera tout ce qu'on voudra, cette manière de démontrer la vérité de la religion me paraît tout aussi conséquente et beaucoup moins ennuyeuse que celle des Grotius, des abbé d'Houteville, des Bergier, et de tant d'autres grands docteurs.

Des gens qui veulent tout savoir assurent que la partie la plus agréable des nouvelles Lettres sur l'éducation, la partie des Romans, est encore moins originale que tout le reste, que la plupart de ces épisodes sont traduits de l'allemand ou de l'anglais. Les deux que nous venons de citer, l'Histoire de M. Lagaraye et celle de la duchesse

de C***, ne sont pas au moins de ce nombre; le fonds de l'une et de l'autre, nous ne pouvons en douter, est parfaitement vrai. Un reproche plus grave que l'on est tenté de faire à madame de Genlis sur cette partie de son ouvrage, c'est d'avoir souvent gâté l'effet des situations les plus touchantes par des traits d'une sensibilité factice ou par des exagérations également froides et romanesques. Ces défauts ont paru d'autant plus remarquables, que le ton dominant de l'ouvrage est simple, pur et naturel.

La malignité n'a pas manqué de chercher des noms à tous les portraits dont madame de Genlis s'est permis d'égayer un livre qui ne semblait pas trop susceptible, à la vérité, de ce genre d'agrémens, mais qui pouvait en avoir besoin. On a prétendu reconnaître dans madame de Surville celui de madame de Montesson; dans madame de Valée celui de madame la comtesse Amélie de Boufflers; dans madame de Germeuil celui de madame de Roquefeuille, etc.; mais le plus frappant de tous, c'est, sous le nom de madame d'Olcy, celui de madame de La Reynière, du moins s'il en faut croire les meilleurs amis de celle-ci. Le bruit qu'ils en ont fait dans le monde, sous le prétexte de venger une noirceur si coupable et si peu méritée, lui a donné tant de célébrité que nous croyons devoir en conserver ici le souvenir. Voici donc ce fameux portrait.

« La fortune immense qu'elle possède n'a pu la consoler encore du chagrin d'être la femme d'un financier; n'ayant point assez d'esprit pour surmonter une semblable faiblesse, elle en souffre d'autant plus qu'elle ne voit que des gens de la cour, et que sans cesse tout lui rappelle le malheur dont elle gémit en secret. On ne

parle jamais du Roi, de la Reine, de Versailles, d'un grand habit, qu'elle n'éprouve des angoisses intérieures si violentes qu'elle ne peut souvent les dissimuler qu'en changeant de conversation. Elle a d'ailleurs pour dédommagement toute la considération que peuvent donner beaucoup de faste, une superbe maison, un bon souper, et des loges à tous les spectacles. Au reste, elle n'aime rien, s'ennuie de tout, ne juge jamais que d'après l'opinion des autres, et joint à tous ces travers de grandes prétentions à l'esprit, beaucoup d'humeur et de caprices, et une extrême insipidité. Quoique fort orgueilleuse d'être une fille de qualité, elle n'a pas montré le moindre attachement pour son père, parce qu'il a quitté le service et le monde, et qu'elle n'en attend rien. Elle n'aime point madame de Valmont, qu'elle ne regarde que comme une provinciale, et elle a sans doute oublié qu'elle eut une sœur religieuse, etc. »

On assure que madame de La Reynière, après l'avoir lu, s'est contentée de dire : « Je ne sais pourquoi madame de Genlis oublie un trait dont personne ne devait se souvenir aussi bien qu'elle, c'est que cette femme de financier a poussé l'insolence autrefois jusqu'à donner des robes à une Demoiselle de qualité de ses amies; il est vrai que la Demoiselle n'était connue alors que par sa jolie voix et son talent pour la harpe. »

Eh! qu'est-ce que tout cela fait? Sans entreprendre ni d'accuser, ni de justifier les intentions de l'auteur, nous osons croire qu'*Adèle et Théodore* sera compté dans le petit nombre des ouvrages où la raison et la vertu sont rendues aussi intéressantes qu'elles le paraîtront toujours lorsqu'elles n'auront point d'autre ornement que celui de leur grace et de leur simplicité naturelle. Le style de

madame de Genlis est assez dépourvu d'imagination, mais il plaît en général par une pureté très-facile et très-élégante. Sans peindre ses idées de couleurs bien vives, elle les dessine, si l'on peut s'exprimer ainsi, avec beaucoup de justesse et de goût. Il y a de l'esprit et de la grace dans la composition de ses tableaux, il y a surtout infiniment de talent et d'originalité dans la manière dont elle a su rendre le ton, les ridicules et les mœurs du jour, leur donner de la physionomie, ce qui semblait si difficile, et leur en donner sans caricature, même sans effort et sans recherche.

Si les Suisses ont été répandus long-temps dans toutes les parties du monde, sans exciter la curiosité des autres Nations en faveur de leur pays, on leur fait aujourd'hui plus d'honneur. Jamais les Voyages en Suisse n'ont été plus à la mode. Cet empressement doit-il les flatter ou non ? Je l'ignore; mais je sais bien que leur paisible bien-être n'avait aucun besoin de cette célébrité; peut-être même n'éprouveront-ils que trop tôt qu'il en est des Républiques comme des femmes dont Jean-Jacques a dit : « Leur dignité est d'être ignorées, leur gloire est dans leur propre estime, et leurs plaisirs dans le bonheur de leurs familles. » Ambitionner une autre dignité, chercher une autre gloire ou d'autres plaisirs, c'est risquer au moins de perdre l'avantage le plus essentiel de leur existence.

Quoi qu'il en soit, dans le nombre des Voyages de Suisse qui ont paru depuis quelques années, après avoir distingué ceux de MM. de Luc, de Saussure, plus particulièrement encore celui de M. Coxe, traduit et commenté par M. Ramond, de tous ceux que nous con-

naissons celui qui embrasse le plus d'objets curieux et intéressans, nous ne devons pas oublier la *Description des Alpes pennines et rhétiennes, dédiée à Sa Majesté très-chrétienne Louis XVI, Roi de France et de Navarre*, par M. T.... B......, chantre de l'église cathédrale de Genève. Deux volumes in-8°, avec plusieurs gravures faites sur les dessins mêmes de l'auteur.

Ce n'et pas par une éloquence brillante, par le charme ou l'élégance de sa narration, ce n'est point par son ramage enfin, tout chantre qu'il est de la cathédrale de Genève, que le nouveau voyageur peut espérer de mériter l'attention du public; mais l'exactitude et la fidélité de ses observations, les travaux presque incroyables qu'elles lui ont coûtés, les périls continuels auxquels il s'est exposé pour vérifier ses découvertes, lui assurent sans doute des droits à la reconnaissance de tous ceux qui s'intéressent véritablement aux progrès de l'Histoire naturelle, et surtout de l'Histoire des montagnes, partie si importante de la théorie générale du globe.

Souvent minutieux, souvent d'une affectation ou d'une emphase ridicule, d'autant plus déplacée qu'elle donne aux descriptions les plus vraies l'air romanesque et faux, on remarquera cependant avec plaisir que le style de M. B...... s'est élevé quelquefois pour ainsi dire forcément au ton naturel de son sujet par le caractère même de grandeur et de majesté des objets qu'il avait sous les yeux. Le court extrait que nous allons donner de son ouvrage en offrira, je crois, plus d'une preuve.

C'est du lac de Genève que part notre voyageur, et voici l'exacte description qu'il en donne :

« On voit, dit-il, à droite, le lac s'étendant à perte de vue jusqu'à Genève, repoussé d'un côté par de hautes

montagnes, orné de l'autre par un magnifique coteau ; en face la belle perspective du Valais et des montagnes qui forment le péristyle. Entre Évian et Saint-Gingo, premier village du Bas-Valais, les montagnes plongent dans le lac comme un promontoire ; des ouvriers, occupés le long des rochers à en détacher des parties, ne se tiennent que sur de petits rebords, souvent à plus de deux cents toises au-dessus de la surface du lac ; il en est même qui sont suspendus par des cordes. Cette situation *effraie les voyageurs ;* leur crainte augmente encore par *les signes qu'on leur fait de s'écarter de cette plage dangereuse.* »

Notre auteur décrit ensuite les montagnes du Bas-Valais, leur magnifique aspect, les étonnans souterrains de Bex, la cascade du *Pisse-Vache.* De là il nous conduit à la vallée de Bagnes, qui fait une partie considérable du pays d'Entremont. Cette vallée, bordée de toutes parts de montagnes et de glaciers, est défendue par des bois, de terribles avalanches qui autrefois ont enseveli les bains de Bagnes. Après une pénible marche le long d'un désert, le voyageur parvient au bas de l'immense glacier dont il soupçonnait l'existence, et qui faisait le principal objet de son voyage. « Ce glacier, dont les couches sont belles, descend d'une montagne si couverte de neiges, qu'on a de la peine à y distinguer quelques parties de roc. Ces neiges sont de la plus grande blancheur ; elles sont par bancs horizontaux, ou plutôt ce sont des marches magnifiques qui semblent atteindre le ciel. Le bas du glacier est terminé par un mur d'une belle forme, taillé à-plomb, du haut duquel on voit descendre des filets d'eau qui donnent naissance à un lac d'un aspect agréable. » — Ce n'est qu'avec des peines et des dangers

infinis qu'il parvient sur le glacier même. Qu'on se figure une étendue de huit lieues de glace vive environnée de toutes parts de hautes montagnes, et aboutissant elle-même à une hauteur si considérable, qu'elle pourrait devenir encore un vaste sommet. En suivant la direction de cette vallée, du midi au nord, à droite se trouve une chaîne de monts couverts de neiges et de glaces; à la gauche, dans une étendue de six lieues, des sommets, la plupart découverts de neige et dévastés, des montagnes de granit et de débris feuilletés, partout l'horreur du plus profond silence et l'image de la nature morte. « Par intervalles, d'immenses crevasses travaillées par la nature de mille manières différentes, imitant parfaitement les restes d'un palais ou d'un temple; la richesse et la variété des couleurs ajoutaient encore à la beauté des formes; l'or, l'argent, l'azur s'y faisaient admirer. Ce qui nous parut bien singulier encore, c'étaient des arcades soutenant des ponts de neige lancés d'un bord d'une crevasse à l'autre. » — C'est sur ces ponts étranges et dangereux que notre voyageur se hasarde, et la fortune seconde son audace; il franchit ces vastes gouffres, tourne autour de plusieurs qui avaient plus d'une demi-lieue de diamètre, sort enfin du glacier, et à travers mille dangers parvient au pied du mont Vélan, l'un des plus hauts de la Suisse.

L'idée que nous donne M. B...... du chemin de la Guemmi n'est pas indigne d'être remarquée. « Représentez-vous, dit-il, un escalier d'une vieille tour tournant sur lui-même, et mis à découvert par la chute du mur de la face, de manière que trente personnes qu'on supposerait montrer à la file, se voient les unes au-dessus des autres comme sur des balcons. On voit ainsi avec des

lunettes, depuis les bains, les voyageurs monter et descendre cette rampe, qui a près de neuf cents pieds de hauteur. Rien de plus magnifique que l'immense glacier où le Rhône prend sa source. Là nous vîmes la large bouche du Rhône, et le fleuve en sortir avec bruit. La voûte est d'une glace aussi transparente que le cristal; des blocs de glace immenses, lancés du haut du dôme, représentaient les ruines d'un palais. Cette voûte, qui était à moitié fendue, laissait un passage libre aux rayons du soleil qui pénétraient dans des abîmes obscurs, tandis que des blocs excaves et concaves nous éblouissaient les yeux. Nous vîmes alors des tours de glace comme des maisons, qui ne tenaient à la masse entière que par des filets; le moindre bruit, le roulement d'une pierre pouvait nous ensevelir sous leur ruine. » — L'hospice du Grimsel, les vallées de glace de l'Aar, le passage de la Fourche, le mont Saint-Gothard, les sources du Rhin, offrent mille détails auxquels les bornes de cet extrait ne nous permettent pas de nous arrêter.

M. B..... ne se borne pas à nous donner la juste hauteur du Mont-Blanc, le plus haut des Alpes, et sur le sommet duquel on ne peut rester plusieurs minutes sans danger de périr par la rareté de l'air; il le compare avec les Cordilières; et d'après les observations faites sur ces montagnes de l'Amérique par messieurs de l'Académie des Sciences, et celles qu'il a faites lui-même sur le Mont-Blanc, il conclut que ce dernier est bien plus élevé; et que si le Chimboraco s'élève à une hauteur à peu près égale au-dessus du niveau de la mer, c'est que le sol qui lui sert de base est près de moitié plus élevé que le pied des Alpes.

Pôur donner une idée de l'espèce de talent que M. B...

peut avoir pour les peintures du genre gracieux, nous n'en citerons qu'un seul échantillon, et nos lecteurs trouveront sans doute que c'est bien assez. Il s'agit de la délicieuse vallée de Lauterbrown; après avoir peint les mœurs douces et innocentes de ses habitans, l'auteur ajoute :

« Nous vîmes de jolies plaines entrecoupées par des canaux d'une eau limpide comme le cristal. C'est là que l'amant est sûr de trouver son amante; c'est là qu'il se plaît à la transporter d'une rive à l'autre avec la légèreté du faon; c'est là qu'il ressent une douce émotion lorsqu'il lui voit franchir d'un pas de biche *les jolies cascades* et les torrens, *images des passions de l'homme.* Et s'ils veulent étendre leur empire par une vue plus vaste, ils montent ensemble sur de belles collines, d'où ils ont sous les yeux des aspects enchanteurs. La nature devient alors pour eux plus belle et plus variée; ils trouvent dans la pureté du ciel une image de celle de leur ame, et dans *les yeux enfantins de leur bétail le portrait de leur innocente candeur*, etc.

L'Énigme, ou le Portrait d'une femme célèbre (1).

Au physique je suis du genre féminin,
Mais au moral je suis du masculin.
Mon existence hermaphrodite
Exerce maint esprit malin,
Mais la satire et son venin
Ne sauraient ternir mon mérite.
Je possède tous les talens,
Sans excepter celui de plaire;
Voyez les fastes de Cythère

(1) Madame de Genlis.

Et la liste de mes amans,
Et je pardonne aux mécontens
Qui seraient de l'avis contraire.
Je sais assez passablement
L'orthographe et l'arithmétique,
Je déchiffre un peu la musique,
Et la harpe est mon instrument (1).
A tous les jeux je suis savante :
Au trictrac, au trente et quarante,
Au jeu d'échecs, au biribi,
Au vingt et un, au reversi,
Et, par les leçons que je donne
Aux enfans (2) sur le quinola,
J'espère bien qu'un jour viendra
Qu'ils pourront le mettre à la bonne.
C'est le plaisir et le devoir
Qui font l'emploi de ma journée;
Le matin, ma tête est sensée,
Elle devient faible le soir.
Je suis monsieur dans le lycée,
Et madame dans le boudoir.

Extrait d'une Lettre de M. Thomas à madame Necker, sur la mort de M. Tronchin (3).

J'ai appris avec une bien véritable douleur la mort de cet homme respectable qui était votre ami et mon bienfaiteur, même avant qu'il prît soin de ma santé, puisque c'était lui qui conservait la vôtre. Cette triste nouvelle

(1) On rappelle ici, en jouant sur les mots, l'accusation portée contre madame de Genlis d'avoir La Harpe pour teinturier.

(2) On n'a point oublié que madame de Genlis était *Gouverneur* des enfans de la maison d'Orléans.

(3) Le célèbre Tronchain, né à Genève en 1709, mourut à Paris en 1781.

m'a frappé comme la chose du monde la plus imprévue. Il me semble que la mort de ceux que l'on respecte et que l'on aime soit un événement hors de la nature, et notre cœur ne peut s'accoutumer aux cruelles leçons qui nous sont trop souvent données à ce sujet. La douleur que vous avez dû éprouver ajoutait encore à la mienne; je savais votre profond attachement pour lui, et l'ancienne et tendre amitié qui l'unissait à vous. Il veillait sur vos jours; il a peut-être sauvé les miens; j'ai perdu en lui l'objet d'une double reconnaissance. Voilà soixante ans de travaux et de vertus écoulés; il n'en reste plus de traces qu'au fond de quelques ames sensibles et dans le souvenir de celui qui voit tout, et qui semble de temps en temps jeter la vertu et le génie sur la terre pour en orner le spectacle qu'il a sous les yeux; il l'a vu faire le bien en silence, toujours utile, toujours calme, aussi indifférent à l'admiration qu'à l'envie, simple comme un homme supérieur à tout, et qui a jugé même la renommée, n'ayant pas plus le faste des paroles que celui des actions, ne confiant qu'à l'infortune le secret de ses vertus, et ne révélant au public son génie que par ses bienfaits. Cet homme célèbre, transporté parmi nous, n'a pris ni les vices de notre médecine, ni ceux de notre philosophie, ni ceux de nos mœurs; il nous a rappelé les mœurs des républiques et la philosophie morale des anciens. Il a débarrassé son art de la superstition, de l'habitude, des livres et des usages, créant par son génie des ressources qui n'étaient pas connues avant lui; il a fait avec chacun de ses malades la médecine des caractères et celle des mœurs actuelles de la nation; on doit surtout lui savoir gré de s'être défendu de cet empressement inquiet d'agir, qui

parmi nous est une espèce de vice national qui substitue presque toujours le médecin à la nature, et que les malades eux-mêmes semblent exiger par l'impatience naturelle de leur état ; ils sont comme des voyageurs pressés d'arriver, et qui ne croient point avancer du tout lorsqu'ils ne sentent pas un grand mouvement. Pour lui, accoutumé à observer la nature, il croyait surtout aux causes qui agissent lentement, et renonçait presqu'à la gloire d'une guérison pour la mieux assurer. C'est ce que j'ai éprouvé pour moi-même ; ses sages conseils me guideront encore après qu'il n'est plus, et je devrai à cet esprit sage et profond les jours qui me sont encore réservés.

C'est un nouveau portrait à ajouter à ceux du petit nombre d'hommes célèbres qui ont également illustré les sciences, et par leur caractère et par leur talent. Voilà donc tout ce qu'on peut faire pour eux, quelques vaines louanges, et ces louanges sont prononcées sur un tombeau! Comme ces hommages mêmes accusent et la faiblesse et la misère de notre nature! Ah! le plus bel éloge de cet homme respectable sera toujours au fond de votre cœur...

L'opéra d'*Aucassin et Nicolette*, qui avait si peu réussi dans la nouveauté, vient d'être remis au théâtre, le lundi 7, avec le plus grand succès. M. Sedaine, en faisant le sacrifice du troisième acte, a retranché non-seulement la scène peut-être la plus originale du poëme, mais encore celle qui en développait le mieux l'action, et qui semblait surtout nécessaire pour en motiver le dénouement ; il n'y a substitué qu'un récit très-froid, très-insignifiant, lequel, attaché tant bien que mal

à la fin du second acte, amène encore assez maladroitement le morceau d'ensemble qui terminait le troisième : il n'en est pas moins vrai que c'est à ce changement qu'il faut attribuer tout le succès de cette reprise. L'acte que nous regrettons était indignement joué, et ne l'aurait jamais été mieux sur ce théâtre. La marche de la pièce en est beaucoup moins vraisemblable, mais elle est infiniment plus rapide, et c'est bien aujourd'hui le plus grand mérite qu'on puisse avoir aux yeux d'un public blasé par tous les chefs-d'œuvre de nos faiseurs de vaudevilles, de nos pantomimes, de nos bateleurs de la Foire. L'impatience est pour ainsi dire le premier sentiment qu'on apporte au spectacle; allez vite, plus vite, encore plus vite, à quelque prix que ce soit, et vous pouvez être sûr d'enchanter votre auditoire.

M. Grétry a fait aussi quelques changemens à la musique d'*Aucassin*, moins essentiels cependant; excepté le *duo* des gardes dont l'idée est si heureuse, et l'ariette du pâtre, au troisième acte, qui est du meilleur genre possible, toute cette musique est un peu agreste et plus bizarre encore, il faut l'avouer, qu'elle n'est neuve et piquante. On dirait volontiers que le musicien et le poète, trop fidèles au costume dont ils ont voulu peindre les mœurs, tiennent souvent plus du welche que du français. Au reste, rien n'est si français, rien n'est si charmant que madame Dugazon dans le rôle de Nicolette; il est impossible de le rendre avec plus de simplicité, de naturel et de grace.

Une reprise moins favorablement accueillie est celle de *Manco-Capac, premier inca du Pérou*, tragédie de M. Le Blanc, auteur des *Druïdes*, représentée pour la

première fois, avec un succès médiocre, le 12 juin 1763 (1). On vient de la remettre au théâtre de la Comédie Française ce lundi 28.

Pour faire la critique de cette pièce, il suffit peut-être d'en indiquer le sujet. C'est le contraste de l'homme civil et de l'homme sauvage, le bonheur de la société mis en opposition avec celui de la vie libre, indépendante, dont jouit un peuple errant dans les forêts, sans gouvernement et sans lois; c'est, en un mot, le paradoxe de Jean-Jacques, dont l'auteur a fait une espèce de thème dialogué en cinq actes et en vers, quelquefois avec une sorte d'énergie, mais plus souvent encore avec une emphase très-gigantesque et très-verbeuse. En voulant donner à cette discussion philosophique une forme théâtrale, il a bien fallu la lier à une action quelconque; mais cette action, toujours subordonnée à la rhétorique du poète, n'a presque aucun développement qui puisse attacher. On ne s'intéresse point à l'amour de la princesse Imzaé pour Zelmis, un fils de l'Inca, élevé dès sa plus tendre jeunesse chez les sauvages Antis qui l'avaient enlevé à son père; on s'intéresse encore moins, s'il est possible, à la tendresse de Manco pour ce fils dont il ignore la destinée. La perfidie du grand-prêtre, rival de Zelmis, inspire encore plus de dégoût que d'horreur. Manco parle toujours en bon roi; mais c'est à peu près tout ce qu'il sait faire. Le chef des sauvages n'a qu'un cri, celui de l'indépendance, et, malgré *son bras indompté*, il se laisse enchaîner deux ou trois fois en s'écriant toujours: *Laissez-moi libre, ou craignez ma fureur;* ce rôle cependant est celui qui offre sans contredit les détails les

(1) Voir tome III, p. 255.

plus brillans, et la figure et le jeu du sieur Larive ont paru très-propres à les faire valoir.

Si M. Le Blanc avait eu le bonheur ou le malheur d'être lié plus qu'il ne l'est avec les philosophes, lui aurait-on pardonné les sages conseils qu'il fait donner à Manco par un des grands de l'Empire?

Vous deviez en tous lieux, imposant au vulgaire,
Régner et sur le trône et dans le sanctuaire;
Sans partager les droits du suprême pouvoir,
Retenir en vos mains le sceptre et l'encensoir,
Et ne point à nos yeux livrer l'obéissance
Aux dangers, aux retours, aux chocs d'une balance
Où l'intérêt du ciel peut mettre un poids fatal,
Donner au prince un maître ou du moins un égal.....

Nous pourrions citer encore plusieurs vers dignes des applaudissemens qu'ils ont reçus; bornons-nous à ceux-ci, où le sauvage invite son vainqueur à renoncer au pouvoir suprême, à le suivre:

Ah! crois-moi, retournons dans ces forêts tranquilles,
Du bonheur des humains seuls et premiers asiles,
Où le sauvage, errant sans travaux et sans soins,
Vit au hasard des fruits offerts à ses besoins,
Sans droits que ces besoins, sans lois que la nature,
Ignorant de vos arts la fatale culture,
Riche de tous les biens, mais sans propriété,
Et souverain du monde avec égalité, etc.

Réflexions sur l'état actuel du Crédit public de l'Angleterre et de la France, brochure in-8°, suivie d'un tableau de la dégradation continuelle des effets publics d'Angleterre depuis 1776 jusqu'en 1781, avec le prix

des effets publics en France depuis la même époque. On l'attribue à MM. Panchaud, Beaumarchais, Clonard et compagnie (1).

L'objet de cet écrit est de prouver combien l'état de nos finances est, à tous égards, supérieur à celui de nos voisins; c'est ce qui avait déjà été démontré de la manière la plus évidente dans le *Compte rendu* de M. Necker. La difficulté n'était plus aujourd'hui que de trouver le moyen de donner une opinion avantageuse de l'état actuel de nos ressources, sans dire du bien de l'administration à laquelle on en est redevable, ou plutôt en tâchant d'en dire du mal, et ce problème était bien digne d'exercer toute l'habileté de ces Messieurs. Quelque adresse cependant qu'ils aient pu mettre en œuvre dans une si louable entreprise, on ne sera point étonné qu'il leur soit échappé plus d'une gaucherie. N'en est-ce pas une, par exemple, assez impertinente de reprocher à M Necker d'avoir porté sans nécessité son dernier emprunt de rentes viagères à dix pour cent, lorsqu'on pouvait savoir que l'administration actuelle allait en ouvrir un de soixante à soixante-dix millions, à dix pour cent depuis la naissance jusqu'à cinquante ans, à onze depuis cinquante jusqu'à soixante, et à douze depuis soixante jusque au-dessus? Les résultats d'ailleurs qui ont paru les plus dignes d'être remarqués dans cette petite brochure, les voici:

« Pour subvenir aux emprunts continuels occasionés par la guerre, il y avait deux partis à prendre: l'un, d'offrir aux prêteurs un intérêt plus modéré en faveur d'un plus grand accroissement de capital; l'autre, c'était de ne se constituer débiteur que de ce qu'on empruntait

(1) Barbier, dans son *Dictionnaire des Anonymes*, met cet écrit sur le compte du premier.

réellement, en y attachant l'intérêt quelconque que les circonstances rendraient indispensable au succès de l'emprunt. Les Anglais ont préféré la première de ces voies à la seconde, au très-grand détriment de leurs finances. Il y a déjà bien des années qu'ils suivent cette mauvaise méthode, dans la vue sans doute d'alléger un peu le poids de la charge annuelle des emprunts, mais en le rejetant avec une telle surcharge sur la postérité, qu'on ne peut espérer qu'elle s'y soumette. En effet, pour les douze millions qu'ils ont empruntés en 1781, ils ont donné aux souscripteurs dix-huit millions à trois pour cent, et trois millions à quatre; ce qui fait vingt-un millions, rapportant six cent soixante mille livres de rente, etc.

« Le crédit de l'Angleterre ressemble à celui d'un banquier dont les engagemens sont communément préférés à ceux des grands seigneurs les plus riches, parce qu'il paie avec une scrupuleuse exactitude jusqu'au moment où il cesse de payer tout-à-fait..... La France, au contraire, a conduit ses finances comme on voit communément conduire celles des grands propriétaires de terres, sans système suivi, presqu'au gré de leurs intendans, et dans la négligence ou le mépris de cette sévérité d'administration et de cette exactitude ponctuelle qui contribue à reculer la nécessité des emprunts par les voies mêmes qui donnent la certitude de les trouver au moment du besoin..... Les véritables soutiens du crédit sont mieux connus et plus appréciés qu'ils ne l'avaient jamais été en France, et l'on s'y accoutume à introduire dans l'administration des finances une partie de ces principes mercantiles dont l'Angleterre s'est si bien trouvée. » — Convenez-en, Messieurs, à la bonne heure; mais gardez-vous d'indiquer l'époque de cette heureuse révolution.

« Si ce genre d'emprunt (les rentes viagères) est en effet plus à charge à l'État que des rentes perpétuelles rachetables, il a au moins un avantage bien décidé sur tous les autres, c'est que la nature elle-même est chargée du soin de l'amortir..... »

Il y a, page 46, un paragraphe entier sur l'établissement de la Caisse d'escompte, où l'on ne comprend rien, que l'indignation des auteurs d'avoir été éloignés de l'administration de cet utile établissement; mais les actionnaires se flattent que le Gouvernement n'épousera point la mauvaise humeur de ces Messieurs, et qu'il ne laissera qu'au temps et à la confiance publique le soin d'étendre et de perfectionner une entreprise si digne de sa protection, mais dont une marche trop ambitieuse ou trop précipitée déciderait bientôt la ruine.

ÉPIGRAMME.

Avec large bouche et nez gros,
Certain quidam se mit à rire
D'un homme voûté par le dos.
« — Et vous, lui répond-il, beau sire!
De la nature vous tenez
Pomme de terre au lieu de nez,
Et plus bas le four pour la cuire. »

Autre, par M. Harduin.

Un vieillard de cent ans apprenant le trépas
De son voisin plus que nonagénaire :
« Cet homme était, dit-il, trop valétudinaire,
« J'ai prédit qu'il ne vivrait pas. »

Nous avons déjà eu l'honneur de vous annoncer l'*Histoire de Russie* de M. Levesque (1), comme la meilleure Histoire connue de cet Empire, que le caractère de Pierre Ier et le génie de Catherine II ont rendu plus illustre que toute la grandeur de sa puissance et toute l'étendue de sa vaste domination. Personne, avant M. Levesque, n'avait rassemblé autant de matériaux essentiels à l'exécution d'un travail si difficile.

Le jugement de l'auteur sur l'*Histoire de Pierre-le-Grand*, par Voltaire, nous paraît mériter d'être rapporté en entier. « Si le célèbre auteur, dit-il, avait été mieux servi par ceux qui lui envoyaient des notes, je n'aurais pas osé écrire après lui la vie de Pierre Ier. Il paraît qu'on ne lui avait fait traduire que des extraits mal faits et tronqués du *Journal de Pierre-le-Grand*. On voit, dès le commencement de la guerre de Suède, qu'on lui laissait même ignorer des circonstances de la bataille de Narva, qui affaiblissent la gloire des vainqueurs et la honte des vaincus. Un Allemand, employé au cabinet et chargé d'envoyer des mémoires à Voltaire, le servait mal, parce qu'il croyait en avoir reçu une offense et parce qu'il se proposait d'écrire l'histoire du même prince. L'ouvrage de Voltaire m'a fourni un petit nombre de faits qu'il me paraît appuyer sur de bonnes autorités. Ce grand homme connaissait les défauts de son livre; il disait quelquefois, Je ferai graver sur ma tombe : *Ci-gît qui a voulu écrire l'histoire de Pierre-le-Grand.* »

L'*Histoire de Russie*, de M. Levesque, est précédée de trois dissertations fort savantes sur l'antiquité des Slaves, sur leur langue et sur leur religion.

(1) Nous n'avons pas encore vu Grimm entretenir ses lecteurs de l'*Histoire de Russie* de Levesque, Yverdun, 1782-83, 8 vol. in-12.

Sans pouvoir revêtir de preuves suffisantes toutes les conjectures formées par différens auteurs sur les établissemens des Slaves, il paraît au moins démontré que ces peuples portent ce nom depuis un grand nombre de siècles ; qu'ils sont sortis de l'Orient comme tous les autres peuples ; les Orientaux rendent eux-mêmes témoignage à leur antiquité ; que, quelles que soient les contrées où ils se sont répandus anciennement, ils restèrent en grand nombre dans la Russie, confondus alors avec d'autres nations, sous le nom de Scythes, ou plutôt inconnus à la plus grande partie de l'Europe, parce qu'alors on n'étendait pas encore si loin les bornes de la terre habitable.

Les recherches de notre auteur sur le rapport de la langue de ces peuples avec celle des anciens habitans du Latium tendent à prouver que la ressemblance ne porte à la vérité que sur les expressions primitives des deux langues ; mais que cette ressemblance est si frappante, qu'on ne peut l'attribuer au hasard ; et il en conclut que les deux peuples doivent avoir nécessairement une même origine.

L'article de la religion des Slaves est tiré d'un petit Dictionnaire de la Mythologie slavonne, composé par M. Mikhaïl-Popof, et imprimé dans un recueil de ses OEuvres, intitulé *Dosougui* (les Loisirs). Ce morceau nous a paru très-piquant.

Les *Roussalki* étaient les nymphes des eaux et forêts slavonnes ; elles possédaient toutes les graces de la jeunesse, relevées par le charme de la beauté. Quelquefois on les voyait peigner sur le rivage leur chevelure d'un beau vert de mer, et d'autres fois elles se balançaient, tantôt d'un mouvement rapide, tantôt avec une douce

mollesse, sur les branches flexibles des arbres. Leur draperie légère volait au gré des vents, et dans ses diverses ondulations, cachait et découvrait tour à tour les trésors de la beauté..... On aime à voir que l'imagination des Slaves ne le cédait point à celle des Grecs. Mais ils s'étaient fait une image affreuse de leurs Satyres, qu'ils appelaient *Léchiés*... Quand ces *Léchiés* marchaient parmi les herbes, ils ne s'élevaient pas au-dessus d'elles, et la verdure naissante suffisait pour les cacher; mais, quand ils se promenaient dans les forêts, ils atteignaient à la hauteur des arbres les plus élevés. Ils poussaient des cris affreux qui portaient au loin la terreur. Malheur à l'homme téméraire qui osait traverser les forêts; les *Léchiés* s'emparaient de lui, le conduisaient de côté et d'autre jusqu'à la fin du jour, et le transportaient, à l'entrée de la nuit, dans leurs cavernes, où ils prenaient plaisir à le chatouiller jusqu'à la mort.

Les forêts, les fleuves étaient pour les Slaves des objets d'une vénération religieuse, et parmi les dieux-fleuves il paraît que le *Bog*, connu des anciens sous le nom d'*Hypanis*, tenait le premier rang.

La manière la plus usitée de consulter l'avenir était de jeter en l'air des anneaux ou cercles nommés *croujki;* ils étaient blancs d'un côté et noirs de l'autre. Quand le côté blanc se trouvait en dessus, le présage était heureux; mais il était funeste, quand le cercle, en tombant, montrait le côté noir, etc.

Les Slaves de Rugen avaient des divinités qui leur étaient propres, et la première de toutes était *Sviatovid* ou *Svétovid*, le dieu du soleil et de la guerre. Un cheval blanc était consacré à ce dieu; il n'était permis qu'au prêtre de lui couper le crin et de le monter. On pensait

que *Sviatovid* le montait souvent lui-même pour combattre les ennemis, et la preuve en était sensible; c'est qu'après avoir laissé ce cheval bien net et bien attaché à son râtelier, on le trouvait souvent le lendemain couvert de sueur et de boue..... Pour tirer les présages, on disposait des lances dans un certain ordre prescrit et à une certaine hauteur; à la manière dont le cheval du dieu sautait par-dessus ces diverses rangées de lances, on jugeait les événemens favorables ou sinistres, etc.

L'Histoire suivie de l'empire de Russie ne remonte qu'au neuvième siècle; mais une tradition consignée dans les plus anciennes chroniques place dans le cinquième la fondation de Kief et celle de Novgorod. Le plan de notre historien embrasse toute la suite des souverains de Russie, depuis Rourick, en 826, jusqu'à l'époque glorieuse du règne de Catherine II en 1774. On comprend aisément que l'Histoire ancienne de Russie ne pouvait pas être susceptible d'un grand intérêt; ces premiers temps n'offrent que des monumens de guerre et de mœurs sauvages; il est même assez pénible de suivre la liaison du petit nombre de faits et d'événemens dont on est parvenu à retrouver la trace. Ce n'est guère que sous le règne du premier Vladimir, sous ceux d'Iaroslaf son fils, et d'André, fils d'Ioury, ou à l'époque de l'invasion des Tatars, que l'auteur s'est flatté lui-même de pouvoir fixer sans effort l'attention de ses lecteurs. Son ouvrage inspire un intérêt plus soutenu depuis le règne de Dmitri-Donski; ce prince est le premier qui abattit pour toujours la puissance des princes apanagés. La partie la plus complète et la plus étendue de la nouvelle *Histoire de Russie* est celle qui renferme le règne de Pierre-le-Grand. On trouve l'histoire des règnes suivans trop abrégée, et ce

n'était pas la peine sans doute de l'entreprendre pour la laisser si imparfaite. « On n'y trouvera, dit l'auteur, que la vérité, d'autant moins intéressante, qu'elle sera plus généralement connue. »

Le style de M. Levesque, sans avoir l'élégance de Voltaire, ni la précision de Tacite, est en général assez pur; il est simple, clair, et ne manque ni de chaleur ni de rapidité. On ne peut que lui savoir beaucoup de gré de tous les efforts qu'il a dû lui en coûter pour débrouiller avec tant d'ordre, de clarté, les premières origines d'un empire dont la civilisation n'est pour ainsi dire que l'ouvrage de nos jours, quoique l'ascendant de sa puissance politique égale ou surpasse déjà celui des nations les plus célèbres.

L'*Histoire de Russie* est suivie de plusieurs dissertations fort intéressantes sur le progrès des Russes dans la Sibérie, sur leurs navigations dans la mer Glaciale et dans l'Océan oriental, sur leur commerce, sur leur littérature, et enfin d'une description géographique de l'empire de Russie, qui paraît fort exacte, et qui contient des détails infiniment curieux.

Est-il plus difficile aujourd'hui de faire une bonne comédie qu'une bonne tragédie? C'est une question que l'on voit agiter tous les jours; et, quelque parti que l'on prenne, il est sans doute beaucoup plus aisé de le soutenir, même avec une grande apparence de raison, que de concevoir une seule scène nouvelle ou comique ou tragique. Il est de fait que nous pouvons citer trois ou quatre poètes qui se sont placés à peu près sur la même ligne dans l'art de Sophocle et d'Euripide, tandis que Molière a laissé bien loin derrière et tous ceux qui

étaient entrés avant lui dans la carrière, et tous ceux qui ont osé l'y suivre. Le champ de la tragédie paraissait déjà fort épuisé du temps d'Aristote; le nombre des sujets vraiment tragiques, suivant lui, est assez borné; les convenances particulières à notre théâtre ne sont guère propres à l'étendre. Quelles récoltes nouvelles peut-on se flatter d'y faire encore après toutes les richesses qu'y recueillirent des génies tels que Corneille, Racine et Voltaire? Le champ de la comédie ne serait-il pas en même temps et plus vaste et plus neuf? Un seul homme jusqu'à présent semble avoir possédé l'art de le mettre en valeur; cet art serait-il donc le plus difficile de tous? l'aurait-il porté lui seul à un degré de perfection fait pour désespérer tous ceux qui seraient tentés de marcher sur ses traces? Sans entreprendre d'examiner ces différentes questions, bornons-nous ici à en proposer une qui pourrait bien dispenser de résoudre toutes les autres. Si la tragédie a fourni de nos jours plus d'ouvrages intéressans au théâtre que la comédie, ne serait-ce pas uniquement parce que la première a beaucoup plus osé, et l'autre beaucoup moins, que dans le siècle passé? En transportant si heureusement sur la scène française une partie des beautés du théâtre anglais, M. de Voltaire n'a-t-il pas donné à l'action de ses tragédies plus de force et d'étendue? Que de situations et de grands mouvemens n'a-t-il pas mis en spectacle, que Corneille et Racine n'auraient osé mettre qu'en récit! Sa manière de peindre les caractères, les mœurs, les opinions, n'a-t-elle pas en général aussi plus de mouvement et plus de hardiesse? Si aucun de ceux qui travaillèrent après lui n'a pu atteindre à la hauteur de son génie, tous ont suivi de loin la route nouvelle qu'il avait indiquée; et, sans

parvenir à faire de bons ouvrages, ils ont fait du moins souvent des ouvrages d'effet, des ébauches grossières à la vérité, mais que la magie du théâtre pouvait faire réussir. La comédie, au contraire, est devenue tous les jours plus timide; la prétention d'être plus épurée, plus décente, l'a rendue fausse, froide, insipide. N'osant plus traiter de grands caractères, des passions fortement prononcées, des ridicules trop connus ou trop grossiers, elle s'est renfermée dans le cercle étroit de l'esprit de société; à la force comique elle a tâché de suppléer par l'intérêt du roman; aux saillies originales d'une satire vive et gaie, par des portraits, des maximes et des tirades. Pour ne point blesser par des peintures qu'on eût trouvées trop vraies, elle s'est vue forcée d'adoucir tous les traits de ses modèles; elle n'a plus osé saisir que des nuances, des demi-caractères; toutes ses formes sont devenues factices, maniérées, sa couleur fausse et sans effet. Il est bien vrai que Molière semble s'être emparé des sujets les plus riches et les plus heureux; mais, s'il pouvait renaître, combien n'en trouverait-il pas encore qui le deviendraient entre ses mains? Ce ne sont pas les ridicules qui manqueront jamais au poète; pour se cacher plus adroitement peut-être dans un moment que dans un autre, en existent-ils moins à ses yeux? L'art même avec lequel ils cherchent à se cacher ne fournirait-il pas au vrai génie de nouveaux moyens de les rendre plus comiques ou plus odieux? Ce ne sont pas, encore une fois, les sujets qui manquent au poète, c'est le talent, avouons-le aussi, la liberté de les traiter avec succès. Le goût du public n'est pas devenu meilleur, mais il est bien plus dédaigneux. L'amour-propre des hommes est toujours le même; mais celui de notre siècle paraît

plus susceptible, et la police de nos édiles, si facile, si indulgente à tant d'autres égards, est depuis fort longtemps, sur ce seul article, peut-être plus sévère et plus ombrageuse qu'elle ne le fut jamais sous le moins philosophe et sous le plus absolu des rois.

Ces réflexions ne sont ni l'apologie ni la critique de la nouvelle comédie qu'on vient de donner au Théâtre Français; mais, faites à l'occasion de cet ouvrage, elles pourront préparer du moins nos lecteurs au jugement que nous croyons devoir en porter.

Le Flatteur, comédie en cinq actes et en vers, représentée pour la première fois le vendredi 15, est de M. Lantier, auteur de *l'Impatient*. C'est absolument le même sujet et presque le même fonds d'intrigue que celui de la pièce de J.-B. Rousseau qui porte le même titre, et l'on n'a pas oublié que la fable du *Méchant* de Gresset fut calquée aussi sur le même dessin.

Dans l'une et l'autre pièces, le Flatteur emploie son caractère ou son talent à gagner l'esprit d'un bon homme pour en obtenir la main d'une riche héritière; dans l'une et l'autre, il se sert du même moyen pour écarter son rival; c'est en paraissant vouloir le servir qu'il réussit à le brouiller et avec sa maîtresse et avec ses parens; des circonstances assez semblables font manquer, dans les deux pièces, le succès de l'artifice, et dévoilent le Flatteur aux yeux de ses dupes. L'intrigue du *Flatteur* de Rousseau est plus simple et plus serrée; celle du *Flatteur* de M. Lantier, avec moins d'art et moins de vraisemblance, aurait pu fournir, ce me semble, des scènes plus variées et plus comiques. Le héros des deux pièces est bien plus encore un intrigant, un tracassier qu'un flatteur; mais il est difficile de présenter autrement ce rôle

au théâtre, et c'est peut-être là le vice radical du sujet. Le vrai Flatteur est un homme sans caractère, par-là même disposé à les prendre tous, ceux même qui semblent le plus opposés, et à les prendre sans autre motif que le besoin de plaire, par faiblesse ou par lâcheté. Un tel personnage ne serait peut-être pas indigne de la scène; mais il n'appartient qu'à l'homme de génie de concevoir les moyens de rendre ce personnage théâtral, de le mettre en action, d'imaginer une fable assez heureuse pour en développer tous les inconvéniens, tout le ridicule.

Quoique M. Lantier ait formé très-visiblement son principal rôle sur le modèle qui en existait déjà au Théâtre, il paraît avoir cherché à le rendre un peu moins odieux; il ne l'avilit pas du moins jusqu'à lui prêter le projet d'une escroquerie aussi infame que l'est celle du dédit de dix mille écus dans la pièce de Rousseau.

L'objet des complaisances et des louanges perfides du Flatteur n'est pas simplement un bon homme comme Chrysante, c'est un financier qui a toute la sottise d'un parvenu, un M. Richard très-vain du titre de marquis qu'on lui a fait acheter à grands frais, et qui joint encore à ce travers la manie du bel esprit; sous ce dernier rapport, le rôle est une espèce de caricature de celui de Francaleu dans *la Métromanie*.

Dans la pièce de Rousseau, l'homme mis en contraste avec le Flatteur est un vieux domestique, disant très-opiniâtrément la vérité à son maître, et se désolant souvent d'une manière assez plaisante de le voir toujours la dupe d'un fripon. Dans la pièce de M. Lantier, c'est le frère même du financier, un homme qui éprouva beaucoup de malheurs, et qui croit devoir reconnaître par sa sincérité l'asile que voulut bien lui accorder l'amitié de

son frère. Sa fille, l'unique héritière de M. Richard, est l'objet des vœux du Flatteur, et la mère de cette jeune personne à un amour-propre très-sensible à la louange joint encore un vieux goût pour la coquetterie et beaucoup de curiosité.

Voilà d'abord, sans compter les soubrettes, les valets et le sieur Germain, marchand orfèvre, à qui l'on fait jouer le rôle d'un savant, d'un bel esprit, plus de personnages en mouvement que dans la pièce de Rousseau, et surtout bien plus de moyens de faire ressortir le caractère du Flatteur, d'en varier les nuances, d'embarrasser et de mettre son industrie en jeu.

M. Lantier a-t-il su en profiter? Non; plus compliquée à tous égards que celle de Rousseau, l'intrigue de sa pièce a paru cependant plus faible, les liaisons moins naturelles, les scènes encore moins piquantes. Combien l'esprit de saisir une combinaison, plus ou moins ingénieuse, est loin du talent de la produire avec succès!

Le premier acte de cette comédie a été bien reçu; le second, où se trouve une longue dissertation sur la flatterie entre Dolci et son valet, dissertation très-emphatique et très-déplacée, avec impatience; le troisième, occupé principalement par la scène du cabinet, avec une sorte d'incertitude; le quatrième, où le pauvre Richard est si grossièrement mystifié par le ridicule Germain, d'abord avec quelque plaisir, ensuite avec ennui; le cinquième, avec beaucoup de froideur, et par-ci par-là quelques huées.

Il y a une très-grande inégalité dans le style de cet ouvrage; on y trouve quelquefois un ton au-dessus de celui qui convient à la comédie, comme au second acte; plus souvent celui d'une familiarité plate et bourgeoise.

L'intrigue en est tour à tour faible et forcée; mais on ne peut refuser à l'auteur quelques conceptions de scène assez comiques, des détails pleins d'esprit et de la prestesse dans le dialogue, des mots de caractère très-heureusement saisis.

Cette pièce n'a eu que quatre ou cinq représentations. Nous attendrons qu'elle soit imprimée pour en parler avec plus de détails, si elle nous paraît mériter à la lecture plus de succès qu'elle n'en a obtenu au théâtre.

Romance de M. Marmontel.

Air de *Marlborough.*

LISE.

Quoi, sans vouloir l'entendre,
J'éloigne l'amant le plus tendre!
Quoi, sans vouloir l'entendre,
Le renvoyer ainsi! (*ter.*)

Voilà qu'il se retire,
Contant aux échos son martyre;
Voilà qu'il se retire
Plus pâle qu'un souci.

Va-t-il se faire ermite
Hélas! qu'il revienne au plus vite:
Va-t-il se faire ermite
Et me laisser ainsi!

Va t-il pas à l'armée?
Mon Dieu, que j'en suis alarmée!
Va-t-il pas à l'armée?
J'en ai le cœur transi.

Pour abréger sa peine,
S'il va se noyer dans la Seine,
Pour abréger ma peine,
J'y veux aller aussi.

Voilà donc le salaire
Des soins qu'il a pris de me plaire.
Voilà donc le salaire
Et tout le grand merci!

Reviens, mon pauvre Blaise,
Non, plus de rigueurs, je m'apaise;
Reviens, mon pauvre Blaise,
Mon cœur est adouci.

Voyons sous la coudrette.
Hélas! en vain je le regrette.
Voyons sous la coudrette.
Blaise, êtes-vous ici?

Ah! s'il respire encore,
Amour, dis-lui que je l'adore;
Ah! s'il respire encore...
L'écho me répond : Si.

C'est peut-être un présage;
Suivons les détours du bocage.
C'est peut-être un présage.
Justement le voici.

Étendu sur la mousse,
Il a pris la mort la plus douce.
Étendu sur la mousse,
Il est mort de souci.

Approchons, mais je tremble...
Il respire encor, ce me semble.
Approchons, mais je tremble...
Dormez-vous, mon ami?

BLAISE.

Oui-da, ne vous déplaise;
Pour rêver à vous à mon aise,
Oui-da, ne vous déplaise,
Je m'étais endormi.

Je vous aimais en songe,
Et ce n'était pas un mensonge;
Je vous aimais en songe,
Mais vous m'aimiez aussi.

LISE.

Je ne puis m'en dédire,
Oui, quoi que le songe ait pu dire;
Je ne puis m'en dédire,
Tout est vrai, Dieu merci.

BLAISE.

Lise, à ce doux langage
Je sors du plus sombre nuage;
Lise, à ce doux langage
Le temps s'est éclairci.

L'élection de M. le marquis de Condorcet à la place vacante à l'Académie Française par la mort de M. Saurin, est une des plus grandes batailles que M. d'Alembert ait gagnées contre M. de Buffon. Ce dernier voulait absolument qu'on donnât la préférence à M. Bailly, auteur de l'*Histoire de l'Astronomie ancienne*, des *Lettres sur l'Atlantide* et *sur l'Origine des Sciences;* M. de Chamfort, à la dernière élection, ne l'avait emporté sur lui que de trois ou quatre voix. Son nouveau concurrent

avait non-seulement moins de titres littéraires que lui; le seul qu'il ait osé avouer jusqu'ici est un mince recueil d'*Éloges académiques;* on ne doit point compter ici ses Mémoires pour l'Académie des Sciences dont il est secrétaire, ce ne sont pas des ouvrages de littérature; tous ses autres écrits, la *Lettre d'un Théologien à son fils*, où, à propos de l'abbé Sabathier ou Sabotier (1), il se moque tour à tour si gaiement de la religion et des prêtres; son *Commentaire des Pensées de Pascal*, Commentaire qui renferme les principes les plus subtils d'un athéisme décidé; ses plates *Lettres du Laboureur* contre le livre de M. Necker, *de la Législation et du Commerce des Grains;* les infames libelles qu'il osa faire depuis sur les opérations de ce grand ministre: tous ces écrits sans doute devaient paraître à l'Académie Française autant de motifs d'exclusion. Mais que d'iniquités ne peut couvrir l'amour de la philosophie porté à un certain degré! C'est comme la foi, qui fait plus de miracles encore que la charité. Il n'en est pas moins vrai que M. d'Alembert a eu besoin de toute l'adresse de son esprit, de toute l'activité de sa politique, on l'assure même, de toute l'éloquence de ses larmes pour décider le triomphe de son client; et sans une petite trahison de M. de Tressan, tant d'efforts, tant de soins étaient encore perdus; car M. de Condorcet n'a eu qu'une seule voix de plus que M. Bailly, seize contre quinze; et voici l'histoire assez curieuse de cette voix bien digne assurément d'être comptée. M. de Buffon, à qui M. de Tressan doit sa place à l'Académie, crut bonnement pouvoir se fier à la parole qu'il lui avait donnée de servir M. Bailly. M. d'Alembert

(1) L'auteur du Dictionnaire des *Trois Siècles de notre Littérature.* (*Note de Grimm.*)

avait obtenu de lui la même promesse en faveur de M. de Condorcet; mais, beaucoup meilleur géomètre que le Pline français, il jugea très-bien qu'une promesse verbale du comte de Tressan n'était pas d'une démonstration assez rigoureuse; en conséquence il se fit donner la voix dont il avait besoin dans un billet convenablement cacheté, et ce petit tour de passe-passe a décidé le succès d'une des plus illustres journées du conclave académique. Les gens du monde n'ont pas été peu surpris de voir les hommes de lettres qui paraissaient le plus attachés à M. Necker, donner avec tant d'empressement leur suffrage au plus violent, quoique au plus désintéressé de ses ennemis; mais ces honnêtes gens-là ne voient point que les considérations particulières doivent toujours céder à l'esprit du corps, à l'intérêt de cette philosophie au service de laquelle personne ne fut jamais plus dévoué que le marquis de Condorcet. La cour venait de nommer un archevêque d'une piété, d'une dévotion extraordinaire, n'était-il pas de la sagesse de ces messieurs de balancer un pareil choix par celui d'un confrère plus athée encore que de coutume?

Le Discours du nouveau récipiendaire, prononcé à la séance publique du 21, pour être l'ouvrage d'un homme d'esprit, n'en est pas moins un assez mauvais Discours, sans chaleur, sans harmonie, sans élégance, rempli d'idées rebattues, d'une métaphysique fausse et précieuse, plus remarquable encore par une foule d'expressions impropres et de mauvais goût, telles que cette exclamation d'une emphase si ridicule : « Témoins des *derniers efforts* de l'ignorance et de l'erreur, nous avons vu la raison sortir victorieuse de cette lutte si longue, si pénible, et nous pouvons nous écrier enfin : *La vérité a vaincu!*

le genre humain est sauvé!... » Quel est le vieux prône où notre philosophe a été prendre ce beau mouvement d'éloquence?

L'objet de son Discours est de montrer que notre dix-huitième siècle a tellement perfectionné le système général des connaissances humaines, qu'il n'est plus au pouvoir des hommes d'éteindre cette grande lumière, et qu'une révolution dans le globe peut seule y ramener les ténèbres. L'admiration que lui inspirent les étonnantes découvertes faites de nos jours le transporte hors de lui-même; et si cet excès d'enthousiasme ne rend pas son style plus oratoire, il lui donne du moins souvent une obscurité qu'il ne tient qu'à nous de trouver sublime.

Tout s'agrandit aux yeux de l'orateur. « Un jeune homme, au sortir de nos écoles, lui paraît aujourd'hui réunir plus de connaissances réelles que les plus grands génies non-seulement de l'antiquité, mais encore du dix-septième siècle... » Dans tous les temps, l'esprit humain verra toujours devant lui un espace infini; mais celui qu'à *chaque instant* il laisse derrière soi, celui qui le sépare des temps de son enfance, s'accroîtra sans cesse... « Il voit *chaque année, chaque mois, chaque jour* (c'est apparemment dans le *Journal de Paris* ou dans les *Petites-Affiches*) marqués *également* par une découverte nouvelle et par une invention utile... » Enfin que ne voit-il pas dans son ivresse philosophique!

On ne peut nier sans doute que nos méthodes d'instruire ne se soient perfectionnées, qu'on n'ait mieux senti que jamais la nécessité de faire de l'observation des faits la base de toutes les sciences morales et physiques, que le goût des connaissances ne se soit porté en général sur des objets plus dignes de nos travaux et

de nos recherches, que l'empire de l'opinion n'acquière tous les jours une influence plus utile; mais pourquoi ne pas se contenter de le dire avec simplicité? Pourquoi nous exagérer follement et le peu de progrès que nous avons faits, et le peu de progrès que nous pouvons faire encore? Pourquoi se permettre surtout d'opposer avec tant de faste cette puissance de l'opinion aux puissances qui gouvernent réellement le monde? Pourquoi risquer si gratuitement de les brouiller, lorsqu'il est si fort de leur intérêt de se ménager mutuellement?

Il serait absurde de soutenir que les arts de l'esprit et de l'imagination sont absolument incompatibles avec le progrès des lumières; mais il n'en est pas moins prouvé que l'éloquence et la poésie ont toujours précédé l'étude des sciences exactes, et l'ont rarement suivie. Le célèbre Bacon l'a dit lui-même quelque part; toutes les fois qu'on verra discuter avec beaucoup d'intérêt les grandes questions du Gouvernement et de l'économie politique, les belles-lettres seront bientôt négligées. D'ailleurs, comment avouer de si bonne foi que la précision philosophique doit rendre nécessairement les langues *moins hardies, moins figurées*, leur communiquer de la *sécheresse* et de l'*austérité*, sans vouloir convenir en même temps qu'elle prive ainsi l'éloquence et la poésie d'une partie des ressources qu'il leur appartient d'employer pour nous intéresser ou pour nous séduire?

En développant l'heureuse application que la plupart des souverains de l'Europe ont faite, de nos jours, des lumières de la philosophie au bonheur de leurs peuples, on s'étonnera peut-être que notre orateur ait oublié de parler et de Joseph II et de son auguste frère; mais c'est une omission qu'il serait injuste de lui reprocher, des

ordres supérieurs l'avaient exigée ; on a craint sans doute de compromettre le Lycée académique avec le Vatican. On a pensé sans doute que MM. les Quarante n'étant pas déjà trop bien avec le Chef invisible de l'Église, ne devaient pas s'exposer à se mettre plus mal encore avec celui qui le représente. Quoi qu'il en soit, le silence du philosophe a paru faire ici plus de sensation que tout ce qu'il aurait pu dire : *Præfulgebant eo ipso quod effigies eorum non visebantur.*

Après avoir analysé assez longuement le thême qu'il s'était prescrit, M. de Condorcet a fait encore un long panégyrique de son prédécesseur M. Saurin ; et dans ce panégyrique, à propos de *Beverley*, une assez longue dissertation sur le drame. L'auditoire a été d'autant plus ennuyé de toutes ces longueurs, qu'à tant d'autres qualités de l'orateur le récipiendaire joint encore celle d'avoir le débit le plus triste et le plus monotone.

La réponse faite à ce Discours par M. le duc de Nivernois a soulagé notre attention ; elle a paru remplie de naturel et de grace ; la manière dont on y laisse entendre que, fort brutal dans sa jeunesse, M. Saurin l'avait été beaucoup moins dans un âge plus avancé, est aussi polie qu'elle est vraie. On a remarqué surtout une adresse infinie dans la transition qui amène l'éloge de M. le comte de Maurepas, dans la mesure avec laquelle cet éloge est fait, et dans le soin avec lequel il est placé précisément là où l'on était le plus sûr de le faire applaudir, à la période même qui termine le discours. Il était impossible de rappeler plus naturellement à M. de Condorcet l'obligation de remplir, en qualité de biographe de l'Académie des Sciences, la tâche qui lui est imposée à l'égard de la mémoire de M. de Maurepas, et la ma-

nière de la remplir convenablement. Ceci a paru d'autant plus piquant, que tout le monde sait combien M. de Condorcet, l'ami le plus fanatique de M. Turgot, détestait M. de Maurepas, et que depuis long-temps déjà il doit un Éloge à cette famille, dont il s'obstine à ne point s'acquitter, celui de M. le duc de La Vrillière.

M. l'abbé Delille a soutenu l'intérêt de cette séance par la lecture du premier chant de son poëme (1), et jamais lecture n'a été plus vivement applaudie.

Celle que M. d'Alembert a faite ensuite de l'*Éloge du marquis de Saint-Aulaire* n'a pas eu le même bonheur : soit que l'attention fût déjà fatiguée, soit qu'il n'y ait point de prose assez piquante pour être goûtée après le plaisir qu'avaient fait les vers de l'abbé Delille, l'impatience du public s'est manifestée de la façon du monde la plus désobligeante pour l'auteur. Au moment où, après beaucoup de peines et d'ennuis, on le vit arriver enfin à l'époque de la mort de son héros, il partit de tous les coins de la salle un murmure de ah!!! si expressifs, qu'il était impossible de s'y méprendre. Quel beau jour de perdu pour son ami Linguet!

Quoique nous ayons remarqué dans ce nouvel Éloge de M. d'Alembert, comme dans tous ceux que l'on connaît déjà de lui, plusieurs anecdotes agréables, quelques traits dignes d'être recueillis, on ne peut dissimuler que ce ne soit un des plus faibles. Le sujet en était assez ingrat, les détails en ont paru longs et minutieux, les digressions forcées, les plaisanteries trop mesquines ou trop usées. Quelque bien que M. d'Alembert connaisse les effets du théâtre académique, il a pu se tromper sans doute; mais pour avoir été sifflé une fois dans sa vie,

(1) *Les Jardins.*

justement ou non, un grand homme en serait-il moins grand, un philosophe en serait-il moins heureux?

Troisième Voyage de Cook, ou Journal d'une Expédition faite dans la mer Pacifique du Sud et du Nord, 1776, 1777, 1778, 1779 *et* 1780, *traduit de l'anglais* par M. Demeunier, auteur de la traduction du *Voyage de Malte et de Sicile* de Brydone, de quelques autres voyageurs anglais; un volume in-8°.

Ce Journal n'est point celui de l'infortuné Cook, ni celui de M. Clarke, qui eut après lui le commandement de l'expédition; il est d'un officier qui montait *la Découverte*, l'un des deux vaisseaux de Cook; mais comme il a publié furtivement son ouvrage, il ne laisse point deviner le grade qu'il y occupait. Quoique l'on ait raison de se tenir en garde contre les préventions d'un anonyme qui juge souvent son chef avec beaucoup de rigueur, et peut-être avec beaucoup de légèreté, il serait difficile de ne pas lui savoir gré de s'être pressé de satisfaire l'impatience qu'on avait de connaître les principales découvertes de ce nouveau voyage; on sait que la relation des capitaines ne paraîtra pas si tôt. Celle que nous avons l'honneur de vous annoncer renferme plusieurs détails curieux que l'on ne trouvera peut-être ni dans le Journal de Cook, ni dans celui de M. Clarke, et pourra leur servir de supplément. La plus grande partie de l'ouvrage porte un caractère d'exactitude et de simplicité qui inspire la confiance, et l'on y reconnaît souvent l'expression d'une ame honnête et sensible. On lira sûrement avec plaisir le récit du retour d'Omaï dans sa patrie d'O-Taïti; avec intérêt celui des malheureux matelots égarés dans une île déserte; plusieurs observations nouvelles sur les mœurs et

la police des Zélandais; on ne sera point surpris de l'accueil distingué que nos voyageurs reçurent du gouverneur de Kamtchatka; mais on sera touché de cette nouvelle preuve de la providence bienfaisante de Catherine II; on ne pourra suivre enfin, sans la plus vive émotion, le détail de toutes les circonstances qui précédèrent et qui suivirent la fin déplorable de ce brave capitaine Cook, dont le courage, quelque témérité qu'on puisse lui reprocher, méritait sans doute une autre destinée.

Colomb dans les fers, à Ferdinand et Isabelle, après la découverte de l'Amérique, Épître qui a remporté le prix de l'Académie de Marseille, précédée d'un Précis historique sur Colomb, par M. le chevalier de Langeac, avec cette épigraphe:

> Ici tout est merveille, et tout est vérité.
>
> RACINE le fils.

Brochure assez volumineuse, in-8°, ornée, avec tout le luxe typographique, et de gravures, et de marges, et de vignettes.

Le *Précis historique* est extrait principalement de la *Vie de Colomb*, par Ferdinand son fils, des *Lettres de Pierre Martyr*, de l'*Histoire de Saint-Domingue*, de celle de l'Amérique de Robertson; on n'y apprend rien, mais on le lit avec intérêt, parce qu'il est écrit avec chaleur, et on le lirait avec plus de plaisir encore si le style, d'ailleurs assez rapide, ne péchait pas quelquefois par trop de pompe, trop d'emphase.

Le moment que le poète a choisi pour le sujet de son héroïde est celui où Colomb étant arrivé chargé de chaînes du Nouveau-Monde, et Ferdinand et Isabelle

ayant senti combien cet événement devait nuire à leur gloire, s'empressèrent, pour réparer une si cruelle injure, d'inviter l'amiral à venir à la cour, et lui envoyèrent une somme d'argent sans le rétablir dans ses droits. C'est à cette invitation et à ce présent que Colomb est censé répondre. Nous nous contenterons de citer les premiers vers de l'épître :

Non, gardez loin de moi vos impuissans regrets!
Je ne veux rien de vous, ni remords ni bienfaits;
Je ne veux rien de vous, Ferdinand, Isabelle:
C'est à deux univers que Colomb en appelle.
Quand le faible opprimé s'adresse en vain aux lois,
Le monde, en le jugeant, sait le venger des rois, etc.

Opinion d'un citoyen sur le Mariage et sur la Dot, brochure.

C'est l'ouvrage d'un jeune homme (1). Son objet est de prouver,

1° Que les inconvéniens de l'état actuel du mariage sont une des principales sources de la corruption des mœurs, du grand nombre des célibataires, et du *déficit* qui en résulte pour la population;

2° Que la source de ces inconvéniens est la dot que les femmes apportent à leurs maris.

En conséquence, il propose d'ordonner, par une loi, que les filles à l'avenir ne pourront apporter de dot sous aucune dénomination; qu'elles ne pourront partager avec les mâles dans les successions de leurs parens, et qu'elles ne seront susceptibles d'aucun legs, d'aucune dona-

(1) M. Mignonneau, commissaire des gardes du corps de la deuxième compagnie franche du prince de Beauvau, à Troyes. Il a encore publié plusieurs pamphlets politiques. (B.)

tion, du moment où elles seront femmes, mais seulement en usufruit, si elles restent filles ou veuves.

« Il est temps, dit-il, que des souverains éclairés fassent adopter à leurs sujets, pour leur bonheur individuel, une loi qu'ils se sont imposée pour le bonheur et le repos des nations. Jadis les souverains, ne se mariant que dans des vues d'agrandissement, prenaient des épouses qui leur apportaient pour dot des provinces entières; mais, au lieu d'un accroissement réel de puissance, il n'en résultait le plus souvent, pour leurs peuples, que des guerres sanglantes et désastreuses. De nos jours, au contraire, les plus grands monarques ne consultent que leurs cœurs, et ne demandent pour dot à leurs augustes épouses que des agrémens et surtout des vertus; ils sont magnifiquement récompensés de leur sage modération par le calme et le bonheur qui règnent dans l'intérieur de leur palais, et par la paix et la tranquillité dont jouissent leurs peuples, etc. »

MARS.

Paris, mars 1782.

Stances d'un jeune homme à madame de Lauzun.

Quoi! vous daignez me consoler!
Quoi! mon malheur vous intéresse!
A vingt ans vous savez parler
Avec tant d'ame et de sagesse!

De ces yeux partout adorés
J'ai vu s'échapper quelques larmes;

Qui peut tenir à tant de charmes?
Vous êtes belle, et vous pleurez !

Vertueuse et douce Julie,
Si vous partagez mon chagrin,
Je pardonne presqu'au destin
Les amertumes de ma vie.

En vous parlant de vos bienfaits,
Déjà je ressens moins mes peines :
Mon sang qui bouillait dans mes veines
En ce moment circule en paix.

De Vénus le charme invincible
Est souvent funeste aux mortels ;
C'est à Vénus sage et sensible
Que l'univers doit des autels.

Bouts rimés que MONSIEUR *avait donnés à remplir à M. le marquis de Montesquiou.*

C'est en vain que de Rome aux rives du — *Danube*,
Notre antique muphti vient au petit — *galop*.
Aujourd'hui pierre ponce, autrefois pierre — *cube*,
Il distillait l'absinthe, à présent le — *sirop*.
De son vieux baromètre en observant le — *tube*,
Il doit voir qu'on perd tout lorsqu'on exige — *trop*.

Aucun des chefs-d'œuvre de Racine et de Voltaire n'attira peut-être une plus grande affluence de monde au théâtre que le drame de mademoiselle Raucourt, représenté, pour la première fois, le vendredi 1er. Cette pièce, en trois actes et en prose, a été imaginée, comme nous l'avons dit, pour faire servir utilement les habits

et les décorations de *la Discipline militaire du Nord* (1), et cet objet ne pouvait être mieux rempli. Quoique le succès de la première représentation ait été plus qu'équivoque, elle n'en a pas moins excité tant de curiosité que l'empressement du public s'est soutenu jusqu'à présent; on en est, je crois, à la sixième représentation, avec une merveilleuse constance. En persistant à trouver le drame détestable, mais l'auteur, sous l'uniforme prussien, charmant, on ne s'est point encore lassé de venir siffler l'un et applaudir l'autre. Il y aurait en vérité de l'humeur à ne pas trouver ce partage assez équitable.

Le sujet d'*Henriette*, c'est le titre du nouveau drame, est tiré, dit-on, d'une pièce du Théâtre allemand; suivant d'autres autorités, d'une pantomime que l'auteur vit jouer dans ses courses du Nord à Varsovie. Nous ne sommes pas encore en état d'éclaircir cette grande question.

On ne perdra point ici son temps à prouver combien la conduite de cette pièce est monstrueuse, combien toute l'action en est folle et romanesque; il n'en est pas moins vrai que la scène où Henriette se détermine à déserter est d'une conception assez théâtrale; que celle du troisième acte entre son père et le commandeur doit une grande partie de son effet au jeu de Molé, mais que l'idée de cette situation est par elle-même infiniment touchante. La pièce est aussi bien écrite qu'elle est bien pensée, et c'est tout dire : il y a pourtant, comme l'observait quelqu'un, des choses qui passeront très-sûrement en proverbes, telles que cette grande maxime si philosophique et si neuve, *la peur est souvent pire que*

(1) Drame en quatre actes, en vers libres, par Moline, représenté, pour la première fois, le 12 novembre 1781, par les Comédiens Français.

le mal; à la bonne heure. Nous espérons aussi que le roi de Prusse voudra bien ne pas se venger trop sérieusement de la petite impertinence que l'auteur s'est permis de mettre dans la bouche d'un soldat prussien, « Oui, chez nous, dit-il, en temps de guerre le soldat est presque aussi bien traité que l'officier; mais en temps de paix... ma foi, l'officier l'est à peine comme un simple soldat. »

L'opéra d'*Orphée*, avec la nouvelle musique de M. Gossec, donné pour la première fois, sur le Théâtre de l'Académie royale de Musique, le jour même de la première représentation d'*Henriette* au Théâtre Français, n'a excité ni murmures ni enthousiasme; c'est de la musique bien faite, mais sans esprit et sans génie. Les Gluckistes en ont dit beaucoup de bien par reconnaissance, M. Gossec s'étant toujours déclaré un des admirateurs les plus passionnés du talent de M. le chevalier Gluck; la vieille cabale des Lullistes lui a su un gré infini d'avoir conservé l'ancien air de Lulli sur ces paroles si connues d'Égée à la princesse, *Faites grace à mon âge en faveur de ma gloire*, etc. Mais le seul morceau qui ait été bien généralement applaudi, et qui nous a paru mériter de l'être, est celui du troisième acte, *Si la belle Églé m'est ravie;* quoique le chant n'en soit ni très-neuf, ni très-piquant, il est du moins d'un bon genre et d'une mélodie agréable.

C'est M. Morel qui s'est chargé d'arranger le poëme, de le réduire en quatre actes, et d'y ajouter les vers que pouvaient exiger et la nouvelle coupe des airs et la nouvelle liaison des scènes. On a dit que si les paroles de Quinault avaient été traitées fort légèrement par le poète

qui les a *marmontélisées*, elles l'avaient été en revanche fort lourdement par le musicien; cela est assez vrai, mais cela ne nuira point au succès de l'ouvrage, très-digne et de nos grandes connaissances et de notre bon goût en musique. Le spectacle de cet opéra est d'ailleurs très-noble et très-intéressant; les ballets sont aussi bien exécutés qu'ils peuvent l'être depuis que nous avons perdu Vestris, Heinel et Théodore.

Est-ce la peine de dire ici que *les Deux Fourbes*, petite comédie en un acte, de M. de La Chabeaussière, auteur des *Maris corrigés*, a été donnée une seule fois sur le théâtre de la Comédie Italienne (1), et n'a eu aucun succès? C'est un sujet tiré de *Gil Blas*, le même à peu près que celui de *Crispin rival de son Maître*, par Le Sage. La pièce a été écoutée jusqu'à la fin avec une patience digne d'éloges; mais, la toile tombante, elle a été sifflée si distinctement que l'auteur se l'est tenu pour dit, et n'a pas jugé à propos d'essayer une seconde fois l'opinion du public; il a bien fait, sans doute. Ce qui vient d'arriver au sieur Grammont prouve cependant que ce public n'est pas toujours du même avis. Il y a quelque temps que, l'ayant vu paraître dans le rôle d'Orosmane qu'il avait joué plus d'une fois avec assez de succès, on se prit tellement d'humeur contre lui qu'on le força, même à deux reprises, de quitter la scène, et qu'on aima mieux, le sieur Larive étant absent, voir jouer le rôle au sieur Dorival, réduit depuis long-temps à l'emploi de confident. Les huées avaient été si multipliées, avaient paru si prodigieusement unanimes, que tout le monde crut de bonne foi qu'il n'oserait plus se

(1) Le 22 février 1782.

montrer sur la scène ; en conséquence, il avait même déjà reçu son congé de la Comédie. Grace à la protection de la cour, il obtint l'ordre de rentrer; il vient de rentrer en effet par le rôle de Pierre-le-Cruel. Le parterre l'a reçu à merveille, et lorsqu'il s'est avancé sur le devant de la scène pour dire à ces messieurs ce que nous avons encore en ce moment beaucoup de peine à comprendre : « Messieurs, vous me voyez pénétré de la plus vive sensibilité; mais, pour vous l'exprimer, permettez-moi d'attendre le temps où ma reconnaissance pourra paraître aussi pure, aussi désintéressée que votre indulgence.... » la salle a retenti des plus vives acclamations, et celui qu'on avait hué, il y a trois semaines, comme le dernier des hommes, s'est vu accueilli avec tous les honneurs qu'on pourrait rendre à un héros persécuté. O Athéniens! ô Athéniens!

OEuvres complètes de M. l'abbé de Voisenon, en cinq volumes in-8°, recueillies et publiées par madame la comtesse de Turpin. Il n'y a guère, dans ce volumineux recueil, que *la Coquette fixée*, pièce froide, mais remplie d'esprit, quelques contes, entre autres celui de *Tant pis pour lui, Tant mieux pour elle*, l'ouvrage le plus ingénieux que nous connaissions dans ce genre, et un très-petit nombre de pièces fugitives, qui méritassent véritablement d'être conservées. Les *Anecdotes littéraires* sont une espèce d'*Ana*, rempli des préventions les plus injustes, mais où l'on trouve à travers beaucoup de sarcasmes, de pointes, de mauvais calembours, quelques mots heureux, quelques traits plaisans; tout le reste du recueil est composé de Prologues, de Comédies, d'Opéra oubliés depuis long-temps ou bien dignes de l'être;

Coulouf et *Memnon*, pour n'avoir pas encore paru, ne méritent pas d'être distingués; les *Fragmens historiques* sur le ministère de Colbert, sur les guerres d'Espagne, de Hollande, de Gênes, d'Amérique, etc., sur le commerce des deux Indes, n'offrent pas plus d'intérêt que d'instruction, et le lecteur partage, en les lisant, tout l'ennui que l'auteur eut probablement lui-même à les écrire.

Vers de mademoiselle Aurore, chanteuse de l'Académie royale de Musique, âgée de dix-sept ans, à mademoiselle Raucourt (1).

Notre sexe doit s'honorer
Alors que votre gloire est en tous lieux semée.
Je n'ai su vos succès que par la renommée,
Et je voudrais les célébrer.
Permettez que sous vos auspices
Mes premiers vers soient adressés;
Vous devez avoir les prémices
Des arts que vous embellissez.
Tandis qu'au tendre amour vous dérobez vos veilles
Pour les consacrer aux beaux-arts,
Tandis que des Neuf-Sœurs vous fixez les regards,
Chanteuse, reléguée au pays des merveilles,
Moi, je cultive avec bien des efforts
L'art futile et brillant de flatter les oreilles
Par l'assemblage des accords.
Vous, appui du théâtre où régnaient les Corneilles,
Par votre art aimable, enchanteur,
Vous instruisez l'esprit et vous parlez au cœur.

(1) On lit dans les *Mémoires de Bachaumont*, à la date du 30 mars 1782, au sujet de mademoiselle Aurore : « On prétend que c'est le sieur Guillard, « poète attaché au Théâtre lyrique, qui fait ses vers. »

Vers de la même à M. le marquis de Saint-Marc.

Eh quoi ! de ma muse naissante
Vous daignez approuver l'essor !
Quand ma lyre timide enfante
Des sons formés à peine encor,
Saint-Marc, dans cet art si grand maître,
A mes essais daigne applaudir :
Il veut bien aider à fleurir
Le faible talent qui veut naître.
Quoi ! du sommet de l'Hélicon
Jusqu'à moi vous daignez descendre !
Ce procédé pourrait surprendre
Dans un favori d'Apollon :
Je ne crois pas qu'on le condamne ;
Vous savez qu'on a vu jadis
Jupiter de l'humble Baucis
Ne pas dédaigner la cabane.

Réponse de M. le marquis de Saint-Marc.

Je viens de recevoir, mademoiselle, les vers charmans que vous avez daigné m'adresser. Comme je les louerais si je n'y étais beaucoup trop loué ! Vos vers en général sont pleins d'harmonie, de sens, de grace, et, en quelque manière, de cette fraîcheur qu'annonce votre nom et que montre votre présence. Il semble que vous vous soyez peinte dans chacun d'eux, et l'on ne doit point être étonné que vous les ayez faits quand on a le bonheur de vous voir. Comme un émérite du Parnasse, j'ose vous exhorter à cultiver un art auquel vous prêtez déjà tant de charmes. Quels succès ne sont pas en droit d'attendre les Graces réunies au vrai talent !

Rendez-moi donc, nouvelle Aurore,
Rendez-moi donc mes jeunes ans.
Nouveau Titon, je vous implore,
Faites-moi ressentir encore
Toutes les flammes du printemps.
En faveur de mon juste hommage
Allez faire un tour dans les cieux :
Vous devez attendrir les Dieux,
Vous parlez si bien leur langage.

A M. le comte de Buffon,

Sur le présent de fourrures que lui a envoyées Sa Majesté impériale de Russie, accompagnées des médailles d'or frappées sous son règne, et sur la demande qu'elle lui a faite de son buste;

Par M. de La Ferté, avocat au Parlement.

Quelle louable jalousie
Semble animer les souverains!
Tributaire de ton génie,
Catherine sur toi répand à pleines mains
Les richesses de la Scythie :
Elle se signale en ce jour,
Catherine la Magnifique,
Des Russes la gloire et l'amour.
De la Sémiramis antique
Ne me vantez plus la splendeur,
Les jardins merveilleux d'où fuyait le bonheur.
Apprécier Buffon, ajouter à sa gloire,
C'est avec lui s'inscrire au Temple de Mémoire;
C'est se recommander aux siècles à venir.
Rappelle, dans ton doux loisir,
Avec quelle grace touchante
Catherine daigne embellir
Les dons que sa main te présente.
D'un règne glorieux ces nombreux monumens,

Qui peuvent attester un siècle de lumière,
Ces médailles dont l'art surpasse la matière,
Et ces riches toisons, l'orgueil des vêtemens,
Ne valent pas d'une Majesté fière
Les instances, le vœu pressant
Pour obtenir la ressemblante image,
Les nobles traits d'un grand homme et d'un sage.
Houdon, elle a fait choix de ton ciseau savant,
La Souveraine, amante des prodiges.
Pour toi ce n'est qu'un jeu de surprendre nos sens
Par tes innombrables prestiges.
Renouvelant l'audace des Titans,
Veux-tu ravir la céleste étincelle?
Transmettre au bloc l'ame de ton modèle?
Ne tente pas de coupables efforts,
Puise-la dans ses yeux, cette flamme immortelle,
Tu seras à la fois et sublime et fidèle.
L'Envie, en frémissant, tourmentera son mors.
Buffon, tu n'as jamais aperçu la Furie,
Tu plains les envieux, tu dédaignes l'Envie;
Ton laurier, toujours vert, toujours chéri des Dieux,
N'a rien à redouter des autans furieux.

Bouts rimés de madame de Lénoncourt.

J'ai quatre-vingt-dix ans, j'arrive d' — *Épidaure;*
Esculape a reçu mon premier — *ex voto.*
On aime ses vieux jours autant que son — *aurore.*
Chacun sur mon voyage avait crié — *haro.*
L'espérance soutient et le succès — *restaure;*
Me voici rajeunie et presque sans — *bobo.*
Mon front était ridé, mon teint celui d'un — *Maure,*
Quand je parlais, mes dents partaient — *ex abrupto,*
Une seule restait, servant de — *memento.*
A peine ai-je touché le serpent que — *j'adore,*
Vieille comme Baucis et sourde comme — *Io,*

Je deviens aussi leste, aussi belle que — *Laure.*
Remerciant le dieu, j'ai promis — *in petto*
Au moins cinq ou six fois d'y retourner — *encore.*

Lettre de M. le comte de Buffon à Sa Majesté Impériale l'Impératrice de toutes les Russies.

De Paris, le 14 décembre 1781.

Madame, j'ai reçu, par M. le baron de Grimm, les superbes fourrures et la très-riche collection de médailles et grands médaillons que Votre Majesté Impériale a eu la bonté de m'envoyer. Mon premier mouvement, après le saisissement de la surprise et de l'admiration, a été de porter mes lèvres sur la belle et noble image de la plus grande personne de l'univers, en lui offrant les très-respectueux sentimens de mon cœur.

Ensuite, considérant la magnificence de ce don, j'ai pensé que c'était un présent de souverain à souverain, et que, si ce pouvait être de génie à génie, j'étais encore bien au-dessous de cette tête céleste, digne de régir le monde entier, et dont toutes les nations admirent et respectent également l'esprit sublime et le grand caractère. Sa Majesté Impériale est donc si fort élevée au-dessus de tout éloge, que je ne puis ajouter que mes vœux à sa gloire.

Cet ouvrage en chaînon, trouvé sur les bords de l'Irtich, est une nouvelle preuve de l'ancienneté des arts dans son empire; le Nord, selon mes *Époques*, est aussi le berceau de tout ce que la nature dans sa première force a produit de plus grand, et mes vœux seraient de voir cette belle nature et les arts descendre une seconde fois du Nord au Midi sous l'étendard de son puissant

génie. En attendant ce moment qui mettra de nouveaux trophées sur ses couronnes et qui ferait la réhabilitation de cette partie *croupissante* de l'Europe, je vais conserver ma trop vieille santé sous les zibelines et les hermines, qui dès-lors resteront seules en Sibérie, et que nous aurions de la peine à habituer en Grèce et en Turquie.

Le buste auquel M. Houdon travaille n'exprimera jamais aux yeux de ma grande Impératrice les sentimens vifs et profonds dont je suis pénétré; soixante et quatorze ans imprimés sur ce marbre ne pourront que le refroidir encore. Je demande la permission de le faire accompagner d'une effigie vivante; mon fils unique, jeune officier aux Gardes, le porterait aux pieds de son auguste personne; il revient de Vienne et du camp de Prague où il a été bien accueilli, et puisqu'il ne m'est pas possible d'aller moi-même faire mes remerciemens à Votre Majesté Impériale, je donnerai une partie de mon cœur à mon fils, qui partage déjà toute ma reconnaissance; car je substitue ces magnifiques médailles dans ma famille comme un monument de gloire respectable à jamais. Tout Paris vient chez moi pour les admirer, et chacun s'écrie sur la noble munificence et les hautes qualités personnelles de ma bienfaitrice: ce sont autant de jouissances ajoutées à ses bienfaits réels; j'en sens vivement le prix par l'honneur qu'ils me font, et je ne finirais jamais cette lettre, peut-être déjà trop longue, si je me livrais à toute l'effusion de mon ame, dont tous les sentimens seront à jamais consacrés à la première et l'unique personne du beau sexe qui ait été supérieure à tous les grands hommes.

C'est avec un très-profond respect, et j'ose dire avec

l'adoration la mieux fondée, que j'ai l'honneur d'être, Madame, de Votre Majesté Impériale, le très-humble, etc.

Réponse de Sa Majesté Impériale.

De Pétersbourg, le 15 février 1782.

Monsieur le comte de Buffon, je viens de recevoir, par M. le baron de Grimm, la lettre que vous avez bien voulu m'écrire en date du 14 décembre de l'année passée. Personne n'était plus en droit que vous, Monsieur, d'être revêtu des fourrures de la Sibérie. Vos *Époques de la Nature* ont donné à mes yeux un nouveau lustre à ces provinces dont les fastes ont été si long-temps plongés dans l'oubli le plus profond; il n'appartient qu'au génie orné d'aussi grandes connaissances de deviner pour ainsi dire le passé, d'appuyer ses conjectures de faits indisputables, de lire l'Histoire des pays et celle des arts dans le livre immense de la nature. Les médailles frappées du métal que nous fournissent ces contrées pourront un jour servir à constater si les arts ont dégénéré là où ils ont pris naissance; ce qu'il y a de sûr, c'est que, lorsqu'on les frappait, le chaînon qui est en votre possession n'a point trouvé d'imitateur ici. Que les zibelines conservent votre santé, Monsieur, jusqu'au temps où elles s'habitueront aux climats modérés. Que votre buste, travaillé par Houdon, vienne dans ce Nord, où vous avez placé le berceau de tout ce que la nature dans sa première force a produit de plus grand et de plus remarquable; que monsieur votre fils l'accompagne: il sera témoin de la renommée de son illustre père et de l'estime très-distinguée que lui porte — CATHERINE.

On vient de nous donner encore au théâtre de la Comédie Italienne deux nouveautés dont les Fables de La Fontaine ont fourni l'idée, *l'Éclipse totale* et *l'Amour et la Folie*.

L'Éclipse totale, comédie en vers, mêlée d'ariettes, représentée, pour la première fois, le jeudi 7, est l'ouvrage de deux jeunes militaires; les paroles, de M. de La Chabeaussière, auteur des *Maris corrigés;* la musique, de M. Dalayrac, connu déjà par plusieurs compositions instrumentales remplies de talent et de goût; les deux auteurs sont gardes-du-corps de M. le comte d'Artois. Un tuteur astrologue qui se laisse tomber dans un puits en courant après sa pupille, qui lui est échappée avec son amant pendant qu'il observait l'éclipse, voilà toute l'intrigue et toute l'action de la pièce; elle n'a rien de neuf; elle porte sur des circonstances peu vraisemblables, et que l'auteur n'a pas même su ménager avec beaucoup d'adresse; mais il en a tiré des scènes agréables, un dialogue vif et piquant, d'ingénieuses méprises, des jeux de mots pleins d'esprit et de gaieté, d'autant plus heureux qu'ils semblent naître du fond même de la situation. Une des plus jolies scènes est celle où Léandre, l'amant de la pupille, après s'être annoncé comme un des plus grands astronomes du siècle, pour démontrer la profondeur de la science, sous le prétexte de figurer plus clairement la marche des planètes, arrange tous les personnages de la scène comme il convient le mieux à l'exécution de son projet. Tandis que Solstitius, le vieux astrologue, est tout entier à l'observation de l'éclipse, nos amans et le bailli, qui favorise leurs amours, s'échappent par la trappe d'un puits à sec qui conduit à un souterrain de la maison voisine; Crispin, le valet de

Léandre, demeure le dernier. Tous deux disent ensemble :

Voici l'instant, l'heure fatale,
Encore un moment, s'il vous plaît.

SOLSTITIUS seul.

L'y voilà, l'y voilà, l'éclipse est....

CRISPIN déjà dans le puits.

Totale.

Les lumières suivent progressivement le morceau de musique, qui finit en *smorzando*, et ce jeu de théâtre forme un tableau tout-à-fait comique.

Ce qui nous a paru faire le plus de plaisir dans la musique de *l'Éclipse totale*, c'est l'ouverture et la chanson que chante Rosette, en attendant le rendez-vous que lui avait donné Crispin. Il y a dans tout le reste des détails agréables, mais beaucoup de réminiscences, peu de traits saillans. Les morceaux d'ensemble prouvent que l'auteur au goût de son art joint encore une assez grande connaissance de la scène, et ce coup d'essai, tel qu'il est, doit faire désirer que M. Dalayrac continue de consacrer au théâtre une partie de ses loisirs.

L'Amour et la Folie, représentée, pour la première fois, sur le même théâtre le lendemain, est une comédie en trois actes, en prose et en vaudevilles, par M. Desfontaines. Les jeunes filles du hameau ont résolu (le beau projet pour ne point s'ennuyer !) de conserver leur indifférence et de bouder l'Amour. Déguisé en marchand, ce dieu vient leur offrir un élixir merveilleux, un préservatif contre l'amour. Trompées par l'étiquette du

flacon, elles boivent la divine liqueur, qui les rend toutes amoureuses, et les livre à la discrétion de leurs amans. Les vieilles sont tentées aussi d'en goûter; elles en éprouvent le même effet; mais en vain. La Folie cependant, dont le hameau suivit toujours les lois, revient d'un voyage qu'elle fit je ne sais où; les Ris et les Jeux ont disparu pendant son absence; elle ne retrouve dans ce séjour chéri que des langueurs et de fades tendresses. Dispute avec l'Amour, à qui elle propose un combat singulier, dans lequel, du premier coup, elle lui fait perdre la vue. L'Amour demande justice au tribunal du lieu; le bailli en est le président, le bedeau plaide pour l'Amour, un des bergers pour la Folie; le bailli, c'est Mercure lui-même déguisé ainsi par l'ordre de Jupiter, décide, comme dans la fable, que le dieu restera aveugle, mais que la Folie désormais lui servira de guide..... Il n'y a dans cet opéra-vaudeville ni beaucoup d'esprit, ni beaucoup de gaieté, quelque libre, quelque hasardé qu'en soit le ton, pour ne rien dire de plus; mais on y trouve des mouvemens de scène assez rapides, et dans l'ensemble un certain tumulte qui ne déplaît point, qui supplée même en quelque manière, du moins à la représentation, à tout ce qui manque à cet ouvrage pour être vraiment agréable:

C'est dans cette pièce que M. Pariseau a puisé l'idée du compliment dialogué par lequel les Comédiens Italiens ont fait la clôture de leur théâtre. L'Amour y paraît aveugle, conduit par la Folie; il lui dit : « Prends bien garde et choisis le meilleur chemin... — Ne diraiton pas, lui répond la Folie, que tu sois le premier que je conduise ?

Sur l'air : *Réveillez-vous, belle endormie.*

Suis-moi toujours et ne crains guère,
A plus d'un j'ai donné la main;
Mon ami, je sers de lisière
A la moitié du genre humain. »

Iris vient, de la part de Jupiter, lui ordonner de remonter aux cieux; l'Amour veut résister, il aime la terre. — *Iris.* La terre? eh! qu'y fais-tu? — *La Folie.* Ce qu'il a toujours fait, des heureux et des dupes. — *L'Amour.* J'y suis devenu marchand. — *Iris.* C'est ce qu'on te reproche un peu. — *L'Amour.* Tu ne m'entends pas : j'y vends des riens, des drogues, des chansons. La terre est le seul séjour qui me convienne, on m'y traite avec indulgence. — *Iris.* Tu trouveras dans l'Olympe la même indulgence, et tu n'y seras pas le seul dieu privé du bonheur de voir : la Fortune est sans yeux, Plutus a la vue très-basse, et l'Amour, Plutus et la Fortune n'en sont pas moins trois aveugles à qui l'univers appartiendra toujours, » etc.

Ce petit dialogue finit par un vaudeville dont nous ne citerons que le dernier couplet, si vivement applaudi et qui méritait bien de l'être, chanté par madame Dugazon. C'est celui de la Folie.

Sur l'air de *Florine.*

Qu'Amour retourne au ciel, qu'il fuie,
Je reste ici pour ma santé.
Point de gaîté sans la folie,
Point de bonheur sans la gaîté.
On prétend qu'à la gent humaine
Je sers de guide et pour toujours;

Messieurs, si c'est moi qui vous mène,
Vous viendrez ici tous les jours.

Essai sur les règnes de Claude et de Néron, et sur les mœurs et les écrits de Sénèque, pour servir d'introduction à la lecture de ce philosophe. Par M. Diderot, deux volumes in-8°; nouvelle édition; A Londres, c'est-à-dire à Bouillon. Cette nouvelle édition est très-considérablement augmentée, et nous a paru en général plus favorablement accueillie encore que la première. L'auteur avait d'abord eu le projet de répondre en détail à toutes les attaques, à toutes les objections que lui avait faites l'essaim bruyant de nos journalistes (1); depuis il a changé d'avis, et, choisissant dans le nombre de ces critiques celles qui pouvaient prêter aux éclaircissemens les plus intéressans ou les plus utiles, il s'est déterminé à faire entrer toutes ses réponses dans le corps même de l'ouvrage. L'apologie de Sénèque en est devenue plus complète ou du moins plus ingénieuse, la diatribe contre J.-J. Rousseau, diatribe qu'on avait trouvée si révoltante, beaucoup plus étendue, mieux motivée, et par-là même peut-être moins violente, moins odieuse. Mais si le fonds du livre est beaucoup plus riche qu'il ne l'était, la forme en est aussi plus décousue; il faut prendre son parti de voir l'auteur passer tout à coup du palais des César au grenier de MM. Royou, Grosier et consorts, de Paris à Rome, de Rome à Paris, du règne de Claude à celui de Louis XV, du collège de la Sorbonne à celui des Augures, s'adresser tantôt aux maîtres du monde, tantôt aux derniers roquets de la littérature, et, dans son enthousiasme

(1) Voir précédemment t. X, p. 211 et suiv.

dramatique, faire parler les uns, répondre les autres, s'apostropher lui-même, apostropher ses lecteurs et leur laisser souvent l'embarras de chercher quel est le personnage qu'il fait parler, ou quel est celui auquel il s'adresse.

Ce désordre est sans doute un défaut; mais ce défaut ne rend l'ouvrage ni moins original, ni moins piquant; il ne saurait détruire l'effet de ces belles pages traduites de Tacite, que Tacite lui-même n'eût pas autrement écrites s'il eût écrit dans notre langue, ni de beaucoup d'autres que ce grand écrivain n'eût pas désavouées, quoiqu'elles ne soient point de lui. Il m'est arrivé plus d'une fois, en relisant ce beau morceau sur le règne de Claude et de Néron, de vouloir comparer avec l'original des paragraphes entiers que j'avais pris pour du Tacite tout pur, et de n'en pouvoir retrouver dans cet auteur ni le premier trait, ni même la plus légère trace; j'ose assurer que le lecteur le plus familier avec la manière de Tacite pourra s'y laisser tromper sans peine. On ne saurait donc avoir trop de regret que M. Diderot n'ait pas eu le courage d'entreprendre la traduction entière de ce sublime historien; elle lui avait été demandée par madame la grande-duchesse de Russie, et cette demande n'honore pas moins le goût de cette jeune princesse que le génie et les talens divers de notre philosophe.

Cette nouvelle édition de l'*Essai sur Sénèque* n'ayant paru que sous une permission tacite, l'auteur a eu la liberté d'y insérer beaucoup de choses qu'il avait été forcé de supprimer dans la première; on pourra même trouver que cette liberté a été portée fort loin dans plusieurs endroits, comme dans le parallèle du caractère de Claude et de celui d'un roi qu'il n'est pas difficile de re-

connaître, puisqu'on cite de lui des mots connus de tout le monde.

Nouveau Voyage en Espagne, fait en 1777 *et en* 1778, *dans lequel on traite des mœurs, du caractère, des monumens anciens et modernes*, etc. Deux volumes in-8°. Nous avons si peu de bons ouvrages sur l'Espagne, que celui-ci ne pouvait manquer d'être reçu avec empressement, quoiqu'il laisse encore beaucoup de choses à désirer, et qu'il soit en général assez mal écrit. On l'attribue à un médecin espagnol, M. Peyron (1), et l'on assure que c'est M. l'abbé Morellet qui s'est chargé de le revoir, quant au style. Tel qu'il est, ce Voyage a paru infiniment plus instructif que celui de Baretti, rempli de minuties; fort supérieur à celui de M. Silhouette, qui n'est qu'un ouvrage très-superficiel; moins diffus, moins pesant que celui de Colmenar; plus exact encore que ceux de Labbat et du religieux Lombard, il embrasse aussi plus d'objets que celui de l'abbé Ponz, ouvrage d'ailleurs fort estimable quant à la partie des arts, dont cet auteur s'est essentiellement occupé.

Un des morceaux les plus curieux du *Nouveau Voyage* est la description très-authentique et très-circonstanciée de l'*auto-da-fé* célébré sous le règne de Charles II en 1680; ce qui n'est pas moins remarquable, c'est l'extrait de la Consultation présentée à ce même Charles II, par don Joseph de Ledesma, sur les abus sans nombre du tribunal de l'Inquisition; il n'existe peut-être aucun ouvrage plus propre à faire connaître le véritable esprit de cette

(1) Le docteur Peyron n'était pas espagnol, mais provençal. Il était frère du peintre de ce nom. Né à Aix le 4 octobre 1748, il mourut à Pondichéry le 18 août 1784. (*Note de M. Beuchot.*)

affreuse juridiction. On peut lire avec plus de tranquillité tout ce qui concerne la dernière victime d'une superstition si monstrueuse, depuis qu'on sait que cet illustre infortuné (1) coule aujourd'hui, à Paris, des jours paisibles, qu'il y jouit d'une assez grande partie de sa fortune, pardonnant en bon chrétien aux Capucins, aux Inquisiteurs, et tâchant d'oublier les persécutions des uns et le catéchisme des autres au milieu de nos spectacles, de nos philosophes, de nos Aspasies, quelquefois même de nos Laïs. Il n'y a pas trop de tout ce qui peut distraire pour effacer de si tristes souvenirs (2).

Histoire de la dernière révolution de Suède, précédée d'une Analyse de l'Histoire de ce pays, pour développer les causes de cet événement; par Jacques Lescène-Desmaisons, avec cette épigraphe tirée de Pline : *Cogitemus si majus principibus præstemus obsequium qui servitute civium quam qui libertate lætantur.* Un volume in-12. Le tableau d'une époque si mémorable, et pour le bonheur de la nation suédoise et pour la gloire de Gustave, demandait le pinceau de Salluste ou de Saint-Réal. M. Jacques Lescène-Desmaisons ne possède assurément ni l'un ni l'autre; son style a de l'emphase et souvent même une impropriété d'expression tout-à-fait choquante; sa narration manque d'intérêt et de clarté. Les faits principaux sont indiqués, dit-on, avec

(1) M. d'Olavidès, sous le nom de M. le comte de Pilo. (*Note de Grimm.*)

(2) Par une de ces singularités assez communes dans l'histoire de l'esprit humain et même dans celle des philosophes, M. d'Olavidès, de retour dans sa patrie, a composé un ouvrage intitulé : *Triomphe de l'Évangile, ou Mémoires d'un philosophe converti*, ouvrage qui a été traduit en français par M. Buynant Des Echelles; Lyon, 1805, 4 vol. in-8°. Le comte Olavidès, né au Pérou, est mort en Andalousie, à l'âge de 63 ans, en 1803. (B.)

assez d'exactitude; mais la plupart des noms propres sont estropiés au point d'être pour ainsi dire méconnaissables. On a trouvé une affectation ridicule dans l'emploi sans cesse répété de la dénomination si extraordinaire des deux partis qui déchiraient l'État avant l'heureuse révolution qui délivra la Suède de ses tyrans; il est vrai que ces noms de *bonnets* et de *chapeaux*, employés toujours très-gravement par notre historien, donnent souvent à ses phrases une tournure vraiment burlesque. L'*Analyse*, qui précède l'Histoire de la révolution, est trop longue pour un précis, et l'on y remarque cependant des omissions essentielles. Comment lui pardonner, par exemple, d'avoir passé absolument sous silence et la translation de la couronne d'Ulrique-Éléonore au prince de Hesse, et l'époque qui fit passer cette couronne à la maison qui la porte aujourd'hui ?

La plus grande obligation que nous ayons à M. Desmaisons, c'est d'avoir recueilli, à la fin de son volume, quelques lettres du roi, et ses discours à la Diète et au Sénat, discours dignes d'un roi citoyen, et dont la main même des Tacite et des Salluste eût craint sans doute d'altérer l'auguste et noble simplicité.

AVRIL.

Paris, avril 1782.

Depuis plusieurs années il n'a pas encore paru de roman dont le succès ait été aussi brillant que celui des *Liaisons dangereuses, ou Lettres recueillies dans une Société, et publiées pour l'instruction de quelques autres*,

*par M. C*** de L****, avec cette épigraphe : *J'ai vu les mœurs de mon temps, et j'ai publié ces Lettres*. M. C*** de L*** est M. Choderlos de La Clos, officier d'artillerie; il n'était connu jusqu'ici que par quelques pièces fugitives insérées dans l'*Almanach des Muses*, et plus particulièrement par une certaine *Épître à Margot*, qui manqua lui faire une tracasserie assez sérieuse à cause d'une allusion peu obligeante pour madame la comtesse du Barri, dont la faveur, alors au comble, voulait être respectée.

On a dit de M. Rétif de la Bretonne qu'il était *le Rousseau du ruisseau*. On serait tenté de dire que M. de La Clos est le Rétif de la bonne compagnie. Il n'y a point d'ouvrage en effet, sans en excepter ceux de Crébillon et de tous ses imitateurs, où le désordre des principes et des mœurs de ce qu'on appelle la bonne compagnie et de ce qu'on ne peut guère se dispenser d'appeler ainsi, soit peint avec plus de naturel, de hardiesse et d'esprit : on ne s'étonnera donc point que peu de nouveautés aient été reçues avec autant d'empressement; il faut s'étonner encore moins de tout le mal que les femmes se croient obligées d'en dire; quelque plaisir que leur ait pu faire cette lecture, il n'a pas été exempt de chagrin : comment un homme qui les connaît si bien et qui garde si mal leur secret ne passerait-t-il pas pour un monstre? Mais, en le détestant, on le craint, on l'admire, on le fête; l'homme du jour et son historien, le modèle et le peintre sont traités à peu près de la même manière.

En disant que le vicomte de Valmont, l'un des principaux personnages du nouveau roman, parvient, à force d'intrigue et de séduction, à triompher de la vertu

d'une nouvelle Clarisse, abuse en même temps de l'innocence d'une jeune personne, les sacrifie l'une et l'autre à l'amusement d'une courtisane, et finit par les réduire toutes deux au désespoir, on pourrait bien faire soupçonner que c'est là, selon toute apparence, le héros de notre histoire. Hé bien, tout sublime qu'il est dans son genre, ce caractère n'est encore que très-subordonné à celui de la marquise de Merteuil, qui l'inspire, qui le guide, qui le surpasse à tous égards, et qui joint encore à tant de ressources celle de conserver la réputation de la femme du monde la plus vertueuse et la plus respectable. Valmont n'est pour ainsi dire que le ministre secret de ses plaisirs, de ses haines et de sa vengeance; c'est un vrai Lovelace en femme; et comme les femmes semblent destinées à exagérer toutes les qualités qu'elles prennent, bonnes ou mauvaises, celle ci, pour ne point manquer à la vraisemblance, se montre aussi très-supérieure à son rival.

On croit bien qu'après avoir présenté à ses lecteurs des personnages si vicieux, si coupables, l'auteur n'a pas osé se dispenser d'en faire justice; aussi l'a-t-il fait. M. de Valmont et madame de Merteuil finissent par se brouiller, un peu légèrement à la vérité; mais des personnes de ce mérite sont très-capables de se brouiller ainsi. M. de Valmont est tué par l'ami qu'il a trahi; la conduite de madame de Merteuil est enfin démasquée; pour que sa punition soit encore plus effrayante, on lui donne la petite-vérole qui la défigure affreusement, elle y perd même un œil, et, pour exprimer combien cet accident l'a rendue hideuse, on fait dire au marquis de*** que *la maladie l'a retournée, et qu'à présent son âme est sur sa figure*, etc.

Toutes les circonstances de ce dénouement, assez brusquement amenées, n'occupent guère que quatre ou cinq pages; en conscience, peut-on présumer que ce soit assez de morale pour détruire le poison répandu dans quatre volumes de séduction, où l'art de corrompre et de tromper se trouve développé avec tout le charme que peuvent lui prêter les graces de l'esprit et de l'imagination, l'ivresse du plaisir et le jeu très-entraînant d'une intrigue aussi facile qu'ingénieuse? Quelque mauvaise opinion qu'on puisse avoir de la société en général et de celle de Paris en particulier, on y rencontrerait, je pense, peu de liaisons aussi dangereuses pour une jeune personne que la lecture des *Liaisons dangereuses* de M. de Là Clos. Ce n'est pas qu'on prétende l'accuser ici, comme l'ont fait quelques personnes, d'avoir imaginé à plaisir des caractères tellement monstrueux, qu'ils ne peuvent jamais avoir existé : on cite plus d'une société qui a pu lui en fournir l'idée; mais, en peintre habile, il a cédé à l'attrait d'embellir ses modèles pour les rendre plus piquans, et c'est par-là même que la peinture qu'il en fait est devenue bien plus propre à séduire ses lecteurs qu'à les corriger.

Un des reproches qu'on a faits le plus généralement à M. de La Clos, c'est de n'avoir pas donné aux méchancetés qu'il fait faire à ses héros un motif assez puissant pour en rendre au moins le projet plus vraisemblable. Le motif qui les fait concevoir est en effet assez frivole, c'est pour punir le comte de Gercourt de l'avoir quittée pour je ne sais quelle Intendante, que madame de Merteuil emploie toutes les ressources de son esprit et toute l'adresse de son ami à perdre la jeune personne qu'il doit épouser. « Prouvons-lui, dit-elle à Valmont, qu'il n'est qu'un sot; il le sera sans doute un jour; ce n'est pas là

ce qui m'embarrasse, mais le plaisant serait qu'il débutât par-là........» Et c'est là l'objet important de tant d'intrigues, de tant de perfidies.

On peut douter si Valmont est amoureux de l'aimable présidente de Tourvel; en employant, pour la séduire, tout l'artifice imaginable, il semble qu'il n'ait d'autre but que celui d'assurer au vice l'espèce d'avantage qu'il peut usurper quelques momens sur la vertu même la plus pure. Mais ne pourrait-on pas faire le même reproche au caractère que Richardson donne à Lovelace? Lovelace est-il vraiment amoureux de Clarisse? Comme Valmont, il ne cherche que *le charme des longs combats et les détails d'une pénible défaite.*

Ce n'est pas sans quelque regret qu'on se permet d'en convenir, mais l'expérience le prouve trop bien tous les jours : à en juger par la conduite de beaucoup de gens, il faut bien que le vice ait ses plaisirs comme la vertu; et ce qui constitue décidément le caractère du méchant comme celui de l'homme vertueux, c'est de l'être sans aucun objet d'utilité personnelle et pour le seul plaisir de l'être. La société donne aux hommes tant de besoins, tant d'espèces d'amour-propre à contenter, elle leur laisse tant d'inquiétude, tant d'activité dont on ne sait le plus souvent que faire! Si la bonne compagnie offre assez de gens aimables qui ne trouvent que dans la tracasserie et dans les méchancetés de quoi occuper le vide de leur cœur, l'inutilité de leur existence, pourquoi refuser à madame de Merteuil, au vicomte de Valmont l'honneur d'avoir été de ce nombre?

Pour avoir une juste idée de tout le talent qu'on ne peut s'empêcher de reconnaître dans l'ouvrage de M. de La Clos, il faut le lire d'un bout à l'autre; il n'y en a

pas moins dans l'ensemble que dans les détails. Les caractères y sont parfaitement soutenus; la naïveté de la petite de Volange est un peu bête, mais elle n'en est que plus vraie, et ce personnage contraste aussi heureusement avec l'esprit de madame de Merteuil que les vices de celle-ci avec la vertu romanesque de madame de Tourvel. L'extrême sécurité de madame de Volange sur la conduite de sa fille est peut-être ce qu'il y a de moins vraisemblable dans tout l'ouvrage; elle est justifiée cependant autant qu'elle peut l'être et par l'adresse de madame de Merteuil, et par cette confiance qu'une femme, dont la vie fut toujours irréprochable, prend si naturellement dans tout ce qui l'entoure. On peut croire sans peine que la fille d'une madame de Merteuil serait à coup sûr mieux gardée que ne l'est la petite de Volange; l'expérience du vice a sur ce point de grands avantages sur les habitudes de la vertu.

Parmi les épisodes qui enrichissent cette ingénieuse production on ne peut se refuser au plaisir de citer celui de la fameuse aventure des Inséparables, dans laquelle le joli Prévan, après avoir triomphé glorieusement dans la même nuit de trois jeunes beautés, oblige le lendemain leurs amans à lui pardonner cette triple trahison, et à se croire ses meilleurs amis. L'aventure de madame de Merteuil avec ce même Prévan est peut-être encore plus piquante. Son ami Valmont l'exhorte à s'en défier : « S'il peut gagner seulement une apparence, lui dit-il, il se vantera, et tout sera dit; les sots y croiront, les méchans auront l'air d'y croire; quelles seront vos ressources?....... » Madame de Merteuil lui répond : « Quant à Prévan, je veux l'avoir, et je l'aurai; il veut le dire, et il ne le dira pas; en deux mots,

voilà notre roman..... » Et ce roman n'en est pas un; car madame de Merteuil tient parole.

Il n'y a pas moins de variété dans le style de ces Lettres qu'il n'y en a dans les différens caractères des personnages que l'auteur fait paraître sur la scène. La Lettre du vicomte à son chasseur et la réponse de celui-ci ne sont pas au-dessous de celles de Lovelace et de son Joseph Leman; cependant elles n'ont d'autre rapport ensemble que celui d'être également vraies, également originales.

Thalie aux Comédiens Français, au sujet de l'ouverture de leur nouvelle salle (1).

Écoutez, messieurs les acteurs,
Écoutez ma plainte folâtre :
Lorsque vous changez de Théâtre,
Ne pourriez-vous changer d'auteurs?
Melpomène, ma sœur altière,
Peut encor descendre chez vous,
La Harpe, Ducis et Lemierre
Lui rendent des soins assez doux.
Mais comment y suis-je traitée?
Jadis on y suivait ma loi,
Et maintenant, ah! je le vois,
A peine y suis-je regrettée,
A peine y songe-t-on à moi.
Du lamentable La Chaussée
Les lamentables successeurs
De mes États m'ont expulsée,
Et noyé mes ris dans les pleurs.
Quoique veuve encor très-jolie,
D'un voile de mélancolie
Par eux mon front fut revêtu;

(1) La salle aujourd'hui appelée l'Odéon.

Hélas! dans ma juste furie,
Faudra-t-il que je me marie
Avec Boniface Pointu (1)?

ÉNIGME-LOGOGRIPHE.

J'embrassai tout, et mon génie
Cueillit tous les lauriers destinés au talent:
De l'empire des arts usurpateur brillant,
Lecteur, pour m'admirer l'Europe est réunie.
Profond, léger, malin, agréable, érudit,
Tour à tour faible et magnanime,
Je suis moi-même une énigme sublime,
Dont le mot n'est pas encor dit.
En attendant qu'on y réponde,
Écoute bien : mon premier nom
Est tout entier dans mon second,
Et mon second remplit le monde.
Le problème, lecteur, doit être résolu;
Si tu le lis deux fois, tu ne m'as jamais lu.

Les Comédiens Français ont fait, le mardi 9, l'ouverture de leur nouvelle salle du faubourg Saint-Germain par l'*Iphigénie* de Racine, précédée de *l'Inauguration du Théâtre Français*, en un acte et en vers, de M. Imbert. Ce serait ici le lieu de faire ou l'éloge ou la critique détaillée d'un monument commencé depuis tant d'années, attendu depuis si long-temps, et que la magnificence de nos rois devait sans doute à la gloire des arts qui ont illustré la nation; mais, dans la crainte de remplir mal une tâche qui suppose des connaissances dont nous sommes entièrement dépourvus, nous croyons de-

(1) Personnage d'une comédie donnée dernièrement avec le plus grand succès sur le Théâtre de Jeannot, la *Suite de Jérôme et d'Eustache Pointu*. (*Note de Grimm.*)

voir nous borner à quelques observations générales qui n'ont échappé à personne, et qui nous ont paru confirmées par l'opinion même des gens de l'art.

La façade extérieure du bâtiment a été trouvée généralement beaucoup trop massive; rien n'est plus opposé au caractère d'élégance qui convenait si bien à un édifice de ce genre. Le vestibule intérieur de la salle forme une double galerie soutenue par une multitude de colonnes, dont le premier coup d'œil offre un aspect assez piquant, assez agréable; mais, examiné avec plus d'attention, on y trouve plus de singularité que de grandeur, plus de luxe que d'utilité; on s'aperçoit avec humeur que l'artiste a sacrifié au plaisir de faire une chose nouvelle, extraordinaire, les convenances les plus essentielles à l'usage du public; que les escaliers, trop raides et sans repos, pour ne pas occuper trop d'espace, sont très-incommodes à monter, plus incommodes encore à descendre; que tous les passages d'une partie de la galerie à l'autre sont ridiculement resserrés, et que la prodigieuse élévation de cette double galerie la rendra l'hiver d'un froid insupportable, en dépit de tous les poêles et de toutes les précautions qu'on pourra prendre pour la réchauffer. L'intérieur de la salle est d'une forme ronde; le théâtre, avancé sur un segment du cercle, n'en interrompt point la régularité. Un lustre, suspendu au centre d'un dôme très-orné de sculptures, éclaire seul la salle, et, pour lui donner encore mieux l'air du soleil, on a imaginé très-ingénieusement de l'entourer de douze figures de carton représentant les douze signes du zodiaque, allégorie dont l'affectation précieuse et recherchée n'a pas paru d'un fort bon goût. Quoi qu'il en soit, on ne saurait nier que la forme intérieure de cette nou-

velle salle ne surprenne d'abord par un ensemble assez vaste, assez imposant; mais l'avantage de ce premier aperçu n'empêche pas qu'on n'observe ensuite que les pilastres qui soutiennent ou paraissent soutenir les arcs du dôme sont du dessin le plus pauvre et le plus mesquin; que la coupe en est trop grêle, qu'interrompue mal à propos par une partie des loges, on en suit difficilement l'ordre et la base : c'est ce défaut capital, qui, joint à la blancheur uniforme de tous les ornemens de sculpture, a fait dire que la nouvelle salle ressemblait à ces boîtes de sucre dont on pare aujourd'hui nos desserts. Une faute plus essentielle encore que l'on reproche à MM. Peyre et de Wailly, c'est d'avoir si mal combiné et le plan général de l'édifice et la distribution particulière des loges, qu'il s'y trouve un grand nombre de places d'où l'on voit mal et d'où l'on n'entend guère mieux. La galèrie qui domine autour du parquet forme une espèce d'avant-toit sur les loges du rez-de-chaussée qui leur cache à peu près les deux tiers de la scène; elle a tellement forcé d'élever les premières et les secondes loges, que ces dernières le sont plus que ne l'étaient dans l'ancienne salle les troisièmes; de toutes ces loges on voit les acteurs comme dans le fond d'un puits. La voix va se perdre dans le centre du dôme et dans les angles multipliés de tous les ornemens en bosse dont il est surchargé : les seules places où l'on puisse entendre sans un effort d'attention fatigant sont celles qui sont en face : on perd beaucoup dans les places de côté, même à l'orchestre. Quelque grand que soit le lustre dont la salle est éclairée, il ne saurait l'éclairer suffisamment; il est impossible de distinguer les objets d'un rang de loges à l'autre; tout s'efface et se confond, et les femmes, faites

pour parer le spectacle, sont réduites au plaisir qui leur est souvent le plus indifférent, celui de voir et d'écouter. Le théâtre est fort large, mais il n'a point de profondeur, disposition peu favorable à l'effet des décorations, qui peut embarrasser le jeu de l'acteur et nuire à la pompe du spectacle.

Mais en voilà sans doute assez sur un objet qu'il faut laisser discuter à des juges plus instruits. Il y a peu de chose à dire de la petite pièce de M. Imbert; ce sont des scènes épisodiques versifiées avec autant de facilité que de négligence, et qui prouvent seulement qu'avec de l'esprit et de l'imagination M. Imbert a si peu de talent pour le théâtre qu'il n'en a pas même pour ce genre, de tous assurément celui qui en exige le moins.

Il y a beaucoup d'esprit, beaucoup de raison, beaucoup de malignité dans la comédie-vaudeville représentée le même jour sur le Théâtre Italien; mais la critique en a paru trop dure, trop amère; l'invention en est d'une allégorie trop alambiquée; et pour être plein de mots heureux, le dialogue n'en est pas moins dépourvu et de mouvement et de rapidité. Cette pièce, annoncée d'abord sans titre, a été donnée depuis sous celui du *Public vengé*, précédée d'un prologue, intitulé *le Poisson d'Avril;* elle est de M. Prévôt, avocat au Parlement, et quoiqu'il ne soit plus jeune, nous croyons que c'est son premier essai dans la carrière dramatique; il n'est pas plus connu dans celle du barreau.

Voici l'idée du prologue. Momus trouve le sifflet du Public, oh! la bonne trouvaille par le temps qui court! Il en fait présent à la petite Thalie, fort occupée du compliment qu'elle doit faire, selon l'usage, au Public. On

le voit paraître; la Muse, qui n'est pas encore prête, se sauve sous la toile. Momus, caché à l'avant-scène par les roseaux, écrit sur ses tablettes, et le Public s'avance en pêchant du même côté; ce Public est de fort mauvaise humeur et d'avoir perdu son sifflet, et de n'avoir rien pris de la journée. Tandis qu'il s'en plaint, Momus attache ses tablettes à l'hameçon de la ligne et reste caché. Le Public retire la ligne, et trouve sur les tablettes le couplet que voici :

Qui réclame un sifflet de prix?
Momus promet de le lui rendre,
S'il veut au spectacle aujourd'hui
Sans rien critiquer tout entendre.
Ce marché-là vous convient-il?

Il jette lès tablettes en souriant,

Ma foi, c'est un poisson d'avril.

La petite Thalie revient, remet humblement au Public son sifflet, et lui dit :

Ne courbez pas sur nous ce sceptre rigoureux,
Le moment où l'on rentre est fait pour les heureux.

Monseigneur est fort étonné de trouver sur l'affiche : Les Comédiens Italiens donneront aujourd'hui *le Public*, comédie nouvelle. *M'afficher! de moi s'amuser! je vais faire beau bruit..... — Calmez*, lui répond Momus, *calmez ce grand dépit; car on dirait, vous vous sifflez vous-même.*

Tous les personnages de la nouvelle comédie-vaudeville sont allégoriques. Le fond du théâtre représente

un désert; la Vérité y paraît endormie dans les bras du Temps; on voit de côté et d'autre des inscriptions et différens emblèmes de la révolution des systèmes et des modes. L'Opinion, le Caprice, girouette tenant le porte-feuille du Public, l'Amphigouri et toute sa troupe composée de la Cabale, du Paradoxe, de Nycticorax, du Dramomane, de l'Harmoniche, avaient cherché depuis long-temps à éloigner le Public de la Vérité. Le Génie national, exilé par le mauvais goût, revient, après de longs voyages, en France sa patrie; il fait fuir tous les fantômes ridicules qui s'étaient emparés du Public, lui ôte les lisières par lesquelles ils le tenaient attaché, et le réconcilie avec la Vérité, les Ris et les Graces. Il est difficile de donner à un sujet allégorique beaucoup de mouvement et d'intérêt; le développement de celui-ci n'est souvent ni assez clair ni assez rapide; mais, à travers des longueurs qui ont dû nuire au succès de l'ensemble, on n'a pu s'empêcher d'y applaudir un grand nombre de détails, d'une critique vive et piquante. Dans les couplets de l'Agréable de ville, l'un des personnages qui viennent faire leur cour au Public, on a trouvé qu'il y en avait dont M. de Beaumarchais pourrait avoir quelque raison de se plaindre, comme celui-ci :

Mes procès,
Vos valets,
Je les gagne,
Je fais croire à mes propos,
Même à mes châteaux
En Espagne, etc.

Il y a dans le rôle de madame du Costume ou de

mademoiselle Bertin (1), qui comme de raison vient aussi rendre compte au Public de ses succès, un madrigal assez agréable pour la reine; mais la manière dont il est amené est si gauche qu'il n'a fait que peu d'effet.

Sur l'air de *la Baronne.*

C'est un mystère;
Trop tard mes cartons sont venus.
C'est un mystère.
Sur une Grace je voulus
Epuiser tous les dons de plaire,
Elle avait tout pris chez Vénus.
C'est un mystère.

Dans la foule de traits dont cet ouvrage est rempli, nous nous contenterons d'en choisir encore deux ou trois qui pourront faire regretter que l'auteur n'ait pas su en faire un usage plus heureux.

« On trouvera chez moi, dit madame du Costume, des poupées à ressort qui représenteront les mœurs, les conditions, les caractères, et, en six séances au plus, on aura le signalement de toute la nation. »

— « Depuis mon exil, dit le Génie national, j'ai vu bien des pays; pas une nation qui ne soit amoureuse de ma manière; on me recherche partout; je reviens ici, on y accueille tout, hors moi, et j'y suis le seul étranger. »

(1) Marchande de modes de Marie-Antoinette. Ses airs importans faisaient l'amusement de la ville et de la cour. — « Montrez » disait-elle un jour à une de ses demoiselles de magasin, en recevant une pratique, « montrez « à madame le résultat de mon dernier travail avec S. M. » Ce débris de l'ancienne cour mourut en 1813. On a publié en 1824, Paris, Bossange frères, in-8°, des *Mémoires de mademoiselle Bertin*, mais ils ont été démentis par sa famille et retirés du commerce.

Nycticorax lui propose la lecture de quelque philosophe anglais bieu noir, bien penseur. « J'aime mieux, lui répond-il, une soirée française que toutes les nuits (1) de vos voisins. »

Invention mécanique. On doit plus de découvertes utiles au hasard ou à l'instinct qu'aux réflexions les plus suivies, et les siècles d'ignorance en comptent peut-être plus que les temps les plus éclairés. M. Véra, employé à la Poste, sans s'être occupé jamais d'aucune partie des mathématiques, vient de trouver, pour suppléer à la pompe, une machine dont les avantages et la simplicité ont attiré l'attention de l'Académie des Sciences. Une corde sans fin monte et descend sur deux poulies fixées perpendiculairement l'une à l'autre : la poulie inférieure est plongée dans le réservoir d'eau, et la supérieure, élevée à l'endroit où l'eau doit monter, est enfermée dans une caisse percée à son fond, pour laisser passer la corde : l'axe de la poulie supérieure en enfile une autre de plus petit diamètre, qui communique par une chaîne sans fin à une grande roue fixée perpendiculairement à la portée de la main. Cette grande roue est mise en mouvement par une manivelle, ou tel autre moyen qu'on y voudra substituer ; son mouvement est transmis par la chaîne sans fin à la petite poulie supérieure, et par conséquent à la poulie supérieure de la corde, puisqu'elle a le même axe. Ainsi la corde sans fin monte continuellement d'un côté, depuis le réservoir jusqu'à la caisse, et descend de la caisse au réservoir sans interruption. Sa partie ascendante élève autour d'elle une colonne d'eau qu'elle dépose dans la caisse en roulant sur la poulie supérieure;

(1) Allusion aux *Nuits d'Young*.

de la caisse l'eau coule par un conduit dans le bassin destiné à la recevoir. La quantité d'eau élevée dans un temps donné est proportionnée à la grosseur de la corde et à la rapidité du mouvement. Une corde de spart de vingt-et-une lignes de circonférence, en sept minutes, élève à soixante-trois pieds deux cent cinquante-neuf pintes d'eau. Une corde de chanvre de quinze lignes de circonférence emploie onze à douze minutes pour élever deux cent cinquante pintes à la même hauteur.

L'Académie a fait à cette ingénieuse machine l'accueil le plus favorable; cependant il s'en faut bien qu'elle ait atteint le degré de perfection dont elle est susceptible.

M. Mercier a renoncé, dit-on, à la sainte Église, pour épouser, à Neufchâtel, la veuve d'un imprimeur. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il vient de nous donner une seconde édition de son *Tableau de Paris*, en quatre volumes, considérablement augmentée, mais où l'on retrouve la même négligence, les mêmes absurdités, le même mélange de vérités utiles, de paradoxes extravagans, de bouffissure, d'éloquence, et de mauvais goût.

Corps d'Extraits de Romans de Chevalerie, par M. le comte de Tressan, de l'Académie Française. C'est, sans contredit le Recueil de tout ce que la volumineuse *Bibliothèque des Romans* contient de plus agréable et de plus intéressant. Il n'y a aucun de ces Extraits qui ne plaise au moins par la grace, la galanterie et la légèreté du style.

DIVERTISSEMENT A LA MODE.

LETTRE.

J'aime à rire. Un de mes amis, aussi gai que moi, vient de me faire le récit d'une aventure si plaisante, que je m'empresse de vous en faire part, afin que vous en fassiez vous-même part au public, qui aime à rire aussi.

Mon ami se promenait, il y a quelques jours, dans un jardin anglais, voisin de Paris, où il admirait les gazons et les eaux, et les arbres étrangers et les belles fabriques. Il regardait de loin s'avancer une compagnie de femmes et d'hommes sur un des ponts qui décorent cet élysée, lorsqu'il entendit des cris perçans, et vit, l'une après l'autre, tomber dans l'eau plusieurs personnes. Il s'approche et trouve une femme effrayée d'avoir vu disparaître sa fille et d'entendre ses cris. La jeune personne dans l'eau jusqu'aux genoux, un petit homme faible, tombé sur le visage, prêt à se noyer; un jeune homme sauté dans l'eau pour le sauver de ce danger, et pour aider la demoiselle à regagner les bords; vous vous représentez aisément ce tableau, et vous voyez combien il est comique. C'est, Messieurs, (ah! ah! ah!) que ce pont est fait en bascule (ah! ah! ah!), et qu'en arrivant à une de ses extrémités (ah! ah! ah!), il s'abaisse tout à coup (ah! ah! ah!), et ceux qui sont dessus tombent dans l'eau (ah! ah! ah!), au hasard de se rompre une jambe (ah! ah! ah!), ou de se noyer (ah! ah! ah!). Est-ce que vous ne trouvez pas cette scène infiniment risible? N'allez pas croire au moins qu'il y ait eu ni jambe rompue, ni personne de noyé; non, on a

remis, comme on a pu, le petit homme en voiture, et on l'a renvoyé chez lui, où il n'est demeuré que huit jours au lit; la demoiselle en a été quitte pour son pierrot de taffetas que l'eau et la boue ont perdu, et pour ne pouvoir prendre leçon de son maître à chanter pour quelques jours.. Quant à la mère, en passant une semaine sur sa chaise longue, elle s'est remise des suites de son effroi, et vous voyez bien qu'il n'y a rien à tout cela de tragique.

Ce qui m'étonne, c'est que ce moyen innocent manque aux jardins d'Angleterre. J'en ai vu beaucoup, et jamais je n'y ai trouvé de ponts trébuchans. On a bien raison de dire que ces Anglais sont tristes; ils ne savent égayer ni les affaires ni les jardins. Je crois qu'il serait bon d'envoyer au *London Magazine* un dessin de ces ponts à bascule, et la manière de les placer pour divertir les gens qui se promènent. Vous désireriez peut-être de savoir quel est le jardin où l'on peut se procurer un amusement si piquant; mais mon ami n'a jamais voulu me le dire (1), sans que je puisse imaginer la raison de ce mystère, que je lui pardonne pourtant, parce que je sais qu'il est aussi sage que gai.

J'ai l'honneur d'être, etc. *Signé* CACHINNO.

Vers adressés à monseigneur le prince Henri de Prusse, à son départ de Spa; au nom de mademoiselle Pauline, la fille de madame du Moley, âgée de neuf ans; par M. Audibert, de Marseille.

Quand vous partez, quand il faut qu'on vous quitte,
O prince le plus accompli!

(1) Ce jardin est celui de Mousseaux. (*Note de Grimm.*)

Sachez de moi, qui n'ai jamais menti,
Que tous les cœurs volent à votre suite,
Et qu'on ne craint que votre oubli.
Partout on vous admire, on vous chérit ici.

Extrait d'une lettre du roi de Prusse à M. d'Alembert.

— Braschi vient de prouver que le pape n'est pas infaillible, en faisant une démarche aussi inutile que déplacée. Il semble que la cour de Vienne veuille punir le Saint-Siège des excès de Grégoire VII et d'Innocent IV. Au reste, je me porte bien; je fais des vœux pour votre santé, et j'abandonne à leur mauvais sort le pape, l'abbé Raynal, les fanatiques, les philosophes, les Chartreux, et surtout les Anglais.

Molière à la nouvelle Salle, ou les Audiences de Thalie, comédie en un acte et en vers libres, représentée, pour la première fois, sur le nouveau Théâtre du faubourg Saint-Germain, le vendredi 12, est demeurée quelques jours anonyme. On avait commencé par l'attribuer à M. Palissot : on l'a rendue ensuite à M. de La Harpe, qui en a vu bientôt le succès assez décidé pour oser l'avouer, sans avoir à craindre qu'un nom tout à la fois si célèbre et si chanceux au Théâtre pût lui porter encore malheur.

Si le plan de cette petite comédie n'est pas d'une invention merveilleuse, si l'idée n'en est pas bien neuve, l'exécution en est infiniment agréable; c'est une satire dialoguée d'une manière piquante et spirituelle, où l'on trouve encore plus de raison et de goût que d'esprit et de gaieté. Melpomène et Thalie viennent installer leurs su-

jets dans leur nouveau séjour; elles y trouvent Molière; Apollon voulut bien lui permettre de partager la fête. Les deux Muses, après avoir fait au père de la Comédie tout l'accueil qu'il mérite, l'instruisent, chacune à sa manière, de l'esprit, du ton, des mœurs et du goût de notre siècle. Thalie, en le quittant, le charge de recevoir pour elle tous les originaux qui se présenteront à l'audience publiée par son ordre. Malheureusement le nombre de ces originaux n'est pas grand : c'est M. Baptiste, un garçon de café, qui s'est fait auteur; M. Misograme, un négociant, fort ennuyé du bureau d'esprit établi malgré lui, dans sa maison, par sa femme; M. Claque, un chef de cabale, un capitaine commandant au parterre, en un mot, le chevalier de La Morlière; le Vaudeville, sous les jolis traits de mademoiselle Contat; la Muse du drame, c'est-à-dire Dugazon habillé en femme, sous une grande coiffe de crêpe renouée avec des rubans couleur de feu, une longue robe noire traînante, toute garnie de lambeaux de papier, sur lesquels on lit ces grands mots, *Ah! Ciel! Dieu! grand Dieu! Vertu! Crime! Nature!* Ce dernier pare dignement la queue de la robe. L'auteur, après avoir fait parler tant qu'il a voulu tous ces personnages, fait ouvrir le fond du Théâtre; on voit les statues de tous les grands auteurs dramatiques; Apollon est entre Melpomène et Thalie; chacune d'elles conduit les auteurs de son genre; les autres Muses ont aussi leur suite qui porte des guirlandes de fleurs et des couronnes de laurier. On danse, on couronne les statues, et, pour plaire à tout le monde, mais surtout à M. du Vaudeville, le divertissement finit par des couplets; on ne dispense pas même la Muse du drame d'y prendre part; ce n'est pourtant pas sans peine qu'elle s'y déter-

mine; aussi rien n'est-il plus lamentable que l'air sur lequel on lui fait célébrer les appas du drame. C'est le Vaudeville, comme de raison, qui termine la ronde par un compliment au parterre.

On a remarqué que les scènes épisodiques qui composent ce joli ouvrage étaient toutes fort longues; on aurait désiré qu'elles fussent et plus courtes et plus variées, et l'on croit qu'il n'aurait pas été difficile d'en rendre la liaison plus adroite et plus naturelle. La scène de Baptiste paraît avoir donné lieu plus particulièrement à cette critique par la manière très-insipide dont elle finit, et peut-être aussi par la manière froide et pesante dont Bouret l'a jouée. On a reproché à M. de La Harpe d'avoir fait de la Muse du drame une caricature plus digne des tréteaux qu'il fronde que de la scène où il veut rappeler Molière; mais cette caricature est plaisante; et pourquoi peindre autrement un genre qui, à l'exception de deux ou trois ouvrages intéressans, n'est connu que par des productions aussi ridicules que monstrueuses? Un reproche plus essentiel à faire à l'auteur, c'est qu'après avoir choisi Molière pour être le principal personnage de sa pièce, il ne lui fasse pas dire un seul mot qui soit propre à son caractère, un seul trait où l'on puisse reconnaître l'originalité de son esprit et de son génie; ce Molière-là est un homme comme un autre; il occupe la scène depuis le commencement jusqu'à la fin, et il ne fait, il ne dit rien que M. de La Harpe n'eût pu faire et n'eût pu dire comme lui. Ce défaut, je l'avoue, est très-grand; mais c'est aussi sans doute celui qu'il était le plus difficile d'éviter. Le rapport qu'on a trouvé entre Chrysale et Misograme n'ôte rien à mes yeux au mérite de ce rôle; ces deux personnages se ressemblent à la vé-

rité, mais ils n'ont ni les mêmes traits, ni les mêmes nuances. Le rôle peut-être le plus neuf de la pièce est celui de M. Claque; il est du meilleur comique. M. de La Harpe eut trop à souffrir des cabales dramatiques pour négliger une si belle occasion de s'en venger; aussi l'a-t-il fait de verve, et il n'y a rien qui ne l'annonce.

Au lieu de nous étendre davantage sur les critiques qu'on a faites d'un ouvrage qui, malgré toutes ces critiques, n'en a pas moins réussi et n'en était pas moins fait pour plaire, il vaut mieux rappeler ici quelques-uns de ces détails charmans qui en justifient le succès.

Thalie rappelle à Molière que les Comédiens conservent encore aujourd'hui le fauteuil sur lequel il était assis.

Mais vraiment ce fauteuil en vaut bien quelques autres;
    C'est dommage qu'il soit vacant.
La gloire d'y siéger ne serait pas vulgaire;
Mais depuis bien long-temps, et c'est mon désespoir,
    Je n'y vois personne s'asseoir
    Que le Malade Imaginaire.

Oui, dit Thalie à Melpomène,

Oui, sur la scène en vain votre mérite brille;
De votre Agamemnon la tragique famille,
Avec tous ses héros, n'a jamais obtenu
Tout le succès qu'obtient la famille *Pointu*, etc.

A la peinture que Thalie et Melpomène font du mauvais goût qui règne aujourd'hui sur nos théâtres, Molière répond:

Toujours, quand on se plaint, on exagère un peu...
Chez le Français ardent, ingénieux, sensible,

Croyez, en bien, en mal, tout changement possible...
C'est un riche rassasié,
Au sein de l'opulence inquiet et mobile,
De ses propres trésors quelquefois ennuyé.
Après les goûts usés viennent les fantaisies,
On cherche les Laïs après les Aspasies,
Et de la nouveauté l'invincible désir
Aime plus à changer qu'il ne songe à choisir....

Éloge de M. le comte de Maurepas, prononcé, dans la séance publique de l'Académie royale des Sciences, le 10 avril 1782, par M. le marquis de Condorcet, secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences et l'un des Quarante; brochure in-8°, de l'Imprimerie Royale. Quoique imprimé, cet ouvrage n'étant point public, et n'étant point destiné à l'être encore de quelque temps, nous nous empressons d'en transcrire ici les morceaux qui nous ont paru mériter le plus d'attention.

« M. de Maurepas, dit son panégyriste, obligé de renoncer à l'honneur de rétablir la marine militaire, sut rendre son ministère brillant au milieu même de la paix, en faisant servir la marine au progrès des sciences, et les sciences au progrès de la marine; chargé de l'administration des Académies, il réunissait toute l'autorité nécessaire pour l'exécution de ses projets..... On comptera toujours au nombre des événemens qui ont illustré notre siècle l'entreprise de mesurer en même temps deux degrés du méridien, l'un sous l'équateur, l'autre près du pôle boréal de notre continent, opération qui était nécessaire pour confirmer l'aplatissement de la terre découvert par Newton, et devait servir de base à une détermination plus exacte de la figure du globe.....» On doit à la protection de ce ministre les découvertes de M. de

Jussieu dans la botanique ; celles de MM. Sevin et Fourmont dans l'antiquité et dans les langues de la Grèce et de l'Orient ; de M. Otter sur la Mésopotamie et les provinces méridionales de la Perse ; l'École de marine confiée aux soins de M. Du Hamel, école qui n'a pas formé, dit-on, un seul constructeur, etc.

« Le café avait été transporté, en 1726, dans nos îles de l'Amérique, par M. Desclieux ; mais la Compagnie des Indes avait le privilège d'empêcher cette production d'une terre française de croître pour la France ; cet abus fut détruit ; et une denrée, qui n'était qu'un objet de luxe et un plaisir de plus pour le riche, devint bientôt assez commune pour servir à la consommation du peuple. Ne doit-on pas regarder comme un bien pour l'espèce humaine l'usage des boissons, telles que le café et le thé, lorsqu'il succède à celui des liqueurs fortes, et qu'il en émousse le goût parmi le peuple ? L'abus de ces boissons ne conduit point à l'abrutissement et à la férocité ; l'esprit d'agitation qu'elles procurent et qui en fait le charme ne coûte rien à la raison ni aux mœurs, et elles préservent le peuple, en diminuant sa passion pour les liqueurs enivrantes, d'une des causes qui contribuent le plus à nourrir dans cette classe d'hommes la grossièreté, la stupidité et la corruption. »

« M. de Maurepas, qui ne mettait de faste dans aucune de ses actions, n'en mit point dans la manière dont il supporta cet événement (son exil) : *le premier jour*, dit-il, *j'ai été piqué, le second j'étais consolé.* Obligé de vivre dans les sociétés d'une ville de province (Bourges), il s'en amusa comme de celles de Paris et de Versailles ; il y trouvait les mêmes intrigues et les mêmes ridicules ; les formes, les noms seuls étaient changés. »

M. de Condorcet ne parle de l'époque où M. de Maurepas fut rappelé au ministère que pour avouer assez gauchement qu'il n'en veut rien dire; il se borne à donner une idée générale du caractère que ce ministre a déployé le plus constamment dans toutes les circonstances de sa vie publique et privée.

« Dans les différentes époques, dit-il, où il eut part au gouvernement, il sut se plier à l'esprit dominant de chacune; mais il n'en conserva que ce qui s'accordait avec son caractère. Il avait appris, sous la Régence, combien ceux qui gouvernent peuvent s'épargner de tracasseries et d'importunités en ne mettant aux petites choses que le prix qu'elles ont; il avait pris, sous le cardinal de Fleury, l'habitude de la modération et de la modestie, sans rien perdre de ce ton gai et facile que, dans sa première jeunesse, il avait vu remplacer la dignité des ministres de Louis XIV. Ses discours n'annonçaient qu'un homme de bonne compagnie, doux, aimable; sa maison était celle d'un particulier riche, mais ami de la simplicité et de l'ordre.

« Son esprit était naturellement juste; les circonstances de sa vie l'avaient empêché de se former à une application suivie et profonde; cependant il adoptait sans peine des principes nouveaux, quoique contraires aux opinions reçues et même aux siennes, lorsque ces principes le frappaient par ce caractère de vérité et de simplicité qui trompe rarement; également au-dessus des préventions de l'habitude, des préjugés de la jeunesse et de ceux du ministre; mais il était trop distrait par le courant des affaires, trop souvent entraîné par les événemens, pour méditer un plan général d'après les principes dont il avait reconnu la vérité, ou pour en suivre l'exécution avec

constance. La finesse qu'on remarquait en lui n'était pas cette subtilité d'un esprit faux et bizarre qui ne trouve profond que ce qui est obscur, et vrai que ce qui est contraire à l'opinion des hommes éclairés; sa conduite, ses discours montraient combien il avait de finesse dans l'esprit; mais fallait-il examiner ou juger? un sens droit et simple était son seul guide.

« Toujours accessible, cherchant, par la pente naturelle de son caractère, à plaire à ceux qui se présentaient à lui; saisissant avec une facilité extrême toutes les affaires qu'on lui proposait, les expliquant aux intéressés avec une clarté que souvent ils n'auraient pu eux-mêmes leur donner.....; adoucissant les refus par un ton d'intérêt qu'un mélange de plaisanterie ne permettait pas de prendre pour de la fausseté; paraissant regarder l'homme qui lui parlait comme un ami qu'il se plaisait à diriger, à éclairer sur ses vrais intérêts, et cachant enfin le ministre pour ne montrer que l'homme aimable et facile. Tel fut, à l'âge de vingt ans, M. de Maurepas; tel nous l'avons vu depuis à l'âge de plus de quatre-vingts ans. »

MAI.

Paris, mai 1782.

Le premier essai d'un jeune homme dans une carrière devenue aussi difficile que celle du théâtre inspire à la fois de l'indulgence et de l'intérêt; quelque défaut qu'on y trouve, on n'y cherche, on n'y voit que les germes du talent qu'il annonce. C'est ce que vient d'éprouver M. Laignelot, auteur d'*Agis*, tragédie en cinq actes et en vers,

représentée, pour la première fois, le lundi 6; elle l'avait déjà été à Versailles devant Leurs Majestés à la fin de 1779. Si ce jeune poète justifie un jour les espérances que ce premier ouvrage laisse concevoir de lui, c'est au sieur Larive que nous en aurons en quelque manière l'obligation. M. Laignelot, fils d'un pauvre boulanger de Versailles, avait présenté sa pièce aux Comédiens sans recommandation, sans prôneurs. Rebuté, selon l'usage, assez durement, il allait renoncer pour toujours au théâtre, si le sieur Larive, frappé des beautés qu'il crut apercevoir dans cette tragédie si maltraitée par ses camarades, n'eût pas cherché à intéresser en sa faveur M. le duc de Villequier et d'autres personnes de la cour. Leur protection fit obtenir au jeune Laignelot une seconde lecture qui, soutenue encore du suffrage de quelques hommes de lettres, et particulièrement de M. Thomas et de M. Ducis, reçut enfin un accueil plus favorable. Graces à tant de protection, il n'a guère attendu, pour être joué à Paris, que cinq ou six ans; suivant les règles ordinaires, il aurait bien pu en attendre dix ou douze. Quelle idée ceci ne doit-il point donner ou de l'indolence de la Comédie, ou de la multitude et de la fécondité des talens qui se disputent à l'envi la gloire de l'occuper et de l'enrichir!

Le sujet de cette pièce porte en général un caractère trop austère pour être susceptible de l'espèce d'intérêt qui convient à nos usages et à nos mœurs. La conduite en est faible, embarrassée, et n'a rien d'attachant. Toute vertueuse qu'est la folie d'Agis, elle n'en est pas moins extravagante à nos yeux, et quelque sanglant que soit le dénouement, il ne produit aucun effet. Cet ouvrage n'a donc pu réussir que par les détails; on a trouvé dans le

second et dans le troisième acte des morceaux pleins de chaleur et d'élévation, des traits d'un caractère antique, de l'éloquence et du mouvement. Le style en est souvent négligé; il a cependant en général une couleur assez forte, assez dramatique; on y a trouvé même quelques vers dont Corneille n'eût désavoué peut-être ni l'expression ni la pensée.

Et par ce démenti que je donne à mon sang,
Me crois-tu digne encor de ce sublime rang?

Les rôles d'Agésistrate et de Chélonis ont été remplis assez médiocrement par mesdemoiselles Thénard et Sainval; le sieur Larive a laissé beaucoup de choses à désirer dans celui d'Agis; mais le nouveau costume qu'il a pris pour ce rôle nous a paru pittoresque, historique, de très-bon goût et fait pour sa noble figure; on en a été d'autant plus frappé que celui de tous les autres acteurs est parfaitement ridicule, les uns étant habillés à la grecque, les autres à la romaine, et mademoiselle Sainval en guenille grise et noire, plus débraillée et plus braillante encore que de coutume.

Portrait de M. l'abbé Delille, par madame du Moley.

In wit a man, simplicity a child.

Pope, Épitaphe de Gay.

Je vais peindre un grand homme et un homme que j'aime. L'entreprise pourrait sembler téméraire ou suspecte; mais les caractères du génie s'offrent assez sensiblement en lui pour suppléer au talent et rassurer contre les illusions de l'amitié.

Rien ne peut se comparer ni aux graces de son esprit, ni à son feu, ni à sa gaieté, ni à ses saillies, ni à ses disparates. Ses ouvrages mêmes n'ont ni le caractère, ni la physionomie de sa conversation. Quand on le lit, on le croit livré aux choses les plus sérieuses; en le voyant, on jugerait qu'il n'a jamais pu y penser; c'est tour à tour le maître et l'écolier. Il ne s'informe guère de ce qui occupe la société; les petits événemens le touchent peu; il ne prend garde à rien, à personne, pas même à lui; souvent, n'ayant rien vu, rien entendu, il est à propos : souvent aussi il dit de bonnes naïvetés; mais il est toujours agréable; ses idées se succèdent en foule, et il les communique toutes; il n'a ni jargon, ni recherche; sa conversation est un heureux mélange de beautés et de négligences, un aimable désordre qui charme toujours et étonne quelquefois.

Sa figure.... Une petite fille disait qu'elle était tout en zig-zag. Les femmes ne remarquent jamais ce qu'elle est, et toujours ce qu'elle exprime; elle est vraiment laide, mais bien plus curieuse, je dirais même intéressante. Il a une grande bouche; mais elle dit de beaux vers. Ses yeux sont un peu gris, un peu enfoncés; il en fait tout ce qu'il veut, et la mobilité de ses traits donne si rapidement à sa physionomie un air de sentiment, de noblesse et de folie, qu'elle ne lui laisse pas le temps de paraître laide; il s'en occupe, mais seulement comme de tout ce qui est bizarre et peut le faire rire; aussi le soin qu'il en prend est-il toujours en contraste avec les occasions : on l'a vu se présenter en frac chez une duchesse, et courir les bois, à cheval, en manteau court.

Son ame a quinze ans, aussi est-elle facile à connaître; elle est caressante, elle a vingt mouvemens à la fois, et

cependant elle n'est point inquiète; elle ne se perd jamais dans l'avenir et a encore moins besoin du passé. Sensible à l'excès, sensible à tous les instans, il peut être attaqué de toutes les manières; mais il ne peut jamais être vaincu; sa déraison ou au moins sa gaieté viennent à son secours, et le rendent l'être le plus heureux : faut-il dire aussi que cette gaieté est quelquefois folâtre jusqu'à l'insouciance? Il oublie quelquefois qu'il est aimé; on craindrait qu'il pût se passer de l'être; il serait souvent embarrassé à la question imprévue s'il aime ou s'il est aimé.

Sa conduite est, comme son langage, fort abandonnée (1). Les plaisirs de la ville ne sont rien pour lui;

(1) A l'appui de ce jugement sur la conduite de Delille on peut citer le passage suivant de la *Correspondance secrète* de Mettra (t. XVII, p. 233) à la date du 3 janvier 1785 : « Le bruit a couru qu'il y aurait bientôt un nouveau fauteuil vacant par la mort de l'abbé Delille. Ce bruit est faux : la santé de cet aimable versificateur que le commerce immodéré des femmes avait rendue chancelante, s'est même rétablie à Constantinople. Il est également faux qu'il ait perdu la vue : ce n'a été qu'une maladie momentanée; enfin l'histoire que l'on a faite de son exil n'a pas plus de fondement que le reste. Voici le motif qui a engagé cet Académicien à faire un voyage en Turquie : l'abbé Delille, quoique d'une complexion délicate, a toujours plus consulté ses désirs que ses facultés physiques. Lui et l'abbé de J.. devinrent amoureux de deux jolies personnes, sœurs de M. V..., jeune poète élève de l'abbé Delille. Il parut plaisant au marquis de Champcenetz et à un de ses amis de souffler aux deux abbés leurs maîtresses : ce qui fut exécuté à l'insu des amans. Mais un événement imprévu troubla tout. L'une des deux demoiselles devint enceinte, et ce fut précisément la maîtresse de l'abbé Delille. On voulut lui faire les honneurs de la paternité dont il se défendit le mieux qu'il put. L'amante infidèle joua son rôle à merveille, pleura, menaça de poursuivre l'abbé : celui-ci aima mieux arranger cette affaire avec de l'argent. Le marquis essuya les mêmes reproches, et, ne se sentant pas la conscience bien nette, donna quarante mille livres. S'il se piqua de générosité à cet égard, il n'eut pas celle de garder le secret, et l'abbé Delille bafoué, honni, chansonné, fut enchanté de trouver l'occasion de partir avec M. de Choiseul-Gouffier, qui allait en ambassade à Constantinople, afin de laisser oublier cette aventure. »

il ne sait point les chercher. Il se livre volontiers à un seul objet; il ne s'ennuie jamais; il n'a besoin ni d'un grand monde, ni d'un grand théâtre, et parfois il oublie ce que la postérité lui promet; bien vraiment *il se laisse être heureux*. Ainsi ne vous étonnez pas des heures qu'il vous donne; sans doute il est bien chez vous, mais il est bien partout, même auprès de sa gouvernante : il joue à *la peur* lorsqu'il n'en fait pas une Andromaque ou une Zaïre. Votre conversation l'attache, il est vrai; mais il passe aussi fort bien deux heures à caresser son cheval, que pourtant il oublie aussi quelquefois, ou à s'égarer dans les bois, où, quand il n'a pas peur, il rêve à la lune, à un brin d'herbe, ou, pour mieux dire, à ses rêveries.

Mais si on ne peut le louer pour le mérite d'une vie uniforme, au moins n'a-t-il pas les défauts d'une vie déréglée; si sa conduite n'est pas sagement combinée, elle est pure; et s'il n'a pas de grands traits de caractère, il y supplée par des manières piquantes, la simplicité, les graces, une gaieté si vraie, si jeune, si naïve et pourtant si ingénieuse, qu'elle le fait sans cesse entourer comme une jolie femme; enfin par un charme inexprimable qui vous inspire tout à la fois ces mouvemens de curiosité et d'inclination qui ne sont ordinairement sentis que par un charmant enfant; et cette sorte d'attachement inaltérable qui semble être réservé pour les ames plus inférieures; c'est le poète de Platon, un être sacré, léger et volage.

Anecdote généalogique.

De Henri IV, roi de France, en 1610,
Henriette-Marie de France, mariée, en 1625,
à Charles Ier Stuard, roi d'Angleterre.
Charles II son fils, roi d'Angleterre, en 1682,
eut deux maîtresses :

1°

Barbe Villers, duchesse de Cléveland,
dont
Henri, duc de Grafton,
né en 1663, mort en 1690;
grand-père de
George, duc de Grafton,
nommé, en 1782,
garde des sceaux privés et
ministre d'État d'Angleterre.

2°

Louise Keroual, duchesse de Portsmouth
et d'Aubigny en France,
dont
Charles, duc de Richemond.

De Caroline sa fille, mariée à Henri Fox, ministre du roi George II, descend Charles Fox, nommé, en 1782, ministre et secrétaire d'État d'Angleterre.	Des mâles de Richmond. descend Charles, duc de Richmond, nommé, en 1782, grand-maître de l'artillerie et ministre d'État d'Angleterre.	D'Anne, mariée à Guillaume d'Albermale, descend Auguste Keppel, nommé, en 1782, premier lord de l'Amirauté et ministre d'Angleterre.

Le Poète supposé, ou les Préparatifs de la Fête, comédie en trois actes, mêlée d'ariettes et de vaudevilles, paroles de M. Laujeon, musique de M. Champein,

a été représentée, pour la première fois, sur le théâtre de la Comédie Italienne, le jeudi 25 avril.

Il s'agit de donner une fête au seigneur du village. Perrin, l'amant de Babet, en a composé le divertissement; mais, devant entrer au service de Monseigneur, il craint que le titre d'auteur ne lui nuise dans son esprit; il prie donc M. le bailli de vouloir bien s'attribuer son ouvrage. Celui-ci ne demande pas mieux; il est le rival de Perrin, et, profitant de ses droits prétendus d'auteur, il s'empare, dans la pièce, du rôle de l'amant qui doit épouser Babet. Ce procédé brouille nos deux rivaux. On répète la pièce en présence du seigneur, qui, instruit des supercheries et des prétentions du bailli, déclare que la main de Babet doit être le prix de celui qui a composé la fête. Le véritable auteur se fait alors connaître, et le bailli, confondu, perd à la fois tout ce qu'il voulait enlever au pauvre Perrin. Pour varier un peu les mouvemens d'une action si simple, on a donné à Babet une rivale, c'est Georgette, qui convient mieux aux parens de Perrin, mais qui lui préfère un amant moins bel-esprit. Ce rôle a été joué par madame Dugazon avec une grace infinie.

Comme drame ou comédie, cette pièce est fort médiocre; comme divertissement, elle n'a que le défaut d'être trop longue. On y trouve un grand nombre de tableaux frais et rians, des scènes dialoguées avec assez de finesse, d'une simplicité quelquefois un peu niaise, quelquefois un peu maniérée, mais souvent aussi délicate et vraiment naïve. C'est, après *l'Amoureux de quinze ans*, ce que M. Laujeon a fait de plus agréable. La musique en est vive et brillante; mais en général plus riche d'accompagnemens que d'expression et de ca-

ractère. Toutes les compositions de M. Champein ont donné lieu à la même critique.

Le Vaporeux, comédie en deux actes et en prose, représentée, pour la première fois, par les Comédiens Italiens, le vendredi 3, est d'un officier qui s'occupe depuis long-temps de Théâtre et de vers, de M. Marsollier des Vivetières. Ce n'est pas son premier ouvrage (1); mais c'est le seul dont on se souvienne dans ce moment, et nous le croyons bien digne de faire oublier tous les autres.

Le sujet du *Vaporeux* est à peu près le même que celui de *Sidney*; quoique la prose de M. des Vivetières ne soit pas faite pour lutter contre les vers de Gresset, la copie pourrait bien être supérieure à l'original et par l'intérêt du plan, et par la vivacité des situations, et par le naturel des caractères et du dialogue. Le rôle de Saint-Far, du Vaporeux, beaucoup moins exagéré que celui de Sidney, est non-seulement plus vrai, mais aussi plus théâtral, plus propre à la comédie. L'idée qu'on suggère à madame de Saint-Far, de guérir son mari en feignant une mélancolie beaucoup plus noire que la sienne, est une idée très juste, très-philosophique, et elle fournit en même temps le motif d'une scène infiniment touchante. Nous aurions désiré que cette scène fût mieux développée; que celle où Blainville veut employer la force du raisonnement pour combattre les chimères qui troublent le bonheur de son ami, fût d'une morale moins commune ou du moins plus énergique et plus éloquente;

(1) Marsollier avait déjà donné à l'Opéra-Comique, en 1774 *la Fausse Peur* (voir t. VIII, p. 369). Ce premier ouvrage avait été suivi de quelques comédies représentées au Théâtre Italien.

mais l'intention des deux scènes est heureuse et bien préparée. Tout le rôle du Jardinier, à quelques marivaudages près, est d'une gaieté fort naturelle et fort piquante; celui du Valet, qui, pour flatter les caprices de son maître, cherche à les contrefaire, se trahit à tout moment lui-même, et finit par craindre très-sérieusement de se voir une des premières victimes de la triste folie qu'il croyait de son intérêt d'entretenir: ce rôle est d'une conception assez neuve et d'un excellent comique.

Mieux écrit, ce petit ouvrage pourrait être mis à côté des meilleures productions de ce genre; tel qu'il est, il annonce du goût, de l'esprit, un vrai talent pour le théâtre.

Il paraît qu'à l'exemple des Vertus chrétiennes la Philosophie, leur rivale, cherche à se distinguer aujourd'hui par de bonnes œuvres, par des établissemens charitables et des fondations pieuses. Tant que ce zèle portera sur des objets utiles à la société, quel que puisse en être le motif secret, il méritera toujours la reconnaissance et l'estime des ames honnêtes et sensibles. Il est à craindre seulement que ce zèle philosophique ne dégénère un jour, comme tant d'autres, en une vaine ostentation; que son activité ne devienne également puérile et superstitieuse, et qu'il ne finisse par s'occuper beaucoup plus des intérêts du parti dont on voudrait soutenir la considération que de ceux dont on voudrait paraître et dont il faudrait être en effet uniquement occupé. Quoi qu'il en soit, on ne reprochera plus à messieurs les Quarante, comme l'a fait Montesquieu, de n'avoir d'autres fonctions que de jaser sans cesse; les voilà chargés d'un ministère vraiment respectable, d'un ministère qui peut se comparer

en quelque manière à l'auguste dignité que la vertu de Caton rendit si célèbre dans l'ancienne Rome. Le legs de M. de Valbelle leur avait déjà donné le droit précieux de récompenser, par une pension de douze cents francs, l'homme de lettres qu'ils jugeraient le plus digne et le plus susceptible de cette distinction. Un autre bienfaiteur anonyme leur avait confié le fonds de la même rente pour être décerné au meilleur ouvrage qui aurait paru dans le cours de l'année. Tout nouvellement on vient de leur envoyer encore une somme de douze mille francs pour la fondation d'un prix à donner aussi, tous les ans, à l'action la plus vertueuse qui se sera faite dans toute l'étendue de la ville et de la banlieue de Paris. Ce sera donc désormais à ce corps de quarante têtes, qui jusqu'ici n'avait paru destiné très-injustement qu'à s'occuper de figures, de métaphores et d'antithèses, à décider en dernier ressort et quel est le meilleur homme, et quel est le meilleur ouvrage, et quelle est la meilleure action; qui sait si on ne le chargera pas encore, l'année prochaine, de décider aussi quelle a été la meilleure pensée ou le sentiment le plus vertueux? On a prétendu que le corps des curés de Paris, jaloux des attributions qu'on venait d'accorder à l'Académie Française, et qu'il aurait plutôt crues de son ressort que de celui de messieurs les Quarante, voulant user de représailles, allait fonder un prix pour le plus joli madrigal qui se ferait, tous les ans, dans l'étendue de leur diocèse; mais il y a lieu de croire que ceci n'est qu'une mauvaise plaisanterie; quelle est l'action louable, mais un peu extraordinaire, qu'on ne cherche pas à rendre ridicule?

Voici la Lettre du citoyen fondateur du nouveau prix, adressée à l'Académie Française. Quelque soin qu'il ait

pris pour garder l'anonyme, on a cru le reconnaître, et l'opinion la plus générale a nommé M. de Monthyon, conseiller d'État, chancelier et chef du Conseil de monseigneur le comte d'Artois.

« Messieurs, tous les genres de talens obtiennent des récompenses; la vertu seule n'en a pas. Si les mœurs étaient plus pures et les ames plus élevées, la satisfaction intérieure d'avoir fait le bien serait un salaire suffisant du sacrifice qu'exige la vertu; mais, pour la plupart des hommes, il faut un autre prix, il faut qu'une action louable soit louée. Ces éloges ont été le premier objet des lettres, et c'est en effet la fonction la plus honorable que puisse avoir le génie.

« L'Académie Française s'est rapprochée de cette institution antique lorsqu'elle a proposé à l'éloquence le panégyrique des Sully, des d'Aguesseau, des Fénélon, des Catinat, des Montausier, et d'autres grands personnages; mais il n'est dans une nation qu'un petit nombre d'hommes dont les actions aient un caractère de célébrité, et le sort du peuple est que ses vertus soient ignorées. Tirer ces vertus de l'obscurité, c'est les récompenser et jeter dans le public la semence des mœurs.

« Pénétré de cette vérité, un citoyen prie l'Académie Française d'agréer la fondation d'un prix dont voici l'objet et les conditions.

« 1° L'Académie Française fera, tous les ans, dans une de ses assemblées publiques, lecture d'un *Discours* qui contiendra l'éloge d'un acte de vertu.

« 2° L'auteur de l'action célébrée, homme ou femme, *ne pourra être d'un état au-dessus de la bourgeoisie, et il est à désirer qu'il soit choisi dans les derniers rangs de la société.*

« 3° Le fait qui donnera matière à l'Éloge se sera passé *dans l'étendue de la ville ou de la banlieue de Paris*, *et dans l'espace des deux années qui précéderont la distribution du prix*. A l'Éloge seront jointes des attestations du fait propres à en constater la vérité. On choisit Paris, parce que l'Académie, y étant établie, a plus de facilité pour vérifier les faits; d'ailleurs nulle part les mœurs du peuple n'ont plus besoin de réforme que dans les capitales.

« 4° La fondation sera de douze mille francs, et l'intérêt de cette somme sera employé à payer deux médailles, dont une pour l'auteur du Discours, l'autre pour l'auteur de l'action célébrée.

« 5° Le Discours sera *en prose*, et ne sera pas de plus d'un demi-quart d'heure de lecture ; un temps plus long ne serait employé qu'à des dissertations étrangères à l'objet de l'institution.

« 6° Cette somme de douze mille francs sera placée en rente viagère sur la tête du roi et sur celle de monseigneur le Dauphin, et le Discours, lu dans la séance publique, sera présenté à ce jeune prince. Ainsi ses premiers regards seront portés sur une classe d'hommes éloignée du trône, et il apprendra de bonne heure que parmi eux il existe des vertus. »

L'Académie, avant d'accepter ces offres, a cru devoir proposer au donateur les changemens qui suivent :

« 1° Le Discours, ou *Récit*, sera fait par le directeur de la Compagnie.

« 2° L'Académie ne pourrait accepter la donation proposée, si elle renfermait la moindre disposition qui pût intéresser personnellement quelqu'un de ses membres. En conséquence, le revenu annuel des douze mille francs

sera entièrement employé à payer une seule médaille qui sera donnée pour prix de l'acte de vertu. »

Le donateur ayant adopté ces changemens, la Compagnie a, d'une voix unanime, de l'aveu du roi, son auguste protecteur, accepté la donation.

Elle annonce donc que, dans son assemblée publique du 25 août 1783, elle donnera ce prix pour la première fois, en se conformant aux dispositions prescrites par le donateur et aux légers changemens qu'elle y a faits.

Quelque multipliées que soient déjà les éditions de l'*Encyclopédie*, celle qui s'imprime actuellement à Paris *par ordre de matières*, et dont le sieur Panckoucke a fait publier un prospectus fort étendu, ne peut manquer d'obtenir encore l'accueil le plus favorable. Dans l'espace d'un mois, le sieur Panckoucke a reçu pour cet ouvrage plus de trois mille souscriptions. Un libraire de Madrid, don Santiago-Thevin, a fait traduire le prospectus en espagnol par don Joseph Covarrubias; et S. E. don Beltran, évêque de Salamanque, inquisiteur-général, est à la tête des souscripteurs espagnols. On en prépare une traduction italienne à Florence, et la munificence de S. A. R. le Grand-Duc a bien voulu, dit-on, faire avancer aux auteurs de l'entreprise une somme de soixante mille ducats.

Le sieur Panckoucke a fait tirer deux exemplaires de la nouvelle *Encyclopédie* sur grand papier de Hollande. Il se flatte toujours en secret qu'une souveraine, qui s'intéresse si magnifiquement à tout ce qui se fait en Europe de grand et d'utile, ne dédaignera point d'en recevoir l'hommage; il se flatte que l'honneur d'avoir été encouragé par elle ne manquera point à la gloire d'un monu-

ment destiné à honorer les lumières du siècle dont elle est l'amour et l'admiration.

Nouvelle addition à la Lettre sur les Aveugles, par M. Diderot.

Je vais jeter sans ordre, sur le papier, des phénomènes qui ne m'étaient pas connus, et qui serviront de preuves ou de réfutation à quelques paragraphes de ma *Lettre sur les Aveugles*. Il y a trente-trois à trente-quatre ans que je l'écrivais; je l'ai relue sans partialité, et je n'en suis pas trop mécontent. Quoique la première partie m'en ait paru plus intéressante que la seconde, et que j'aie senti que celle-là pouvait être un peu plus étendue, et celle-ci beaucoup plus courte, je les laisserai l'une et l'autre telles que je les ai faites, de peur que la page du jeune homme n'en devînt pas meilleure par la retouche du vieillard. Ce qu'il y a de supportable dans les idées et dans l'expression, je crois que je le chercherais inutilement aujourd'hui, et je crains d'être également incapable de corriger ce qu'il y a de répréhensible. Un peintre célèbre de nos jours emploie les dernières années de sa vie à gâter les chefs-d'œuvre qu'il a produits dans la vigueur de son âge. Je ne sais si les défauts qu'il y remarque sont réels; mais le talent qui les rectifierait, ou il ne l'eut jamais s'il porta les imitations de la nature jusqu'aux dernières limites de l'art, ou, s'il le posséda, il le perdit, parce que tout ce qui est de l'homme dépérit avec l'homme. Il vient un temps où le goût donne des conseils dont on reconnaît la justesse, mais qu'on n'a plus la force de suivre. C'est la pusillanimité qui naît de la conscience de la faiblesse, ou la paresse,

qui est une des suites de la faiblesse et de la pusillanimité, qui me dégoûte d'un travail qui nuirait plus qu'il ne servirait à l'amélioration de mon ouvrage.

Solve senescentem mature sanus equum, ne
Peccet ad extremum ridendus et ilia ducat (1).

PHÉNOMÈNES.

1° Un artiste, qui possède au fond la théorie de son art, et qui ne le cède à aucun autre dans la pratique, m'a assuré que c'était par le tact et non par la vue qu'il jugeait de la rondeur des pignons; qu'il les faisait rouler doucement entre le pouce et l'index, et que c'était par l'impression successive qu'il discernait de légères inégalités qui échapperaient à son œil.

2° On m'a parlé d'un aveugle qui connaissait au toucher quelle était la couleur des étoffes.

3° J'en pourrais citer un qui nuance les bouquets avec cette délicatesse dont J.-J. Rousseau se piquait lorsqu'il confiait à ses amis, sérieusement ou par plaisanterie, le dessein d'ouvrir une école où il donnerait leçons aux bouquetières de Paris.

4° La ville d'Amiens a vu un appareilleur aveugle conduire un atelier nombreux avec autant d'intelligence que s'il avait joui de ses yeux.

5° L'usage des yeux ôtait à un clairvoyant la sûreté de la main; pour se raser la tête, il écartait le miroir, et se plaçait devant une muraille nue.

L'aveugle qui n'aperçoit pas le danger en devient d'autant plus intrépide, et je ne doute point qu'il ne

(1) HORACE, *Art poétique.*

marchât d'un pas plus ferme sur des planches étroites et élastiques qui formeraient un pont sur un précipice. Il y a peu de personnes dont l'aspect des grandes profondeurs n'obscurcisse la vue.

6° Qui est-ce qui n'a pas connu ou entendu parler du fameux Daviel? J'ai assisté plusieurs fois à ses opérations. Il avait abattu la cataracte à un forgeron, qui avait contracté cette maladie au feu continuel de son fourneau; et, pendant les vingt-cinq années qu'il avait cessé de voir, il avait pris une telle habitude de s'en rapporter au toucher, qu'il fallait le maltraiter pour l'engager à se servir du sens qui lui avait été restitué; Daviel lui disait, en le frappant : « Veux-tu regarder, bourreau!... » Il marchait, il agissait; tout ce que nous faisons les yeux ouverts, il le faisait, lui, les yeux fermés.

On pourrait en conclure que l'œil n'est pas aussi utile à nos besoins ni aussi essentiel à notre bonheur qu'on serait tenté de le croire. Quelle est la chose du monde dont une longue privation qui n'est suivie d'aucune douleur ne nous rendît la perte indifférente, si le spectacle de la nature n'avait plus de charme pour l'aveugle de Daviel? la vue d'une femme qui nous serait chère? Je n'en crois rien, quelle que soit la conséquence du fait que je vais raconter. On s'imagine que, si l'on avait passé un long temps sans voir, on ne se lasserait point de regarder; cela n'est pas vrai. Quelle différence entre la cécité momentanée et la cécité habituelle!

7° La bienfaisance de Daviel conduisait, de toutes les provinces du royaume, dans son laboratoire des malades indigens qui venaient implorer son secours, et sa réputation y appelait une assemblée curieuse, instruite et nombreuse. Je crois que nous en faisions partie le même

jour, M. Marmontel et moi. Le malade était assis; voilà sa cataracte enlevée; Daviel pose sa main sur des yeux qu'il venait de rouvrir à la lumière. Une femme âgée, debout à côté de lui, montrait le plus vif intérêt au succès de l'opération; elle tremblait de tous ses membres à chaque mouvement de l'opérateur. Celui-ci lui fait signe d'approcher, et la place à genoux en face de l'opéré; il éloigne ses mains, le malade ouvre les yeux, il voit, il s'écrie : *Ah! c'est ma mère!...* Je n'ai jamais entendu un cri plus pathétique; il me semble que je l'entends encore. La vieille femme s'évanouit, les larmes coulent des yeux des assistans, et les aumônes tombent de leurs bourses.

8° De toutes les personnes qui ont été privées de la vue presque en naissant, la plus surprenante qui ait existé et qui existera, c'est mademoiselle Mélanie de Salignac, parente de M. de La Fargue, lieutenant-général des armées du roi, vieillard qui vient de mourir, âgé de quatre-vingt-onze ans, couvert de blessures et comblé d'honneurs; elle est fille de madame de Blacy, qui vit encore, et qui ne passe pas un jour sans regretter une enfant qui faisait le bonheur de sa vie et l'admiration de toutes ses connaissances. Madame de Blacy est une femme distinguée par l'éminence de ses qualités morales, et qu'on peut interroger sur la vérité de mon récit. C'est sous sa dictée que je recueille de la vie de mademoiselle de Salignac les particularités qui ont pu m'échapper à moi-même pendant un commerce d'intimité qui a commencé avec elle et avec sa famille en 1760, et qui a duré jusqu'en 1763, l'année de sa mort.

Elle avait un grand fonds de raison, une douceur charmante, une finesse peu commune dans les idées, et

de la naïveté. Une de ses tantes invitait sa mère à venir l'aider à plaire à dix-neuf ostrogoths qu'elle avait à dîner, et sa nièce disait : « Je ne conçois rien à ma chère tante; pourquoi plaire à dix-neuf ostrogoths ? pour moi, je ne veux plaire qu'à ceux que j'aime. »

Le son de la voix avait pour elle la même séduction ou la même répugnance que la physionomie pour celui qui voit. Un de ses parens, receveur-général des finances, eut avec la famille un mauvais procédé auquel elle ne s'attendait pas, et elle disait avec surprise : *Qui l'aurait cru d'une voix aussi douce?* Quand elle entendait chanter, elle distinguait des voix *brunes* et des voix *blondes*.

Quand on lui parlait, elle jugeait de la taille par la direction du son qui la frappait de haut en bas si la personne était grande, ou de bas en haut si la personne était petite.

Elle ne se souciait pas de voir, et un jour que je lui en demandais la raison : « C'est, me répondit-elle, que je n'aurais que mes yeux, au lieu que je jouis des yeux de tous; c'est que, par cette privation, je deviens un objet continuel d'intérêt et de commisération; à tout moment on m'oblige, et à tout moment je suis reconnaissante; hélas! si je voyais, bientôt on ne s'occuperait plus de moi. »

Les erreurs de la vue en avaient beaucoup diminué le prix pour elle. « Je suis, disait-elle, à l'entrée d'une longue allée; il y a à son extrémité quelque objet : l'un de vous le voit en mouvement, l'autre le voit en repos; l'un dit que c'est un animal, l'autre que c'est un homme, et il se trouve, en approchant, que c'est une souche. Tous ignorent si la tour qu'ils aperçoivent au loin est ronde ou carrée. Je brave les tourbillons de la poussière,

tandis que ceux qui m'entourent ferment les yeux et deviennent malheureux, quelquefois pendant une journée entière, pour ne les avoir pas assez tôt fermés. Il ne faut qu'un atome imperceptible pour les tourmenter cruellement..... » A l'approche de la nuit, elle disait que *notre règne allait finir, et que le sien allait commencer.* On conçoit que, vivant dans les ténèbres avec l'habitude d'agir et de penser pendant une nuit éternelle, l'insomnie, qui nous est si fâcheuse, ne lui était pas même importune.

Elle ne me pardonnait pas d'avoir écrit que les aveugles, privés des symptômes de la souffrance, devaient être cruels. — Et vous croyez, me disait-elle, que vous entendez la plainte comme moi? — Il y a des malheureux qui savent souffrir sans se plaindre. — Je crois, ajoutait-elle, que je les aurais bientôt devinés et que je ne les plaindrais que davantage.

Elle était passionnée pour la lecture et folle de musique. « Je crois, disait-elle, que je ne me lasserais jamais d'entendre chanter ou jouer supérieurement d'un instrument, et quand ce bonheur-là serait, dans le ciel, le seul dont on jouirait, je ne serais pas fâchée d'y être. Vous pensiez juste lorsque vous assuriez de la musique que c'était le plus violent des beaux-arts, sans en excepter ni la poésie ni l'éloquence; que Racine même ne s'exprimait pas avec la délicatesse d'une harpe; que sa mélodie était lourde et monotone en comparaison de celle de l'instrument, et que vous aviez souvent désiré de donner à votre style la force et la légèreté des tons de Back. Pour moi, c'est la plus belle des langues que je connaisse. Dans les langues parlées, mieux on prononce, plus on articule ses syllabes; au lieu que, dans la langue

musicale, les sons les plus éloignés du grave à l'aigu et de l'aigu au grave sont filés et se suivent imperceptiblement; c'est pour ainsi dire une seule et longue syllabe, qui, à chaque instant, varie d'inflexion et d'expression. Tandis que la mélodie porte cette syllabe à mon oreille, l'harmonie en exécute sans confusion, sur une multitude d'instrumens divers, deux, trois, quatre ou cinq, qui toutes concourent à fortifier l'expression de la première, et les parties chantantes sont autant d'interprètes dont je me passerais bien, lorsque le symphoniste est homme de génie et qu'il sait donner du caractère à son chant.

« C'est surtout dans le silence de la nuit que la musique est expressive et délicieuse.

« Je me persuade que, distraits par leurs yeux, ceux qui voient ne peuvent ni l'écouter ni l'entendre comme je l'écoute et je l'entends. Pourquoi l'éloge qu'on m'en fait me paraît-il pauvre et faible? Pourquoi n'en ai-je jamais pu parler comme je sens? Pourquoi m'arrêté-je au milieu de mon discours, cherchant des mots qui peignent ma sensation sans les trouver? Est-ce qu'ils ne seraient pas encore inventés? Je ne saurais comparer l'effet de la musique qu'à l'ivresse que j'éprouve lorsque, après une longue absence, je me précipite entre les bras de ma mère, que la voix me manque, que les membres me tremblent, que les larmes coulent, que les genoux se dérobent sous moi; je suis comme si j'allais mourir de plaisir. »

Elle avait le sentiment le plus délicat de la pudeur; et quand je lui en demandai la raison: « C'est, me disait-elle, l'effet des discours de ma mère; elle m'a répété tant de fois que la vue de certaines parties du corps invitait au vice, et je vous avouerais, si j'osais, qu'il y a peu de

temps que je l'ai comprise, et que peut-être il a fallu que je cessasse d'être innocente. »

Elle est morte d'une tumeur aux parties naturelles intérieures, qu'elle n'eut jamais le courage de déclarer.

Elle était, dans ses vêtemens, dans son linge, sur sa personne, d'une netteté d'autant plus recherchée que, ne voyant point, elle n'était jamais assez sûre d'avoir fait ce qu'il fallait pour épargner à ceux qui voient le dégoût du vice opposé.

Si on lui versait à boire, elle connaissait, au bruit de la liqueur en tombant, lorsque son verre était assez plein. Elle prenait les alimens avec une circonspection et une adresse surprenante.

Elle faisait quelquefois la plaisanterie de se placer devant un miroir pour se parer, et d'imiter toutes les mines d'une coquette qui se met sous les armes. Cette petite singerie était d'une vérité à faire éclater de rire.

On s'était étudié, dès sa plus tendre jeunesse, à perfectionner les sens qui lui restaient, et il est incroyable jusqu'où l'on y avait réussi. Le tact lui avait appris, sur les formes des corps, des singularités souvent ignorées de ceux qui avaient les meilleurs yeux. Elle avait l'ouïe et l'odorat exquis; elle jugeait, à l'impression de l'air, de l'état de l'atmosphère, si le temps était nébuleux ou serein, si elle marchait dans une place ou dans une rue, dans une rue ou dans un cul-de-sac, dans un lieu ouvert ou dans un lieu fermé, dans un vaste appartement ou dans une chambre étroite. Elle mesurait l'espace circonscrit par le bruit de ses pieds ou le retentissement de sa voix. Lorsqu'elle avait parcouru une maison, la topographie lui en restait dans la tête, au point de prévenir les autres sur les petits dangers auxquels ils s'exposaient.

« Prenez garde, disait-elle, ici la porte est trop basse; là vous trouverez une marche. »

Elle remarquait dans les voix une variété qui nous est inconnue, et lorsqu'elle avait entendu parler une personne quelques fois, c'était pour toujours.

Elle était peu sensible aux charmes de la jeunesse et peu choquée des rides de la vieillesse. Elle disait qu'il n'y avait que les qualités du cœur et de l'esprit qui fussent à redouter pour elle. C'était encore un des avantages de la privation de la vue, surtout pour les femmes. « Jamais, disait-elle, un bel homme ne me fera tourner la tête. »

Elle était confiante. Il était si facile et il eût été si honteux de la tromper! C'était une perfidie inexcusable de lui laisser croire qu'elle était seule dans un appartement.

Elle n'avait aucune sorte de terreur panique; elle ressentait rarement de l'ennui; la solitude lui avait appris à se suffire à elle-même. Elle avait observé que dans les voitures publiques, en voyage, à la chute du jour, on devenait silencieux : « Pour moi, disait-elle, je n'ai pas besoin de voir ceux avec qui j'aime à m'entretenir. »

De toutes les qualités, c'étaient le jugement sain, la douceur et la gaieté qu'elle prisait le plus.

Elle parlait peu et écoutait beaucoup : « Je ressemble aux oiseaux, disait-elle, j'apprends à chanter dans les ténèbres. »

En rapprochant ce qu'elle avait entendu d'un jour à l'autre, elle était révoltée de la contradiction de nos jugemens; il lui paraissait presque indifférent d'être louée ou blâmée par des êtres si inconséquens.

On lui avait appris à lire avec des caractères décou-

pés. Elle avait la voix agréable; elle chantait avec goût; elle aurait volontiers passé sa vie au concert ou à l'Opéra; il n'y avait guère que la musique bruyante qui l'ennuyât. Elle dansait à ravir; elle jouait très-bien du par-dessus de viole, et elle avait tiré de ce talent un moyen de se faire rechercher des jeunes personnes de son âge en apprenant les danses et les contre-danses à la mode.

C'était la plus aimée de ses frères et de ses sœurs. « Et voilà, disait-elle, ce que je dois encore à mes infirmités; on s'attache à moi par les soins qu'on m'a rendus, et par les efforts que j'ai faits pour les reconnaître et pour les mériter. Ajoutez que mes frères et mes sœurs n'en sont point jaloux. Si j'avais des yeux, ce serait aux dépens de mon esprit et de mon cœur. J'ai tant de raisons pour être bonne! que deviendrais-je si je perdais l'intérêt que j'inspire? »

Dans le renversement de la fortune de ses parens, la perte des maîtres fut la seule qu'elle regretta; mais ils avaient tant d'attachement et d'estime pour elle, que le géomètre et le musicien la supplièrent avec instance d'accepter leurs leçons gratuitement, et elle disait à sa mère : « Maman, comment faire? ils ne sont pas riches, et ils ont besoin de tout leur temps. »

On lui avait appris la musique par des caractères en relief qu'on plaçait sur des lignes éminentes à la surface d'une grande table. Elle lisait ces caractères avec la main; elle les exécutait sur son instrument; et, en très-peu de temps d'étude, elle avait appris à jouer en partie la pièce la plus longue et la plus compliquée.

Elle possédait les élémens d'astronomie, d'algèbre et de géométrie. Sa mère, qui lui lisait le livre de l'abbé

de La Caille (1), lui demandait quelquefois si elle entendait cela : *Tout courant*, lui répondait-elle.

Elle prétendait que la géométrie était la vraie science des aveugles, parce qu'elle appliquait fortement, et qu'on n'avait besoin d'aucun secours pour se perfectionner. « Le géomètre, ajouta-t-elle, passe presque toute sa vie les yeux fermés. »

J'ai vu les cartes sur lesquelles elle avait étudié la géographie. Les parallèles et les méridiens sont des fils de laiton; les limites des royaumes et des provinces sont distinguées par de la broderie en fil, en soie et en laine, plus ou moins forte; les fleuves, les rivières et les montagnes, par des têtes d'épingles plus ou moins grosses; et les villes plus ou moins considérables, par des gouttes de cire inégales.

Je lui disais un jour : « Mademoiselle, figurez-vous un cube. — Je le vois. — Imaginez au centre du cube un point. — C'est fait. — De ce point tirez des lignes droites aux angles, hé bien, vous aurez divisé le cube. — En six pyramides égales, ajouta-t-elle d'elle-même, ayant chacune les mêmes faces, la base du cube et la moitié de sa hauteur. — Cela est vrai; mais où voyez-vous cela? — Dans ma tête, comme vous. »

J'avoue que je n'ai jamais conçu nettement comment elle figurait dans sa tête sans colorer. Ce cube s'était-il formé par la mémoire des sensations du toucher? Son cerveau était-il devenu une espèce de main sous laquelle les substances se réalisaient? S'était-il établi à la longue une sorte de correspondance entre deux sens divers? Pourquoi ce commerce n'existe-t-il pas en moi, et ne

(1) *Leçons élémentaires de Mathématiques.*

vois-je rien dans ma tête si je ne colore pas? Qu'est-ce que l'imagination d'un aveugle? Ce phénomène n'est pas si facile à expliquer qu'on le croirait.

Elle écrivait avec une épingle, dont elle piquait sa feuille de papier tendue sur un cadre traversé de deux lames parallèles et mobiles, qui ne laissaient entre elles d'espace vide que l'intervalle d'une ligne à une autre. La même écriture servait pour la réponse, qu'elle lisait en promenant le bout de son doigt sur les petites inégalités que l'épingle ou l'aiguille avait pratiquées au *verso* du papier.

Elle lisait un livre qu'on n'avait tiré que d'un côté. Prault en avait imprimé de cette manière à son usage.

On a inséré dans le *Mercure* du temps une de ses lettres.

Elle avait eu la patience de copier à l'aiguille l'*Abrégé* historique du président Hénault, et j'ai obtenu de madame de Blacy, sa mère, ce singulier manuscrit.

Voici un fait qu'on croira difficilement, malgré le témoignage de toute sa famille, le mien et celui de vingt personnes qui existent encore; c'est que, d'une pièce de douze à quinze vers, si on lui donnait la première lettre et le nombre de lettres dont chaque mot était composé, elle retrouvait la pièce proposée, quelque bizarre qu'elle fût. J'en ai fait l'expérience sur des amphigouris de Collé. Elle rencontrait quelquefois une expression plus heureuse que celle du poète.

Elle enfilait avec célérité l'aiguille la plus mince, en étendant son fil ou sa soie sur l'index de la main gauche, et en tirant, par l'œil de l'aiguille placée perpendiculairement, ce fil ou cette soie avec une pointe très-déliée.

Il n'y avait aucune sorte de petits ouvrages qu'elle

n'exécutât : ourlets, bourses pleines ou symétrisées, à jour, à différens dessins, à diverses couleurs; jarretières, bracelets, colliers avec de petits grains de verre, comme des lettres d'imprimerie. Je ne doute point qu'elle n'eût été un bon compositeur d'imprimerie : qui peut le plus peut le moins.

Elle jouait parfaitement le reversis, le médiateur et le quadrille; elle rangeait elle-même ses cartes, qu'elle distinguait par de petits traits qu'elle reconnaissait au toucher, et que les autres ne reconnaissaient ni à la vue ni au toucher. Au reversis, elle changeait de signes aux as, surtout à l'as de carreau et au quinola. La seule attention qu'on eût pour elle c'était de nommer la carte en la jouant. S'il arrivait que le quinola fût menacé, il se répandait sur sa lèvre un léger sourire qu'elle ne pouvait contenir, quoiqu'elle en connût l'indiscrétion.

Elle était fataliste; elle pensait que les efforts que nous faisions pour échapper à notre destinée ne servaient qu'à nous y conduire. Quelles étaient ses opinions religieuses? Je les ignore; c'est un secret qu'elle gardait par respect pour une mère pieuse.

Il ne me reste plus qu'à vous exposer ses idées sur l'écriture, le dessin, la gravure, la peinture; je ne crois pas qu'on en puisse avoir de plus voisines de la vérité; c'est ainsi, j'espère, qu'on en jugera par l'entretien qui suit, et dont je suis un interlocuteur. Ce fut elle qui parla la première.

« — Si vous aviez tracé sur ma main, avec un stylet, un nez, une bouche, un homme, une femme, un arbre, certainement je ne m'y tromperais pas; je ne désespérerais pas même, si le trait était exact, de reconnaître la personne dont vous m'auriez fait l'image; ma main de-

viendrait pour moi un miroir sensible; mais grande est la différence de sensibilité entre cette toile et l'organe de la vue.

« Je suppose donc que l'œil soit une toile vivante, d'une délicatesse infinie; l'air frappe l'objet, de cet objet il est réfléchi vers l'œil, qui en reçoit une infinité d'impressions diverses selon la nature, la forme, la couleur de l'objet, et peut-être les qualités de l'air qui me sont inconnues et que vous ne connaissez pas plus que moi; et c'est par la variété de ces sensations qu'il vous est peint.

« Si la peau de ma main égalait la délicatesse de vos yeux, je verrais par ma main, comme vous voyez par vos yeux, et je me figure quelquefois qu'il y a des animaux qui sont aveugles, et qui n'en sont pas moins clairvoyans. »

— Et le miroir?

« — Si tous les corps ne sont pas autant de miroirs, c'est par quelque défaut dans leur contexture, qui éteint la réflexion de l'air. Je tiens d'autant plus à cette idée, que l'or, l'argent, le fer, le cuivre polis, deviennent propres à réfléchir l'air, et que l'eau trouble et la glace rayée perdent cette propriété.

« C'est la variété de la sensation, et par conséquent de la propriété de réfléchir l'air dans les matières que vous employez, qui distingue l'écriture du dessin, le dessin de l'estampe, et l'estampe du tableau.

« L'écriture, le dessin, l'estampe, le tableau d'une seule couleur, sont autant de camaïeux. »

— Mais lorsqu'il n'y a qu'une couleur, on ne devrait discerner que cette couleur?

« —C'est apparemment le fond de la toile, l'épaisseur

de la couleur et la manière de l'employer qui introduisent dans la réflexion de l'air une variété correspondante à celle des formes. Au reste, ne m'en demandez plus rien, je ne suis pas plus savante que cela. »

— Et je me donnerais bien de la peine inutile pour vous en apprendre davantage.

Je ne vous ai pas dit, sur cette jeune aveugle, tout ce que j'en aurais pu observer en la fréquentant davantage et en l'interrogeant avec du génie; mais je vous donne ma parole d'honneur que je ne vous en ai rien dit que d'après mon expérience.

Elle mourut âgée de vingt-deux ans. Avec une mémoire immense et une pénétration égale à sa mémoire, quel chemin n'aurait-elle pas fait dans les sciences si des jours plus longs lui avaient été accordés! Sa mère lui lisait l'Histoire, et c'était une fonction également utile et agréable pour l'une et l'autre.

Sur l'affaire du 12 avril (1).

Air des *Fraises*.

Rodney se vante beaucoup;
Pour cette fois passe,
On peut lui pardonner tout
Quand nous recevons ce coup
De grace, de grace, de grace,
De Grasse.

(1) Le 12 avril 1782 l'amiral comte de Grasse fut fait prisonnier par l'amiral anglais Rodney, après un combat très-vif et très-sanglant dans lequel il perdit la moitié de son équipage et fut si maltraité que son vaisseau coula avant d'arriver en Angleterre. Le comte de Grasse, rendu à la liberté, publia à ce sujet un *Mémoire* justificatif.

Pourtant ne faut que l'Anglais,
Redoublant d'audace,
Prenne en pitié le Français
Qui ne demanda jamais
De grace, de grace, de grace,
De Grasse.

Au vrai, tout n'est pas au pis
Dans cette disgrace :
Pleure ton vaisseau, Paris,
Mais notre amiral est pris.....
Rends grace, rends grace, rends grace,
Rends Grasse.

Pour que d'un si piteux cas
La honte s'efface,
Que dans de nouveaux combats
L'ennemi ne trouve pas
De grace, de grace, de grace,
De Grasse.

De M. Palissot.

J'ignore quel nouvel intérêt ou quelle puissante protection a pu réconcilier tout à coup M. Palissot avec la Comédie. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'après l'avoir laissé oublier depuis plus de vingt ans, elle paraît affecter aujourd'hui de ne plus s'occuper que de lui : on a commencé par nous donner une reprise des *Tuteurs;* on leur a fait succéder très-rapidement *l'Homme dangereux*, qui n'avait point encore été donné; et, quoique ces deux ouvrages aient attiré fort peu de monde, on n'en a pas été moins empressé à remettre à l'étude la fameuse comédie des *Philosophes*. N'y a-t-il pas lieu de présumer que ce sont des motifs fort supérieurs aux intérêts de

messieurs les Comédiens qui ont pu exciter tant de zèle et tant d'activité en faveur de M. Palissot? Comment ne pas se souvenir, dans cette occasion, de ce qu'il nous a si bien prouvé, dans toutes ses préfaces, qu'il possédait éminemment le mérite littéraire le plus utile à l'État, quoique le plus injustement avili?

La comédie des *Tuteurs* a des détails heureux, mais l'intrigue en est faible, et porte sur une idée assez extravagante. Un père a laissé en mourant la conduite de sa fille à trois ou quatre tuteurs, dont les caractères et les goûts sont absolument différens; pour obtenir sa main, il faudra plaire également à tous. Si la condition est bizarre, le moyen de réussir n'en est pas moins facile à deviner; il ne s'agit que de feindre tour à tour, aux yeux de chacun, de lui ressembler; c'est ce que fait l'amant aimé de la pupille, c'est ce qu'il fait plus ou moins adroitement; mais aucune de ces scènes n'est aussi vive, aussi naturellement gaie que celle du chevalier Clik et du chevalier Cluk, dans *le Dédit*, par Dufresny.

M. Palissot trouve très-mauvais qu'on lui refuse le don de l'invention; il s'est fâché lorsqu'on lui a dit que le dessin de ses *Philosophes* était calqué sur celui des *Femmes savantes*; il pourrait bien se fâcher encore si on lui prouvait que l'action de *l'Homme dangereux* ressemble beaucoup à celle du *Flatteur* de Rousseau, ou à celle du *Méchant* de Gresset; mais nous ne voulons point le fâcher; il y a d'ailleurs plus d'exactitude à dire que le reproche est injuste, par la raison la plus évidente, c'est que dans *l'Homme dangereux* il n'y a aucune action, ou peu s'en faut. Comme le Flatteur, comme le Méchant, l'Homme dangereux est reconnu à la fin pour être l'auteur d'un écrit injurieux contre l'homme qui avait été

jusqu'alors sa dupe ; comme eux, c'est par la ruse d'une soubrette qu'il est démasqué ; mais voilà toute la ressemblance. Le Méchant de M. Palissot n'a aucun motif pour faire l'écrit en question ; c'est fort gratuitement qu'il s'expose lui-même à se perdre ; il ne prend aucune précaution pour faire réussir sa méchanceté, et l'on n'a besoin d'aucun artifice pour la faire retomber sur lui. M. Palissot et ses amis ont si bien senti la faiblesse d'une pareille intrigue, que, dans l'impossibilité de la défendre, ils se sont contentés d'assurer hautement le public que les pièces de caractère, et, s'il en fut jamais, *l'Homme dangereux* en est une, pouvaient fort bien se passer d'action, témoin *le Misanthrope*, etc. ; mais ces messieurs nous permettront de leur représenter d'abord que M. de Voltaire du moins n'était pas de cet avis ; il a dit :

Un vers heureux et d'un tour agréable
Ne suffit pas ; il faut une action,
De l'intérêt, du comique, une fable,
Des mœurs du temps un portrait véritable
Pour consommer cette œuvre du démon.

On ne prétend pas qu'une comédie ait l'intérêt d'une tragédie ou d'un roman, mais il paraît indispensable qu'elle ait celui de tout ouvrage dramatique, l'intérêt attaché à la peinture fidèle des mœurs, au mouvement successif et gradué d'une action naturelle et vraie. Lorsqu'il y aura une lutte établie entre le caractère et les circonstances où ce caractère est placé, lorsqu'il y aura quelques ressorts adroitement préparés pour mettre ce caractère en jeu, pour l'embarrasser ou pour en faire justice, et toujours par des moyens dont je puisse désirer le succès sans les avoir trop prévus, mon attention

sera sans doute suffisamment fixée; il ne faudra, pour l'intéresser, ni des événemens ni des situations extraordinaires; mais si mon imagination ne demande pas à être fortement émue, elle veut du moins être amusée, et c'est à quoi le poète ne saurait réussir s'il n'a pas l'art d'exciter ma curiosité et de la soutenir sans effort.

On a répété trop souvent que l'action du *Misanthrope* était faible et peu attachante; elle ne l'est pas autant, il est vrai, que celle de *l'Avare* et du *Tartuffe*, qui sont pourtant aussi, je crois, des comédies de caractère. Mais quel est le spectateur attentif qui, en voyant pour la centième fois *le Misanthrope*, n'est pas encore très-curieux de savoir ce que pourra devenir la passion d'Alceste pour la coquette Célimène, son amitié pour Philinte et sa querelle avec Oronte? Je ne dis rien de tout le reste; il n'y a pas une scène où l'on ne trouve un nœud plus intéressant à voir dénouer que celui de toutes les pièces qu'on a prétendu faire depuis dans le même genre. S'il y a quelque chose de froid dans cet immortel ouvrage, c'est le dénouement, et peut-être n'est-ce encore que l'extrême perfection de chaque scène en particulier qui a rendu l'effet de l'ensemble moins rapide et moins entraînant.

Au risque de paraître revenir de fort loin, nous ne pouvons nous dispenser de remarquer ici que, comme l'on a soupçonné Molière d'avoir voulu se peindre lui-même dans le Misanthrope, M. Palissot avoue naïvement qu'il a eu l'intention de se peindre aussi lui-même dans le personnage de Valère, l'Homme dangereux : il est vrai qu'il a voulu que le portrait ne fût ressemblant qu'aux yeux de ses ennemis; mais beaucoup de gens pensent qu'il a réussi sous ce rapport bien au-delà de son attente. Rien

de plus subtil, rien de plus ingénieux que son projet. En 1770, lorsqu'il en conçut l'heureuse idée, les philosophes étaient un peu plus considérés qu'ils ne le sont aujourd'hui; du moins leur croyait-on devoir plus d'égards et plus de ménagement. Une pièce, donnée alors sous le nom de M. Palissot, pouvait être fort mal accueillie, peut-être même courait-elle le risque d'être refusée. Pour échapper à toutes ces difficultés, l'Aristophane de nos jours s'était proposé non-seulement de faire donner sa pièce anonyme, il avait encore eu soin de répandre dans le public que c'était une satire violente, dont lui-même était le principal objet; on assure que, pour accréditer ce bruit encore mieux, il avait été s'en plaindre à M. l'abbé de Voisenon, en le suppliant d'employer tout son crédit à empêcher que la pièce ne fût jouée; que l'officieux abbé avait réussi à la faire défendre, et qu'alors M. Palissot, au désespoir d'avoir été mieux servi qu'il ne l'espérait, était venu presque en larmes avouer à son ami qu'il était l'auteur de la pièce, et le conjurer de faire lever la défense; ce que celui-ci n'avait jamais voulu faire, très-indigné de ce qu'on eût osé le croire propre à se rendre complice d'un pareil manège. Il est vrai que M. Palissot a écrit depuis plusieurs longues lettres pour désavouer le ridicule de cette aventure; mais il n'en est pas moins vrai que, quoiqu'il en fût sollicité vivement, l'abbé de Voisenon ne voulut jamais détruire l'imposture prétendue, soit qu'il n'ait pas daigné en prendre la peine, soit qu'il fût piqué en effet d'avoir été la dupe de M. Palissot, soit enfin qu'il se fût fait un scrupule de démentir un conte qui, vrai ou faux, ne pouvait manquer de lui paraître plaisant.

Quoi qu'il en soit, on aura toujours de la peine à

comprendre comment un homme a le courage de se traduire ainsi lui-même sur la scène, de prêter au personnage le plus odieux tous ses traits, tous ses sentimens, toutes ses opinions, et de mettre ce personnage en contraste avec un honnête homme, qu'il rend à la vérité le plus plat du monde, mais dans la bouche duquel il place cependant les sentimens les plus estimables, les plus vertueux, avec les opinions les plus diamétralement opposées aux siennes. M. Palissot pense qu'il est impossible qu'on lui fasse sérieusement l'application de ce rôle de Valère, dont il a si bien fait sentir toute l'atrocité. En effet, comment la mériterait-il? De sa vie il n'a fait aucune satire, aucun libelle; voyez *la Dunciade*, *les Philosophes*, etc. : lorsqu'un libelle est signé, ne cesse-t-il pas de l'être? Mais pourquoi s'était-il donc persuadé que ses ennemis ne manqueraient pas de l'y reconnaître? Pourquoi se flattait-il donc que, si la pièce fût tombée, son secret ayant été parfaitement gardé, il pourrait se féliciter publiquement de cette chute en feignant de partager l'erreur commune? Mais, en oubliant la personne de l'auteur, à ne considérer que l'ouvrage, quel en peut être le but moral? de montrer que l'honnête homme n'est qu'un sot et l'homme d'esprit un scélérat; morale bien digne assurément de l'ennemi des philosophes.

Quelque froid que nous ait paru le plan de *l'Homme dangereux*, quelque bizarre que nous en semble l'intention, on ne saurait lui refuser un mérite de style devenu fort rare aujourd'hui. La grande scène qui termine le second acte est sûrement une des meilleures que nous ayons vues depuis long-temps au théâtre; le dialogue en est vif, aisé, naturel et rempli de traits piquans, si ce n'est par l'idée, du moins par l'expression. On y remarque

surtout un vers heureux, le seul de tout le rôle de Dorante où l'on retrouve vraiment l'expression d'une ame sensible et vertueuse; il ne doit pas être oublié.

Croyez-moi, le méchant est seul dans l'univers.

Ah! croyez-moi, M. Palissot, l'on peut vous en croire.

L'Homme dangereux a été reçu comme il méritait de l'être, l'ensemble avec beaucoup d'indifférence, les détails tantôt avec humeur, tantôt avec plaisir; nous avons cité ceux qui ont paru le plus généralement applaudis. La pièce n'a eu que cinq ou six représentations, et elles ont été peu suivies. Les rôles d'Oronte et de Valère ont été parfaitement bien rendus; le premier par le sieur Préville, le second par le sieur Molé, celui de Marton par madame Bellecour, et le sieur Dugazon a été aussi plaisant qu'il était possible de l'être dans celui de M. Pamphlet.

M. Linguet a fait répandre dans le public un projet manuscrit dans lequel il propose au Gouvernement un procédé secret pour faire rendre des ordres détaillés de Versailles à Brest et à Toulon en aussi peu de temps qu'il en faudrait à un bon écrivain pour les copier six fois, et sans que les agens intermédiaires en puissent pénétrer l'objet. Il annonce qu'il n'emploiera ni les pavillons, ni les feux, ni aucun des autres moyens déjà connus, mais un instrument fort simple dont on fait usage dans deux métiers différens, et dont la construction et si facile qu'il n'est point de village où l'on ne puisse le faire ou le réparer au besoin (1). L'entretien de cette nouvelle espèce

(1) C'était sans doute comme une première idée des Télégraphes inventés en 1792 par Charles Chappe, et dont l'établissement sur les principales routes de France fut ordonné par décret de la Convention du 26 juillet 1793.

de poste est si peu dispendieux, que de Versailles à Brest il ne passera pas annuellement vingtmille francs. On a su que le projet avait été présenté au roi par M. de Beauvau, et recommandé par M. le comte d'Artois; mais on ignore si l'on en a déjà fait ou si l'on se propose sérieusement d'en faire l'épreuve. Quel que puisse en être le résultat, si M. Linguet n'a pas découvert tout de bon le secret qu'il nous promet avec tant d'assurance, il a trouvé du moins celui de se rappeler d'une manière assez piquante au souvenir d'un public qui commençait à l'oublier. Il a fait beaucoup mieux encore; car il vient d'obtenir, et ce pourrait bien être une autre énigme, la permission de sortir de la Bastille, même celle de continuer son journal : on lui interdit à la vérité toutes les matières de religion, de gouvernement et de politique; mais on lui abandonne, dit-on, pour ses menus plaisirs, les philosophes et l'Académie. A la bonne heure..... De quelque nature qu'ait été le motif de sa détention, il est toujours également incertain; elle a sans doute été assez longue (de plus de vingt mois) pour lui faire faire toutes les réflexions dont il pouvait avoir besoin, et il ne sera guère tenté de s'y exposer une seconde fois.

La Destruction de la Ligue, ou la Réduction de Paris, pièce nationale, en quatre actes; par M. Mercier. Ce drame est de la force de tous les autres drames de M. Mercier, et l'on nous dispensera volontiers d'en faire l'analyse. Ce qui est infiniment plus curieux que le drame, c'est la préface. M. Helvétius en avait fait une pour nous prouver qu'il n'y avait qu'un seul moyen de rendre la France heureuse, et c'était tout simplement d'en faire faire la conquête par quelque puissance étrangère. M. Mer-

cier indique un moyen presque aussi doux, beaucoup plus national et moins embarrassant pour nos voisins, c'est la guerre civile; sa préface est employée tout entière à développer l'agrément et l'utilité des révolutions de ce genre. C'est la plus affreuse de toutes les guerres, sans doute; il veut bien en convenir; mais c'est la seule, dit-il, qui soit utile et quelquefois nécessaire.

« La Nation, qui sommeillait dans une inaction molle, ne reprendra sa grandeur, qu'en repassant par ces épreuves terribles, mais propres à la régénérer..... La guerre civile dérive de la nécessité et du juste rigide. »

En attendant le moment de profiter de ces hautes leçons, le Gouvernement a jugé à propos de défendre l'ouvrage, et l'auteur est resté prudemment à Neufchâtel, où il continue de faire imprimer la suite de son *Tableau de Paris*.

Extrait du Journal d'un officier de la marine de l'escadre de M. le comte d'Estaing, 1782. Brochure in-8°. L'auteur anonyme de ce pamphlet est bien plus maladroit qu'il n'est méchant. Quelque impartialité qu'il ose affecter, il décèle à chaque instant le seul objet qu'il paraît s'être proposé, celui de justifier toutes les préventions de la marine royale contre M. d'Estaing; mais, avec l'intention la plus manifeste de nuire à la gloire de ce brave général, il se trouve engagé, malgré lui, à rendre à ses vertus, à sa constance, à son intrépidité, le témoignage du monde le moins suspect. Il ne peut se dispenser d'avouer que « M. d'Estaing, actif, infatigable, ne s'est jamais épargné pour réussir; qu'il serait capable des

plus grandes choses (et c'est un ennemi qui parle) s'il avait des connaissances proportionnées à son activité et à son ambition; que, né avec beaucoup d'esprit, il a l'enthousiasme et le feu d'un homme de vingt ans; que, entreprenant, hardi jusqu'à la témérité, tout lui paraît possible; que si les matelots le croient inhumain, ce reproche tient à sa manière dure de vivre, étant encore plus cruel pour lui-même que pour ses équipages; qu'on l'a vu malade et attaqué du scorbut sans jamais vouloir faire de remèdes; travaillant nuit et jour, ne dormant qu'une heure après son dîner, sa tête appuyée sur ses mains; se couchant quelquefois, mais sans se déshabiller; et qu'il n'y a pas un homme dans son escadre qui puisse croire qu'il eût résisté à toutes les fatigues qu'il a supportées, etc.

Quoique cette brochure soit écrite, en général, avec autant de négligence que de prévention et de partialité, elle présente cependant une suite de faits et de détails qui n'est pas sans intérêt; il n'est pas même fort difficile d'y discerner le vrai à travers les voiles dont l'auteur cherche à l'envelopper. On y trouvera des anecdotes assez curieuses sur le caractère et sur les dispositions des Américains; en voici quelques traits.

« Nous n'avons reçu aucun avis intéressant de la part des Américains, ou ceux qu'ils nous ont donnés étaient faux. Un pilote et un officier, donnés par le congrès, nous ont indignement trahis; c'est que la plupart des gens aisés sont Torys, et ne soutiennent le parti américain que par la crainte de perdre leurs biens; leurs cœurs sont aux Anglais. Ceux-ci avaient usé d'une politique adroite depuis que nous avions paru sur les côtes de

l'Amérique, pour aliéner les esprits à notre égard, en semant sourdement que l'apparence de protection que le roi de France leur donnait était trompeuse, et que son intention était connue de garder les conquêtes que son escadre pourrait faire; que les Français profiteraient de la simplicité des Américains pour s'insinuer dans leur pays; qu'en croyant devenir libres, ils ne faisaient que changer de maîtres; que le projet de la France était connu par la proposition qu'elle avait faite à l'Angleterre de s'unir à elle pour les réduire, si on avait voulu lui céder quelques parties... Tels étaient les bruits et les écrits semés par les Anglais, que le parti Tory avait eu soin d'accréditer.

« Les Américains sont faciles à tromper; indolens par caractère, soupçonneux, ils croient toujours voir ce qu'ils craignent. Leur indolence est telle, que nous avons vu l'ennemi détruire Befford à vingt milles de Boston, sans que le sénat fût instruit d'aucune circonstance, des forces ni des desseins des Anglais..... Nous devons beaucoup à M. Haucok, qui a contenu le peuple, faisant lui-même patrouille la nuit; sans cela, nous aurions été obligés de nous réfugier à bord de nos vaisseaux, et de n'en pas sortir, etc., etc. »

Portrait du Docteur Tronchin.

Théodore Tronchin, né à Genève, en 1709, d'une famille noble originaire d'Avignon, mort à Paris le 1er décembre 1781, premier médecin de M. le duc d'Orléans, noble patricien de Parme, associé étranger de l'Académie royale des Sciences, etc., etc. Il s'était marié, en Hollande, à la petite fille du fameux pensionnaire Jean de Witt; et

à l'âge de vingt-quatre ans, du vivant de Boerhaave, il mérita la réputation d'un des premiers médecins d'Amsterdam...

L'humanité a perdu en lui un de ses bienfaiteurs, l'amitié son plus digne modèle, et la médecine un des plus illustres disciples de l'Hippocrate de nos jours. Il n'a laissé aucun ouvrage digne de son génie et de ses lumières; mais un Recueil choisi de ses consultations formerait un monument aussi glorieux à sa mémoire qu'il serait utile et intéressant pour les progrès de l'art. Il existe un grand nombre de ces consultations entre les mains de ses héritiers, et la plupart sur des objets infiniment remarquables. Jamais médecin ne consulta plus la nature, n'en saisit avec plus de sagacité tous les mouvemens, toutes les indications; jamais médecin n'employa plus heureusement et le secret d'attendre la nature et celui de la secourir avec le moins de peine, le moins d'effort possible : ses principes, aussi simples que lumineux, étaient toujours soumis à l'observation la plus exacte et modifiés par elle. La plupart de nos médecins ne traitent que les maladies : il traitait le malade, et sa méthode avait autant de formes différentes qu'il se présentait de circonstances différentes pour en faire l'application. Peu de médecins ont vu comme lui l'influence du moral sur le physique, la nécessité de ménager les forces, de proportionner les ressources aux moyens, l'avantage de ne combattre le principe de nos maux qu'en éloignant tout ce qui peut contribuer à les entretenir, à les irriter. La diète était presque toujours la première de ses ordonnances : « C'est le plus sûr moyen, disait-il, de couper les vivres à l'ennemi, et c'est déjà gagner beaucoup. » L'étonnante pénétration de son premier

coup d'œil, la tranquillité habituelle de son esprit, qualité qu'il devait bien moins à son caractère naturellement passionné qu'à l'empire qu'il avait acquis sur lui-même, l'assurance, la fermeté propre à toutes ses actions, à tous ses discours, le calme, la noblesse et la dignité de ses traits; tous ces avantages réunis inspiraient à ses malades la confiance la plus douce et la plus consolante. Ceux qui l'ont connu ne peuvent être surpris de l'espèce d'enthousiasme dont il fut souvent l'objet, enthousiasme qui servit à répandre avec succès plusieurs découvertes utiles, et surtout celle de l'inoculation, mais qui ne put manquer de l'exposer aux cabales, à la haine et à la jalousie de ses rivaux. Quelque injustes qu'aient été plusieurs d'entre eux à son égard, ils ne le furent pas tous: Petit et Louis avouaient qu'il était le plus grand anatomiste de la Faculté; Rouelle, le plus habile pharmacien qu'il eût connu; le célèbre Haller, le praticien le plus heureux. Il est peu de souverains en Europe qui ne lui aient fait l'honneur de le consulter, et, peu de temps avant sa mort, il reçut encore une lettre du Pape, qui, en le remerciant de la consultation qu'il lui avait demandée pour je ne sais plus quel cardinal de ses amis, finissait par lui dire qu'il n'y avait point de signature catholique dont il fît plus de cas que de la sienne.

Bon père, ami tendre, zélé citoyen, il fut malheureux par tous ces sentimens; et l'on ne peut se dissimuler que ses chagrins qu'il renfermait au fond de son cœur, n'aient altéré sa santé et n'aient contribué très-évidemment à abréger ses jours. Stoïcien par principe, et surtout par admiration pour les vertus de cette secte, il n'en était pas moins de la plus extrême sensibilité. Par-

venu à supporter le mal physique avec toute la constance des héros du Portique, il voulait surmonter avec le même courage les peines du cœur; mais ses efforts, pour y réussir, ne faisaient que cacher aux autres une partie de ce qu'il souffrait, et fatiguaient son ame au lieu de la soulager.

Il avait autant de douceur dans le caractère et dans les mœurs que de sévérité dans les principes. Simple, affable, quelquefois même plus que populaire dans sa conduite, aucun citoyen de son pays ne fut plus attaché que lui aux maximes du gouvernement aristocratique; et la crainte de voir retomber Genève dans la démocratie fut un des plus sensibles chagrins de ses derniers jours. Avec tous les moyens d'acquérir de grandes richesses, il n'a laissé qu'une fortune très-médiocre : la bienfaisance, la générosité étaient le premier besoin de cette ame élevée, et son mépris pour l'argent une vertu d'instinct.

Distrait par habitude, et peut-être aussi par la multiplicité de ses occupations, quoiqu'il eût passé sa vie avec les grands, il ne sut ou ne voulut jamais prendre ni le ton ni les usages du grand monde; ou trop fier ou trop familier, il ne fallait pas moins que tout le poids de sa considération personnelle pour lui faire pardonner les disparates qu'il se permettait souvent d'avoir auprès d'eux; mais tous ces défauts de convenance, si bien couverts par l'élévation naturelle de son ame et de son caractère, loin de nuire à sa manière d'être, lui donnaient même une physionomie plus originale et plus piquante; on ne pouvait l'en estimer moins, et souvent on l'en aimait davantage.

Il n'avait que deux prétentions auxquelles on lui re-

connaissait peu de titres, celle de bien jouer au wisk et celle de bien voir en politique. Il gagnait rarement et se trompait presque toujours ; mais il n'en conservait pas moins la meilleure opinion de son habileté, et la nature assurément lui avait donné assez d'autres moyens de s'en consoler.

M. Diderot a trouvé, ce me semble, la plus belle inscription qu'on puisse mettre au pied de la statue de ce grand homme ; c'est ce que Plutarque disait d'un médecin de son temps : *Il fut entre les médecins ce que fut Socrate entre les philosophes.*

JUIN.

Paris, juin 1782.

QUOIQUE les circonstances ne nous aient pas permis de recueillir tout ce que le séjour de M. le comte et de madame la comtesse du Nord à Paris a pu offrir d'anecdotes curieuses et de traits intéressans, ce que nous en avons appris suffira du moins pour donner une idée de l'impression qu'il a faite dans ce pays, et le compte que nous tâcherons d'en rendre, sans avoir d'autre mérite que celui d'être exact et fidèle, n'appartient-il pas essentiellement aux objets dont nous sommes occupés dans ces mémoires ? L'intérêt dont l'héritier de toutes les Russies a bien voulu honorer nos lettres et nos arts doit faire époque dans l'histoire de notre littérature. Cette histoire présente de nos jours peu d'événemens dignes de laisser un aussi long souvenir.

Si, l'imagination frappée de l'immensité des États que

ce prince doit gouverner un jour, il semble qu'on ait été surpris qu'il n'eût pas la taille d'un Atlas ou d'un Hercule, car, tout policés que nous sommes, nous tenons encore un peu de nos préjugés gothiques et sauvages, on l'a été bien plus, et comment la vanité française n'en aurait-elle pas été infiniment flattée? on l'a été bien plus de remarquer dans son maintien toute l'aisance, toute la grace, toute la noblesse facile des usages et des manières de notre cour. A travers la foule importune des respects et des hommages qui le suivaient en tout lieu, il a entendu plus d'une fois qu'on ne le trouvait pas beau, et c'est du ton le plus naturel et le plus aimable qu'il l'a conté lui-même fort gaiement au premier souper qu'il fit avec le roi, en observant que la nation française n'avait assurément pas moins de franchise que de politesse et d'urbanité. M. le comte du Nord n'a pas, il est vrai, la taille et la figure que les poètes et les romanciers n'auraient pas cru pouvoir se dispenser de lui donner; mais il a sans doute bien mieux que des traits, un regard intéressant et spirituel, une physionomie remplie de finesse et de vivacité, un souris malin qui la rend souvent plus piquante encore, mais sans laisser jamais oublier le caractère de douceur et de dignité répandu sur toute sa personne. On a tant dit, tant répété, en vers et en prose, que Minerve accompagnait ce prince sous les traits des Graces, qu'on n'ose presque plus employer la même expression; il n'en est aucune cependant qui rende mieux tous les sentimens qu'inspire madame la comtesse du Nord; on croirait que cette expression ne fut jamais faite que pour elle, et quelque usée que soit l'image, la vérité de l'application semble l'avoir rajeunie. Ce ne sont pas des portraits que nous avons la témérité d'entreprendre,

nous ne cherchons qu'à rappeler les traits les plus marqués de l'opinion que le comte et la comtesse du Nord ont laissée d'eux au peuple de l'Europe le plus sensible, mais aussi le plus indiscret.

L'instruction est un avantage dont les princes sont si accoutumés à se passer en France, que l'on aurait bien pu savoir mauvais gré à M. le comte du Nord d'en avoir autant; aussi n'est-il point d'attention qu'il n'ait eue pour se le faire pardonner : on eût dit qu'il n'était instruit que pour plaire à la nation qui l'accueillait avec tant d'empressement. Dans nos sciences, dans nos arts, dans nos mœurs, dans nos usages, rien ne lui a paru étranger; sans recherche et sans affectation, il n'a jamais rien ignoré de ce qu'il fallait savoir pour apprécier avec justesse tant d'objets différens qu'on ne cessait d'offrir à sa curiosité, pour prendre l'intérêt le plus obligeant aux hommages qui lui étaient adressés, pour flatter avec le tact le plus délicat l'amour-propre de la nation entière (1), et celui de toutes les personnes qui s'efforçaient particulièrement de lui être agréables. A Versailles, il avait l'air de connaître la cour de France aussi bien que la sienne. Dans les ateliers de nos artistes (2), il décelait toutes les connaissances de l'art qui pouvaient leur rendre l'honneur de son suffrage plus précieux. Dans nos Lycées, dans nos Académies, il prouvait, par ses éloges et par ses questions, qu'il n'y avait aucun genre de talens et de travaux qui n'eût quelque droit à l'intéresser, et qu'il connaissait depuis long-temps tous les hommes dont

(1) Jusqu'à désirer de voir un opéra français. C'est pour lui qu'on a remis *Castor*. (*Note de Grimm.*)

(2) Il a vu surtout avec le plus grand intérêt ceux de MM. Greuze et Houdon. (*Note de Grimm.*)

les lumières ou les vertus ont honoré leur siècle et leur pays.

Sa conversation et tous les mots qu'on en a retenus annoncent non-seulement un esprit très-fin, très-cultivé, mais encore un sentiment exquis de toutes les convenances de nos usages et de toutes les délicatesses de notre langue. Nous ne citerons ici que les traits qui nous ont été rapportés par les personnes mêmes qui ont eu l'honneur de le suivre et d'en être témoins.

Dans le nombre des choses obligeantes qu'il dit à plusieurs membres de l'Académie Française, à la séance particulière de cette compagnie, qu'il voulut bien honorer de sa présence, on ne peut oublier le mot adressé à M. de Malesherbes. M. d'Alembert lui ayant présenté cet ancien ministre du roi : *C'est apparemment ici*, lui dit-il, *que monsieur s'est retiré.* L'orateur le plus éloquent de la magistrature demeura tout étonné d'une apostrophe si flatteuse et ne trouva rien à répondre.

M. Diderot, n'ayant pu le voir dans son appartement, fut l'attendre à la messe. L'ayant aperçu en sortant. « *Ah! c'est vous*, lui dit-il, *vous, à la messe!* — Oui, M. le comte, on a bien vu quelquefois Épicure au pied des autels. »

M. le comte d'Artois, lui ayant montré des épées anglaises du travail le plus riche et le plus fini, le pressait vivement d'accepter la plus belle. Le comte du Nord avait beau s'en défendre; il insistait encore : « Comment, M. le comte, vous n'en accepterez aucune? — Je ferai bien mieux, si vous me le permettez; je vous demanderai celle avec laquelle vous aurez emporté Gibraltar. »

Le roi parlait des troubles de Genève : *Sire*, lui dit-

il, *c'est pour vous une tempête dans un verre d'eau*. On ne savait pas alors combien il serait aisé d'apaiser cette tempête, même sans renverser le verre.

Les fêtes données à M. le comte et à madame la comtesse du Nord, à Chantilly, ont été de la plus grande magnificence et du meilleur goût. Le divertissement en vaudevilles qui terminait le spectacle parut fort agréable, au moins pour le moment. L'auteur, M. Laujeon, désirait fort l'honneur d'être présenté au prince; on le fit apercevoir à M. le comte, qui, après l'avoir remercié avec la bonté la plus affable, lui dit : « M. Laujeon, vos couplets sont charmans, vous m'y faites dire de fort jolies choses » (les illustres voyageurs paraissaient eux-mêmes dans le divertissement sous des noms déguisés); « mais il en est une essentielle que vous avez oubliée, oui, très-essentielle, et je ne m'en console point..... » On voyait à chaque mot l'inquiétude du poète redoubler sensiblement : après l'avoir laissé ainsi quelques momens dans un embarras fort pénible pour sa timidité; « mais sans doute, lui dit-il; vous avez oublié de parler de ma reconnaissance, et c'est dans ce moment tout ce qui m'occupe. »

M. le comte du Nord ayant fait à M. d'Alembert l'honneur d'aller le voir chez lui, on n'a pas oublié que ce philosophe avait été appelé à Pétersbourg pour présider à son éducation; il lui dit d'une manière très-aimable, à la fin de leur entretien : « Vous devez bien comprendre, Monsieur, tout le regret que j'ai aujourd'hui de ne vous avoir pas connu plus tôt. »

De tous nos hommes de lettres celui qui a eu l'honneur de voir le plus souvent M. le comte du Nord, c'est M. de La Harpe. En qualité de correspondant de Son

Altesse Impériale, il s'est cru obligé de se présenter à peu près tous les jours à sa porte. Tant d'assiduités paraissaient bien quelquefois lui être un peu à charge; mais les bontés du prince, jointes à l'heureuse constitution de l'amour-propre de l'auteur, n'ont guère permis à celui-ci de s'en apercevoir. « M. de La Harpe, disait-il, est déjà venu me voir cinq fois; je l'ai reçu trois; j'espère qu'il ne sera pas mécontent. » Il ne l'était point en effet; car on lui entendit dire quelques jours après, chez madame de Luxembourg : « J'ai eu deux conversations avec M. le comte du Nord sur l'art de régner, et j'en ai été, je vous assure, parfaitement satisfait. » On lui avait proposé la lecture des *Noces de Figaro* par M. de Beaumarchais, et il avait grande envie de l'entendre : « Je n'ose pourtant pas, ajoutait-il fort gaiement, je n'ose pas accepter cette lecture sans avoir entendu celle que doit me faire M. de La Harpe; il ne faut pas risquer de se brouiller avec ces grandes puissances. »

La séance de l'Académie Française, que Leurs Altesses Impériales honorèrent de leur présence, fut remplie par la lecture d'une Épître de M. de La Harpe à M. le comte du Nord, d'un Portrait de César par M. l'abbé Arnaud, et d'une autre Épître de M. de La Harpe contre la Poésie descriptive. L'abbé Delille avait promis d'y lire quelques morceaux de son Poëme; mais, par une suite de ses distractions accoutumées, il oublia son engagement; ce fut sans doute pour *se laisser être heureux* aux pieds de quelque jolie femme, ou pour ne pas entendre les vers de M. de La Harpe, qu'il n'aime pas plus que celui-ci n'aime les siens.

Il y a quelques beaux vers dans l'*Épître au comte du Nord;* mais la fin a paru digne d'un madrigal de l'abbé

Cotin, et toute la suite de Leurs Altesses Impériales n'a pu entendre, sans être blessée, l'apostrophe répétée de *Pétrowitz*, plus ridicule encore pour les oreilles russes qu'elle n'est étrange pour les nôtres. Ce mot, lorsqu'il n'est pas précédé de quelque épithète qui le distingue, est aussi familier en russe que le serait celui de Toinette ou de Pierrot en français (1).

Le *Portrait de César* a paru faire le plus grand plaisir à nos illustres voyageurs. L'énergie avec laquelle on y caractérise et l'ambition et le courage, le génie et la haute fortune du plus grand homme de l'antiquité, était bien faite pour lui donner à leurs yeux tout l'intérêt d'un portrait de famille.

Plusieurs détails heureux de l'*Épître sur la Poésie descriptive* n'ont pas empêché qu'elle ne parût fort longue. Ce sentiment des convenances, qui sert toujours si bien M. de La Harpe, ne lui a pas laissé négliger une si belle occasion de dire du mal des poètes allemands devant une princesse allemande qui les aime, et dont la sensibilité saurait les apprécier, quand même ils n'appartiendraient pas au pays qui se glorifie d'avoir été le berceau de son enfance.

L'Académie des Sciences et celle des Belles-Lettres ont été à peu près également heureuses dans le choix des objets dont elles ont jugé à propos d'entretenir la curiosité de nos illustres voyageurs. Dans l'une, on les a fort ennuyés de beaucoup d'expériences assez dégoûtantes sur la nature du principe odorant, et sur la manière de détruire des odeurs fétides. Dans l'autre, on leur a lu des Mémoires sur les Antiquités septentrionales, où l'on dis-

(1) L'auteur ne l'a laissé subsister, je crois, qu'une fois dans les copies qu'il en a données depuis. (*Note de Grimm.*)

cute fort ingénieusement si les hommes du Nord n'ont pas toujours été d'une petite taille et fort inférieurs à tous égards aux habitans des climats méridionaux, etc., etc.

Quelque occupé qu'ait été le séjour de Leurs Altesses Impériales, et par le désir qu'elles avaient de voir tout ce qui pouvait mériter de les intéresser, et par cette foule de fêtes et de plaisirs qu'on ne cessait de leur offrir de tous les côtés, il n'est aucune espèce d'attention pour toutes les personnes qui avaient quelque droit d'en attendre de leur part qui ait été négligée; on n'a entendu parler que d'un seul homme qui se soit avisé de s'en plaindre, et cet homme est le sieur Clérisseau. La scène qu'il osa faire à M. le comte du Nord dans la maison de M. de La Reynière, qu'il avait eu la curiosité d'aller voir, est d'une extravagance trop originale pour être oubliée. M. Clérisseau, ayant eu l'honneur de travailler pour Sa Majesté Impériale, s'était imaginé qu'à ce titre M. le comte du Nord ne pouvait se dispenser de l'accueillir avec la distinction la plus marquée. Il s'était fait écrire plusieurs fois inutilement à sa porte, et son indignation en était extrême. Ayant été invité à se trouver dans la maison de M. de La Reynière le jour que le prince y devait venir, avec tous les artistes qui avaient contribué, ainsi que lui, à décorer cette charmante demeure: « M. le comte, lui dit-il en l'abordant, j'ai été plusieurs fois chez vous, et je ne vous y ai jamais trouvé. — J'en suis bien fâché, M. Clérisseau; j'espère que vous voudrez bien m'en dédommager. — Non, M. le comte, vous ne m'avez pas reçu parce que vous ne vouliez pas me recevoir, et c'est fort mal; mais j'en écrirai à madame votre mère. — Je vous prie de m'excuser; je sens, je vous assure, tout ce que j'ai perdu... » On avait beau le rappeler

à lui-même ; la confusion de M. de La Reynière était au comble, on ne pouvait l'empêcher de poursuivre, et si l'on n'était parvenu à le mettre dehors, il gronderait encore. Ce n'est pas la première querelle de M. Clérisseau avec des têtes couronnées ; il en a eu une avec l'Empereur qui ne le cède guère à celle-ci.

Les distractions d'une capitale immense, tous les empressemens d'une cour occupée à leur plaire, tout le fracas des plus brillantes fêtes, n'ont pu empêcher Leurs Altesses Impériales de s'apercevoir qu'elles n'y trouvaient plus ce ministre dont le génie et la vertu semblaient devoir assurer à jamais le bonheur de la France, l'illustre citoyen dont l'administration sera long-temps encore l'objet de notre étonnement et de nos regrets. Elles ont été le chercher dans sa retraite de Saint-Ouen : elles avaient été voir, la veille, l'hospice de charité fondé par madame Necker dans la paroisse de Saint-Sulpice. Tout ce qu'un cœur pénétré de l'amour du bien peut inspirer de choses sensibles et flatteuses, elles le dirent au vertueux successeur de Colbert et à la digne compagne de sa vie. M. le comte du Nord s'entretint seul avec M. Necker plus d'une heure entière, et il lui laissa la plus haute idée de son esprit, de ses lumières et de son amour pour tout ce qui intéresse la gloire et le bonheur de l'humanité. Il n'y a aucune femme de ce pays-ci à qui madame Necker ait trouvé autant de connaissances, autant de véritable instruction qu'à madame la comtesse du Nord, et il n'en est aucune qui lui ait paru réunir aux qualités les plus essentielles des formes plus aimables, un ton plus pur, une grace plus touchante. Mademoiselle Necker, témoin de toutes les caresses dont Leurs Altesses Impériales venaient de combler son père et sa mère, en fut attendrie

jusqu'aux larmes. Madame Necker, voyant que madame la comtesse s'en apercevait, lui dit : « Ma fille ose seule exprimer toute la sensibilité que nous inspirent les bontés de M. le comte et de madame la comtesse. — Les bontés! madame, reprit M. le comte, ah! ce n'est pas le mot; dites, je vous prie, ma vénération pour M. Necker.... » Les heures que Leurs Altesses Impériales avaient passées dans la retraite de M. Necker ont paru leur laisser un souvenir qui leur était cher, et elles n'en ont jamais parlé qu'avec le plus tendre intérêt.

On avait déclaré que M. le comte et madame la comtesse du Nord ne mangeraient chez aucun particulier, quelque qualifié qu'il fût. Madame de Montesson s'était flattée qu'on ferait une exception en sa faveur, ou plutôt qu'elle paraîtrait jouir, au moins dans cette circonstance, de l'honneur d'être duchesse d'Orléans; mais Leurs Altesses Impériales, qui dans tout leur séjour n'ont manqué à rien, pas même à la moindre étiquette, se sont refusées à ce désir avec toute la politesse imaginable. Y ayant été invitées par M. le duc d'Orléans, elles se sont contentées de voir le spectacle préparé pour elles chez madame de Montesson, avec les tours de Comus et quelques autres amusemens de ce genre, et se sont retirées après sous des prétextes qui ne pouvaient déplaire. On avait rassemblé tant de monde, que M. le duc d'Orléans, voyant la salle si remplie depuis le théâtre, crut qu'il ne restait plus de place ni pour lui ni pour M. le comte du Nord; il s'en plaignit fort haut derrière la toile, et, sans se montrer, il pria tout le monde, assez durement de se retirer, tout le monde pour ne blesser personne en particulier. Le compliment déplut fort à l'assemblée, c'était toute la France, et on l'attendait peu

de la part du prince le plus affable et le plus poli. Personne d'abord ne voulait se lever, et bientôt après personne ne voulut rester. On fit remarquer à M. le duc d'Orléans qu'il s'était trompé, et il ne négligea rien alors pour réparer ce moment d'humeur si éloigné de son caractère. Le roi a, dit-on, reçu M. le comte du Nord en ami, M. le duc d'Orléans en bourgeois, et M. le prince de Condé en souverain. Ceci n'est qu'une phrase. Rien n'a été plus splendide, plus digne de la magnificence d'une grande cour, que la fête du bal paré et l'opéra d'*Iphigénie en Aulide*, tel qu'il a été exécuté sur le beau théâtre de Versailles, le plus superbe et peut-être le seul beau monument d'architecture qui nous reste du règne de Louis XV. Les deux vases de la manufacture de Sèvres, dont le roi a fait présent à M. le comte du Nord, sont d'une grande beauté; et la toilette qui a été présentée à madame la comtesse du Nord de la part de la reine est du travail le plus fini et du meilleur goût. Cette toilette est toute en porcelaine, montée en or, fond bleu lapis, ornée de peintures dessinées d'après l'antique, et les pièces qui en étaient susceptibles garnies d'une bordure d'émail imitant la perle et les pierres fines. Le miroir, surmonté des armes de Russie et d'une draperie infiniment riche, est soutenu par les trois Graces; deux petits Amours se jouent à leurs pieds, et l'un, montrant la glace, a l'air de dire : Elle est plus belle encore. La sculpture qui décore les deux vases, en bronze doré d'or moulu, représente la marche de Silène et le triomphe de Bacchus.

La comtesse de Givry, de M. de Voltaire, n'avait pas encore été jouée à Paris; le succès qu'elle a eu cet hiver,

sur le petit théâtre de M. le comte d'Argental, a déterminé les Comédiens Italiens à la demander. C'est le mardi 4 qu'elle a été représentée, pour la première fois, sur leur théâtre. Le dénouement a paru faire assez d'effet; mais ce n'est pas sans peine qu'on s'est souvenu, pendant les deux premiers actes, des égards dus à la mémoire de l'auteur. Ce drame est en effet une des plus faibles productions de M. de Voltaire, un vrai drame, au style près, dont toutes les situations sont faibles et communes, quoique le sujet en soit fort romanesque et l'intrigue assez embrouillée. Le rôle de la Comtesse a été parfaitement bien rendu par madame Verteuil, et celui du Marquis par le sieur Granger, à qui, pour être un acteur très-distingué, il ne manque absolument qu'un œil (1) et des gestes moins maniérés, moins provinciaux; il a d'ailleurs la plus grande intelligence de la scène; sa voix est sonore et sensible, son jeu rempli de finesse, de chaleur et de vérité.

Sermon pour l'Assemblée extraordinaire de Charité, qui s'est tenue à Paris, à l'occasion de l'établissement d'une Maison royale de Santé, en faveur des Ecclésiastiques, prononcé par M. l'abbé de Boismont, l'un des Quarante de l'Académie Française, etc. Ce Sermon ne doit pas être confondu avec tant d'autres ouvrages de ce genre, c'est peut-être le chef-d'œuvre de M. l'abbé de Boismont, que les Oraisons funèbres de Louis XV et de Marie-Thérèse avaient déjà mis au rang de nos meilleurs orateurs. Si l'on ne trouve dans ses Discours ni les grands mouvemens de l'éloquence de Bossuet, ni la morale

(1) Le malheureux est borgne, et son œil de verre dissimule mal cette disgrace. (*Note de Grimm.*)

touchante de Massillon, ni l'élégance de Fléchier; si l'on n'y trouve, dis-je, aucun de ces caractères porté au plus haut degré, on les y retrouve peut-être tous au point où l'art peut les réunir, et les réunir avec intérêt. Lorsque M. l'abbé de Boismont cesse d'être éloquent, il tâche encore d'intéresser par des détails finement sentis, et supplée toujours pour ainsi dire au talent qui lui échappe à force d'esprit et de goût.

Quelque intéressant que soit le nouveau Discours de M. l'abbé de Boismont, il n'a pu désarmer ni la sévérité des prêtres, ni la critique intolérante de messieurs les philosophes. Les premiers l'ont accusé d'avoir eu beaucoup trop de ménagement pour la nouvelle doctrine; les autres ont eu bien plus de peine à lui pardonner d'avoir osé l'attaquer si vivement; aux yeux des uns, il a passé pour un fort mauvais chrétien; aux yeux des autres, pour un fort mauvais philosophe; mais cette double accusation ne suffirait-elle pas pour établir, aux yeux de l'homme impartial, la sagesse et la modération de ses principes?

Voici, par exemple, un morceau de son Discours qui pouvait, ce me semble, mettre tout le monde d'accord; hé bien, c'est un de ceux dont les deux partis ont été le plus révoltés: nous ne craignons point de le transcrire ici en entier.

« ..... Terminons cette scandaleuse guerre: assignez à Jésus-Christ son partage; vous lui avez ravi au milieu de nous une portion de son héritage, souffrez qu'il règne du moins sur les générations destinées encore à le connaître; laissez-leur nos fêtes, nos cérémonies, nos enseignemens, nos promesses, nos consolations; gardez pour vous l'espérance du néant; nous ne vous trouble-

rons point dans cette poussière éternelle où vous vous promettez de descendre; mais, s'il est un Dieu rémunérateur, s'il est une félicité sans mesure attachée à des vertus consacrées par une foi pleine et généreuse, ne nous l'enviez pas. Assez vaste est le champ de la politique et des arts! Portez-y vos talens et vos lumières, étendez les découvertes utiles, dirigez le commerce, unissez, éclairez les deux mondes; mais abandonnez-nous ce monde invisible que vous ne connaissez pas; mais ce peuple pauvre et languissant, qui souffre et qui gémit, pourquoi vous obstineriez-vous à lui disputer un Dieu pauvre et souffrant comme lui? Erreur pour erreur (vous me forcez à ce blasphème que ma foi désavoue, mais l'horreur même de cette supposition impie ne laisse aucune ressource à votre doctrine), ce que nous professons, ce que nous annonçons ne pénètre-t-il pas dans l'ame avec plus de charme et de douceur que toutes ces vaines déclamations que l'esprit d'indépendance accumule? Nos secours, nos remèdes ne sont-ils pas plus populaires, plus actifs, plus universels...? Ah! que les heureux se permettent de ne rien croire, je puis me rendre raison de ce délire; mais où sont-ils les heureux? Quelle horrible collection de misères que ce monde! Dans les conditions brillantes, que de joies fausses, que de désirs rongeurs, que de plaies sanglantes et désespérées! Si l'œil d'un philosophe perçait les replis de tous ces cœurs dont la surface est si calme et si riante, il en frémirait et voudrait peut-être y replacer lui-même le Dieu qu'on s'efforce aujourd'hui d'en arracher. Dans les conditions obscures, et surtout parmi cette foule d'indigens pour qui la Providence semble n'avoir balancé le malheur de naître que par l'espérance de mourir, si vous exilez

Dieu de l'univers, quel adoucissement peut rester à des peines renaissantes? Est-ce donc un si grand bien que d'ajouter au tourment de vivre la certitude de n'avoir rien à espérer? C'est pour cette portion d'hommes que nous invoquons votre pitié; laissez-nous les malheureux, vous n'avez d'autre présent à leur faire que le triste problème de je ne sais quel sombre avenir. Quelle attente pour des forçats courbés sous le poids de leurs chaînes! Nous, du moins, nous soulevons ces chaînes qui les accablent, nous en partageons le poids, nous le supportons avec eux; voilà le grand avantage de notre ministère, et c'est à ce titre, chrétiens auditeurs, que je ne crains point de réclamer ici, je ne dis pas seulement votre compassion, mais votre délicatesse et votre justice. »

Essais historiques et politiques sur les Anglo-Américains, par M. Hilliard d'Auberteuil, tome Ier, deux parties in-8° et in-4°. M. Hilliard d'Auberteuil est déjà connu par un ouvrage fort hardi sur l'état actuel de la colonie de Saint-Domingue (1). Ces nouveaux Essais ne sont guère qu'un extrait des gazettes et des papiers publics; mais cet extrait, étant écrit avec assez de chaleur et de rapidité, peut intéresser, du moins tant que nous n'aurons point d'ouvrage plus approfondi sur l'origine et sur les suites de cette grande révolution. Le premier livre donne une idée fort vague de la formation des Colonies anglaises de l'Amérique septentrionale, de leurs progrès et de leur gouvernement jusqu'en 1769 et 1770. Le second traite des premiers troubles de la Nouvelle-Angleterre, de l'acte du timbre et des premières voies de

(1) *Considérations sur l'état présent de la colonie française de Saint-Domingue*. Paris, 1776, 2 vol. in-8°.

fait jusqu'à l'interdit de Boston. Le troisième, de l'arrivée du général Gage, de la formation du congrès général, du bill du Canada, de la journée de Lexington. Le quatrième comprend tous les événemens de la guerre, depuis le commandement général donné à Washington jusqu'à l'ouverture de la campagne, en 1776. Le cinquième, les détails de l'expédition d'Arnold dans le Canada. Le sixième, tout ce qui s'est passé depuis le siège de Boston jusqu'à l'époque où le congrès déclara l'indépendance des treize États-Unis.

M. d'Auberteuil a cru devoir réchauffer de temps en temps la sécheresse de ses narrations par des exagérations plus oratoires que politiques, dont on pourrait citer des exemples fréquens; et ces déclamations sont d'autant plus ridicules que personne n'ignore que, si la guerre avec l'Amérique ou l'espérance de subjuguer les Colonies fut un délire du ministère anglais, ce délire fut partagé par la nation entière; elle ne pouvait se résoudre à renoncer à l'idée d'une domination qui flattait si vivement l'orgueil de sa puissance, et tout bourgeois de Londres voulait conserver le droit de dire *nos Colonies d'Amérique*, et celui de leur faire la loi, pour assurer mieux l'intérêt de son commerce.

CHANSON,

Par M. le chevalier D'AUBONNE.

Air d'*Albanèse* : Dans les champs de la victoire.

Dans les champs de l'Amérique
Qu'un guerrier vole aux combats,
Qu'il se mêle des débats

De l'empire Britannique :
 Eh ! qu'est qu'ça m' fait à moi ?
J'ai l'humeur si pacifique ;
 Eh ! qu'est qu'ça m' fait à moi
Quand je chante et quand je boi ?

Qu'un grand-duc de Moscovie
Vienne ici superbement,
Que le Saint-Père humblement
S'en retourne en Italie :
 Eh ! qu'est qu'ça m' fait à moi ?
Tout change ainsi dans la vie ;
 Eh ! qu'est qu'ça m' fait à moi
Quand je chante et quand je boi ?

Que folles de leur coiffure,
Nos charmantes de la cour
Imaginent chaque jour
De quoi gâter la nature :
 Eh ! qu'est qu'ça m' fait à moi ?
Lise est si bien sans parure !
 Eh ! qu'est qu'ça m' fait à moi
Quand je chante et quand je boi ?

Que la troupe de Molière
Quitte le Louvre à grands frais,
Pour essuyer nos sifflets
Dans la vaste bonbonnière (1) :
 Eh ! qu'est qu'ça m' fait à moi ?
Je suis assis au parterre ;
 Eh ! qu'est qu'ça m' fait à moi
Quand je chante et quand je boi ?

Que tout Paris encourage
L'auteur du bateau volant,
Qui promet qu'au firmament

(1) La salle de l'Odéon.

Nous irons en équipage (1):
  Eh! qu'est qu'ça m' fait à moi?
Je ne suis pas du voyage;
  Eh! qu'est qu'ça m' fait à moi
Quand je chante et quand je boi?

La reprise des *Philosophes* n'a pas mieux réussi aux Comédiens que celle des *Tuteurs* et de *l'Homme dangereux;* elle n'a eu que cinq ou six représentations peu suivies, et dont la première, donnée le jeudi 20, a été fort orageuse. On avait supporté avec une indulgence assez bénévole la plupart des traits lancés contre la philosophie et les philosophes; mais, au moment où Crispin arrive à quatre pattes, l'indignation de voir insulter ainsi les mânes de Jean-Jacques fut portée au plus haut degré: on peut défier tous les parterres debout de manifester jamais leur sentiment avec plus d'énergie et de violence que ne le fit celui-ci tranquillement assis, et même ce jour-là fort à l'aise, les bancs n'étant pas à moitié remplis: cette observation ne nous a pas paru indigne d'être remarquée, beaucoup de gens ayant présumé, non sans quelque apparence de raison, que le parterre assis aurait beaucoup moins de liberté que le parterre debout. Il est vrai que ce grand mouvement, après avoir forcé les Comédiens à se retirer et à baisser

(1) On trouve dans les *Mémoires de Bachaumont*, à la date des 26 mars et 6 mai 1782, de très-longs détails sur le projet d'un cabriolet volant qui devait être en même temps un bateau insubmersible, et à l'aide duquel son inventeur, nommé Blanchard, se proposait de faire dans les airs trente lieues par heure. La ville et la cour, les princes eux-mêmes couraient voir les préparatifs de Blanchard. C'était un essai d'aérostat; Montgolfier fit à Annonay, le 5 juin 1783, la première expérience heureuse d'un ballon, et la renouvela à Paris le 27 août suivant.

la toile, ne fut pas de longue durée; on laissa croire quelques momens aux spectateurs que la pièce était tombée tout de bon; on félicitait déjà messieurs les philosophes d'avoir encore à l'ombre de ce pauvre Jean-Jacques l'obligation de la justice qu'on venait de faire de leur détracteur; mais une partie du public s'étant dispersée, tandis que les enthousiastes du citoyen de Genève exhalaient encore leur indignation dans les corridors ou dans les foyers, on se hâta de relever la toile et de reprendre la pièce à l'endroit où l'on avait été obligé de l'abandonner, avec la seule attention de faire entrer Crispin sur ses deux pieds. Ce changement ne réparait guère l'impertinence de la scène, il y eut encore des murmures assez vifs; mais, grace à la présence d'un petit détachement des Gardes françaises, posté fort habilement dans l'intervalle au parterre, la pièce fut achevée; elle le fut tant bien que mal, et la curiosité, excitée par cet événement, attira même plus de monde à la seconde représentation qu'à la première; cependant, comme nous l'avons déjà dit, cet empressement n'a point eu de suite. Pour être bien écrite, la pièce n'en est pas moins froide; une partie des écrivains qui y sont désignés ne sont plus, d'autres ont depuis consolé la haine et l'envie d'une autre manière, et ce fameux dénouement, où l'auteur s'obstine à voir une situation extrêmement comique, n'a paru qu'une caricature insipide et révoltante. On sait qu'aux premières représentations de l'ouvrage, en 1760 (1), cette scène eut un assez grand succès; mais Rousseau n'avait pas alors autant de disciples qu'aujourd'hui, ni des adorateurs aussi fanatiques: la pantomime de Préville, qui a trouvé bon de laisser le rôle à

(1) Voir tome II, page 398.

Dugazon, pouvait rendre aussi ce jeu de théâtre plus gai, plus piquant. Quoi qu'il en soit, la facétie a déplu cette fois-ci universellement, et quelques manœuvres qu'ait employées l'Aristophane Palissot pour la faire reprendre, il n'a pu y réussir.

Le Déserteur de M. Mercier, représenté, pour la première fois, sur le théâtre de la Comédie Italienne, le mardi 25, est imprimé depuis si long-temps, et il a été joué si souvent sur tous les théâtres de la province, que nous nous dispenserons d'en faire ici l'analyse. Il suffira de dire que ce drame a eu le même succès à Paris que partout ailleurs, et il est bien à présumer que les principaux rôles du moins n'ont jamais été mieux rendus qu'ils ne le sont par madame Verteuil et par le sieur Granger. Quelque romanesque que soit le fonds de cet ouvrage, quelque dépourvus de vraisemblance et de goût qu'en soient souvent la conduite, les incidens et le style, on ne peut nier qu'il ne soit rempli de situations fortes et touchantes, en général du plus grand effet. Si l'enchaînement de tant de situations vraiment dramatiques était plus naturel, si les scènes étaient tout ce que le poète en voulait faire, si à la vérité du sentiment qu'elles devaient inspirer il n'avait pas substitué trop souvent de vaines déclamations d'une morale ampoulée et d'un héroïsme bourgeois; en un mot, si la maladresse du poète ne détruisait pas souvent elle-même une partie de l'illusion, ce spectacle serait en vérité trop déchirant, l'effet n'en serait pas supportable.

Fabliaux, ou Contes du douzième et du treizième siècles, traduits ou extraits d'après plusieurs manuscrits

du temps, avec des notes historiques et critiques, et les imitations qui ont été faites de ces Contes depuis leur origine; par M. Le Grand; nouvelle édition, cinq petits volumes in-12. Cette nouvelle édition est augmentée d'une diatribe contre les troubadours, où l'auteur répond aux critiques de la proposition avancée dans la préface de la première édition, que *la Nature semblait avoir départi spécialement au Nord les dons éminens du génie.* Il veut bien convenir que le midi de la France a produit quelques hommes célèbres; mais il cherche à prouver, par une nouvelle énumération, que *toutes les provinces troubadouresques ensemble n'ont pas à citer un poète du premier rang.* Rien n'est plus propre à favoriser cette opinion que l'ennuyeuse *Histoire des Troubadours* de M. l'abbé Millot.

Poésies fugitives de M. Lemierre, de l'Académie Française, un volume in-8°. La plupart des pièces de ce recueil sont déjà connues; on y trouve une grande inégalité, des vers dignes d'Horace et de Chaulieu, et des pièces entières dont on serait tenté de faire honneur à la muse de MM. Fardeau et Du Coudray. Il en est bien peu cependant, dans le nombre même des plus négligées, qui n'aient un coin d'originalité assez piquant, quelques traits d'un caractère vraiment poétique. Le malheur de M. Lemierre, eût dit madame de La Fayette, est d'avoir le goût si fort au-dessous de son esprit et de son talent. Pour mériter d'être mis au nombre de nos plus grands poètes, il ne lui a manqué qu'une oreille plus délicate, un goût plus sévère, un travail plus fini.

JUILLET.

Paris, juillet 1782.

Nous ne sommes point pressés de parler des *Confessions* de J.-J. Rousseau; des ouvrages de ce genre n'ont pas besoin d'être annoncés, ils le sont assez, même avant d'avoir paru. Ce qu'on peut être curieux de trouver à ce sujet dans nos Feuilles, c'est un compte fidèle de la sensation que ces ouvrages ont faite, et c'est la tâche que que nous allons essayer de remplir avec toute l'impartialité dont nous osons faire profession, en dépit de l'influence qui semble attachée au métier de journaliste.

Ce n'est que la première partie des *Confessions* de Jean-Jacques dont il s'agit; la seconde ne doit paraître que l'an 1800; mais, puisqu'il en existe très-sûrement, soit en France, soit en Suisse, deux ou trois copies autographes, il est bien permis de compter sur quelque hasard ou sur quelque infidélité qui se dispose à satisfaire un peu plus tôt notre curiosité. Cette première partie a paru telle que l'auteur l'avait faite, à quelques petites anecdotes près, que la pudeur de messieurs les éditeurs a cru devoir supprimer; de ce nombre sont l'Histoire du moine qui, à Turin, voulait le faire servir à ses goûts infames dans l'hospice des catéchumènes, et quelques détails trop naïfs de son roman avec la petite demoiselle Goton. A tout cela la postérité n'a pas perdu grand'-chose.

S'il en faut croire les gens de lettres, surtout messieurs nos philosophes, ce qui eût été plus sage, c'eût

été de supprimer le livre en entier. Tout leur en paraît pitoyable ; à peine daignent-ils faire grace au style de deux ou trois morceaux sur les femmes et sur la campagne, où l'on ne peut guère se dispenser de trouver des peintures assez fraîches, romanesques à la vérité, mais avec quelque reste d'éloquence et de chaleur. « Comment, ajoutent ces messieurs, comment imaginer qu'un homme fasse un livre dont l'effet le plus sûr est de le déshonorer lui-même? Ce projet cependant ne peut lui avoir été inspiré que par l'orgueil le plus fou, le plus révoltant. Quel intérêt pouvait-il supposer qu'on aurait de savoir que Jean-Jacques éprouvait, dans son enfance, une volupté délicieuse à recevoir le fouet de la belle main de mademoiselle Lambercier; que le charme de cette sensation lui laissa des goûts qu'il conserva toute sa vie, et que sa chaste timidité ne lui permit malheureusement jamais de satisfaire à son gré ; qu'en apprentissage chez un graveur, il volait avec assez d'adresse des pommes au fond d'une dépense, ou pissait ingénieusement dans la marmite de sa voisine?... Importe-t-il plus à ses lecteurs de savoir qu'il fut laquais à Turin, et qu'il se reprocha toute sa vie d'avoir accusé la servante de la maison où il était, du vol qu'il y fit de je ne sais quel ruban d'argent? que, précepteur à Lyon, il faisait semblant d'avoir gâté du bon vin d'Arbois dont on lui avait confié le soin, pour le boire à son aise en son petit particulier? que sa sublime amie madame la baronne de Warens, avec un caractère sensible, un tempérament froid, partageait tranquillement ses faveurs entre lui et son jardinier, Claude Anet? qu'à la mort de ce pauvre Claude Anet, il fut ravi d'hériter d'un bel habit noir dont leur patrone venait de gratifier peu de

temps auparavant le défunt? qu'au retour d'un petit voyage en Provence, il se vit bientôt remplacé lui-même dans les bonnes graces de la sensible baronne, par Courtille, un garçon perruquier, dont il consentit à demeurer le mentor et l'ami, mais dont, par un excès de délicatesse que la bonne dame dut trouver fort déplacé, il ne voulut jamais être le rival, etc. »

Hé bien, oui, Messieurs, toutes ces sottises, toutes ces inepties occupent une grande partie des *Confessions* de Jean-Jacques; celles que vous n'avez point rappelées ne valent peut-être guère mieux, à la bonne heure, nous en conviendrons; mais en sera-t-il moins vrai qu'avec ce fonds, tel qu'il est, J.-J. Rousseau a fait un livre qu'on lit avec intérêt, qu'on se plaît même à relire, malgré le mépris, malgré le dédain avec lequel vous avez affecté d'en parler, malgré l'ordre exprès que vous aviez donné à tous les journaux qui vous sont dévoués de n'en faire aucune mention, ni en bien ni en mal? On ose, Messieurs, vous défier tous de hasarder un essai de ce genre, et de le faire avec le même succès, quelque puissant que soit l'ascendant de la philosophie, et celui des grands talens que vous lui avez consacrés.

« J'ai entendu parler, disait M. Watelet, d'un cuisinier du Régent qui s'avisa un matin de prendre ses vieilles pantoufles, de les hacher bien menu, et d'en faire un ragoût que toute la cour trouva délicieux; » c'est à peu près l'essai que Jean-Jacques a voulu faire dans ses *Confessions*, et ce tour de force ne lui a guère moins bien réussi. Il fallait en effet tout le courage du philosophe de Genève pour concevoir le projet d'une telle entreprise, et toute la magie de son talent pour en rendre l'exécution intéressante; mais il y a lieu de croire que,

si le charme du style était le seul mérite de ce singulier ouvrage, il n'attacherait pas autant qu'il le fait, surtout à une seconde lecture.

En convenant que ces Mémoires sont remplis de disparates, d'extravagances, de minuties, de platitudes, si vous voulez même, de faussetés (nous en pourrons citer une à la fin de cet article), il serait difficile de n'y pas reconnaître du moins l'intention que l'auteur a eue de se montrer à ses lecteurs tel qu'il fut, ou tel qu'il se crut de bonne foi; et avec cette intention il est une sorte d'intérêt dont l'ouvrage ne saurait manquer; la manière dont un homme comme Rousseau se rend compte à lui-même de ses plus secrets sentimens, de la première origine de toutes ses pensées et de toutes ses affections, quelque défectueuse qu'elle soit et quelques préventions qui puissent s'y mêler, offrira toujours une instruction assez utile sur l'art de nous observer nous-mêmes, et de pénétrer jusqu'aux ressorts les plus cachés de notre conduite et de nos actions. Malgré la différence qu'il peut y avoir entre les hommes à certains égards, ils se ressemblent si fort à tant d'autres, que l'on peut bien assurer que l'homme qui s'est le mieux observé lui-même est sans doute aussi celui qui connaît le mieux les autres. Que de scènes intéressantes, que de sensations oubliées et de notre enfance et de notre première jeunesse, la lecture de ces Mémoires ne rappelle-t-elle point à notre souvenir! et quel est l'homme assez malheureux pour ne pas sentir le charme attaché au plaisir d'en retrouver la trace, et de se dire à soi-même avec le poète des *Fastes* :

Jours charmans, quand je songe à vos heureux instans
Je pense remonter le fleuve de mes ans,

Et mon cœur enchanté, sur sa rive fleurie
Respire encor l'air pur du matin de la vie?

Quelle vérité, quelle fraîcheur et quelle vivacité de pinceau dans l'histoire du grand noyer de la terrasse de Bossey, dans la peinture de sa première entrevue avec madame de Warens, dans celle de ses timides et infortunées amours pour la belle marchande de Turin; dans le récit des brillantes espérances fondées sur les merveilles d'une fontaine de Héron; dans les aveux naïfs de son engouement pour l'ami Bâcle, et, quelques années après, pour le sémillant Venture de Villeneuve; dans le récit si simple et si séduisant de l'heureuse soirée de Tonne, entre mademoiselle Galley et son amie, etc.? Quel excellent portrait que celui de M. le juge-mage Simon! Le roman de Scarron n'en a point de plus comique; ce qui ne l'est pas moins sans doute, c'est la désastreuse histoire du concert de Lausanne et la rencontre de l'Archimandrite de Jérusalem. Un tableau plus charmant encore est celui de cette nuit passée, à la belle étoile, dans la niche d'un mur de terrasse, près de Lyon, après laquelle il ne restait plus au pauvre Jean-Jacques que deux pièces de six blancs; ce qui ne l'empêchait point d'être de bonne humeur, et d'aller gaiement chercher son déjeuner en chantant, tout le long du chemin, une cantate de Batistin; bonne cantate qui lui valut plus d'un excellent dîner, et qui rétablit pour quelque temps sa petite fortune. Son séjour aux Charmettes offre non-seulement une foule de peintures champêtres remplies de grace et de sensibilité; on y suit encore avec intérêt la marche de ses études et les premiers développemens de son génie et de ses pensées. On se repose de cette partie plus sérieuse de l'ouvrage en l'accompagnant dans

son voyage à Montpellier, où, sous le nom anglais de M. Dudding, il fut un peu moins sot dans ses galanteries qu'il ne l'avait été jusqu'alors sous le sien. La dame qui voulut bien se charger de lui donner des leçons dont il avait si grand besoin n'est désignée que sous le nom de N***; nos Mémoires secrets nous ont révélé que c'était une dame de Nicolaï. Pourquoi le laisser ignorer à la postérité? « C'est près d'elle, dit-il, que je m'enivrai des plus douces voluptés. Je les goûtai pures, vives, sans aucun mélange de peines; ce sont les premières et les seules que j'aie ainsi goûtées, et je puis dire que je dois à madame N*** de ne pas mourir sans avoir connu le plaisir. » Un si grand service rendu à un des sages de nos jours était bien fait, ce me semble, pour consacrer son nom à la mémoire des siècles à venir.

Il est sans doute assez vraisemblable que Jean-Jacques s'est permis plus d'une fois d'orner le récit de ses aventures de tous les agrémens dont il a pu le croire susceptible; mais ce qui nous persuade au moins que, s'il n'a pas toujours été exactement vrai, il a presque toujours été parfaitement sincère, c'est que, sans paraître le chercher, il ne dit presque rien des circonstances de sa vie, des dispositions particulières de son enfance et de sa première jeunesse, qui ne serve à expliquer très-naturellement toutes les bizarreries et toutes les inconséquences connues de son caractère et de sa manière d'être.

Le développement de ses passions fut excessivement précoce et celui de sa raison fort lent. A huit ans, il avait lu tous les romans, et cette lecture lui avait donné une intelligence unique à son âge sur les passions. « Je n'avais, dit-il, aucune idée des choses, que tous les sentimens m'étaient déjà connus. Je n'avais rien conçu, j'a-

vais tout senti. Ces émotions confuses que j'éprouvai coup sur coup n'altéraient point la raison que je n'avais point encore; mais elles m'en formèrent une d'une autre trempe, et me donnèrent de la vie humaine des notions bizarres et romanesques, dont l'expérience et la réflexion n'ont jamais bien pu me guérir. »

A vingt-cinq ans, il n'avait fait encore aucune étude suivie. Livré entièrement à ses propres forces, il était réduit à chercher seul la route des connaissances qu'il désirait d'acquérir. Voici de quelle manière il caractérise lui-même la trempe originale de son esprit et de son génie. « Cette lenteur de penser, jointe à cette vivacité de sentir, je ne l'ai pas seulement dans la conversation, je l'ai même seul et quand je travaille. Mes idées s'arrangent dans ma tête avec la plus incroyable difficulté. Elles y circulent sourdement; elles y fermentent jusqu'à m'émouvoir, m'échauffer, me donner des palpitations; et au milieu de toute cette émotion je ne vois rien nettement; je ne saurais écrire un seul mot, il faut que j'attende. Insensiblement ce grand mouvement s'apaise, ce chaos se débrouille, chaque chose vient se mettre à sa place, mais lentement, et après une longue et confuse agitation. N'avez-vous pas vu quelquefois l'Opéra en Italie? dans les changemens de scène, il règne sur ces grands théâtres un désordre désagréable, et qui dure assez longtemps; toutes les décorations sont entremêlées; on voit de toutes parts un tiraillement qui fait peine; on croit que tout va renverser. Cependant peu à peu tout s'arrange, rien ne manque, et l'on est tout surpris de voir succéder à ce long tumulte un spectacle ravissant. Cette manœuvre est à peu près celle qui se fait dans mon cerveau quand je veux écrire. Si j'avais su premièrement

attendre, et puis rendre dans leur beauté les choses qui se sont ainsi peintes, peu d'auteurs m'auraient surpassé...

« Non-seulement les idées me coûtent à rendre, elles me coûtent à recevoir. J'ai étudié les hommes, et je me crois assez bon observateur. Cependant je ne sais rien voir de ce que je vois; je ne vois bien que ce que je me rappelle, et je n'ai de l'esprit que dans mes souvenirs. De tout ce qu'on dit, de tout ce qu'on fait, de tout ce qui se passe en ma présence, je ne sens rien, je ne pénètre rien. Le signe extérieur est tout ce qui me frappe; mais ensuite tout cela me revient; je me rappelle le lieu, le temps, le ton, le regard, le geste, la circonstance: rien ne m'échappe. Alors sur ce qu'on a fait ou dit, je trouve ce qu'on a pensé, et il est rare que je me trompe..... »

Le besoin auquel il fut exposé pour ainsi dire au sortir de son enfance, les durs traitemens qu'il éprouva dès sa plus tendre jeunesse après avoir commencé à être élevé avec une grande douceur, la vie errante et vagabonde qu'il mena depuis l'âge de quinze ans, le contraste perpétuel des idées romanesques qui avaient séduit de si bonne heure son imagination, avec toutes les peines et toutes les humiliations auxquelles il fut si long-temps en butte, ces causes réunies durent sans doute aigrir son caractère, irriter sa sensibilité, rendre son humeur ombrageuse et susceptible.

Il s'est peint lui-même, dans plusieurs endroits de ses Mémoires, avec de grandes dispositions pour l'ingratitude; mais ce vice chez lui semble tenir bien moins à un cœur dépravé qu'aux noires préventions que lui avaient inspirées ses malheurs contre toute la nature humaine: ces préventions furent portées enfin à un excès qui le

rendit véritablement fou. Les germes d'une si triste folie se trouvent déjà dans ses *Confessions;* mais on les voit se développer d'une manière plus affligeante encore et dans ses *Promenades du Rêveur solitaire*, et dans l'ennuyeux rabâchage des Dialogues qu'il a intitulés *Rousseau juge de Jean-Jacques*, ou Jean-Jacques juge de Rousseau.

La fausseté que nous avons promis de relever à la fin de cet article, la voici : Rousseau, en parlant du projet d'un voyage à pied en Italie avec MM. Diderot et Grimm, ajoute : « Tout se reduisit à vouloir faire un voyage par écrit, dans lequel Grimm ne trouvait rien de si plaisant que de faire faire à Diderot beaucoup d'impiétés et de me faire fourrer à l'Inquisition à sa place... » Cela est sans doute assez gai; mais il nous est bien prouvé que jamais plaisanterie n'a été plus injustement défigurée : le fait est que, dans le roman de ce voyage où M. le baron d'Holbach jouait un grand rôle, c'était à lui que devait arriver le premier malheur. Il était arrangé qu'il tomberait dans un trou en prêchant la prudence à son ami Diderot; que celui-ci se ferait mettre à l'Inquisition à Rome, Rousseau sous les plombs à Venise, et que M. Grimm, désespéré de l'infortune de ses trois amis, en perdrait la raison, et serait enfermé dans l'Hôpital des fous à Turin. Voilà la seule version véritable, et l'on nous saura gré, sans doute, des recherches que nous avons faites pour la rétablir dans toute son intégrité.

Au reste, Jean-Jacques n'est pas le seul homme célèbre qui ait eu la fantaisie de se confesser à la postérité. Saint Augustin en avait donné l'exemple, à sa manière, dans ses *Confessions;* Cardan, le subtil Cardan, l'avait imité dans son livre *De Vitâ propriâ*, ouvrage plein de folie

et de superstition, mais où l'on trouve pour le moins autant de naïvetés, autant d'aveux secrets, autant de menus détails très-intérieurs et très-bizarres, que dans les Mémoires de Rousseau. L'article le plus attendrissant des Confessions du médecin de Pavie est celui où il déplore la maligne influence de son étoile, qui, pendant les dix plus belles années de sa vie, de vingt à trente, le rendit absolument incapable de jouir d'aucune femme, et l'obligea même encore, à soixante-quatorze ans, de se ménager trop à cet égard pour ne pas beaucoup affaiblir son estomac : *Veneri neque immoderatè incubui... nunc manifestè ventriculum labefactat.* Cardan et saint Augustin avouent, comme Jean-Jacques, leur goût naturel pour le vol. Il y a des aveux plus extraordinaires encore dans les *Aventures du sieur d'Assoucy*, écrites par lui-même; livre assez rare, mais assez mauvais pour mériter de l'être (1). Une Confession plus étonnante et sûrement beaucoup plus instructive et beaucoup plus agréable que toutes celles dont nous venons de parler, n'est-ce pas celle que le cardinal de Retz a faite dans ses *Mémoires*, et qu'il y a faite si facilement, avec tant de naturel, tant de simplicité, qu'il ne paraît pas même avoir songé à ce qu'il en aurait pu coûter à tout autre qu'à lui pour faire et pour dire les mêmes choses. « Conçoit-on, dit le président Hénault en parlant des *Mémoires* du Cardinal, qu'un homme ait le courage ou plutôt la folie de dire de lui-même plus de mal que n'en eût pu dire son plus grand ennemi ? » L'amour-propre a toujours ce courage lorsqu'il est sûr de l'impression qui pourra le dé-

(1) *Les Aventures de Monsieur d'Assoucy*; Paris, 1667, 2 vol. in-12. En 1669 le même fit paraître *les Aventures d'Italie de Monsieur d'Assoucy*, Paris, in-12.

dommager du sacrifice qu'il semble faire de lui-même, et c'est l'idée qui a sans doute encouragé la sincérité de tous ceux qui se sont avisés d'écrire leur propre histoire.

Vers pour le chien de madame de La Reynière, offrant une veste à M. de La Reynière le jour de sa fête, par M. l'abbé Arnaud.

Tu dois peu chérir les Anglais,
Le beau nom de Mylord te déplairait peut-être;
Et, pour te bien prouver que je suis né Français,
J'ai pris l'habit d'un petit-maître.
De l'amitié je suis l'ambassadeur;
Fidèle comme ma maîtresse,
Je porte à tes genoux nos vœux pour ton bonheur,
Et le tribut de sa tendresse.
Pour me donner l'air grave on n'a négligé rien;
De mon habit pardonne l'imposture,
D'un homme en vain j'ai la parure;
Je sens auprès de toi battre mon cœur de chien.

ÉPIGRAMME.

Frusteau, barbouilleur de tavernes,
De plus en plus se négligeant,
Produit par jour cent balivernes
Qui lui produisent peu d'argent.
On ne sait point s'il aspire à la gloire;
Mais ce qu'on sait par des rapports très-sûrs,
C'est que son nom se lit sur tous les murs,
Hormis sur ceux du Temple de Mémoire.

Fragment d'une Lettre de madame la baronne d'Erlach à madame de Vermenoux.

De Berne, le 4 juillet 1782.

— Il n'était pas difficile de deviner que Genève serait pris; mais, pour imaginer qu'après avoir rompu les ponts, placé quarante-cinq pièces de canon sur les remparts, dépavé la ville, établi des hôpitaux, tout cela finirait par tirer des coups de fusil aux étoiles, il fallait un peu de pénétration; et ce qu'il y a d'admirable, c'est que tous ces Césars étaient constamment sur les remparts à regarder travailler, à ouvrir la tranchée, et à établir des retranchemens. On dirait qu'ils n'avaient d'autre bût que d'écrire un livre sur la tactique, et qu'ils ont fait venir les maîtres chez eux. Ils pourront à présent traiter la partie des garnisons; ils en ont une franco-berno-piémontaise, et l'on va s'occuper à leur donner une forme de gouvernement plus propre à maintenir leur tranquillité et celle de leurs voisins. Ceux qui m'ont paru le plus à plaindre sont les otages, dont le sort a été affreux pendant leur détention. Nous avons appris hier toutes ces nouvelles. Notre Conseil souverain s'est assemblé, et l'envoyé a commencé par dire : *Post tenebras lux.* C'est la devise de Genève, et c'était le moment de la rappeler. Il faut espérer que ce jour qui leur est rendu sera désormais sans nuage, et que le passé leur servira de leçon. Mais, dites-moi, ma chère cousine, de quel parti étiez-vous? J'entends avant la barbarie du 8 avril; car depuis il n'y avait pas moyen de balancer. Pour moi, j'avais tant entendu parler pour et contre, que j'étais presque réduite à la neutralité, et rien ne me gêne da-

vantage. J'admire fort le vénérable équilibre ; mais il est impossible de le conserver ; il faut que mon petit suffrage se glisse dans un des bassins ; il est vrai qu'il est si léger qu'on ne s'en aperçoit pas. J'étais donc dans un grand embarras. On accusait les négatifs d'avoir traité les autres avec mépris, et de tous les torts c'est le moins pardonnable et le moins pardonné dans une République ; d'un autre côté, les représentans, en criant à l'oppression, commençaient à opprimer. Convainçue de l'un et de l'autre, je me trouvais dans ce triste équilibre, et je m'y tenais avec la mauvaise grace d'un débutant sur la corde, et qui a peur de tomber. Enfin me voilà les pieds par terre, et je jouis de la sûreté de cette position.... Ma chère cousine, je vous parle trop de Genève ; je fais comme les plaideurs qui ne s'occupent que de leurs procès, et qui plaident avec la patience des auditeurs ; je crains d'avoir abusé de la vôtre, et je ne vois pas de meilleur moyen de faire taire mes scrupules que de vous parler bien vite de ma tendre et sincère amitié..., etc.

Recueil d'Épitaphes sérieuses, badines, satiriques et burlesques, par M. D. L. P.; deux volumes in-12. Il faut dire de ce Recueil ce qu'on a déjà dit de tant d'autres ; quelques pièces vraiment précieuses, beaucoup de médiocres, un bien plus grand nombre de mauvaises. Le tort le plus réel de celui-ci est d'être de M. de La Place, qui, ayant fait lui-même beaucoup d'épitaphes, s'est cru obligé, par un excès de tendresse paternelle, de les y conserver toutes ; elles occupent presque un tiers de son volumineux Recueil ; et de toutes celles-là il n'y en a pas quatre, en conscience, qui ne soient détestables.

Stances à mademoiselle Cléophile, ci-devant danseuse en double de l'Académie royale de Musique (1), *par M. de La Harpe, l'un des Quarante.*

L'inconstance et l'artifice
Partout remplaçaient l'amour :
Toujours soumis au caprice,
Son pouvoir était d'un jour.
« Mes feux, dit-il, vont s'éteindre :
Ils devaient tout animer.
Que les mortels sont à plaindre!
Ils ne savent plus aimer. »

Pour prévenir cet outrage,
Il épuise ses efforts
Sur le plus charmant ouvrage
Qu'embellissent ses trésors.

(1) Il y a quelques années, une des plus agréables sultanes du sérail de M. le prince de Soubise. Une maladie trop cruelle l'ayant réduite dans un état aussi déplorable que celui où se trouva la jolie suivante de l'auguste Cunégonde, grace au cordelier son confesseur, elle fut obligée de renoncer au Théâtre. Échappée enfin au plus affreux fléau du meilleur des mondes, elle n'y a perdu, dit-on, qu'une partie du palais et de la luette; aujourd'hui l'on sait se passer de tout cela. Quoi qu'il en soit, on ne saurait douter des charmes qui lui restent, en voyant l'illustre auteur de ces vers s'enchaîner si publiquement à son char. Il en est épris comme pourrait l'être un jeune homme de quinze ans, et s'affiche partout avec elle aux promenades, à la Redoute, au spectacle, à l'Académie même, au grand scandale des lettres, de la philosophie, et surtout de tant d'honnêtes bourgeoises qui se croyaient jusqu'ici de véritables Aspasies, en honorant ce grand homme de leurs bontés. Quelle humiliation en effet pour ces bonnes dames d'apprendre que l'ingrat, en aimant une petite danseuse sans principes, sans métaphysique ni dans la tête, ni dans le cœur, les oublie si parfaitement, qu'il croit n'avoir jamais aimé...! Eh! Mesdames, ne l'avait-il pas dit lui-même dans son *Molière à la nouvelle salle?*

Après les goûts usés viennent les fantaisies;
On cherche les Laïs après les Aspasies;
Et de la nouveauté l'invincible désir
Aime plus à changer qu'il ne songe à choisir. (*Note de Grimm.*)

Or, jugez s'il est habile,
L'enfant maître des humains :
Vous voyez dans Cléophile
Le chef-d'œuvre de ses mains.

Lui-même avec complaisance
Vit son prodige nouveau ;
Les Graces, à sa naissance,
Entourèrent son berceau.
Le Dieu dit : « Je suis tranquille,
Rien ne peut plus m'alarmer ;
Quand ils verront Cléophile,
Ils voudront encore aimer. »

Quelle grace enchanteresse
Dans ses traits, dans son esprit!
Elle charme, elle intéresse
Elle attache, elle ravit.
Le cœur le plus indocile
Contre elle ose en vain s'armer ;
Un regard de Cléophile
Est un ordre de l'aimer.

Quoiqu'Amour m'ait dans ses chaînes
Engagé plus d'une fois,
Quoiqu'Amour, malgré ses peines,
M'ait fait adorer ses lois ;
Par une erreur trop facile
Dans un cœur bien enflammé,
Je crois près de Cléophile
N'avoir pas encore aimé.

Je veux, à ses lois fidèle,
Ne chanter que mon ardeur.
Dieux! que ma muse n'est-elle
Aussi tendre que mon cœur!

Ma voix, à l'amour docile,
N'a qu'un refrain à former:
J'aime, j'aime Cléophile,
Et ne vis que pour l'aimer.

Le Chardonneret en liberté,

Fable attribuée à M. le duc de Nivernois.

Un beau chardonneret venu du Canada
(On fait cas surtout de ceux-là
Pour la simplicité de leur noble plumage (1)
D'une dame de haut parage
Était l'esclave. Bon! c'était pis que cela:
Le pauvre oiseau vivait enchaîné dans sa cage,
Payant par mille efforts d'adresse et de courage
Ce qu'à tous les oiseaux la nature donna,
Le boire et le manger (2). Un jour il s'échappa.
Le voilà sur un arbre; on crut pouvoir l'y prendre.
Chacun dans le jardin se hâte de descendre.
Les plus sages disaient: *Voilà l'oiseau perdu.*
La dame imprudemment ordonne de lui tendre
Le lien qu'il avait rompu.
Bel appât! franchement cette dame était folle.
Il s'envola plus loin. « Eh bien, que mes gens
Tâchent de l'engager à revenir céans,
Et je lui donne ma parole
Qu'il sera libre désormais. »
—« Libre! eh! ne l'est-il pas?» dit l'un d'entr'eux encore,
« Essayons cependant.....; » mais ce fut sans succès.
— « J'ai, répondit l'oiseau, ce que tu me promets:

(1) « Le chardonneret du Canada, dit M. Valmont de Bomare dans son *Dictionnaire d'Histoire naturelle*, ressemble beaucoup à un serin dont la queue, les ailes et la tête seraient noires. » (*Note de Grimm.*)

(2) Des oiseliers sans pitié dressent, pour le vendre mieux, le chardonneret à tirer deux seaux qui contiennent son eau et sa graine, et qui sont suspendus à une poulie dans une cage ouverte où il est attaché à une chaîne.
(*Note de Grimm.*)

A ta dame il faudrait quelques grains d'ellébore.
Qu'ai-je besoin de ses bienfaits?
Sers-la, toi, c'est ton lot, rampe sous sa puissance.
Moi, je chéris l'indépendance,
Et vivent les chardonnerets!
Une fois hors de cage, ils n'y rentrent jamais. »
D'un tableau qui paraît choquer la vraisemblance,
Permis à qui voudra de s'appliquer les traits.
Sur le nom de la dame on voit que je me tais :
Honni soit donc *qui mal y pense.*

Vers impromptus à madame de Vermenoux, qui se plaignait de ce qu'on n'avait point songé à célébrer sa fête; elle avait été fort malade peu de jours auparavant.

Pour célébrer la fête de Germaine
J'invoquais tous mes Dieux, les Muses et l'Amour,
Les Arts et l'Amitié. Tous m'ont dit tour à tour :
Sa fête, c'est la mienne;
Mais Germaine a souffert; pour chanter ce beau jour,
Il est encor, hélas! trop voisin de ma peine.

Lettre de M. Moultou sur la dernière révolution de Genève.

« Oui, Monsieur, le sort de Genève est triste, et il eût été bien facile de prévenir tant de malheurs; mais les hommes... les chefs de parti... Si ceux qui ont dirigé les nôtres ne sont pas également coupables, ils ont été également passionnés et imprudens. Comment n'ont-ils pas prévu ce qui arrive? Depuis deux ans, je jugeais ces affaires désespérées, et j'avais cherché à la campagne le repos et la paix. Qu'il s'en faut que je les y aie trouvés!

Non, jamais je ne passerai des jours plus cruels que les derniers qui ont lui sur cette malheureuse République. C'est un vrai miracle de la Providence que les Génevois aient renoncé à une défense inutile, qui les aurait immortalisés et perdus. Ils en avaient pris, à la face de l'Europe, l'engagement solennel; ils avaient déclaré que des hommes libres pouvaient être détruits, non soumis, et, après un tel langage, la seule ressource qui reste à un peuple plein de courage et d'honneur, c'est de périr. Aussi qui jugerait le peuple de Genève d'après les derniers événemens, s'en ferait une bien fausse idée. Ce sont ses chefs qui l'ont mis en contradiction avec lui-même, et qui, livrant seuls la ville, à son insu, ont mérité, ou son mépris s'ils ont agi par faiblesse, ou son éternelle reconnaissance s'ils l'ont fait par un excès de vertu. Deux ou trois fois, les cercles assemblés avaient décidé qu'il fallait défendre la ville, et les chefs consternés avaient paru acquiescer avec joie à cette résolution; ils virent même qu'il était inutile de les consulter encore, qu'ils auraient toujours la même réponse. En conséquence, ils proposèrent qu'on formât un comité d'élite composé de la vingtième partie de la Nation, et qu'il fût autorisé par elle à prendre toutes les résolutions que les circonstances rendraient nécessaires. Cette proposition fut acceptée sans balancer; on n'y vit qu'un moyen sage de mieux assurer la défense..... Mais la première question que les chefs firent à ce comité fut, s'il convenait de défendre la ville ou de se rendre; à la pluralité de quatre-vingt-douze contre quatre, la défense fut résolue, cependant après avoir *mis hors de la ville les otages et le reste des négatifs*. Cette résolution était noble et touchante; elle n'en convenait pas mieux aux

chefs; ils supplièrent qu'on délibérât une seconde fois; et à force de prières, d'éloquence et de raison, ils obtinrent enfin une espèce de pluralité pour se rendre; mais ceux qui persistaient dans leur premier avis frémirent de cette décision, protestèrent contre la perfidie; ils allaient avertir leurs concitoyens..... Ce fut pendant ces vains débats, et tandis que par la force même on empêchait les plus furieux de sortir de l'assemblée, que les otages furent délivrés, les portes de la ville ouvertes, et que les chefs prirent leurs passe-ports pour sortir. Il est inutile de dire le reste; et d'ailleurs comment vous exprimerais-je la rage et le désespoir de la généralité des citoyens, quand au milieu d'un sommeil que leurs pénibles travaux et leurs longues veilles avaient rendu nécessaire, et auquel ils avaient été invités par leurs chefs, ils entendirent, au lieu de la cloche d'alarme qui devait les appeler au rempart, ces cris affreux : « Nos chefs nous ont abandonnés, les étrangers sont dans la ville!..... » A ces désolantes voix, le désespoir est dans tous les cœurs; quelques-uns tournent leurs armes contre eux-mêmes, d'autres les brisent avec mépris, et les jettent loin d'eux; un plus grand nombre veut courir après les chefs, et laver dans leur sang la honte qu'ils leur ont imprimée; presque tous jurent d'abandonner une patrie qui leur reproche déjà de lui avoir survécu, et ils fuient avec leurs femmes et leurs enfans. Les chemins étaient pleins de ces malheureux fugitifs, et retentissaient de leurs gémissemens et de leurs larmes; deux chariots de dix enfans et de leurs deux mères vinrent dans un village voisin de celui où je suis; les deux pères suivaient à pied, les bras pendans, les yeux fixés contre terre. Abîmés dans la honte et dans la douleur, ils sem-

blaient vouloir se cacher à la nature entière ; jamais spectacle ne m'a plus ému. Je ne les connaissais point, je ne me précipitai pas moins en sanglotant dans leurs bras : « Calmez-vous, leur dis-je, calmez-vous, vous trouverez une autre patrie. — Non, me répondirent-ils ; car, en perdant la nôtre, nous avons aussi perdu l'honneur... » Et c'étaient de simples artisans qui me tenaient ce langage. Ah ! Monsieur, quel peuple ! et il n'existera plus. Je sais que la liberté donne souvent trop d'énergie aux ames ; les Génevois en sont la déplorable preuve ; mais pour des hommes cet excès ne vaut-il pas mieux que celui de l'avilissement ? La sagesse des médiateurs peut réparer une partie de nos maux ; mais il n'est pas en eux de rendre aux Génevois leur grand caractère ; il tenait au sentiment vrai mais exagéré de leur indépendance : ce sentiment est pour jamais détruit.

« Voilà, Monsieur, ce que j'ai pu recueillir ici de cette mémorable et fatale journée, qui pouvait l'être bien plus encore si l'on avait suivi l'enthousiasme des citoyens. Je n'ai rien dit que de vrai, et d'après le rapport d'hommes sages des deux partis qui étaient dans la ville. Il est impossible de blâmer les chefs du peuple de s'être opposés à une vaine défense qui n'aurait fait de la ville qu'un monceau de ruines. Il y avait une quantité de poudre immense, plus qu'il n'en aurait fallu pour soutenir trois sièges ; et comme les magasins sont peu sûrs, tous dans les remparts, on avait été obligé de la transporter dans des maisons ; le seul temple de Saint-Pierre en contenait plus de quinze cents barils : une seule bombe tombée sur un de ces dépôts mettait la ville en cendres. Mais pourquoi, dans cet état, annoncer une défense, et persuader au peuple qu'elle était possible ? J'i-

gnore si ce fut l'ouvrage des chefs, mais, en ce cas, je ne sais comment ils pourraient s'en justifier.

« Ce sont d'ailleurs de très-honnêtes gens, qui peut-être furent aveuglés par leurs craintes. Ces otages, ce renversement du Conseil, tant de moyens violens si maladroitement employés, m'ont fait soupçonner depuis long-temps qu'ils voyaient trop les dangers qui les menaçaient, et que leur imagination les leur exagérait peut-être. Quoi qu'il en soit, je ne puis encore tourner mes yeux sur cette déplorable ville; je n'y ai pas mis les pieds depuis trois mois; et, si je puis m'en dispenser, je n'y rentrerai plus, etc... »

Électre, paroles de M. Guillard, auteur du poëme d'*Iphigénie en Tauride*, musique de M. Le Moine, élève de M. le chevalier Gluck, a été représentée, pour la première fois, par l'Académie royale de Musique, le mardi 2. Le plan de cet opéra a toute la sévérité d'une véritable tragédie; le spectacle en est triste et pompeux; la musique en est si terriblement dramatique, qu'on ne peut guère lui reprocher plus de trois ou quatre traits de chant; cependant le public a été assez bizarre pour l'accueillir avec froideur, et quoiqu'on se soit pressé de soutenir ce tragique chef-d'œuvre par un fort joli ballet, il n'a pu se traîner au-delà de cinq ou six représentations; ce qui prouve bien à M. Le Moine que les mêmes artifices ne réussissent pas également à tout le monde.

Le sujet d'*Électre* est si connu que nous n'entreprendrons point d'en donner une analyse détaillée. Il suffira d'observer que M. Guillard a suivi presque entièrement la marche de Sophocle; son poëme n'est pour ainsi dire que le squelette de la tragédie grecque, rhabillé de toutes

les guenilles de ce que nous voulons bien appeler notre poésie lyrique. Les changemens les plus importans qu'il se soit permis tiennent à la scène du second acte entre Égisthe et Clytemnestre, scène dont il a puisé l'idée dans l'*Oreste* de M. de Voltaire, mais qu'il a enrichie d'un songe de Clytemnestre; ressource, comme l'on voit, tout-à-fait neuve. Ce n'est pas non plus Chrysothémis, comme dans Sophocle et dans Voltaire, qui aperçoit sur le tombeau d'Agamemnon ce poignard et ces offrandes qui lui donnent l'espérance qu'Oreste est de retour; c'est Électre elle-même; mouvement qui convenait bien moins au caractère de cette princesse qu'à celui de sa sœur, mais qui pouvait servir cependant à rompre un peu la monotonie d'un rôle où ce défaut semble presque inévitable. Il n'était pas aisé d'introduire beaucoup de spectacle dans un plan aussi austère que celui que voulait suivre M. Guillard.

La musique de M. Le Moine, que M. le chevalier Gluck refuse aujourd'hui de reconnaître pour son élève, n'est qu'une exagération des principes de cet illustre compositeur, et l'exagération du monde la plus maladroite; ce sont des cris continuels et déchirans, de lourds effets d'harmonie, sans aucun chant suivi, sans aucun sentiment de ce qui est véritablement le charme de la musique. Il est bien vrai que, pour réussir à l'Opéra, c'est beaucoup de crier et de crier à perte d'haleine; mais encore est-il une façon de hurler plus ou moins originale, plus ou moins propre au caractère de la situation; et ces nuances, toutes prononcées qu'elles sont, paraissent avoir échappé entièrement à la sagacité de M. Le Moine. Quelques chœurs, la scène d'Électre espérant de revoir son frère, un ou deux morceaux du

rôle de Chrysothémis, sont les seules choses qu'on puisse écouter sans peine.

Histoire de Charlemagne, par M. Gaillard, de l'Académie Française (1). Le but important de cette nouvelle *Histoire de Charlemagne*, comme celui de toutes les *Histoires* de M. Gaillard, est de prouver que la paix est préférable à la guerre. Bon Dieu! quand M. Gaillard trouvera-t-il donc cela suffisamment prouvé! Voilà plus de vingt volumes sortis de sa plume qui ne sont faits, comme il l'annonce lui-même, que dans cette louable intention. Le règne de Charlemagne est sans contredit un des plus beaux sujets dont l'Histoire puisse s'occuper. M. Gaillard a fait toutes les recherches qu'il fallait faire pour le bien traiter, et cette *Histoire* n'en est pas moins un des plus ennuyeux livres que nous ayons vus depuis long-temps. Elle a fait ressouvenir du mot de Fréron sur je ne sais quelle *Histoire de Charlemagne* qui parut il y a douze à quinze ans (2). « *Cette Histoire*, disait-il, *est comme l'épée de Charlemagne, longue et plate.* »

AOUT.

Paris, août 1782.

Il n'y a guère plus de deux mois que le poëme des

(1) Paris, 1782, 4 vol. in-12.

(2) Nous ne connaissons d'autre morceau historique sur Charlemagne que l'*Histoire du règne de Charlemagne*, par La Bruère, 1745, 2 tomes in-12. Sans doute c'est de ce livre, mais bien postérieurement à son apparition, que Fréron a porté ce jugement, qui du reste s'applique fort bien à cet ouvrage vide et superficiel.

Jardins a paru, et l'on en a déjà fait une demi-douzaine de critiques, dont quelques-unes ne manquent assurément ni d'esprit, ni de malignité. La seule défense que M. l'abbé Delille ait opposée à toutes ces attaques, et c'est la meilleure sans doute, quoiqu'elle ne soit pas à l'usage de tout le monde, a été de laisser multiplier en silence les éditions de son ouvrage; on en est actuellement à la septième, et ces éditions se sont succédé plus rapidement encore que les libelles où on le déchirait avec un zèle si louable et si littéraire.

De toutes les critiques du poëme des *Jardins*, la plus amère, la plus injuste peut-être, mais aussi la plus piquante, est une *Lettre de M. le président de*** à M. le comte de**** (1); elle est d'un jeune homme qui s'est fait appeler long-temps M. de Parcieux, et qui, n'ayant pu prouver le droit qu'il avait de porter ce nom, s'en est vengé fort noblement en prenant celui du chevalier de Rivarol, lequel, dit-on, ne lui appartient pas mieux, mais dont il faut espérer qu'il voudra bien se contenter, tant qu'on ne l'obligera pas à en chercher un autre.

La première idée du critique porte sur le sort qu'éprouvent communément tous ces ouvrages si vantés dans les cercles et dans les soupers dont ils ont fait les délices, lorsqu'on les voit exposés au grand jour de l'impression, dépouillés de tout l'artifice et de tout le prestige attaché aux lectures particulières: « Ce sont, dit-il, des enfans gâtés qui passent des mains des femmes à celles des hommes. » Si l'analyse générale qu'il fait du poëme n'est pas très-exacte, elle est du moins assez plaisante. « Dans le pre-

(1) Elle est datée du *château de Creuset*. C'est la *Réponse du comte de* *** qui renferme la critique du poëme.

mier chant, dit-il, l'auteur entreprend de diriger *l'eau, les fleurs, les gazons, les ombrages;* dans le second, *les fleurs, l'eau, les ombrages et les gazons;* dans le troisième et dans le quatrième, il dirige encore *les ombrages, les fleurs, les gazons et les eaux.* Ce cliquetis, ce désordre, qui règnent avec art dans tout le poëme, déroutent et fatiguent ses amis, qui n'ont, pour se délasser, qu'une continuité de préceptes, des semblans d'épisodes, une maigreur générale, et un défaut absolu d'intérêt et de mouvement; car, bien que le poète ait varié son mécanisme et donné à son vers des attitudes différentes, ce n'est après tout qu'une volubilité de rhythme, un mouvement intestin, et le poëme ne marche pas; on peut le prendre et le commencer, le quitter et le reprendre à chaque page, sans que le plan et le sens même en souffrent... » Essayons de réduire ces exagérations à leur juste valeur.

Le plan du poëme de l'abbé Delille, sans être fort ingénieux, n'est cependant pas aussi absurde que M. le chevalier de Rivarol voudrait nous le persuader. Il est question, dans le premier chant, du choix des sites et de la disposition générale du terrain; dans le second, de la culture des arbres; dans le troisième, des gazons, des fleurs et des eaux; dans le quatrième, de la manière dont la sculpture et l'architecture peuvent orner les jardins.

Quel est le poëme de ce genre dont la conduite soit beaucoup plus heureuse? Un poëme à la fois didactique et descriptif! voilà malheureusement deux raisons trop éprouvées pour manquer de chaleur et d'intérêt; plus méthodique, il n'en eût été que plus froid; plus libre dans sa marche, il n'en eût été que plus confus. L'art

des transitions plus ou moins faciles, plus ou moins piquantes, est peut-être le seul qu'on doive exiger dans ce genre de poésie, quant au plan, et la ressource des épisodes, l'unique moyen de réchauffer sa langueur naturelle. Ce n'est presque jamais du fond du sujet que peut naître l'intérêt du poëme didactique ou descriptif; tout tient à l'imagination du poète; ce sont des objets inanimés, il n'y a qu'un souffle divin qui puisse leur inspirer le mouvement et la vie.

Nous sommes forcés d'avouer qu'en se renfermant même dans ce cercle de beautés, dont la poésie didactique et descriptive nous paraît susceptible, on pourra trouver beaucoup de choses à désirer dans le poëme des *Jardins;* mais du moins n'aura-t-on pas alors l'injustice de lui reprocher ce qui n'est que le défaut du genre et non celui du talent. La nation française est la nation la moins poétique de l'Europe. Elle n'aime, elle ne connaît guère que deux espèces de poésie, les chansons et le théâtre : tout ce qui ne l'amuse pas autant qu'une chanson, tout ce qui ne l'intéresse pas autant qu'un drame, lui paraît froid et languissant.

Le tort le mieux senti du poëme des *Jardins* est donc de n'être ni chanson ni drame; un autre, qui ne l'est guère moins, c'est de manquer d'idées et d'esprit. Y en a-t-il beaucoup plus dans les *Géorgiques* de Virgile? Je ne le pense pas; mais on y trouve à la vérité ce qu'on chercherait inutilement encore dans l'ouvrage de l'abbé Delille, une grande richesse d'images, une grande variété de mouvemens, une sensibilité vraiment poétique, des épisodes pleins de mouvement et d'intérêt. La marche du poëme des *Jardins* est on ne peut pas plus uniforme : ce sont des préceptes dont les formules éternellement

répétées fatiguent bientôt le lecteur; ces préceptes sont suivis ou précédés de quelques traits de critique assez heureux, mais tenant presque tous à la même idée; des descriptions composées de vers brillans, harmonieux et pittoresques, mais formant rarement de grands tableaux, sont, pour ainsi dire, les seuls épisodes du poëme; car pourrait-on appeler ainsi le petit morceau déjà cité dans ces feuilles sur l'O-Taïtien Potavéri, celui des Amours de Pétrarque et de Laure, l'Éloge du capitaine Cook, les Vœux pour la paix, et quelques autres également faibles?

Nous ne nous piquons que d'être justes; M. de Rivarol trouve beaucoup mieux à faire, et poursuit ainsi:

« Les amis de M. l'abbé Delille (pour des ennemis, je ne lui en connais pas....), les amis de M. l'abbé Delille sont très-fâchés que, dans un ouvrage sur la Nature, il ait dédaigné cette sensibilité des anciens qui anime tout jusqu'aux moindres détails, et cette philosophie des modernes qui allie sans cesse les observations de la ville aux sensations de la campagne (1); qu'il ait méprisé la mélancolie douce des Allemands et la richesse des imaginations anglaises. Mais si les indifférens veulent conclure de ces plaintes même que M. l'abbé Delille n'a jamais eu ni *sensibilité* ni *enthousiasme*, ses amis le disculpent très-bien, en disant qu'on doit chercher le secret du génie d'un écrivain dans la vie qu'il a menée; ils observent que M. l'Abbé s'est trop dissipé avec tout Paris, et qu'il y a trop réussi par son enjouement et ses bons mots, pour qu'il ait songé à plaire aux ames sen-

(1) C'est ce que personne n'a su faire plus heureusement que M. de Saint-Lambert, et c'est ce qui doit assurer au poëme des *Saisons* un succès durable. (*Note de Grimm.*)

sibles et mélancoliques. C'est dans la solitude qu'on approfondit son cœur et sa langue, et M. l'Abbé déteste la solitude; c'est aux champs que Virgile s'écriait : *O ubi campi!* et M. l'Abbé n'aime pas les champs. Mais ils espèrent bien que ses tableaux légèrement esquissés et ses images de profil plairont aux gens du monde, sans leur causer la fatigue d'une seule sensation.

« ... Quoiqu'il manque de sensibilité, de philosophie et d'enthousiasme, et quoique M. de Saint-Lambert, Gessner et Thomson, aient de tout cela, n'est-il pas admirable qu'il ait été placé fort au-dessus d'eux par la voix publique? et n'est-ce pas moins *un autre Virgile* que nous avons, comme on vient de l'imprimer (1)? Tant l'éclat des épithètes, quelques formes de style, le mécanisme de certains vers, et surtout la coquetterie des lectures particulières, ont excité le zèle des dames et des gens du monde (2)!...

« Mais au fond je suis charmé de vous dire, Monsieur, que ses amis sont vraiment consternés de ne pas retrouver au poëme des *Jardins* quelque physionomie des *Géorgiques;* ils s'attendaient que leur poète aurait rapporté du commerce de Virgile cette logique lumineuse qui enchaîne les pensées, les beautés, les épisodes au sujet, ces transitions heureuses, enfin ce fil secret qui fait que l'esprit suit l'esprit dans sa route invisible. »

Je me lasse de transcrire les observations malignes qu'accumule le détracteur d'un excellent poète, d'un homme aimable et qui méritait plus d'égards.

(1) *Mercure* de juin 1782.

(2) Un homme d'esprit, qui avait des succès fous dans les sociétés, disait : *Où n'irai-je point, si les gens de lettres laissent dire les gens du monde?* (*Note de Rivarol.*)

Tout méchant qu'est ce persiflage, il renferme quelques traits de vérité. Le poëme des *Jardins* a été plus acheté qu'il n'a été lu, et beaucoup plus lu dans ce moment qu'il ne le sera dans l'avenir; on peut douter même qu'il ait ajouté infiniment à la réputation de l'auteur. Sa traduction des *Géorgiques* avait déjà prouvé tout son talent pour les vers; les gens de lettres s'accordent même assez généralement à trouver dans la versification de ses *Géorgiques* un goût plus pur, une correction plus soutenue, moins de manières, et le mérite d'une plus grande difficulté vaincue. On voit, d'un autre côté, si peu d'invention dans le poëme des *Jardins*, tant de réminiscences, tant d'imitations des poètes étrangers, et surtout de Pope et de Milton, qu'il ne paraît guère s'être élevé dans ce nouveau poëme au-dessus du rang qui lui était déjà si bien acquis. A la bonne heure; il n'y en aurait pas moins d'ingratitude à ne pas le remercier d'avoir enrichi notre langue de tous les beaux vers dont le poëme des *Jardins* est rempli. S'il y a beaucoup de négligences dans le troisième chant, si dans tous les autres on rencontre de la sécheresse, de l'affectation, de la recherche et de l'uniformité, le style de l'ouvrage ne se distingue pas moins en général par une grande élégance, par le rhythme le plus flexible et le plus harmonieux. La peinture des jardins de Versailles et de Marly, la destruction de ce parc, le

Chef-d'œuvre d'un grand roi, de Le Nôtre et des ans,

le tableau des ruines de Rome, la Ferme, tous ces morceaux, restés dans le souvenir de toutes les personnes qui les avaient entendus, n'ont rien perdu à l'impression, et suffiraient pour prouver que personne depuis Racine

n'a possédé, dans un degré plus éminent que M. l'abbé Delille, et tous les secrets de notre langue, et toutes les ressources de notre poésie. Remercions-le ainsi de ses *Jardins;* mais demandons-lui l'*Énéide*, qu'il nous promet depuis tant d'années. Traduire paraît être son vrai talent, et il n'y eut jamais un talent plus digne de traduire Virgile. *Munus Apolline dignum.*

Vers sur M. le comte du Nord.

Quand d'une nouvelle Astrée
J'entendais célébrer l'empire glorieux,
Aux transports qu'inspirait sa puissance adorée
Une larme en secret s'échappait de mes yeux.
Immortelle, sans doute au sein de l'Empyrée
Elle doit remonter un jour.
Peut-être, hélas! de tant d'heureux prodiges
L'avenir ne verra que de faibles vestiges.....
Mais un astre nouveau sourit à notre amour.
Sa jeune et vive lumière
Ouvre aux destins du Nord la plus vaste carrière.
Loin de tes bords, Newa, l'erreur fuit sans retour.
Fils d'Astrée, il suivra ce sublime modèle,
Et du torrent des temps il domptera le cours.
Des monumens fondés par elle
La gloire durera toujours.

Il faut qu'une comédie satirique soit bien médiocre pour ne pas même obtenir le succès du moment; mais il faut que l'auteur de cette comédie soit plus gauche encore que sa pièce pour la donner, lorsque le seul intérêt qui pouvait la soutenir est sinon oublié, du moins entièrement refroidi. C'est la sottise que vient de faire M. Cailhava d'Estandoux. Ses *Journalistes Anglais*, re-

présentés, pour la première fois, le 20 du mois dernier, avaient déjà été reçus par les Comédiens en 1778. Telle qu'elle est, si la pièce eût été jouée alors, on peut présumer que tant d'auteurs si malmenés par M. de La Harpe n'eussent rien négligé pour la faire applaudir; car c'est contre lui que sont dirigés les principaux traits du pamphlet dramatique; mais aujourd'hui qu'il a renoncé généreusement à sa férule de journaliste, et que, dans la disette où nous sommes de vrais talens, personne, depuis quelques années, n'a occupé plus que lui le Théâtre et la littérature d'ouvrages intéressans, cette satire a paru non-seulement injuste; mais, ce qui est beaucoup pis, hors de propos. On a jugé avec raison qu'il y avait de la bassesse et de l'indignité aux Comédiens Français à se permettre de traduire ainsi sur leur Théâtre un homme de talent qui aurait assez de droit à leur reconnaissance, n'eût-il jamais fait que *Molière à la nouvelle salle* et la charmante pièce des *Muses rivales*, l'hommage le plus aimable que les lettres aient encore rendu aux mânes du grand homme.

Il n'y a pas un prodigieux effort d'imaginative dans la fable des *Journalistes Anglais*. M. Sterling, un riche négociant de Londres, qui a la manie des lettres et de plus celle d'avoir un profond respect pour les journaux, veut que sa fille Émilie épouse le sieur Discord, journaliste en chef, qu'il loge chez lui pour s'assurer mieux les honneurs de son suffrage. La jeune Émilie a, comme de raison, un amant qu'elle préfère à M. Discord; c'est le colonel Sedley, qui s'est introduit dans la maison sous le nom de M. Smith, et qui a su engager son propre rival à le prendre pour son secrétaire. Ce stratagème, assez extraordinaire sans doute pour un colonel, facilite

tous les mauvais tours qu'on veut jouer à M. Discord. Celui-ci finit par se trahir lui-même; mais, par un moyen fort usé, il confie imprudemment à ses ennemis un extrait injurieux qu'il a fait d'un ouvrage de M. Sterling, dans l'espoir que le secours de sa plume lui en paraîtra plus nécessaire pour repousser de si rudes atteintes. On montre l'extrait écrit de la main de Discord au bon homme; il n'en faut pas davantage pour le désabuser. Cette heureuse intrigue est terminée par une espèce de farce, où tous les personnages de la pièce défilent sur le théâtre en robe de palais pour former le tribunal facétieux auquel M. Sterling préside, et où l'on plaide fort ennuyeusement pour et contre les journalistes.

L'auteur s'est permis de désigner le personnage de Discord par plusieurs traits connus de la vie de M. de La Harpe, par des phrases entières prises mot à mot dans ses écrits, par une foule d'allusions aux aventures les plus équivoques de sa première jeunesse, et c'est après l'avoir caractérisé si grossièrement qu'il lui fait jouer le rôle du monde le plus avilissant. On peut s'étonner également et que l'auteur ait obtenu la permission de faire représenter une satire si outrée, et qu'une satire de cette espèce, représentée publiquement, ait cependant fait si peu de bruit; elle n'a excité ni plaisir ni indignation; le public a paru se soucier on ne peut pas moins et de la critique et de celui qui l'avait faite, et de celui qui en était l'objet. Cet excès d'indifférence est en vérité plus piquant pour M. de La Harpe que toutes les injures du sieur d'Estandoux.

Quelque faible que soit la comédie des *Journalistes Anglais*, quelque commun qu'en soit le plan, on y a pourtant remarqué quelques scènes dont l'idée est assez

gaie, assez originale. Telle est, par exemple, celle où M. Sterling lit à sa servante Nicole le sujet d'un de ses drames : Nicole, pendant la lecture, a caché son visage avec son tablier pour ne pas laisser voir qu'elle riait; le bon homme croit qu'elle fond en larmes : « Laisse-moi, lui dit-il, laisse-moi jouir délicieusement de tes pleurs... » Il lui arrache le tablier, il la voit éclatant de rire. « Comment, malheureuse, tu ris! et Molière, cet auteur si vanté, s'en rapportait à sa servante! Ah! je me doutais bien qu'il choisissait aussi mal ses juges que ses sujets, etc. »

Discord reçoit deux invitations à dîner; ce sont deux pièges que lui tend son rival pour se donner l'amusement de le faire berner. L'une de ces invitations est faite au nom d'un Grand d'Espagne, l'autre au nom de Cidalise, caillette, qui tient bureau d'esprit. Discord, dédaignant d'accepter la dernière, pour punir la vanité de cette petite bourgeoise, s'avise de lui envoyer son valet Crispin. « Elle ne me connaît point, lui dit-il, va chez elle me représenter. — Écoutez, lui répond Crispin, ce ne serait peut-être pas la punir... Je vous sais par cœur. Je dirai comme vous de ces mots qui tranchent et qui n'empêchent pas de boire et de manger, *détestable, charmant, divin, exécrable, délicieux..., sans goût...* diable! j'oubliais *sans goût...* Allons, un bon dîner me tente. Vous me prêterez un de vos justaucorps. Je voudrais bien votre... là... votre Titon... Timo... (1) votre...; quelle diable d'imagination aussi de donner à chacun de ses habits le nom de l'ouvrage qui a payé le tailleur? votre... — *Discord.* Prends le dernier. — *Crispin* (avec dédain). Non, parbleu! ce n'est qu'un petit frac, court

(1) *Timoléon.* (*Note de Grimm.*)

et étroit. — *Discord*. L'avant-dernier ? — *Crispin* (grelotant). Y pensez-vous, je gèlerais. — *Discord*. Prends donc ma Traduction (1). — *Crispin*. Fi donc ! il est tout décousu... Vous avez sur le corps votre premier ouvrage (2); mais je vous avertis qu'en y regardant de près, on voit une trame usée et que les pièces de rapport paraissent; croyez-moi, ménagez-le bien ; ce sera, toute votre vie, votre habit de bonne fortune, etc. »

Crispin, burlesquement couvert des habits de son maître, revient, vers la fin de l'acte, fort mal satisfait de son dîner. On l'a pris véritablement pour M. Discord, et, en conséquence des ordres donnés par le colonel Sedley, on l'a fait sauter sur la couverture. A peine a-t-il fini de raconter à Nicole sa triste mésaventure, que Discord rentre tout aussi maltraité que son pauvre valet. Aux premiers mots de plainte échappés à Crispin sur son propre compte, il le soupçonne instruit de ce qui vient de lui arriver à lui-même; cette méprise produit une double confidence entre le maître et le valet, confidence qui n'est pas aussi bien filée qu'elle pourrait l'être, mais dont l'intention est théâtrale et comique.

La scène où Franck, le quartier-maître de Sedley, vient, en qualité de poëte du régiment, demander raison à monsieur le journaliste de l'impertinence avec laquelle il s'est avisé de décrier sa dernière chanson, cette scène, pour être un peu grossière, pour rappeler un peu trop clairement une certaine histoire de M. de La Harpe avec M. de Sauvigny, une autre avec M. Blin de Saint-Maure, etc., n'en eût pas moins réussi si les anecdotes auxquelles elle fait allusion eussent été plus présentes au souvenir des spectateurs.

(1) La *Traduction de Suétone*. (2) *Warvick*. (*Notes de Grimm.*)

On trouve encore quelques traits assez plaisans dans la scène du troisième acte, où M. Sterling a rassemblé chez lui tous les journalistes de Londres; mais ces traits sont émoussés par le bavardage qui les précède, ou qui les suit. Le journaliste qui prêche l'union et l'honnêteté est M. Pierre Rousseau, l'auteur, ou plutôt le fermier du *Journal Encyclopédique*. « Vous parlez bien à votre aise, lui dit M. Discord, vous qui avez gagné mille livres sterling de rente.—Je suis venu, répond-il, dans le bon temps, tout le monde ne se mêlait pas alors du métier le plus difficile, celui de juger. Au surplus, je fais les honneurs de ma fortune à mes amis; ceux qui voudront venir me demander à dîner me feront toujours plaisir, etc. »

Ce qui a peut-être nui plus que tout le reste au succès de M. Cailhava, c'est le sujet même de sa pièce. Eh! que font aux spectateurs les torts et les injustices de messieurs les journalistes? On souscrit pour leurs feuilles; on les lit sans les estimer; à la livrée qu'ils prennent on devine leur jugement; on s'amuse quelquefois de leurs querelles, plus souvent on en bâille, et plus sûrement encore on les oublie.

Les Courtisanes, ou l'Écueil des Mœurs, comédie en trois actes et en vers, par M. Palissot, a été représentée, pour la première fois, au Théâtre Français, le vendredi 26 juillet. Il y a long-temps que la pièce est imprimée; le compte que nous en avons rendu lorsqu'elle parut (1) nous dispense aujourd'hui d'en faire une nouvelle analyse. De toutes les comédies de l'auteur, remises depuis quelques mois avec un empressement si désintéressé de la part des Comédiens, c'est celle qui a le mieux

(1) Nous n'avons pas vu Grimm en rendre compte.

réussi. Mademoiselle Contat a eu dans le rôle de Rosalie un succès qu'elle n'avait point encore obtenu. La situation du second acte a paru poussée un peu plus loin que la décence du Théâtre ne semblait le permettre; mais cette situation est du sujet, et, grace à la charmante figure de l'héroïne, il eût été difficile de ne pas faire grace au tableau; aussi l'a-t-on supporté, mais non sans quelques murmures. Ce que nous avons plus de peine à pardonner à l'auteur, c'est que son Lisimon, pour ramener à la vertu le jeune homme égaré par sa passion, ne trouve rien à lui dire qui puisse le toucher véritablement; ce sont des lieux communs, sans ame, sans énergie, sans sensibilité. Le dénouement de la pièce est assez théâtral, assez comique; mais est-il vrai, et le but moral en est-il bien conçu? Gernance, si passionné pour Rosalie, après avoir résisté aux considérations les plus graves, revient tout à coup à lui-même en apprenant par hasard que sa maîtresse est la sœur d'un cocher de remise. Est-ce là un motif suffisant pour désabuser un cœur profondément épris? Et que font à l'amour porté à cet excès tous les préjugés de la naissance et du rang? N'est-ce donc que parce que Rosalie est née dans la misère qu'elle devient méprisable, et n'y a-t-il que l'orgueil des conditions qui puisse sauver des pièges du vice et des erreurs de l'amour?

Cette comédie, ainsi que toutes les pièces de M. Palissot, se soutient principalement par le mérite du style; on peut dire cependant que l'invention de celle-ci lui appartient plus que celle des autres. On y a remarqué un grand nombre de vers heureux; mais il n'en est point qu'on ait plus applaudis que ceux-ci, qui terminent le premier acte.

jeune homme et qui mérite au moins l'indulgence avec laquelle il a été accueilli par plusieurs détails agréables. La marche de la parodie est calquée exactement sur celle de la tragédie, et n'en est pas plus divertissante; mais une scène passablement originale est celle où Empharès, chargé par le tyran de former un nouveau sénat, vient lui déclarer qu'il n'a pu trouver un seul homme qui voulût y siéger, et qu'il s'est vu forcé de le composer de femmes : « Comment, dit Léonidas, pourront-elles juger, trancher, décider, condamner sans appel? — Eh! Monseigneur, répond Empharès, elles ne font que cela toute la journée. »

SEPTEMBRE.

Paris, septembre 1782.

Par la Coutume de Franche-Comté, Tit. *des Mains-Mortes*, le serf ne cultive jamais pour lui, jamais la terre qu'il laboure ne peut être son patrimoine. Tout ce qu'il acquiert, tous les immeubles qu'il possède dans la contrée ne lui appartiennent pas davantage; il n'en a que l'usufruit. A sa mort, le seigneur s'en empare, et les enfans en sont frustrés si ces enfans n'ont pas toujours habité la maison de leur père, et si la fille du serf ne prouve pas que la première nuit de ses noces elle a couché dans la maison de son père, et non pas dans celle de son mari.

Tout Français, tout étranger, qui a le malheur d'habiter un an et un jour dans une terre main-mortable devient serf et communique cette tache à toute sa postérité.

Le mariage d'un homme libre avec une serve rend serfs l'époux et ses enfans, s'il partage la maison de sa femme pendant un an et un jour. Il n'a qu'un seul moyen d'éviter la servitude : on arrache le serf mourant de la maison d'esclavage, on le porte sur une terre libre pour qu'il y rende le dernier soupir, et la liberté de ses enfans est le prix de ce trajet qui avance l'agonie du père de famille. De graves auteurs disputent encore cette liberté aux enfans. *Traité de la Main-Morte*, page 48.

Douze mille Français sont soumis à cette loi atroce dans huit paroisses main-mortables du Chapitre de Saint-Claude. En 1770, elles ont présenté à Louis XV un Mémoire imprimé à Paris, qui contient tous les détails de cette horrible coutume.

Ces huit paroisses sont à présent les seules malheureuses du royaume de Louis XVI, dont le premier édit a eu pour objet d'affranchir les serfs de ses domaines. La seule Franche-Comté n'a point participé à ses bienfaits; l'édit mémorable de 1779 n'est pas encore enregistré au Parlement de Besançon, et la main-morte subsiste toujours dans les possessions du Chapitre de Saint-Claude.

« Les religieux de la Mercy, dit M. de Voltaire, passent les mers pour aller délivrer nos frères lorsqu'on les a faits serfs à Maroc ou à Tunis; qu'ils viennent donc délivrer douze mille Français, esclaves en Franche-Comté! »

Le comte et la comtesse du Nord, Anecdote russe, mise au jour par M. le chevalier Du Coudray, brochure in-12, avec cette épigraphe : *Delectando pariterque mo-*

nendo. M. le chevalier Du Coudray est la créature du monde la plus sensible. Il est si reconnaissant de l'accueil prodigieux que le public daigna faire à la relation qu'il mit au jour en 1777, sous le titre d'*Anecdotes de l'illustre Voyageur* (1), qu'il aurait cru manquer à ce public si juste et si éclairé s'il ne s'était pas empressé à satisfaire aujourd'hui sa curiosité sur le séjour de Leurs Altesses Impériales à Paris. Voilà du moins le sentiment qu'il déploie dans la préface de son livre avec une candeur et avec une satisfaction également touchantes. Il est seulement malheureux que tant de zèle n'ait pas été mieux servi ; il se plaint avec beaucoup d'humeur de ce que les personnes les plus capables de lui fournir les matériaux nécessaires à la perfection de son ouvrage se sont toujours obstinées à les lui refuser. Ce n'est donc pas sa faute s'il s'est vu réduit à se contenter de ce qu'il a pu ramasser par-ci par-là dans les journaux, dans les gazettes et dans les cafés. La célérité avec laquelle il a cru devoir répondre à l'empressement du public a pu occasioner des transpositions de dates, des fautes de typographie, des omissions de faits; mais l'intelligence du lecteur, et c'est ce qui le console, y pourra suppléer aisément ; en effet, quel est le lecteur tant soit peu ingénieux qui ne puisse suppléer aisément aux omissions de faits? Quant au style de l'ouvrage, voici ce qu'en pense l'auteur lui-même : « J'aurais désiré, dit-il, avoir un style plus correct, une diction plus élégante pour célébrer les vertus qui décorent les personnes de M. le comte et de madame la comtesse du Nord; mais je pense que le public impartial me tiendra compte de mon zèle et de ma bonne volonté quand certains journalistes... *Vox faucibus hæ-*

(1) Voir t. IX, p. 393 et note.

sit... » Que de choses cette heureuse réticence laisse entendre !

Quoi qu'il en soit, le diamant le plus précieux de ce nouveau recueil de M. le chevalier Du Coudray, c'est sans contredit ce charmant madrigal à M. le comte du Nord pour lui demander la clef de chambellan.

Le Dieu du Pinde et de la double cime
Ne me fournit qu'un son rauque et raclé;
Mais, après tout, peu m'importe la rime,
Si de mes vers tu me donnes la clé.

Il y a peu de traits de cette force, même dans les meilleures productions de M. le chevalier Du Coudray.

Nouveau Théâtre Allemand, par M. Friedel, professeur en survivance des Pages de la Grande-Écurie du Roi; in-8°. Il n'a paru encore que deux volumes de ce *Nouveau Théâtre*, et ces deux volumes n'ont pas fait une grande fortune (1). Les pièces que M. Friedel nous a fait connaître jusqu'ici offrent sans doute, même à travers les défauts d'une traduction peu soignée, des beautés de détail, des scènes originales, des traits de nature et de sensibilité ; mais on trouve qu'elles réunissent trop souvent l'exagération et l'insipidité de nos drames modernes avec les irrégularités monstrueuses de la scène anglaise. On a essayé de donner *le Page* sur le Théâtre des grands Danseurs du roi ; quoique la pièce n'eût pas obtenu un succès bien merveilleux, les Comédiens Français ont jugé que l'ouvrage n'était pas du res-

(1) Il existe actuellement douze volumes de la traduction du *Nouveau Théâtre Allemand*. M. Bonneville, afin d'en accélérer la publication, s'est réuni à M. Friedel. Les derniers volumes ont paru en 1788. (B.)

sort de la Foire, et en conséquence ils ont obtenu l'ordre d'en faire arrêter les représentations : la pièce n'a été jouée que deux fois.

On nous annonce une demi-douzaine de poëmes nouveaux prêts à éclore; un de l'abbé Delille, sur *les Paysages;* un autre, de M. Roucher, sur *les Jardins;* encore un autre sur le même sujet, par le président de Rosset, auteur des *Géorgiques Françaises; les Champs* de l'abbé Le Monnier; *la Nature*, par M. de Fontanes; *la Nature*, par M. Le Brun; que sais-je? nous en oublions peut-être autant que nous venons d'en citer. Plus nos poètes s'éloignent de la Nature, et plus ils s'obstinent à la chanter. Cette espèce d'engouement à fait dire à M. Lemierre, dans un accès de mauvaise humeur :

Ennuyeux formés par Virgile,
Qui nous excédez constamment,
De grace, Messieurs, un moment,
Laissez la Nature tranquille.

M. de La Roche, valet de la garde-robe du Roi, gouverneur de la Ménagerie, chevalier de Saint-Louis, est un des plus fidèles, mais aussi l'un des plus sales serviteurs de nos rois. Il s'était avisé d'acheter un grand troupeau de dindons qui importunaient fort Sa Majesté toutes les fois qu'elle passait devant la Ménagerie. « A qui tous ces dindons? lui dit l'autre jour le Roi. — A moi, Sire. — Que je ne les retrouve plus, ou je vous fais casser à la tête de votre compagnie. »

*

Un marchand de modes, qui passe pour avoir cinquante ou soixante mille livres de rentes, risque d'en

perdre une trentaine dans la banqueroute de M. le prince de Guemené. En contant ce désastre à ses amis du Palais-Royal : « Me voilà réduit, leur disait-il, à vivre en simple particulier. »

*

Le curé qui vint voir Duclos dans sa dernière maladie s'appelait Chapeau. Il le pressait vivement de s'acquitter des devoirs de l'Église, de recevoir les saints sacremens, et de les recevoir de sa main. — « Comment vous appelez-vous, monsieur le curé? — Chapeau. — Eh! Monsieur, je suis venu au monde sans culottes, je puis fort bien en sortir sans chapeau. »

*

Deux jeunes médecins de Genève, MM. La Roche et Odier, avaient mis leur science en communauté, et voyaient tous leurs malades de compagnie. Leur pratique n'étant pas toujours fort heureuse, on ne les désignait plus que par le nom de *La Roche Odier, la Mort et Compagnie.* Ce M. La Roche n'en est pas moins un homme de mérite; il a fait, sur les maladies des nerfs, un petit ouvrage fort estimé (1).

*

Madame de Chenonceaux est née Rochechouart : ce n'est pas la seule fille de qualité qui ait épousé un homme de finance. Après la mort de son mari, madame Dupin, sa belle-mère, discutant avec elle le traitement qu'il convenait de lui fixer, et cherchant à le réduire autant que la décence pouvait le permettre, lui disait : « Cela

(1) Grimm ne connaissait apparemment que de réputation l'ouvrage du médecin genevois La Roche; il est intitulé : *Analyse des Fonctions du système nerveux*, pour servir d'introduction à un examen pratique des maux des nerfs; Genève, 1778, 2 vol. in-8° (B.)

pourrait, ce me semble, vous suffire; vous n'avez pas de grandes dépenses à faire, vous n'allez point à la cour. — Madame, lui répliqua madame de Chenonceaux, s'il y a des gens qu'on paie pour aller à la cour, il en est aussi qu'on paie pour n'y point aller... » — Cette madame de Chenonceaux avait été fort liée avec Jean-Jacques; c'est pour elle qu'il conçut le projet de faire son *Émile*; c'est d'elle qu'il disait : « Par ses graces elle est l'ornement de son sexe; par ses vertus, elle en est l'exception. »

« J'ai vu, écrivit dernièrement le roi de Prusse à M. d'Alembert, j'ai vu l'abbé Raynal. A la manière dont il m'a parlé de la puissance, des ressources et des richesses de tous les peuples du globe, j'ai cru m'entretenir avec la Providence... Je me suis bien gardé de révoquer en doute l'exactitude du moindre de ses calculs; j'ai compris qu'il n'entendrait pas raillerie, même sur un écu... »

On a oublié de dire que *le Mort marié*, comédie en deux actes et en prose de M. Sedaine, représentée sur le théâtre de la Comédie Italienne, le mardi 13 août, n'avait pas eu plus de succès sans ariettes qu'elle n'en avait eu, en 1777, avec la musique du signor Bianchi. On pourrait bien oublier aussi que la première représentation des *Deux Aveugles de Badgad*, autre comédie en deux actes et en prose, mêlée d'ariettes, donnée, sur ce même théâtre, le lundi 9, n'a pu être entièrement achevée. Les paroles sont de M. Marsollier des Vivetières, auteur du *Vaporeux;* la musique, le coup d'essai d'un M. Meunier, violon de Montpellier. Cette pièce, dont je ne sais

quel conte des *Mille et une Nuits* a pu fournir l'idée, est de la plus plate et de la plus froide bouffonnerie. C'est un jeune homme qui abuse de la cécité de deux aveugles pour épouser la pupille de l'un d'eux, et pour toucher la dot destinée à l'autre. L'extrême facilité avec laquelle on ne cesse de tromper les deux aveugles, malgré toutes les précautions de la plus juste défiance, a paru avec raison plus révoltante que comique; le parterre, prenant parti, peut-être pour la première fois, en faveur des vieillards et des tuteurs, n'a ri qu'aux dépens du poète, et les huées sont devenues si tumultueuses vers le milieu du second acte, qu'il a été impossible d'aller jusqu'à la fin.

L'Académie royale de Musique, après avoir remis successivement *Castor*, *la Reine de Golconde* et *Roland*, nous a donné, le mardi 24, trois actes détachés, l'acte du *Feu*, tiré du ballet héroïque des *Élémens*, de Roy, mais avec une musique nouvelle du sieur Edelman; *Ariane dans l'île de Naxos*, poëme imité de l'allemand par M. Moline, musique du même M. Edelman, suivis d'*Apollon et Daphné*, paroles de M. Pitra, auteur d'*Andromaque*, musique de M. Mayer, auteur de celle de *Damète et Zulmis*.

L'acte du *Feu* n'a rien d'intéressant; mais, si vous en retranchez quelques vers ajoutés par M. Moline, il a du moins l'élégance du style convenable au genre. La nouvelle musique, quoique fort soignée, est de peu d'effet; ce ne sont pas les beaux vers, mais les sentimens passionnés, les situations vives et dramatiques qui peuvent offrir au génie du compositeur des intentions nouvelles, des motifs heureux.

M. Edelman a prouvé, dans l'acte d'*Ariane*, que son talent n'avait besoin, pour réussir, que d'un sujet propre à l'inspirer. Le récitatif, les chœurs et plusieurs airs de cette seconde composition ont paru pleins de chaleur, de verve et de sensibilité; le dernier air d'Ariane, *Il n'est donc plus pour moi d'asile*, est de l'expression la plus simple et la plus touchante. Quant au poëme, nous ne pouvons que répéter ici ce que nous en avons dit lorsqu'il fut représenté, l'année dernière, en prose, sur le théâtre de la Comédie Italienne (1). C'est la même fable, la même marche, le même intérêt, les mêmes invraisemblances; les vers de M. Moline ne font assurément pas plus d'illusion que la prose anonyme de M. J. B. D. B. La manière dont Thésée abandonne Ariane n'est pas mieux motivée dans l'opéra que dans le mélodrame; les chœurs bruyans, qui entraînent le héros et ne troublent point le sommeil de son amante, ne rendent la scène ni plus naturelle, ni plus pathétique. Ce n'est qu'après le départ de Thésée que l'action intéresse, et nous ne voyons pas pourquoi ce n'est pas là l'instant où le drame commence. Une simple pantomime, quelques traits d'un dialogue rapide suffiraient, ce me semble, pour en faire l'exposition; ce qu'on ne peut développer avec intérêt ne saurait passer trop promptement sous les yeux du spectateur.

La charmante romance de M. Marmontel sur l'aventure de Daphné paraît avoir été le premier germe du nouvel acte. Le plan en est bien conçu, les scènes naturellement liées, quelques airs même assez bien écrits; mais le public n'a pas jugé à propos de se prêter à l'idée de la métamorphose, encore moins à celle du

(1) Voir tome X p. 449.

trio dialogué entre Apollon, Penée et Daphné, qui chante sa partie sous l'écorce du laurier. Ce qui peut excuser le public d'avoir été si difficile, c'est que la métamorphose a été on ne peut pas plus gauchement exécutée par le décorateur, et que le *trio* est de la dernière insipidité, ainsi que tout le reste de la musique, à l'exception du premier air, dont le chant, sans être fort piquant, a du moins de la grace et de la fraîcheur. La scène où Apollon détache une branche du laurier qui lui a ravi l'objet de sa tendresse, pour en former une lyre, quoique d'une conception assez poétique, ne fait que peu d'effet au théâtre, et cela n'est pas difficile à concevoir; il serait très-possible que la plus jolie ode d'Anacréon ne produisît qu'une scène d'opéra fort commune et fort ennuyeuse. Le ballet qui termine cet acte, de la composition de M. Gardel, a fait le plus grand plaisir; ce sont les Muses, les Graces et l'Amour qui se rassemblent pour célébrer le bonheur d'Apollon et de Daphné; car il faut savoir que, pour ne point renvoyer le spectateur désolé, Penée, après avoir changé sa fille en laurier, cède enfin au vœu de l'Amour, et lui rend sa première figure. Une des plus agréables scènes de la fête est celle où l'Amour, s'échappant aux liens que veulent lui donner les Nymphes et les Graces, vole à Daphné, en reçoit la lyre d'Apollon, et fait danser Terpsichore au son qu'il en tire. Terpsichore est mademoiselle Guimard, l'Amour est la petite Nanine, enfant de huit ou neuf ans, plein d'intelligence et pétri de graces. C'est ce même enfant qui a joué avec tant de succès le rôle d'Astyanax dans *Andromaque*, et celui du petit-fils de Julien dans *le Seigneur bienfaisant*.

A quelques cris, à quelques convulsions près, mademoiselle Saint-Huberti a déployé un véritable talent dans

le rôle d'Ariane; ce sera incessamment la seule actrice qui reste à ce spectacle : la musique de Gluck a tué mademoiselle Le Vasseur, et mademoiselle La Guerre se meurt, mais ce n'est ni de la musique de Gluck ni de celle de Piccini.

Tibère et Sérénus, tragédie en cinq actes, représentée, pour la première fois, sur le théâtre de la Comédie Française, le vendredi 23 août, est l'ouvrage de M. Fallet, secrétaire de M. le marquis de Paulmy, commis au bureau de la *Gazette de France*, auteur d'une petite brochure sur le Fatalisme, et de quelques pièces fugitives insérées dans les dernières années de l'*Almanach des Muses*.

Le sujet de la nouvelle tragédie est tiré du quatrième livre des *Annales* de Tacite; c'est ce trait que l'historien le moins prodigue d'épithètes, a cependant caractérisé lui-même par ces mots *miseriarum ac sævitiæ exemplum atrox* : Sérénus accusé par son propre fils d'avoir voulu faire soulever les Gaules et d'avoir conspiré contre la vie de l'empereur. M. Fallet a parfaitement bien senti l'impossibilité de présenter au théâtre le caractère de ce fils dénaturé, tel que nous l'a peint l'histoire; mais, en se permettant de l'altérer au point de faire un objet de pitié de ce qui ne pouvait être qu'un objet d'horreur, il paraît n'avoir pas assez bien vu que, pour diminuer l'atrocité de l'action, il la rendait à la fois invraisemblable et puérile. Il suppose que ce n'est que dans l'espoir d'obtenir plus sûrement la grace de son père que le jeune homme en devient le délateur; ainsi, l'accusation la plus révoltante en elle-même cesse de l'être en faveur du motif qui l'a déterminée. Il ne reste plus qu'à nous

persuader comment un homme, sans être imbécile, a pu croire si légèrement le crime dont on accusait son père, ne pas sentir quel poids son propre témoignage ajouterait à l'accusation, se flatter enfin de sauver l'accusé en le livrant lui-même à la vengeance d'un prince dont il devait connaître la haine, puisque le malheureux vieillard en était depuis long-temps l'objet et la victime.

La conduite des trois premiers actes est aussi sage, aussi simple que celle des deux derniers est forcée et romanesque. Si la situation du quatrième acte ne produit aucune beauté qui en justifie la hardiesse, elle a du moins le mérite de la nouveauté, et ce mérite est si peu commun, qu'il semble solliciter quelques encouragemens. Ce qui doit en obtenir davantage, c'est le soin avec lequel l'auteur s'est appliqué à développer le caractère de Tibère; ce caractère n'est pas fort dramatique sans doute, il est tout en dedans, si j'ose m'exprimer ainsi, et ne comporte aucune explosion vive et passionnée; c'est la tyrannie sous le masque, c'est le vice concentré en lui-même; la dissimulation la plus profonde rend tous ses mouvemens indécis, même ses discours: *Seu naturâ, seu assuetudine,* dit Tacite, *suspensa semper et obscura verba.* Sans pouvoir donner à ce grand personnage un grand effet, c'est beaucoup d'être parvenu à le rendre reconnaissable au théâtre, et l'on ne saurait refuser à M. Fallet l'honneur d'y avoir réussi quelquefois. L'ouvrage est en général très-faible de style; la conduite des premiers actes, et plusieurs morceaux du rôle de Tibère, annoncent cependant un homme d'esprit qui n'aura peut-être jamais assez d'énergie, assez de talent pour suivre la trace de nos grands modèles, mais qui a senti du moins de quelle manière il fallait les étudier.

Le jeu du sieur Molé a répandu sur le rôle du jeune Sérénus, et surtout dans la scène touchante du second acte, tout l'intérêt dont ce rôle pouvait être susceptible. Le sieur Vanhove a paru moins déplacé qu'on ne l'aurait cru dans celui de Tibère. Telle quelle, la pièce a déjà eu sept ou huit représentations peu suivies, à la vérité, mais assez pour n'être pas encore tombée dans les règles.

M. de La Harpe, en qualité de directeur de l'Académie, dans la séance publique du 25 août, chargé de rendre compte des motifs qui avaient déterminé les suffrages de l'illustre compagnie en faveur de la pièce de M. de Florian (1), nous a fait entendre assez clairement qu'en lui décernant le prix elle ne s'en était point dissimulé la faiblesse et les défauts, mais qu'elle y avait reconnu du moins le mérite qui manquait le plus essentiellement à toutes les autres pièces du concours, une marche raisonnable et suivie, du naturel et de la sensibilité. Il est à croire que d'autres motifs ont encore influé sur la bénignité de ce jugement; d'un côté, le choix du sujet que l'Académie ne voulait pas avoir l'air d'abandonner; de l'autre, la réserve prudente et timide avec laquelle on y traite ce sujet, sans le plus faible retour sur le ministre à qui il ne convenait plus d'en faire partager l'hommage; enfin, une nouvelle occasion de parler de M. de Voltaire, occasion qui ne saurait se renouveler assez souvent, ces messieurs sentant, et devant bien sentir tous les jours plus vivement l'extrême besoin de se couvrir de la gloire du grand homme qui n'est plus.

(1) *Voltaire et le serf du Mont-Jura*, discours, en vers libres, qui a remporté le prix de poésie de l'Académie Française en 1782, par M. de Florian, gentilhomme de S. A. S. Monseigneur le duc de Penthièvre; Paris, Demonville, 1782, in-8°.

L'Académie n'a point donné d'*accessit*, mais elle a accordé six mentions honorables. Des auteurs de ces pièces, il n'y a que M. Carbon de Flins des Oliviers qui se soit fait connaître, les autres ont gardé l'anonyme (1). Il y a dans le poëme lyrique de M. de Flins, intitulé : *La Naissance du Dauphin*, plusieurs morceaux pleins de verve et d'harmonie.

Après la lecture de la pièce couronnée, M. l'abbé Arnaud nous a lu *le Portrait de César*, qui a excité plus d'attention que d'applaudissemens, mais qui a paru réussir généralement par l'énergie et par la simplicité du style, par une suite d'idées pressées sans affectation, et par ce goût de l'éloquence antique dont on reconnaît si rarement la trace chez nos auteurs modernes.

M. de La Harpe a terminé la séance par le dixième chant de sa traduction de *la Pharsale;* c'est, comme l'on sait, le dernier du poëme de Lucain, et une mort précoce ne lui permit pas de le finir. Le nouveau traducteur y a joint un Épilogue adressé aux mânes du poète; cet épilogue nous a paru rempli de grandes images et de beaux vers; on y a remarqué surtout le tableau de la fin terrible de Néron, du tyran qui fit périr le poète, plus jaloux encore de la supériorité de ses talens que de l'emploi qu'il en avait fait en les consacrant à la gloire de la liberté de Rome et de ses derniers défenseurs.

L'éloge de l'abbé Delille, que M. de La Harpe a trouvé le secret de glisser très-heureusement à la fin de ce morceau, aurait eu sans doute un mérite de plus, si tous les auditeurs avaient été instruits aussi bien que nous de la vive scène qu'il y avait eu quelques jours auparavant dans l'intérieur du lycée académique, entre les

(1) Rivarol concourut également par sa pièce *De la Nature et de l'Homme.*

deux confrères, au sujet de la *Lettre* sur le poëme des *Jardins;* l'abbé Delille reprochant fort amèrement à M. de La Harpe ses liaisons avec l'auteur de cette *Lettre*, M. de Rivarol, et l'autre ne s'en défendant qu'en lui reprochant à son tour les dîners qu'il n'avait pas craint de faire autrefois avec un Gilbert, le détracteur le plus audacieux de tous les talens, et surtout du mérite de M. de La Harpe, etc.

OCTOBRE.

Paris, octobre 1782.

LES JÉSUITES CHASSÉS D'ESPAGNE; *Précis historique rédigé par M. Diderot, sur les Mémoires qui lui ont été fournis par un Espagnol.*

DON Carlos, roi de Naples, ne permit point aux Jésuites d'approcher de sa personne, et l'on ne douta plus de son aversion pour cette Société lorsqu'il fit solliciter à Rome la canonisation de don Juan de Palafox.

Don Juan de Palafox descendait d'une des plus anciennes familles espagnoles. Savant et pieux, il avait mérité, par ces qualités, que Philippe II le nommât à l'évêché nouvellement érigé dans l'Amérique, de *los Angelos de la Puebla*. Il y devint le concurrent des Jésuites qui avaient passé dans ce canton, munis de bulles qui les autorisaient à y exercer les fonctions de l'épiscopat; il crut leurs privilèges suspendus par sa nomination, ce qui suscita de violentes contestations entre ces Pères et lui. Ni le roi d'Espagne, ni les souverains pontifes ne

réussirent à les dépouiller de leurs chimériques prétentions, car ils avaient gagné le peuple, et Palafox mourut le martyr de la persécution de ces moines ambitieux.

Don Carlos monta sur le trône d'Espagne en 1759; ce fut alors que les plaintes des gouverneurs et des négocians de l'Amérique éclatèrent. Le vice-roi de Lima et le gouverneur de Quito représentèrent que le procureur-général des Jésuites, à Guipuscoa, s'était emparé de tout le commerce du Pérou; que, inutilement, on lui avait ordonné plusieurs fois de le borner à sa province; qu'en achetant au comptant les denrées de l'Europe, il y avait vingt pour cent de différence entre le prix courant et le sien; que les franchises accordées aux Jésuites, jointes à la facilité de la contrebande, leur permettant de vendre à meilleur compte, il en résultait des faillites sans nombre, et que ces abus ne régnaient pas seulement dans les contrées espagnoles, mais s'étendaient en Asie par les îles Philippines. La cour d'Espagne voulut et ne put remédier à ces inconvéniens, vrais ou faux; la Société dédaigna les ordres qu'elle en reçut, et l'on en fut réduit à dissimuler et à attendre.

Outre ces griefs contre les membres éloignés de la Société, le roi en avait de particuliers contre les Jésuites d'Espagne.

Il ne s'agit ici ni de leurs opinions erronées, ni de leur système théologique hasardé, ni du relâchement de leur morale, ni de leur pélagianisme renouvelé; le ministère se souciait peu de ces objets; je parle de l'assassinat du roi de Portugal, du procès-verbal et des preuves qui les désignaient comme les premiers instigateurs du forfait; je parle de l'empoisonnement prévu et exécuté de Benoît XIV, de la ruine des grandes maisons

de commerce, et du mépris de l'épiscopat; de crians excès en tout genre fixèrent l'attention du souverain; on suivit les démarches des Jésuites sans éveiller leur méfiance. La cour de France instruisit le ministère espagnol que ces Pères avaient à Villa-Gracia une imprimerie, conduite par le Père Idiaquez, d'où sortait une multitude d'ouvrages préjudiciables à la tranquillité du gouvernement français. On arrêta quelques libraires de Bayonne; ils parlèrent à la Bastille, où ils furent enfermés, et la cour d'Espagne supprima l'imprimerie sans faire d'éclat.

Guidés cependant par les instructions et les ordres du général, les Jésuites formaient des partis; ils s'occupaient à rendre le ministère odieux. Sous les règnes précédens, ils avaient envahi le pouvoir le plus étendu; le vaste tissu de leur politique enveloppait et le roi et les sujets, et les grands et les petits, et l'Église et l'État, et les savans et les ignorans. Ils tenaient les pères par leurs enfans, les maîtres par leurs domestiques, les femmes par la confession, les artisans par les congrégations, les courtisans par leurs projets, les souverains par leurs faiblesses, et les papes par l'apparence du dévouement et de l'obéissance; ils disposaient des sexes, des âges et des conditions. La religion s'opposait-elle à leurs diverses ambitions: ils l'altéraient, ils en pliaient la morale à leurs vues, leur intérêt en interprétait les décisions. S'élevait-il un défenseur tel que don Juan de Palafox: ils le calomniaient: c'était un homme dangereux, c'était un rebelle. Les uns étaient écartés par des coups d'autorité, ou dépouillés de leur état et de leur fortune, les autres intimidés par leurs nombreux partisans, assassinés ou empoisonnés: quiconque osait dévoiler leurs attentats prononçait lui-même sa perte. Ils marchaient entre l'hy-

pocrisie et la tyrannie, l'évangile dans une main, le poignard dans l'autre. On les a vus rampans et séducteurs, despotes et menaçans. De là ce mélange bizarre de modestie et d'arrogance, de pauvreté et de richesse, d'édification et de scandale, d'étude et de négoce, d'artifice et de violence, de fraudes et d'usurpations, de flatteries et de médisances, d'intrigue et de simplicité, de zèle et de fureurs, de vertus et de scélératesse. C'est en rapprochant les extrêmes et les opposés qu'ils s'étaient rendus formidables.

Les choses changèrent sous le règne actuel de Charles III, qui les connaissait, et qui avait résolu de les réduire ou de s'en défaire.

Charles commença par envoyer au Paraguay, à la tête d'un corps de troupes, don Cevallos, qui s'empara d'un pays dont ils se croyaient les maîtres, et l'Espagne commanda où l'on obéissait à un Jésuite. On confia la garde d'une forteresse à un officier français, nommé de Bonneval. Bonneval y trouva des papiers que les Jésuites avaient oubliés au premier tumulte, et parmi ces papiers un plan d'instructions et d'opérations du général Ricci, un complot contre le Gouvernement. Il le déposa entre les mains d'un ami, avec l'ordre de le faire passer à la cour; il se méfiait de Cevallos, déjà corrompu par les Jésuites.

Celui d'entre eux qui avait évacué la forteresse, s'apercevant de son inadvertance, s'adressa à Bonneval, qui ne sut ce qu'on lui demandait; et, sur la plainte du Jésuite et le refus de l'officier, Cevallos le mit aux arrêts, où il resta jusqu'au temps de son retour à Madrid. Il remit les papiers au roi. Alors le comte d'Aranda avait été revêtu de la présidence du conseil, place qu'on avait

supprimée et qu'on recréa à l'occasion d'une émeute dont nous allons rendre compte.

Les Jésuites ne cessaient de remontrer aux Espagnols que l'installation du prince régnant avait allumé la guerre en Europe depuis 1700 jusqu'à la paix de Vienne, en 1725; combien cette guerre avait été sanglante et ruineuse pour la nation; qu'ils étaient écrasés d'impôts, inconnus avant que la maison de Bourbon montât sur le trône; de combien de meurtres avaient été suivis et que d'argent avaient absorbé l'établissement de l'infant Don Philippe, la conquête de Naples, l'expédition de Sicile, le siège d'Oran, le passage de la monarchie espagnole en des mains étrangères, la désunion des patriciens, quinze années de troubles civils. Ils insistaient sur les grands emplois du ministère occupés par des intrus, sur l'humiliation des nationaux, s'abaissant aux plus viles flatteries pour obtenir un misérable emploi sous des chefs dont l'orgueil ne se pouvait comparer qu'à leur puissance, et leur puissance qu'à leur imbécillité. Qu'on juge, d'après la trempe du cœur humain, de l'impression de ces discours sur une nation fière. Nous supportons tous les besoins de l'État, mais peu d'entre nous participent aux avantages, peu connaissent les soucis du ministère.

Les Espagnols tombent dans le mécontentement, les esprits s'inquiètent et s'agitent, ils attachent insensiblement l'amélioration de leur sort au changement de l'administration.

Les Jésuites leur avaient persuadé que la conquête de l'Amérique était le prix de leurs travaux, que le souverain n'était qu'un prête-nom, et qu'il était inouï qu'un peuple souffrît aussi patiemment les gênes imposées à la

jouissance de son propre bien. C'est ainsi qu'ils affaiblissaient l'attachement et la fidélité des sujets. On murmurait, des larmes muettes coulaient des yeux, et l'on ne voyait de tous côtés que des symptômes d'une fureur renfermée qui cherchait à s'exhaler.

L'impatience nationale s'accrut encore par la prise de la Havanne : la mauvaise défense qu'on y fit, la perte des richesses immenses qui passèrent en la possession de l'Angleterre, le nombre des banqueroutes qui suivirent cet événement, la guerre de Portugal et le sacrifice de vingt-cinq mille hommes exterminés par des maladies, le défaut de subsistances, et d'autres fautes imputées à l'ineptie et à la corruption de Squilaci, qui s'était élevé, de l'atelier d'un artisan sicilien, à la plus haute dignité de l'empire, l'appui que le souverain lui accordait, l'abus du pouvoir qui lui était confié, le monopole des grains, le mépris des anciens usages, le renversement des vieilles coutumes, presque toujours l'objet de l'attachement fanatique des peuples, et les attentats sur la personne de citoyens dépouillés du vêtement national, et insultés dans les rues, sur les places, aux promenades publiques; telles furent les causes réelles qui allumèrent un feu couvert qui bouillonnait au fond des ames, et que la politique jésuitique attisait. Mais, avant de passer à son explosion, il convient de retourner, pour un moment, dans les contrées de l'Amérique.

Les droits du fisc espagnol dans l'Amérique étaient fixés ; ils consistaient dans une taxe sur les denrées qui passent d'Europe dans ces contrées. A titre de souverain, le roi nomme les gouverneurs, les vice-rois, les alcades, et les autres employés dans la magistrature et la finance.

Il lève un impôt, sous la forme de capitation, sur les habitans des Indes, et toutes les nations de l'Amérique espagnole sont comprises sous le nom générique de *los Indios;* il jouit de l'exploitation des mines, de la vente des eaux-de-vie, et de la plante appelée *Chicha.* Les patentes, les commissions, les bulles de la *Cruzada,* les cartes, le papier timbré, le vif argent, la répartition de *las Minas,* ou l'obligation de fournir un certain nombre de bras aux travaux publics, étaient autant de charges que l'on supportait sans murmure, lorsque Squilaci s'avisa d'en augmenter le fardeau, de créer une chambre des domaines, de réduire les naturels d'Amérique à la condition des habitans de la Castille, de gêner la liberté des franchises, et d'exiger, par forme d'emprunt, des sommes considérables des différentes sortes de corporations. Les Jésuites ne manquèrent pas de profiter de la circonstance pour exciter une fermentation qui aurait eu les suites les plus fâcheuses, si la prudence du ministère ne l'eût apaisée par la dissimulation et par sa douceur. Cependant on avait foulé aux pieds les sceaux du prince, on avait lacéré les ordres de son ministre ou les siens, on avait attaqué ses officiers dans leurs maisons; ils n'avaient échappé à l'assassinat qu'en se réfugiant dans leurs campagnes, où la populace les avait tenus bloqués. La révolte avait été poussée jusqu'à vouloir se nommer un roi; celui sur lequel on avait jeté les yeux fut heureusement assez sage pour refuser ce titre, et le ministère n'ignorait pas que cette séditieuse disposition des Indiens était nourrie par leurs directeurs spirituels, et secondée par l'Angleterre, attentive à miner les forces de la maison de Bourbon dans toutes ses branches. Ce fut alors que l'on vit les uns distribuer l'or à pleines mains

à la populace misérable, et les autres offrir aux rebelles amitié et protection.

Cette émeute fut suivie d'une autre en Espagne. Dans l'année 1766 ou 1767, le marquis de Squilaci, par l'accaparement des grains, avait plongé l'empire dans les horreurs d'une disette universelle. Les peuples qui gémissaient sous ce fléau, dont l'auteur ne leur était pas inconnu, demandaient la déposition du ministre. Pour les humilier, Squilaci proscrivit les manteaux et les chapeaux rabattus; la défense fut rigoureusement exécutée. La populace s'indigna, et les Jésuites crurent toucher le moment favorable au projet qu'ils avaient conçu depuis long-temps, d'exciter en Espagne un embrasement qu'on ne pût éteindre. Toujours cachés, presque toujours mal cachés, ils y employèrent leurs affiliés, l'abbé Hermoso, le marquis de Campo-Florès, et nombre d'autres. On se dispersa dans les cabarets, on sema l'argent dans les *bodegons;* là, s'accroissait l'ivresse de la rébellion par celle du vin; ces lieux de crapule retentissaient du cri *Viva el Rey! muera el màl gobierno!* L'émeute projetée devait éclater le jour du jeudi ou du vendredi saint, que le roi et toute la cour vont à pied dans les églises faire ce que nous appelons des stations. Les victimes étaient désignées : on devait assassiner le ministre; et dans la confusion il se trouverait sans doute parmi les furieux une main parricide qui frapperait le roi; mais la populace, qui n'était pas dans le secret, et qu'on avait trop échauffée, se déchaîna le jour des Rameaux. Les vitres de Squilaci furent cassées à coups de pierres; on enfonça les portes de son hôtel, on cherchait sa personne, qu'on ne trouva point; la fureur se jeta sur ses meubles qu'on mit en pièces. De là on courut au palais

du roi, où il se fit un effroyable massacre de citoyens et des gardes wallonnes; le carnage ne cessa qu'au moment où le prince parut sur son balcon, et eût accordé à la multitude tumultueuse ce qu'elle demandait à grands cris. Cependant le marquis de Squilaci s'enfuyait vers l'Italie, et le même jour le roi se rendit, par des chemins détournés, à Aranjuez; évasion pusillanime qui faillit à renouveler la sédition. On avait recréé la place de président de Castille, précédemment abolie par la crainte du pouvoir qu'elle conférait à celui qui en était revêtu; on l'avait donnée au comte d'Aranda, dont le premier soin fut de rechercher secrètement les causes de l'émeute. L'abbé Hermoso, le marquis de Campo-Florès et leurs complices furent arrêtés. On apprit dans leur interrogatoire que la révolte ne devait éclater que le jour du vendredi ou du jeudi saint, et qu'on avait puisé dans le trésor du collége impérial des Jésuites les véritables promoteurs de ce détestable projet, les sommes distribuées dans les tavernes.

Malgré ces indices, que le comte d'Aranda avait tirés de la bouche des coupables, il ne se crut pas assez instruit pour déterminer son roi; d'ailleurs, il savait que dans les rébellions un remède direct pouvait accroître le mal, et qu'il convenait de trouver un prétexte pour châtier des rebelles. Il lui fallait des preuves évidentes; mais, comment les acquérir? Il se contenta de feindre, de traiter les Jésuites avec plus de distinction que jamais, et d'espérer tout du temps. Tel était l'état des choses, lorsque le procureur-général de l'ordre, le père Altamirano, vint solliciter à la cour la permission de passer à Rome. D'Aranda ne douta nullement qu'il n'allât rendre compte à Ricci de l'émeute récente, et que les coffres

du Jésuite ne continssent les lumières dont il avait besoin. Il cajola Altamirano, et lui offrit tous les secours qu'il pouvait désirer. Les passe-ports qui promettaient à sa personne et à ses effets la plus grande sûreté lui furent expédiés; mais ils avaient été précédés d'injonctions, nonobstant tout empêchement contraire, de visiter à Barcelonne les caisses du Père, et de s'emparer de ses papiers; en même temps on attacha aux côtés du voyageur un officier de cavalerie qui faisait la même route pour le service du roi, et qui ne le perdait pas de vue. Arrivé à Barcelonne, le gouverneur arrêta, ouvrit et fouilla les caisses d'Altamirano; on prit ses papiers, et avec ses papiers on eut la conviction du crime de la Société. Alors d'Aranda put parler fortement à son souverain, et lui faire sentir la nécessité d'abattre un colosse redoutable, et de se délivrer d'un ennemi puissant, maître des consciences, possesseur de richesses immenses, et capable de se porter à des attentats éclatans et de payer des attentats secrets. Il fut donc résolu dans le cabinet de Madrid que les Jésuites seraient chassés; et, pour mettre à fin l'entreprise sans éclat et sans trouble, on se jura le secret, et l'on envoya aux gouverneurs, vice-rois, corrégidors, chefs de peuplades, partout où les Jésuites avaient résidence, depuis la capitale jusqu'aux Philippines, des ordres numérotés, qui ne devaient être successivement décachetés qu'au jour indiqué, à l'heure nommée. Il était prescrit par les uns de tenir prêts des bâtimens, des voitures et des troupes; par d'autres, d'entrer dans les maisons des Jésuites, de couper les cordes des cloches, de prendre les personnes et de les transporter à travers l'Espagne, à travers l'Amérique, à des endroits désignés, ce qui fut exécuté. On conduisit

à Carthagène les Jésuites de Madrid, et ils étaient débarqués à Cività-Vecchia avant que le pape en fût informé.

Le cardinal Palaviccini, secrétaire d'État à Rome, et alors nonce à Madrid, frappé de cet événement comme d'un coup de foudre, et sans cesse exposé aux reproches de Sa Sainteté, Clément XIII, en fit une maladie mortelle.

On ne sévit ni contre leurs adhérens, ni contre leurs affiliés. On leur assigna six cents livres de pension à chacun, et l'on pourrait dire que la Société de Jésus fut expulsée d'Espagne par la sagesse, de France par le fanatisme, et de Portugal par l'avarice.

Le pape écrivit des lettres violentes au monarque espagnol, qui lui répondit qu'il le respectait infiniment comme le père spirituel des chrétiens, mais qu'il voulait être le maître chez lui, et qu'il le suppliait de lui accorder sa sainte bénédiction.

Telles ont été les voies tortueuses par lesquelles la Société de moines la plus dangereuse s'est acheminée à sa destruction en Espagne.

Maîtres de la terre, j'ignore les importans services que vous tirez d'une race d'hommes qui a oublié pères et mères, et qui n'a point d'enfans; mais que cet abrégé historique vous apprenne l'influence qu'ils ont eue, qu'ils ont et qu'ils auront à jamais sur vos sujets, et les dangers perpétuels auxquels ils exposeront vos personnes.

√ DON PABLO (*Paul*) OLAVIDÈS. *Précis historique, rédigé sur des Mémoires fournis à M. Diderot par un Espagnol.*

Don Pablo Olavidès est de Lima, capitale du Pérou. Il naquit avec des talens précoces, chose assez ordinaire dans les contrées méridionales. Il s'appliqua aux sciences, il cultiva les lettres dès sa jeunesse, et parvint, à l'âge de vingt ans, à la dignité d'oydor de Lima.

En 1748 ou 1749 il y eut un grand tremblement de terre, dans lequel tout le Callao et une partie considérable de Lima furent bouleversés. Don Pablo, qui avait en sa garde des sommes appartenant aux habitans qui perdirent la vie dans ce désastre, jugea à propos d'employer celles qui ne furent point réclamées par des héritiers à la construction d'une église, et d'un théâtre où les citoyens allassent dissiper la triste impression de la catastrophe à laquelle ils avaient échappé. Le clergé désapprouva l'érection du théâtre, et lui en fit un crime auprès du ministre de Madrid. *Hinc prima mali labes.*

Sous le règne précédent, le clergé avait pris un ascendant sans bornes sur l'esprit de Ferdinand VI. Son confesseur, le père Ravago, Jésuite, lui avait persuadé que le premier, le plus essentiel des devoirs d'un roi catholique, était une entière soumission aux volontés des oints du Seigneur, et le bon roi aurait vu les enfers s'ouvrir sous ses pieds s'il ne s'était aveuglément conformé aux conseils de Ravago. Toute la religion de ce prince consistait en des pratiques minutieuses dont on n'avait garde de le désabuser en l'éclairant. Il fut donc très-facile à Ravago et à ses collègues de lui montrer dans

Pablo un homme sans religion, sans mœurs, un impie qui avait préféré la construction d'une église et d'un théâtre à celle de deux églises; un scélérat digne du dernier supplice; et il fut ordonné à don Pablo de venir à Madrid rendre compte de sa gestion. Son innocence étant évidente, sa conduite irréprochable aux yeux de toute personne sensée, il ne balança pas d'obéir; mais à peine fut-il arrivé, que les prêtres le poursuivirent à toute outrance, qu'on le mit aux arrêts dans sa propre maison, qu'on le traduisit comme un incrédule, un dissipateur de l'argent du fisc, et que les menées du clergé le conduisirent dans les prisons appelées *Carcel de Corte*, où il fut exposé à tout ce que peuvent inspirer l'animosité et la méchanceté. Il y souffrit beaucoup; entre autres infirmités, il lui survint une enflure générale, mais qui affecta particulièrement les jambes, et de laquelle, au sentiment des médecins, il était menacé de périr si l'on ne se pressait de le changer d'air : les persécutions des prêtres, et par contre-coup celles du ministère, rendaient la chose difficile; cependant un citoyen généreux obtint qu'en donnant une caution personnelle Pablo irait à sept lieues de Madrid, à Leganez, où l'on respire un air salubre. Don Domingo Jauregny, homme d'une opulence et d'un mérite reconnus, se rendit garant, et don Pablo fut mis en liberté.

Il y avait à Leganez une veuve de deux maris, dona Isabel de los Rios, à qui le dernier avait laissé des richesses immenses. Les femmes sont compatissantes. Celle-ci, touchée des malheurs d'un homme qui avait de l'esprit et de la jeunesse, des connaissances et de la figure, lui proposa sa main. Don Pablo l'accepta, à condition que la fortune resterait au dernier vivant, ce qui

fut consenti, et don Pablo devint énormément riche. En Espagne, ainsi qu'ailleurs, l'or est le moyen le plus puissant d'aplanir les difficultés, surtout celles qui naissent du clergé, et bientôt il fut mis en liberté; son innocence est reconnue, et il est déclaré loyal et fidèle sujet du roi. Quoi qu'on en dise, la richesse sert à quelques bonnes choses.

Don Pablo employa une partie de la sienne au commerce en gros, et se mit en société avec don Miguel Gigon, chevalier de Saint-Jacques, fixé présentement à Paris; et don Joseph Almanza, célèbre négociant de Madrid. L'association fut heureuse, et don Pablo posséda plus de fortune qu'il n'en fallait pour tenir un état imposant. Il monta sa maison à la française, où régnèrent l'aisance et les manières qui nous caractérisent entre les nations. Tous les ans il faisait un voyage à Paris; et, après quelques mois de séjour dans cette capitale, il s'en retournait avec les nouveautés qu'il avait judicieusement recueillies sur les sciences, la littérature et les productions des arts.

Ce fut alors qu'il projeta de réformer le mauvais goût des spectacles espagnols, et qu'il fit construire un théâtre dans son hôtel. Il avait traduit en vers les tragédies de Voltaire, et c'est là que tout Madrid vit, pour la première fois, représenter *Mérope* et *Zaïre* par des jeunes gens qu'il tenait à gages, et qu'il avait eu la patience inconcevable de former à la bonne déclamation.

Ce spectacle, où l'on servait toutes sortes de rafraîchissemens, était fréquenté gratuitement par la noblesse. L'on y entendit aussi la musique de Duni, de Grétry, dans *Ninette à la Cour*, dans *le Peintre amoureux de son modèle*, et d'autres opéra comiques qu'il avait

mis en espagnol, sur le mètre de ces poëmes français.

La reine d'Espagne mourut en 1760 ou 1761. La cour de Madrid est triste en tout temps; soumise à une étiquette gênante, elle devient tout-à-fait lugubre dans le temps de grands deuils; les spectacles publics sont fermés, et il n'est pas permis de se livrer à des amusemens domestiques. Don Pablo fit choix de la circonstance pour son voyage d'Italie; et, à son retour à Madrid, on le nomma corrégidor de Séville, avec les fonctions d'inspecteur-général, civil et politique sur la population et sur la nouvelle colonie de la Sierra-Morena, pays immense situé entre l'Andalousie et l'Estramadure, sous un beau ciel, et assez fertile pour donner par année jusqu'à trois ou quatre récoltes.

Le ministère commençait à concevoir que la force de l'État irait en diminuant aussi long-temps que la population, la véritable richesse, n'aurait pas une juste proportion avec l'étendue d'un pays. Conséquemment, il avait appelé des familles suisses catholiques dans la Sierra-Morena; il leur avait accordé l'aise et les franchises nécessaires au succès, et les colons étaient accourus en foule. Ils avaient formé dans le pays deux ou trois villages ou villes, et, en sa qualité de corrégidor de Séville, don Pablo exerçait la direction de la colonie et la surveillance des intérêts du roi.

Parmi le grand nombre de catholiques, il s'était glissé quelques protestans; et il faut observer que le fanatisme religieux n'est, dans aucune contrée de l'Europe, aussi violent que parmi les catholiques suisses. Ce sont la plupart des paysans grossiers, superstitieux, ignorans, ivres de l'absurdité de leurs pasteurs, gens de la même trempe que leurs ouailles, et capables, pour la propagation de

leur religion, de commettre de sang-froid les forfaits les plus inouïs.

Il est encore à propos de remarquer que ces catholiques sont persuadés que plus ils laissent de messes à dire sur leurs cadavres, plus ils assurent de repos à leurs ames, préjugé d'après lequel ils frustraient leurs enfans même de tout le bien qu'ils avaient acquis à la sueur de leurs fronts, et le léguaient à l'Église.

Pour obvier à ce dernier abus, don Pablo fit publier une ordonnance du corrégidor, qui annulait tout testament chargé d'une donation pieuse, des prêtres, déjà suffisamment salariés par l'État, n'ayant aucun besoin de ce surcroît d'aumônes.

Un autre sujet de fureur contre lui, c'est que ces colons, transplantés d'un climat froid sous un climat chaud, étaient devenus sujets à des maladies qui les emportaient par centaines, et que l'on entendait à tout moment la cloche annoncer avec le trépas des uns le péril des autres, et que don Pablo jugea à propos de proscrire cette sonnerie. Alors le corrégidor est accusé d'indifférence en matière de religion, de se mêler des choses sacrées, de toucher à l'arche sainte, et de tolérer des protestans parmi ceux qui défrichaient la Sierra-Morena.

Le lot ordinaire de ceux qui ont renoncé au monde, l'intrigue, l'ambition démesurée, l'orgueilleuse cupidité, cachées sous l'enveloppe respectée de la dévotion, mirent en mouvement tout le clergé; et le confesseur du roi, le père Osma, Récollet, homme avare, ignorant, hypocrite, envieux, la sentine de tous les vices, se mit à la tête des furieux et jura la perte de Pablo.

Lorsque Charles III monta sur le trône d'Espagne, en 1759, son premier acte de souveraineté tomba sur

le pouvoir illimité de l'Inquisition. Alors ce monarque était environné de sages. On lui avait montré que cet État dans l'État, contraire à son autorité, était la source des préjugés, de la terreur et de l'imbécillité nationale; en conséquence il défendit aux inquisiteurs de statuer définitivement sur quelque objet que ce fût sans avoir obtenu son approbation. Don Quintano, évêque de Pharsale, fut éloigné pendant plusieurs mois pour avoir proscrit je ne sais quel ouvrage sans le consentement du monarque; il fallut recourir à des soumissions aussi réitérées qu'avilissantes pour obtenir son rappel, et l'on se flattait que, réduit sur le même pied qu'à Venise, où trois sénateurs assistent aux jugemens, prononcent les premiers et donnent le ton, incessamment le redoutable tribunal ne serait plus à Madrid qu'un épouvantail.

Dans ces conjonctures critiques pour don Pablo, l'inquisiteur général mourut; il s'agissait de nommer à cette place. Le Récollet Osma la sollicita pour lui-même, bien certain qu'elle lui serait refusée par le roi, dont il faisait les amusemens; ce qui n'est pas toujours un éloge. Il s'attendait encore qu'il lui serait permis de la conférer à qui il jugerait à propos, ce qui arriva. Osma représenta au souverain que personne dans l'Église et l'empire ne lui paraissait plus digne de l'occuper que l'évêque de Zamora; mais il avait en même temps prévenu l'évêque, et lui avait conseillé de la rejeter avec mépris, et d'oser dire au roi que dans l'état actuel des choses, où le grand inquisiteur ne pouvait séparer l'ivraie du bon grain sans s'exposer à la rigueur des lois, il ne pouvait en conscience présider un tribunal presque détruit, entièrement deshonoré, et qu'un prince qui avait oublié jusqu'à ce point les intérêts du christianisme répondrait un jour de tous

les crimes occasionés par son indulgence coupable, et subirait devant Dieu le plus sévère de ses jugemens..... Le monarque intimidé révoqua l'édit qu'il avait donné en 1760, et l'Inquisition sortit de sa cendre, mais en sortit, comme on le présume assez, plus féroce qu'elle n'avait jamais été.

La vieillesse du roi est toujours un grand malheur pour son peuple, mais surtout en Espagne. Serait-ce l'effet de l'étiquette d'une cour qui ne lui permet pas de s'instruire dans sa jeunesse? Serait-ce qu'en naissant il a sucé le lait de la superstition; qu'à mesure qu'il s'affaiblit, les religieuses momeries dont on l'a bercé deviennent plus impérieuses; que la chaleur du climat donne plus d'activité à ces causes, ou que les races s'y dégradent plus vite?

Il fallait une victime au nouvel inquisiteur, il lui fallait une grande victime; don Pablo la lui présentait. Il est saisi; sa condamnation était prononcée avant sa détention. On examine et l'on empoisonne toutes les actions de sa vie publique et privée. On visite sa bibliothèque et ses manuscrits: on y trouve les Œuvres de Montesquieu, de Voltaire, de Jean-Jacques, le *Dictionnaire* de Bayle et l'*Encyclopédie*, des traductions de quelques-uns de ces ouvrages; et c'est alors qu'on crie au scandale, qu'il est traîné des prisons de la cour dans les cachots de l'Inquisition, et qu'on s'empare de ses biens, meubles, et immeubles. Ce tribunal ne souffre pas qu'on apprenne à penser; mais il veut qu'on apprenne à croire et à tout ignorer, excepté sa puissance et ses prérogatives. Don Pablo, atteint et convaincu d'esprit philosophique, fut condamné à faire amende honorable, couvert d'un *san-benito*, et à être pendu jusqu'à ce que mort

s'ensuive. La rigueur de cette sentence fut commuée en deux cents coups d'*azotes* ou de verges par les carrefours de la ville, et en une clôture perpétuelle dans un *preside* ou une maison forte; châtiment qu'on réduisit, après un second sursis, à la dégradation de noblesse, à l'interdiction du cheval, à l'habit de bure et à la demeure dans un couvent où il sera assujetti à tous les devoirs de la vie monastique.

Don Miguel Gigon, l'ami et l'associé de Pablo, sollicita de ses geôliers une attestation de bonne conduite; on composa avec les inquisiteurs, et le coupable obtint à prix d'argent main-levée de ses biens, la réhabilitation et la liberté.

Nous avons écrit cet abrégé des malheurs d'Olavidès pour apprendre aux hommes combien il est dangereux de faire le bien contre le gré de l'Inquisition, et à s'observer partout où ce tribunal subsiste.

Il serait difficile de dire quelle sensation ont faite en France les *Essais* de M. J. G. Lavater *sur la physiognomonie*. Depuis trois mois que la traduction de cet ouvrage est à Paris, et que plusieurs Feuilles périodiques l'ont annoncée, nous n'avons pas encore eu la satisfaction de rencontrer deux personnes qui aient eu la curiosité de la lire (1). Il est vrai que le pays de l'Europe où l'on juge avec plus de confiance toute espèce de productions est celui où on lit le moins; où, malgré la décadence trop bien reconnue de la littérature nationale, on dé-

(1) Le grand ouvrage de Lavater est aujourd'hui très-répandu en France. La traduction française est de trois différentes mains. En effet on l'attribue à madame Laffite, femme d'un ministre de l'église française réformée à La Haye, à un M. Caillard, qu'il ne faut pas confondre avec l'ancien ambassadeur de ce nom, mort à Paris, il y a quelques années; enfin à M. Henri Renfner. (B.)

daigne plus que jamais la littérature étrangère; où tout ce qui n'est ni chanson, ni pièce de théâtre, ni pamphlet, ne peut guère prétendre à faire beaucoup de bruit, où le meilleur ouvrage enfin n'obtient que lentement le degré d'estime qui lui est dû, lorsque quelque circonstance extraordinaire n'en favorise pas le succès.

Quoique M. Lavater ait refondu en grande partie le texte de son livre, et pour le rendre moins intraduisible et pour l'adapter, autant que sa conscience a pu le permettre, au goût du lecteur français, il y a laissé cependant beaucoup de choses peu faites pour lui plaire, et beaucoup d'autres très-propres à l'effaroucher. Le vernis de théologie mystique, répandu pour ainsi dire sur toutes les feuilles du livre, ne peut manquer de paraître étrange dans une discussion où il ne s'agit que d'art et de philosophie. Un grand nombre de personnalités minutieuses, qui n'ont ni le mérite d'être intéressantes, ni celui d'être malignes, en fera trouver souvent la lecture insipide. Le ton d'inspiration que l'auteur emploie trop fréquemment à relever des idées communes, en perdant dans la traduction la seule espèce d'excuse qu'il peut avoir dans l'original, ne leur laisse qu'une empreinte de ridicule. On ne saurait blâmer M. Lavater de ne nous avoir donné que des fragmens sur une science aussi nouvelle que la physiognomonie; un ouvrage plus systématique eût mérité moins d'attention et moins de confiance; mais, sous la forme même qu'il eut raison d'adopter, on pourrait désirer sans doute plus de suite, des liaisons plus heureuses, une marche plus piquante et plus rapide. Son livre ressemble à un édifice dont le plan est non-seulement irrégulier, fort imparfait, mais dont toutes les approches sont encore embarrassées des débris de la pierre,

du plâtre et de tous les échafaudages qui ont servi à le construire.

Les critiques plus ou moins fondées auxquelles cet ouvrage a donné lieu en Allemagne, toutes les bonnes ou mauvaises plaisanteries qu'on en pourra faire en France, s'il parvient à y être plus connu, n'en détruiront point le mérite; il n'en sera pas moins vrai qu'aucun écrivain depuis Aristote n'a développé plus de vues sur la science physiognomonique que notre prédicant zuricois, ni des vues plus utiles et plus lumineuses. Ses recherches prouvent, ce me semble, d'une manière assez sensible, premièrement, que la science peut exister; et pourquoi celle-là n'existerait-elle pas aussi-bien que tant d'autres que notre ignorance n'a guère mieux approfondies? secondement, que les progrès de cette science, en suivant les traces qu'il indique, pourraient devenir également intéressans et pour les mœurs et pour les arts; c'est du moins ce que nous avons cru voir dans son livre. Essayons d'en recueillir ici les idées les plus frappantes.

« Connaître, désirer, agir, voilà ce qui rend l'homme un être *physique*, *moral*, *intellectuel*... Cette *triple* vie, qu'on ne saurait contester à l'homme, ne peut devenir pour lui un objet d'observations et de recherches qu'autant qu'elle se manifeste par le corps, par ce qu'il y a de visible, de sensible, de *perceptible* en l'homme. Dans la nature entière, il n'est point d'objet dont on puisse découvrir les propriétés et les vertus que par des relations extérieures qui tombent sous les sens; c'est sur ces déterminations externes que se fonde le *caractéristique* de tous les êtres, la base de toutes les connaissances humaines. L'homme serait réduit à tout ignorer, et les objets qui l'environnent et lui-même, si, dans toute la na-

ture, chaque force, chaque vie ne résidait pas dans un *extérieur perceptible*, si chaque objet n'avait pas un caractère assorti à sa nature et à son étendue, s'il n'annonçait pas ce qu'il est, s'il n'était pas posssible de le distinguer de ce qu'il n'est pas. »

Ainsi, vous le voyez, non-seulement il existe une science physiognomonique, mais cette science est la base des autres, ou plutôt c'est la science unique, la seule qui soit à notre portée. Tout ce que nous connaissons, tout ce que nous pouvons connaître et de nous-mêmes et des êtres qui nous environnent, c'est la physionomie ; il ne faut plus méditer, il ne faut plus écrire sur la *nature*, mais sur la *physionomie* des choses. Sans nous arrêter trop à l'analogie qu'il pourrait y avoir entre cette manière de raisonner et celle du Maître de musique du *Bourgeois Gentilhomme*, examinons sans prévention si le système de l'auteur ne repose pas sur quelques principes moins vagues ou moins abstraits.

« On ne saurait nier que la *force physique*, bien qu'elle s'exerce dans toutes les parties du corps, surtout dans ses parties animales, ne soit plus remarquable, plus frappante encore dans le *bras*, depuis sa racine jusqu'à l'extrémité des doigts... Il n'est pas moins évident que la *vie intellectuelle*, les facultés de l'entendement et de l'esprit humain, se manifestent surtout dans la conformation et la situation des *os de la tête* et principalement du *front*... La *vie morale* se découvre surtout dans les traits du visage et dans leur jeu..... Cette triple vie de l'homme, bien qu'elle se réunisse en une seule dans chaque point du corps, pourrait néanmoins être divisée par étages, et il y aurait matière à *physionomiser* là-dessus si nous vivions dans un monde moins dépravé. *La*

vie animale, la plus basse et la plus terrestre, placée dans le *ventre*, s'étendrait jusqu'aux organes de la génération et aurait le cœur pour foyer. *La vie intellectuelle* trouverait son siège dans la *tête*, et l'œil serait son foyer. Ajoutons que le visage est le représentant ou le sommaire de ces trois divisions : le front jusqu'aux sourcils, miroir de l'intelligence; le nez et les joues, miroir de la vie morale et sensible; la bouche et le menton, miroir de la vie animale, tandis que l'œil serait le centre et le sommaire de tout; mais on ne peut trop répéter que les trois vies, se retrouvant dans toutes les parties du corps, y ont aussi partout leur expression. »

Que d'explications curieuses n'aurait-on pas à demander ici à l'auteur, et combien la dépravation même du siècle ne les rendrait-elle pas utiles et importantes! Que de méprises fâcheuses, que de maux épargnés, s'il existait, par exemple, pour les *Cœurs* du chevalier de Boufflers, une physiognomonie dont les signes fussent certains et faciles à reconnaître!

Notre auteur distingue la Physiognomonie de la Pathognomonique. Selon lui, *Physiognomonie*, dans un sens restreint, est l'interprétation des forces, ou la *science qui explique les signes des facultés*; la *Pathognomonique*, l'interprétation des passions ou la *science qui traite des signes des passions*. La première envisage le caractère dans l'état de *repos*, l'autre l'examine lorsqu'il est en *action*. Le caractère dans l'état de repos réside dans la forme des parties solides, et dans l'*inaction des parties mobiles*. Le caractère de la passion se trouve dans le *mouvement des parties mobiles*. La passion a un rapport déterminé avec l'élasticité de l'homme, ou cette disposition qui le rend susceptible de passions, etc.

En partant des principes qu'on vient d'exposer, M. Lavater ne néglige aucun moyen d'établir et la vérité de la Physiognomonie et ses droits à porter le nom de science. « Puisqu'il est aussi impossible de trouver deux caractères d'esprit parfaitement ressemblans, que de rencontrer deux visages d'une ressemblance parfaite, la différence extérieure du visage et de la figure doit nécessairement avoir un certain rapport, une analogie naturelle avec la différence intérieure de l'esprit et du cœur... » Sans doute la difficulté n'est que de connaître ce rapport et de le déterminer par des caractères constans, invariables. Mais pourquoi exiger une précision plus rigoureuse d'une science presque nouvelle que de tant d'autres qu'on ne cesse de nous enseigner depuis plusieurs milliers de siècles avec autant de suffisance que d'incertitude et d'obscurité...? « La Physiognomonie, dit fort bien notre auteur, peut devenir une science aussi-bien que tout ce qui porte le nom de science; aussi-bien que la physique, car elle appartient à la physique aussi-bien qu'à la médecine, puisqu'elle en fait partie; que serait la médecine sans sémiotique, et la sémiotique sans physionomie? aussi-bien que la théologie, car elle est du ressort de la théologie : qu'est-ce en effet qui nous conduit à la Divinité, si ce n'est la connaissance de l'homme; et qu'est-ce qui nous fait connaître l'homme, si ce n'est son visage et sa forme? aussi-bien que les mathématiques, car elle tient aux sciences de calcul, puisqu'elle mesure et détermine les courbes, les grandeurs et leurs rapports connus et inconnus; aussi-bien que les belles-lettres, car elle y est comprise, puisqu'elle développe et détermine l'idée du beau et du noble. La Physiognomonie, comme toutes les autres sciences, peut

jusqu'à un certain point être réduite en règles déterminées, avoir des caractères qu'on pourra enseigner et apprendre, communiquer, recevoir et transmettre. Mais ici, comme dans toutes les autres sciences, il faut beaucoup abandonner au génie, au sentiment, et dans bien des parties elle manque encore de signes et de principes déterminés ou déterminables. »

Nous passons sans scrupule tout ce que dit encore l'auteur dans la suite de ses fragmens, de la vérité de la Physiognomonie, de son utilité, de ses inconvéniens et de ses difficultés sans nombre; ces différens articles ne sont que le développement des idées annoncées au commencement de l'ouvrage, ainsi que le caractère du physionomiste, et le long Traité de l'Harmonie entre la beauté morale et la beauté physique, où l'on se borne simplement à prouver que si la vertu n'est pas la cause unique de la beauté, et le vice de la laideur, il n'en est pas moins certain que la vertu embellit et que le vice enlaidit; résultat assez vague, assez commun. Un morceau plus piquant est la réponse à l'objection tirée du jugement si connu du physionomiste Zopire sur Socrate, savoir qu'il était stupide, brutal, voluptueux et adonné à l'ivrognerie. M. Lavater démontre fort bien que ce Zopire ne voyait pas finement, et voici comme il analyse le portrait du plus sage des hommes, en comparant différentes têtes de Socrate copiées d'après l'antique, et dont la ressemblance est trop frappante pour ne pas assurer que ce sont autant de portraits assez ressemblans de la même personne.

« Ceux qui ont pu chercher, dit-il, dans la structure de ce front le siège de la stupidité, et qui ont cru en reconnaître les signes dans cette voûte, cette éminence,

ces enfoncemens, n'ont jamais étudié la nature du front de l'homme; ils n'ont jamais ni observé ni comparé des fronts. Quelle que soit l'influence d'une bonne ou mauvaise éducation..., un front tel que celui-ci est toujours semblable à lui-même quant à la forme et au caractère principal, et le vrai physionomiste ne devrait point s'y méprendre. Oui, dans cette voûte spacieuse habite un esprit capable de porter le jour dans la nuit des préjugés, et de vaincre une foule d'obstacles. D'ailleurs le saillant des os de l'œil, les sourcils, la tension des muscles entre les sourcils, la largeur du dos de ce nez, l'enfoncement de ces yeux, cette élévation de la prunelle, combien toutes ces parties, considérées séparément ou dans l'ensemble, sont expressives! combien elles concourent à marquer les grandes dispositions intellectuelles, même des facultés déjà toutes développées et parvenues à leur parfaite maturité!.... Un visage aussi énergique annonce que celui qui le porte a un prodigieux empire sur lui-même, et qu'ainsi il peut devenir, en usant de sa force, ce que des milliers d'autres ne seront que par une sorte d'impuissance..... Mais ce qu'il avait de massif et de fortement prononcé effrayait ou offusquait les yeux des Grecs, accoutumés aux formes élégantes, au point qu'ils ne voyaient plus l'*esprit* de la physionomie, etc... »

Le vengeur de la physionomie de Socrate était bien fait assurément pour prendre parti en faveur de M. d'Alembert: « On m'écrit, dit-il dans la Réponse à quelques objections particulières; on m'écrit que M. d'Alembert a l'air commun. Je ne puis rien dire jusqu'à ce que j'aie vu M. d'Alembert; mais je connais son profil gravé par Cochin, qu'on dit être fort au-dessous de l'original, et,

sans faire mention de plusieurs indices difficiles à caractériser, il est sûr que le front et une partie du nez sont tels que je n'en ai jamais vu de semblables à aucun homme médiocre. »

Si l'imperfection d'une science suffisait pour en dégoûter les bons esprits, il faudrait renoncer à toutes nos connaissances, à toutes nos études. Que savons-nous, que pouvons-nous savoir sur quelque objet que ce puisse être? des aperçus formés sur un certain nombre d'observations plus ou moins étendues, plus ou moins précises, que nous nous pressons de lier ensemble pour en faire ce que nous appelons un système, mot qui, suivant son étymologie, ne signifie qu'une manière de concevoir ce que nous ne pouvons connaître parfaitement, et qui, grace à l'usage, ne signifie plus souvent encore qu'une manière d'exprimer ce que nous ne concevons pas. En réduisant ainsi le titre de science à sa juste valeur, nous ne voyons pas pourquoi l'on s'obstinerait à le refuser à la Physiognomonie, et nous regrettons de bonne foi toute la logique et toute l'éloquence employées par notre auteur à démontrer une vérité si simple. Il faut convenir cependant qu'il avait à cet égard de violens préjugés à détruire; mais ces préjugés tenaient moins sans doute à l'imperfection même de la science physiognomonique qu'à la sottise des docteurs qui s'étaient chargés jusqu'ici de l'enseigner. Il n'y a peut-être aucun objet de nos recherches, sans en excepter l'alchimie et la théologie; il n'en est peut-être aucun sur lequel on ait écrit avec moins de sens, moins de principes et moins de méthode. Quoique M. Lavater ne nous ait donné que des essais et des fragmens, on y reconnaît une suite d'observations bien ordonnées; on sent qu'en cherchant des règles fixes

et constantes, il ne s'e... pas permis de les adopter légèrement; on voit surtout qu'il a mieux senti que personne avant lui quelles étaient les routes qu'il fallait suivre pour arriver à des résultats intéressans, et pour en écarter tout ce qui n'était qu'accessoire ou purement arbitraire.

Il n'est pas le seul qui ait observé que c'est dans la conformation des parties solides qu'on doit chercher à reconnaître les signes distinctifs des facultés intellectuelles, et ceux du caractère et des passions dans l'expression habituelle des parties mobiles. Je me souviens d'avoir trouvé il y a long-temps la même idée dans un *Traité des Physionomies*, d'un auteur anglais dont je ne puis dans ce moment me rappeler le nom; mais il n'en est pas moins certain que cette idée, qu'on peut regarder comme une des premières bases de la science physiognomonique, n'a jamais été mieux déterminée que dans l'ouvrage de M. Lavater, et qu'aucun autre avant lui n'en a fait des applications plus simples, plus lumineuses et plus multipliées. Une des preuves les plus sensibles de la vérité de cette expression, indépendante de celle des yeux, du regard, du sourire, de la bouche, du mouvement des muscles, est le masque du célèbre Heidegger (1) dessiné après sa mort, et l'analyse qu'en a donnée l'auteur. En observant ce dessin, quelque nue, quelque imparfaite qu'en soit la gravure, on ne peut s'empêcher de dire comme Lavater :

« La sagesse ne repose-t-elle pas sur ces sourcils, et ne semblent-ils pas couvrir de leur ombre une profondeur respectable? Un front voûté comme celui-ci serait-

(1) Bourgmestre de Zurich : ce fut l'Aristide de la Suisse, un des hommes les plus éclairés de son siècle, et qui consacra uniquement toutes ses lumières et ses connaissances au bonheur de son pays. (*Note de Grimm.*)

il le siège commun d'un esprit ordinaire et d'un esprit supérieur ? Cet œil fermé ne dit-il plus rien ? Le contour du nez et la ligne qui divise la bouche, et ce muscle creusé en fossette entre la bouche et le nez, et enfin l'harmonie qui règne dans l'ensemble de tous ces traits, n'ont-ils aucune expression ? Je ne crois pas qu'un homme doué de sens commun puisse répondre négativement à ces questions..... Depuis le sommet de la tête jusqu'au cou... devant et derrière, tout est expressif, tout parle un langage uniforme, tout nous indique une sagesse exquise et profonde... un homme presque incomparable, qui dispose tranquillement ses plans, et qui jamais dans l'exécution ne se rebute, ne se précipite ou s'égare ; un homme plein de lumières, d'énergie et d'activité, et dont la seule présence arrache cet aveu : Il m'est supérieur... Cet arc du front, cet os saillant de l'œil, ce sourcil avancé, cet enfoncement au-dessous de l'œil, la forme de cette prunelle... Ce contour du nez, ce menton saillant, les éminences et les creux du derrière de la tête..., tout porte la même empreinte, et la retrace à tous les yeux... »

Notre physionomiste zuricois va plus loin encore, et si loin peut-être, qu'on ne sera plus tenté de le suivre. Après avoir montré, par de simples contours, des silhouettes, des profils de toute espèce, par des bustes, des portraits en face et des portraits faits après la mort des personnes qu'ils représentent, que la signification du visage de l'homme est totalement indépendante du jeu des muscles, il ose soutenir encore qu'on peut déterminer mathématiquement, par les simples contours du crâne, la mesure des facultés intellectuelles, ou du moins les degrés relatifs de capacité et de talent. Outrée ou

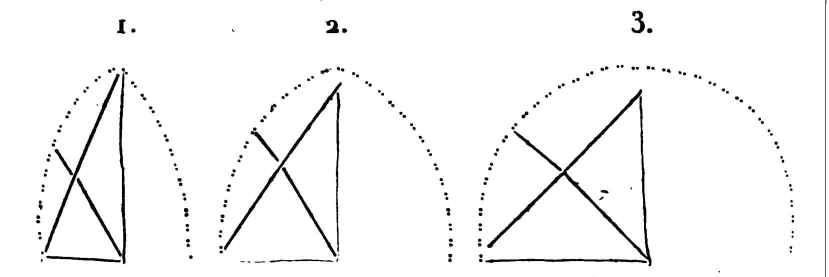
non, cette idée nous paraît neuve et trop ingénieuse pour ne pas mériter au moins quelque indulgence et quelque attention.

«... Mes lecteurs, dit-il lui-même, trouveront peut-être de la folie dans cette assertion. Quoi qu'il en soit, le penchant qui me porte à la recherche de la vérité m'oblige d'avancer encore qu'*en formant un angle droit du zénith et de l'extrémité de la pointe horizontale du front pris en profil, et en comparant les lignes horizontale et perpendiculaire et leur rapport avec la diagonale, on peut en général connaître la capacité du front par le rapport qui se trouve entre ces lignes.* Au moment où j'écris ceci, je m'occupe de l'invention d'une machine au moyen de laquelle on pourra, même sans le secours des silhouettes, prendre la forme de chaque front, et déterminer avec assez d'exactitude le degré de sa capacité, et surtout trouver le rapport qui est entre la ligne fondamentale et le profil du front. »

Notre auteur s'attend à toutes les plaisanteries qu'on ne manquera pas de faire sur une pareille découverte; mais il y répond tranquillement.

« Essayez, et vous verrez bientôt, j'ose le garantir, que le front d'un idiot, né tel, diffère essentiellement, dans tous ses contours, du front d'un homme de génie reconnu pour tel. Faites des essais, et vous trouverez toujours qu'un front dont la ligne fondamentale est plus courte des deux tiers que sa hauteur est décidément celui d'un idiot. Plus elle est courte cette ligne, et disproportionnée à la hauteur perpendiculaire du front, plus elle marque de stupidité; au contraire, plus la ligne horizontale est prolongée et conforme à sa diagonale, plus le front qu'elle caractérise annonce d'esprit et de juge-

ment. Appliquez l'angle droit d'un quart de cercle sur l'angle droit du front tel que nous l'avons proposé, plus les rayons..... (ceux, par exemple, entre lesquels il y a une distance de 10 degrés...) plus, dis-je, les rayons se raccourcissent dans un rapport inégal, plus la personne sera stupide...; et d'un autre côté, plus il y aura de rapport entre ces rayons, plus ils indiqueront de sagesse. Quand l'arc du front et surtout le rayon horizontal excèdent l'arc du quart de cercle, on peut compter que les facultés intellectuelles sont essentiellement différentes de ce qu'elles seraient si cet arc du front était parallèle, ou enfin s'il était non parallèle avec l'arc du quart de cercle.



« Ces figures peuvent en quelque sorte expliquer mon idée. Un front qui aurait la forme du n° 3 annoncerait bien plus de sagesse que celui qui aurait les proportions du n° 2, et celui-ci serait fort supérieur au front qui se rapprocherait du n° 1; car il faut être né imbécile pour avoir un front pareil.

« Nous avons tous les jours sous les yeux une preuve bien frappante de la vérité de ces observations..., c'est la forme du crâne des enfans qui change à mesure que leurs qualités intellectuelles augmentent ou plutôt se

développent, forme qui ne varie plus quand les facultés ont acquis tout leur développement, etc. »

Que ces idées soient hasardées ou non, pourquoi se presser de les rejeter? pourquoi refuser de les examiner sans prévention? Si par une longue suite d'expériences on parvenait à les confirmer, à leur donner plus d'exactitude et de précision, n'aurait-on pas découvert une vérité assez utile, assez intéressante? Quelle belle machine que celle qui nous apprendrait à peser les hommes comme on pèse les métaux, à juger pour ainsi dire à l'œil, si tel ou tel sujet est propre à devenir un homme d'État, un philosophe, un poète, un artiste!

L'objection de ceux qui croiraient la morale ou la théorie de l'éducation compromise par un système où l'on établirait une différence si essentielle et si nécessaire d'un homme à l'autre ne peut étonner que les esprits assez subtils pour savoir au juste si nous sommes libres ou non, et comment nous le sommes, quelles sont les bornes de l'empire que nous pouvons exercer sur nos propres facultés et sur celles de nos semblables, et s'il dépendait en effet de Voltaire ou de son précepteur qu'il ne fût un imbécile ou Voltaire.

L'observation de l'auteur sur les changemens qu'éprouve le crâne des enfans pourrait bien être susceptible encore d'une application plus générale. Sans prétendre expliquer ici les raisons d'un phénomène si remarquable, il nous paraît assez évident que l'éducation ou les circonstances peuvent modifier à quelques égards la conformation même des parties solides. L'expérience prouve assez qu'il n'est aucun de nos organes que l'exercice ne fortifie; comment cet accroissement de forces n'aurait-il pas des signes sensibles? Supposons, au sortir de la pre-

mière enfance, deux têtes absolument pareilles; que l'une reste oisive, que l'autre soit occupée; je suis très-persuadé qu'au bout d'un certain temps un observateur attentif y reconnaîtrait des différences assez frappantes; si leur étendue restait toujours la même, ce que je ne voudrais pas assurer, l'une aurait acquis du moins des traits d'énergie et de solidité qui manqueraient sans doute à l'autre. Une tête forte est plus capable d'une grande contention d'esprit qu'une tête légère. Mais, pour vérifier cette remarque, il faut bien se garder de confondre une tête forte avec une tête lourde et pesante; comme il faut bien se garder aussi, en cherchant les lignes horizontale et perpendiculaire du front, d'en prendre la hauteur à la naissance des cheveux, une tête qui aurait la forme du n° 3 pouvant avoir indifféremment les cheveux plantés plus ou moins haut. Quoique cette dernière différence ait bien sa signification physiognomonique particulière, elle ne doit être comptée pour rien dans la mesure dont il s'agit.

Mais il est temps de nous arrêter; la doctrine de M. Lavater est trop contagieuse; c'est assez de l'exposer sans partialité, n'allons point *physionomiser* à notre tour. Et le pourrait-on avec quelque succès dans un pays où, pour se rassembler, tous les visages se masquent ou se défigurent?

Chanson de M. le duc de Nivernois à madame la marquise de Boufflers.

Sur l'air de *la Pantoufle.*

Il est un trésor,
Dans le fond de la Lorraine,

Il est un trésor,
Quoiqu'il ne soit pas de l'or.
Il n'est pas de l'or
Ce trésor de la Lorraine;
Il n'est pas de l'or,
Mais il vaut bien mieux encor.

Il est d'un beau blanc
Des pieds jusques à la tête;
Il est d'un beau blanc,
Quoiqu'il ne soit pas d'argent.
S'il était d'argent,
Il tournerait moins la tête;
S'il était d'argent,
Il ne serait pas si blanc.

Il a de l'esprit,
Il n'aime pas la louange;
Il a de l'esprit
Quand il parle et qu'il écrit.
Il a de l'esprit,
Il fait des vers comme un ange;
Il a de l'esprit
Quand il parle et qu'il écrit.

Il fait peur aux sots
Quand il veut ouvrir la bouche,
Il fait peur aux sots
Qui n'aiment pas ses bons mots.
Laissons là les sots
Que son esprit effarouche;
Laissons là les sots,
Jouissons de ses bons mots.

Il a deux enfans
Qui sont dignes de leur mère,
Il a deux enfans
Distingués par leurs talens;

Mais les deux enfans
Ne vaudront jamais leur mère,
Mais les deux enfans
N'ont point d'aussi beaux talens.

Il n'a qu'un défaut,
C'est d'aimer trop sa Lorraine;
Il n'a qu'un défaut
D'y rester plus qu'il ne faut.
Disons-lui qu'il faut
Renoncer à sa Lorraine,
Disons-lui qu'il faut
Corriger son seul défaut.

Enfin, grace à Dieu,
Je le tiens dans ma retraite;
Enfin, grace à Dieu,
Il est au coin de mon feu.
Je demande à Dieu
Qu'il se plaise en ma retraite;
Je demande à Dieu
Qu'il reste au coin de mon feu.

Vers de M. le chevalier de Florian à M. Michu et à madame Trial, après les avoir vus jouer dans la pièce du BAISER.

Jeune Alamir, adorable Zélie,
Votre ingénuité, vos graces, vos talens.
Nous ont fait croire à la féerie;
Vous rendez vrais les vieux romans.
Un seul baiser vous perd, mais on vous le pardonne;
Du même feu que vous l'on se sent embraser,
Et de vos spectateurs, jaloux de ce baiser,
La moitié le reçoit, l'autre moitié le donne.

Zoraï, ou les Insulaires de la Nouvelle-Zélande, tragédie en cinq actes et en vers, est le coup d'essai de M. Marignié, jeune médecin de la Faculté de Montpellier, mais qui depuis plusieurs années a renoncé à la médecine pour se livrer entièrement à la littérature. Cette pièce avait été reçue par les Comédiens avec transport; toutes les sociétés où l'on avait engagé l'auteur à la lire en avaient conçu la plus haute idée. L'espèce de célébrité qu'elle avait acquise ainsi, même avant de paraître au grand jour, pourrait bien lui avoir été funeste à beaucoup d'égards; mais c'est à cette célébrité qu'est due aussi l'affluence de monde prodigieuse qu'il y eut à la première et unique représentation qui en a été donnée, sur le théâtre de la Comédie Française, le samedi 5. Il y a long-temps qu'on n'y avait vu une assemblée aussi brillante et aussi nombreuse; excepté le roi, toute la cour honorait le spectacle de sa présence. Mais tout cela n'a pu préserver la pièce d'une chute complète.

Les défauts de vraisemblance et d'intérêt dont cette pièce est remplie, quelque révoltans qu'ils soient, ont peut-être moins déplu que les éloges fastidieux qu'on y prodigue à chaque instant à la nation française, à ses mœurs, à son gouvernement; ces éloges, répandus sans mesure et sans goût, ont paru également froids, fades et ridicules. L'idée d'aller chercher le despotisme en Angleterre est d'une absurdité que rien ne peut justifier, et donne à tous les personnages du drame un caractère louche et faux. A Versailles, on a trouvé qu'il était fort impertinent de vouloir discuter au théâtre les fondemens de l'autorité, les avantages ou les inconvéniens du gouvernement monarchique. Que dire du caractère de Tango, qui paraît jusqu'à la moitié du quatrième acte l'homme

du monde le plus défiant, et qui passe ensuite tout à coup de la plus extrême défiance à la confiance la plus imbécile? de la platitude de Zoraï, qui renonce si légèrement à son amour, et qui, sans le conseil d'un personnage subalterne, devenait si ridiculement la dupe de son rival? de ces lueurs d'intérêt qui ne naissent qu'à la fin d'un acte, et qui s'éteignent dès le commencement de l'acte suivant? etc., etc.

Les discussions politiques qui occupent les trois premiers actes paraîtront toujours froides au théâtre; ce n'est qu'à force de génie et d'éloquence que Corneille est parvenu quelquefois à nous les rendre intéressantes, et toute discussion de ce genre, qui n'est pas soutenue par de grands motifs ou par de grandes passions, ressemblera toujours à des déclamations de collège.

Avec quelque sévérité que la pièce ait été jugée en général, on y a remarqué des beautés de détail qui ont été fort applaudies et qui nous ont paru dignes de l'être; de ce nombre sont les vers où l'auteur s'est emparé si heureusement de l'image employée par Montesquieu pour peindre le gouvernement despotique (1). C'est uniquement en faveur de l'application qu'on en a faite à M. Necker que les vers suivans ont été applaudis avec tant de transport, et à six ou sept reprises, de manière à suspendre assez long-temps le spectacle; car ces vers par eux-mêmes n'ont rien de fort remarquable; c'est Zoraï qui parle au troisième acte; il explique à Tango comment un seul homme peut veiller au bonheur d'une nation entière.

Les mortels près du trône appelés par leur maître,

(1) « Quand les sauvages de la Louisiane veulent avoir du fruit, ils coupent l'arbre au pied et cueillent le fruit. Voilà le gouvernement despotique. »

Éclairés, vertueux, car tels ils doivent être,
De ses soins vigilans partagent le fardeau,
Et même l'étranger qui, d'un emploi si beau,
Par d'utiles vertus s'est fait connaître digne,
Citoyen adoptif, monte à ce rang insigne
Où des hommes actifs, unissant leurs travaux,
Sont pour le souverain des organes nouveaux, etc.

M. Marignié s'était fait justice lui-même, et quoique la pièce eût été jusqu'à la fin, il avait eu la modestie de la retirer le soir même de la première représentation; on avait eu l'attention de l'annoncer dès le lendemain dans le *Journal de Paris*. Les Comédiens n'en ont pas moins reçu l'ordre positif de ne la plus jouer, et il a été enjoint encore depuis à l'auteur, par l'ordre exprès du roi, de ne point l'imprimer.

Pendant le séjour de M. d'Alembert à Ferney, où était M. Huber, on proposa de faire chacun à son tour quelque conte de voleur. La proposition fut acceptée. M. Huber fit le sien, qu'on trouva fort gai; M. d'Alembert en fit un autre qui ne l'était pas moins. Quand le tour de M. de Voltaire fut venu: « Messieurs, leur dit-il, il y avait une fois un fermier-général... Ma foi, j'ai oublié le reste. »

Un avare, qui n'était pas moins attaché à son plaisir qu'à son trésor, avait beaucoup de peine à satisfaire deux penchans dont le contraste faisait le supplice habituel de sa vie. Voici le moyen qu'il avait imaginé pour les mettre d'accord. Il s'était imposé d'abord la loi de ne jamais dépenser au-delà d'une certaine somme fort au-

dessous de son revenu. Lorsque quelque fantaisie l'exposait à la tentation d'enfreindre la loi, il capitulait avec lui-même, se mettait à genoux devant son coffre-fort, lui exposait de la manière la plus touchante le besoin d'un secours extraordinaire, lui demandait ensuite comme un emprunt la somme qu'il lui fallait; mais, pour se garantir à lui-même la sûreté du prêt, il ne manquait jamais de déposer dans le coffre-fort un diamant qu'il avait coutume de porter au doigt, et ne se permettait de le reprendre qu'après que le vide dont ce bijou était le gage avait été rempli par son économie sur d'autres dépenses, ou par quelque nouvelle spéculation d'intérêt.

Encore deux nouveautés au théâtre de la Comédie Italienne dont nous n'avons rien dit et qui courent déjà grand risque d'être oubliées, ce sont *le Diable Boiteux ou la chose impossible*, et *la Parodie de Tibère;* l'une représentée, pour la première fois, le 27 septembre, et l'autre le 8 octobre.

Le Diable Boiteux, qui a été donné sous le nom de M. Favart le fils, pourrait bien appartenir encore de plus près à M. Favart le père; c'est une petite pièce en prose et en vaudevilles, dont le dénouement n'est qu'une espèce de rébus assez fade, mais où l'on a remarqué plusieurs couplets d'un tour agréable et spirituel.

La parodie du *Tibère* de M. Fallet est de M. Radet, à qui nous devons déjà celle d'*Agis.* Tout l'artifice du parodiste a été de leur prêter un langage familier et burlesque. Cette pièce est en général triste et froide, remplie de trivialités et de calembours. Le dialogue en est très-diffus, mais facile et semé de plaisanteries assez piquantes, telles que la réflexion de Sérénus dans la

prison : « Puisque tout le monde entre si facilement ici, pourquoi ne pas essayer un peu d'en sortir? »

Tom-Jones à Londres, comédie en cinq actes et en vers de M. Desforges (1), représentée, pour la première fois, par les Comédiens Italiens, le mardi 22 octobre, a eu le plus grand succès, après avoir couru le risque de tomber tout à plat avant la fin du premier acte et pour ainsi dire dès la première scène. Le sujet de cette comédie est assez annoncé par son titre. L'auteur a suivi le plus fidèlement qu'il lui a été possible toute la fable du charmant roman de Fielding; il s'est borné seulement à en retrancher quelques personnages inutiles au fonds de l'intrigue, et qu'il eût été trop difficile de transporter au théâtre sans embarrasser la scène et même sans en blesser toutes les convenances.

Le dialogue de cette comédie, sans être brillant, est vif et facile; si le style manque souvent d'élégance, il est du moins presque toujours clair et naturel; les caractères en sont variés et soutenus; peut-être même n'a-t-on pas su assez de gré à l'auteur d'avoir osé leur conserver cette espèce de vérité locale qui les rend si piquans dans l'ouvrage de Fielding. Si le rôle de Western a paru trop agreste, il faut s'en prendre surtout à l'acteur qui, n'ayant pas su en saisir le véritable ton, a mis plus de caricature encore dans son maintien que dans ses discours. On a fort applaudi ces vers du rôle de Fellamar; il s'agit d'un rival de Jones :

De mon amour jaloux on le croira victime,
Car le monde est toujours pour celui qu'on opprime,
Et le monde a raison.....

(1) M. Desforges a joué long-temps la comédie sur différens théâtres du Nord, en Suède et en Russie, peut-être sous un autre nom. (*Note de Grimm.*)

Que dire des *Amans Espagnols*, comédie en cinq actes et en prose, représentée, le mercredi 23, sur le théâtre de la Comédie Française? Que c'est un imbroglio plus extravagant encore que romanesque, plus ennuyeux que ridicule, et qui a cependant eu l'honneur d'être exécuté en présence de la reine et de toute la cour, sans que les murmures et les huées aient pour ainsi dire discontinué depuis le commencement de la pièce jusqu'à la fin. Les seuls traits applaudis ont été ceux dont on a pu faire une application maligne à l'ouvrage même, et rien ne l'a jamais été plus universellement que ces mots d'un des principaux personnages du drame au cinquième acte : *Nous avons passé une cruelle soirée.* C'est à un M. Beaujard, de Marseille, qu'on attribue cette misérable production. Le sieur Molé s'était chargé, dit-on, de la corriger et de la faire réussir. Des curieux, qui prétendent pénétrer les plus profonds secrets de la Comédie et de la littérature, assurent que M. Beaujard n'est qu'un prête-nom, que le véritable auteur de ce triste drame est M. Caron de Beaumarchais, que c'est un ouvrage de sa jeunesse, du temps où il faisait *Eugénie* et *les Deux Amis*, temps qui en effet ressemble fort peu à celui où il écrivit ses *Mémoires* contre la dame Goësman, son *Barbier de Séville* et son *Mariage de Figaro.* Ce qui a pu donner à cette conjecture un air de vraisemblance, c'est qu'on a trouvé dans le dialogue des *Amans Espagnols* une imitation très-marquée de la manière de dialoguer de M. de Beaumarchais : quoique la pièce soit en général parfaitement détestable, on y a cependant aperçu quelques traces d'un esprit d'intrigue assez hardi, quelques scènes dont l'intention mieux développée aurait pu produire un effet assez théâtral. La sérénade où se

rencontrent les deux amans qui se croient rivaux sans l'être est d'une conception vraiment dramatique. La manière dont le vieux don Ulriquez se trouve engagé à introduire lui-même dans sa maison l'un après l'autre les deux amans de ses filles a paru plus ingénieuse encore; mais ces deux situations tiennent à trop de circonstances ennuyeuses pour entreprendre de les expliquer ici; ce qu'on peut avancer sans craindre de se tromper, c'est que l'auteur des *Amans Espagnols*, quel qu'il soit, a pris M. de Beaumarchais pour son modèle. Si c'était lui-même et qu'il n'eût pas mieux réussi, cela serait sans doute plus amusant, du moins pour ses bons amis les Marin, les Baculard, les Goësman et le journaliste de Bouillon.

Essai sur l'Architecture théâtrale, ou de l'Ordonnance la plus avantageuse à une salle de spectacle relativement aux principes de l'optique et de l'acoustique; par M. Patte, architecte de monseigneur le prince des Deux-Ponts. Brochure in-8°. Après avoir fait une critique modérée des principaux théâtres de l'Europe, l'auteur examine quelle est la forme qui convient mieux à une salle de spectacle, et c'est la figure elliptique qu'il préfère, en observant qu'il ne faut pas la confondre avec l'ovale. Cette forme a l'avantage de concentrer la voix vers les auditeurs dans toute sa plénitude. « Supposons, dit-il, un billard de forme véritablement elliptique, et que son fer ait été fixé à un des foyers, alors une bille placée à l'autre foyer, étant poussée vers un endroit quelconque des bords de ce billard, retournera toujours frapper le fer par bricole, etc. »

L'ouvrage de M. Patte nous a paru rempli de vues utiles et d'observations ingénieuses.

QUATRAIN.

C'est la fête de notre Pierre,
Chacun lui fait son compliment ;
Il est vrai, son cœur est de pierre,
Mais c'est une pierre d'aimant.

Lettre de M. le marquis de Villette à madame la comtesse de Coaslin.

« Madame, le temps que j'ai passé sans vous faire ma cour semble m'en avoir ôté le droit ; mais dans notre commune détresse, je me serais déjà présenté chez vous si j'avais un visage comme tout le monde. Celui qui me reste est tellement décomposé par la plus horrible fluxion, qu'en me voyant vous seriez plus tentée de rire que de m'écouter. En attendant que j'aie figure humaine, qu'il me soit permis de vous dire un mot de cette illustre banqueroute (1).

Nous vivons sous un prince ennemi de la fraude.

C'est à lui qu'il faut s'adresser directement, si l'on ne prend pas des mesures promptes et vraies, si l'on ne cherche qu'à nous leurrer par de vaines espérances pour apaiser les premiers cris d'une juste indignation, enfin si l'on se prévaut de l'autorité que nous aurions seuls le droit d'invoquer.

(1) La banqueroute de M. le prince de Guemené, dans laquelle M. de Villette risque de perdre trente mille livres de rente. (*Note de Grimm.*)

« On murmure d'un arrêt de surséance obtenu pour trois mois ; mais il n'y avait que ce moyen d'échapper aux formes dévorantes de la justice. On nous menace d'un semblable arrêt à l'expiration de ces trois mois : voilà de ces choses qu'il n'est pas honnête de croire.

« Ce qui me ferait beaucoup plus de peur, c'est ce que racontait un colleur de papier à qui il est dû 16,000 livres pour les colles qu'il a données à madame de Guemené. Il a ordre, ainsi que les autres ouvriers, d'achever Montreuil. A ce vers charmant du poëme des *Jardins*,

Les Graces en riant dessinèrent Montreuil,

il faudra substituer

Les rentiers en pleurant achevèrent Montreuil.

« Ce que je vois de plus clair dans cette vilaine histoire, c'est que madame la comtesse a, pour être payée, cent moyens refusés à un honnête bourgeois de Paris tel que moi ; et que si j'avais l'honneur d'être à sa place, je serais sûr de ne rien perdre.

« Si l'on pouvait se consoler par les charmes de l'esprit et de la figure, par la conscience de ce que l'on vaut, c'est à cela qu'il faudrait vous renvoyer ; mais vous aurez encore cela par-dessus le marché : ce sont les vœux bien sincères du plus respectueux de vos admirateurs. »

Après avoir vu si bonnement le public sous le charme, MM. de Piis et Barré s'étaient persuadé sans doute que l'illusion devait durer toujours. Le triste accueil qu'on a fait à leur *Gâteau des Rois* ne parut pas même les avoir désabusés ; ils avaient annoncé hautement qu'ils se ven-

geraient du peu de goût que le public avait montré pour leur *Gâteau*, en le régalant de leurs *Foins;* mais cette ingénieuse gaieté a mal réussi. *La Coupe des Foins, ou l'Oiseau perdu et retrouvé,* donné, pour la première fois, sur le théâtre de leurs succès, le mardi 5, n'a pas survécu long-temps au *Mariage in extremis*, dont ils l'avaient fait précéder, et qui n'a pas reparu depuis la première représentation. Les deux nouveautés ne méritaient guère un meilleur sort.

Le sujet du *Mariage in extremis* est tiré des *Lettres du chevalier d'Her.....*, de Fontenelle. C'est l'histoire du jeune homme qui, pour obtenir la main de la veuve dont il est amoureux, lui déclare qu'il est résolu de se laisser mourir de faim, et qu'il ne sortira de chez elle que mort ou marié. Le valet du jeune homme fait la même déclaration à la soubrette. Un bon souper, que le jeune homme a eu soin de faire cacher dans un secrétaire de l'appartement de la dame, rend l'épreuve moins pénible; mais l'action de cette petite comédie n'en est ni plus naturelle ni plus piquante. Dans les *Lettres,* le jeûne prétendu de l'amant dure au moins quatre jours; dans la comédie, il dure à peine quelques heures, et la veuve n'en est pas moins attendrie. Ces invraisemblances, quelque choquantes qu'elles soient, le sont moins que la platitude et le mauvais ton d'un dialogue rempli de pointes, de quolibets et de trivialités, défauts plus sensibles encore dans un ouvrage qui paraît avoir toutes les prétentions d'une vraie comédie.

Le sujet de *la Coupe des Foins* n'est pas beaucoup plus heureux. Alain est l'amant d'Hélène. Il lui donne un oiseau qu'il voit bientôt après entre les mains de Blaise son rival; il se croit trahi; mais une explication

le rassure, et les deux amans réconciliés ne songent plus qu'à se divertir aux dépens de Blaise. On joue à la cligne-musette, aux quatre-coins. Alain, sans être aperçu, se tapit adroitement dans une charrette de foin; Hélène l'y suit. Blaise se hâte de faire entrer la voiture dans sa grange; au lieu d'y trouver Hélène seule, il l'aperçoit avec son rival qui l'embrasse.

Tous ces petits tableaux, quoique assez variés, ont paru peu intéressans, et le dénouement, qu'on devine long-temps d'avance, traînant et embrouillé. On a remarqué cependant dans les premières scènes quelques couplets assez jolis, et comment ne pas les applaudir? C'est madame Dugazon qui les chante; le seul son de sa voix donne à tout ce qu'elle prononce un charme inexprimable; et tant de graces, tant d'attraits se partagent, dit-on, dans ce moment entre un jeune seigneur russe et cet illustre Jeannot, qui fut long-temps l'homme de la Nation, et qui continue encore aujourd'hui d'être le héros des boulevards. Le sieur Dugazon, son époux, vient d'avoir une affaire d'honneur avec son camarade Dazincourt; mais ce n'est point pour les beaux yeux de sa femme, c'est pour les rôles qu'on appelle de la *grande-casaque*, tels que ceux de Mascarille, d'Hector, etc. Nos deux Crispins prétendaient l'un et l'autre à cet emploi; la querelle s'est échauffée au point que leur *société* a décidé qu'ils ne pouvaient se dispenser de se battre. Il y a eu un rendez-vous donné, des témoins, un juge de camp; aucun des combattans n'a été dangereusement blessé; mais tout s'est passé dans les règles, et le combat d'Ulysse et d'Ajax, pour les armes d'Achille, eut moins de solennité, je crois, que le combat de MM. Dazincourt et Dugazon pour la *grande-casaque*. Voilà peut-être de

quoi dégoûter beaucoup d'honnêtes gens du plus barbare, du plus ridicule et cependant du plus respecté de tous nos usages.

Les Rivaux Amis, comédie en un acte et en vers, par M. Forgeot (1), ont été représentés, pour la première fois, au Théâtre Français, le mercredi 13, et le lendemain, à Versailles, devant Leurs Majestés. Cette bagatelle a été parfaitement bien jouée et parfaitement bien accueillie.

Le fonds n'est presque rien; il est plus faible encore que celui des *Fausses Infidélités*, avec lequel il paraît d'ailleurs avoir quelques rapports; mais l'exécution en est charmante; les scènes, bien liées, se succèdent rapidement; le dialogue en est vif, facile, aisé, plein de grace et de légèreté : si l'on y trouve peu de traits saillans, on n'y trouve aussi presque rien à reprendre, et peut-être n'a-t-on jamais annoncé un talent plus naturel pour la comédie, et surtout pour le style propre à ce genre. Il est difficile d'en citer des vers qui ne perdent infiniment à être détachés de la liaison où ils se trouvent; il en est cependant qui ne perdent pas tout, comme ceux-ci :

Vous doutez d'un aveu,

dit Melcour à la Comtesse. Julie répond :

Qui chez nous est beaucoup, et chez vous n'est qu'un jeu...
. . . .
Vous êtes jeune encor,

(1) C'est un très-jeune homme, auteur des *Deux Oncles* et de quelques autres pièces jouées avec succès sur le Théâtre de la Comédie Italienne.
(*Note de Grimm.*)

dit la Comtesse à Damis.

DAMIS.

J'aimerai plus long-temps.

LA COMTESSE.

L'hymen est un lien dangereux à votre âge.

MELCOUR.

Je suis plus vieux que lui.

LA COMTESSE.

Vous n'êtes pas plus sage, etc.

Mademoiselle Contat a joué le rôle de la Comtesse avec beaucoup de grace, de finesse et de naïveté. Les rôles de Melcour et de Damis ont été parfaitement bien rendus par le sieur Molé et le sieur Fleury.

DÉCEMBRE.

Paris, décembre 1782.

Je me souviens d'avoir entendu dire, il y a quelques années, à M. l'abbé de Mably qu'ici la classe de la société où il avait trouvé le plus d'hommes respectables était celle des fiacres; sous le joug même de l'oppression, ils conservent une ame libre, soutiennent leurs droits à coups de poing, et disent, dans l'occasion, des injures à tout venant, sans aucune acception de rang ni de personne. On ne peut guère s'étonner d'une préférence si bien motivée, après avoir lu l'ouvrage qu'il vient de publier sur *la Manière d'écrire l'Histoire*. A l'exemple de ses héros, M. l'abbé de Mably s'y livre, sans aucun égard, à toutes les saillies de sa mauvaise humeur; il n'y a point

de nom, point de réputation qui en impose à la liberté de sa plume; nos plus illustres écrivains sont traités par lui en vrais écoliers, et le plaisir d'une censure si grossière semble avoir été véritablement l'unique but de son livre; car qu'apprend-il, d'ailleurs? Que, pour bien écrire l'Histoire, il faut avoir étudié la politique et le droit naturel, connaître la morale, la marche des passions, leur jeu, leur progrès, le caractère propre de chacune d'elles. Était-ce la peine de faire un livre pour ne dire que des vérités si communes et si triviales? Ce qui est plus piquant sans doute, plus neuf du moins, c'est la manière dont l'auteur s'est permis d'apprécier M. de Voltaire. « Ce qui m'étonne davantage, dit-il (et qui n'étonnera-t-il pas par un pareil jugement?), ce qui m'étonne davantage de la part de cet historien, le patriarche de nos philosophes, et qu'ils nous présentent comme le plus puissant génie de notre nation, c'est qu'il ne soit qu'un homme, pardonnez-moi cette expression, *qui ne voyait pas au bout de son nez...* » Et les preuves par lesquelles on justifie la hardiesse d'une expression si heureuse, les auriez-vous devinées? Les voici : « Si M. de Voltaire voyait au bout de son nez, aurait-il remarqué avec surprise que les chrétiens se livrèrent à la vengeance, lors même que leur triomphe sous Constantin devait leur inspirer l'esprit de paix? — Oh! l'admirable connaissance du genre humain, s'écria Cidamon en éclatant de rire (car nous avons eu la prétention de faire une espèce de dialogue.)! Votre historien, ajoutait-il, ne savait donc pas ce que personne n'ignore, que la prospérité étend et multiplie nos espérances? Voulait-il donc que les chrétiens, sans mémoire et sans ressentiment, oubliassent dans un instant tous les maux qu'ils avaient soufferts?

Cet homme avisé et prudent (l'excellent persiflage !) leur aurait sans doute conseillé de se venger quand l'idolâtrie était encore sur le trône, qu'il fallait la craindre, l'éclairer et non pas l'irriter pour se rendre dignes d'être tolérés. . . . . » En admirant la légèreté des plaisanteries de M. l'abbé de Mably, on doit lui pardonner sans doute de n'avoir pas mieux saisi celles de M. de Voltaire; mais ce qu'on a quelque peine à comprendre, c'est que l'ennemi des philosophes, l'écrivain sage et circonspect, qui se fit toujours un devoir de parler respectueusement de la religion et de ses ministres, ne s'attende à voir dans le zèle du christianisme triomphant que la marche ordinaire des passions humaines. Il est donc ridicule de s'étonner de la contradiction qui règne entre la conduite des disciples de Jésus et les principes de leur doctrine; à votre gré, cette doctrine est comme tant d'autres, elle nous laisse tous nos préjugés, toutes nos passions, et il est tout simple qu'elle ne nous rende pas meilleurs que nous ne sommes. Il y a lieu de croire que M. de Voltaire pensait à peu près comme vous, M. l'abbé; mais, est-ce à vous de trouver mauvais qu'il s'exprime au moins quelquefois avec plus de réserve? Et, quand on pense si profondément comme tant d'honnêtes gens, pourquoi s'afficher encore leur ennemi?

Une autre preuve également évidente des vues bornées de M. de Voltaire, c'est d'avoir dit que « cette cour voluptueuse de Léon X, qui pouvait blesser les yeux, servit en même temps à policer l'Europe et à rendre les hommes plus sociables... » Voilà, s'écrie M. l'abbé, la première fois que j'aie entendu dire « que la société se perfectionnait par des vices et non pas par des vertus. . . . . » Vous n'aviez donc jamais entendu parler ni du

siècle d'Alexandre, ni du siècle d'Auguste? Les hommes de ces deux siècles étaient, ce me semble, assez policés; en étaient-ils plus vertueux? On trouvera peut-être quelque jour le secret de rendre le genre humain et plus sage et plus éclairé; mais jusqu'ici les progrès de la société, en multipliant nos besoins, ont toujours multiplié nos vices, et nos connaissances et nos lumières n'ont pu s'étendre, sans donner lieu à de nouveaux moyens d'en abuser. On ne dit point que la société se perfectionne par les vices, mais que la société perfectionnée fait naître de nouveaux vices et de nouvelles vertus.

C'est dans ce même esprit que M. de Voltaire a pu dire « que les Suisses ignoraient les sciences et les arts que le luxe a fait naître, mais qu'ils étaient sages et heureux..... »; et l'a pu dire, ce me semble, sans en être moins partisan des sciences et du luxe. Il est des degrés différens de sagesse et de bonheur. Qui borne ses besoins est plus sûrement heureux que celui qui en a beaucoup; mais n'a-t-il pas aussi très-sûrement moins de jouissances et moins de bonheur? Ce sont cependant quelques critiques de cette importance, d'après lesquelles M. l'abbé de Mably s'est cru autorisé à dire « que les maximes raisonnables qui échappent quelquefois à M. de Voltaire ne servent qu'à prouver qu'il a peu de sens; qu'on ne trouve dans ses ouvrages que des demi-vérités qui sont autant d'erreurs, parce qu'il leur a donné ou trop ou trop peu d'étendue; que rien n'y est présenté dans ses justes proportions, ni peint avec des couleurs véritables; qu'on était disposé à lui pardonner sa mauvaise politique, sa mauvaise morale, son ignorance et sa hardiesse, mais qu'on aurait au moins voulu trouver dans l'historien un

poète qui eût assez de sens pour ne pas faire grimacer ses personnages, assez de goût pour savoir que l'Histoire ne doit jamais se permettre de bouffonneries; que son *Histoire universelle* n'est qu'une pasquinade digne des lecteurs qui l'admirent sur la foi de nos philosophes; que, dans son *Histoire de Charles XII*, le héros agit toujours sans savoir pourquoi, et que l'historien marche comme un fou à la suite d'un autre fou, etc., etc. »

M. de Voltaire n'est pas le seul historien moderne que M. l'abbé de Mably se permette de juger avec tant d'amertume et de dureté; il les méprise tous, il n'excepte absolument que l'abbé de Vertot; et c'est au lecteur à chercher le motif d'une exception si difficile à mériter. Dans l'*Histoire* de Hume, il ne voit que « des faits décousus qui échappent à sa mémoire; c'est un ouvrage que, soit par ignorance de son art, soit par paresse ou lenteur d'esprit, l'auteur n'a qu'ébauché; c'est un labyrinthe sans issue... » M. Gibbon est plus maltraité encore. « Est-il rien de plus fastidieux qu'un M. Gibbon (quelle politesse de style!) est-il rien de plus fastidieux qu'un M. Gibbon, qui, dans son *Histoire* éternelle *des Empereurs romains*, suspend à chaque instant son insipide et lente narration, pour vous expliquer les causes des faits que vous allez lire? qui s'empêtre dans son sujet, ne sait ni l'entamer ni le finir, et tourne, pour ainsi dire, toujours sur lui-même?..... » Le sage Robertson n'a pas même pu trouver grace aux yeux de notre censeur. L'Introduction à l'*Histoire de Charles-Quint*, regardée si généralement comme un chef-d'œuvre, « n'est qu'un ouvrage croqué, où rien n'est approfondi; et ce qui prouve que l'auteur n'a entendu aucun des écrivains qu'il cite, c'est qu'il en adopte à la fois diffé-

rentes opinions qui ne peuvent s'associer, et qui, réunies, forment un parfait galimatias historique... » *L'Histoire politique et philosophique du Commerce des deux Indes* est condamnée sur son titre seul : « Comment l'auteur n'aurait-il pas fait un mauvais ouvrage, puisqu'il ignore que toute Histoire raisonnable doit être politique et philosophique, sans affecter de le paraître, etc. »

Nous sommes las de n'extraire que des injures; mais comment faire autrement, il n'y a que cela dans l'ouvrage, il n'y a du moins que cela de curieux. Les jugemens de l'auteur sur les historiens anciens, beaucoup plus équitables, n'ont presque rien d'ailleurs qui mérite d'être remarqué. Il propose avec raison Tite-Live et Thucydide comme les modèles les plus parfaits dans l'art d'écrire l'Histoire; mais la manière dont il développe le mérite de ces deux historiens manque également de finesse et de profondeur. Quoiqu'il avoue que Tacite mérite d'être appelé le plus grand peintre de l'antiquité, cet historien lui laisse encore quelque chose à désirer. « En ouvrant ses *Annales*, dit-il, je ne suis point préparé à la politique ténébreuse d'un tyran qui croit n'être jamais assez puissant et craint toujours de le trop paraître. Je vois le despotisme le plus intolérable se former, et je ne sais point à quoi cela aboutira. Je me lasse des cruautés et des injustices presque uniformes qu'on me rapporte, et je ne vois point qu'il soit nécessaire de multiplier ces détails pour me faire connaître Tibère, sa cour, la honteuse patience du sénat, et la lâcheté du peuple, etc. »

On peut, sur ce point, être de l'avis de M. l'abbé de Mably; on pourrait l'être encore sur beaucoup d'autres : mais qui ne serait pas révolté du ton dont il juge les écrivains qui honorent le plus leur nation et leur siècle?

Qu'aucun historien moderne n'ait égalé les grands modèles que nous a laissés dans ce genre l'antiquité, c'est une vérité dont il n'est pas difficile de convenir; mais il eût été plus intéressant sans doute de l'expliquer, que de se borner à nous l'apprendre. Que les ouvrages de M. de Voltaire ne soient pas très-propres à enseigner l'Histoire à ceux qui ne l'ont jamais sue; que M. de Voltaire n'ait pas lu nos anciens capitulaires avec autant de patience que M. l'abbé de Mably, nous voulons bien le croire; mais en sera-t-il moins vrai que M. de Voltaire a porté en général, dans l'étude de l'Histoire, une critique très-sage et très-lumineuse; qu'il a eu peut-être plus qu'aucun autre l'art de rassembler avec intérêt les grands résultats qu'offre l'histoire des révolutions de l'esprit et des mœurs des différens peuples; qu'enfin, s'il n'est pas l'historien le plus parfait, il n'en a pas moins écrit sur l'Histoire des ouvrages charmans, pleins d'instruction, de philosophie et d'humanité?

Beaucoup de gens ont remarqué avec surprise que la mauvaise humeur de M. l'Abbé ait attendu, pour éclater, que M. de Voltaire fût mort depuis quatre ans, bien sûrement mort; mais ce sont des gens *qui ne voient pas au bout de leur nez*. Lui auraient-ils conseillé, ces gens avisés et prudens, d'attaquer M. de Voltaire *lorsqu'il fallait le craindre*, lorsqu'une pareille témérité l'eût exposé à se voir couvert d'un ridicule éternel? Non; l'on sait que les personnes même dont M. l'Abbé admire le plus la franchise et la respectable indépendance ne se permettent guère d'insulter d'honnêtes gens, que lorsqu'ils se croient à l'abri de la correction, et ce calcul est, comme vous voyez, d'une profonde politique.

Épigramme sur madame Duvivier, ci-devant madame Denis.

L'hommasse et vieille Climène,
Plus informe qu'un paquet,
Prit époux tant soit peu laid,
Et passant la cinquantaine.
Un ouvrier en bonnet
Qui jamais ne l'avait vue,
A qui mainte somme est due,
Entre comme ils sont au lit;
Et sous cornette de nuit
Ne voyant ombre de femme,
Le sire incertain, leur dit :
« Qui de vous deux est Madame? »

Lettre du roi de Suède à M. le prince de Nassau.

De Stockholm, ce 21 novembre 1782.

Vous nous rappelez en tout point, M. le Prince, les temps de l'ancienne chevalerie; vous joignez à leur valeur leur courtoisie et leur générosité; la dernière action périlleuse que vous avez été chercher si loin en est une preuve, ainsi que les soins que vous avez pris de tous ceux qui vous ont suivi. Recevez-en mes complimens, surtout de l'intérêt que vous avez marqué à mes compatriotes. Je suis bien aise qu'ils se soient, par leur bonne conduite, rendus dignes de leur chef, et qu'ils aient si bien soutenu la réputation du nom suédois.

J'ai fait donner, à votre recommandation, une pension aux sœurs du brave Myrin, et je vous prie de vouloir bien donner, en mon nom, à M. d'Armenfeld, la

croix de mon Ordre militaire qu'il a si bien méritée; c'est y mettre un nouveau prix, sans doute, que de la lui faire recevoir des mains de son brave général.

C'est avec les sentimens de la plus parfaite considération que je suis, M. le Prince, votre affectionné.

GUSTAVE.

L'Embarras des richesses, comédie lyrique, en trois actes, représentée, pour la première fois, par l'Académie royale de Musique, le mardi 26 novembre, a été jugée avec plus de sévérité qu'un ouvrage de ce genre ne semble en mériter. Les paroles sont de M. Lourdet de Santerre, auteur de *Colinette à la Cour;* la musique de Grétry. Le titre et le sujet du poëme sont pris d'une ancienne comédie du Théâtre Italien, de D'Alainval, qui, après avoir fait *l'Embarras des richesses*, finit par aller mourir très-philosophiquement à l'hôpital.

La musique de *l'Embarras des richesses* est remplie de choses agréables; elle est peut-être même plus soignée que celle de *Colinette à la Cour;* mais on y a trouvé plus de réminiscences et moins de variété.

Voici un extrait du nouvel opéra, qui peut suppléer à tout ce que nous avons oublié d'en dire.

Air de *la Béquille du père Barnabas*.

On donne à l'Opéra
L'Embarras des richesses;
Mais il rapportera,
Je crois fort peu d'espèces.
Cet opéra comique
Ne réussira pas,
Quoique l'auteur lyrique
Ait fait son embarras.

Embarras d'intérêts,
Embarras de paroles,
Embarras de ballets,
Embarras dans les rôles;
Enfin de toute sorte,
On ne voit qu'embarras;
Mais allez à la porte,
Vous n'en trouverez pas.

La Nouvelle Omphale, comédie en trois actes et en prose, mêlée d'ariettes, a été donnée, pour la première fois, sur le théâtre de la Comédie Italienne, le jeudi 22 novembre. Les paroles sont de M. de Beaunoir, ci-devant connu sous le nom de l'abbé Robineau, attaché à la Bibliothèque du Roi; nous lui devons *l'Amour quêteur* et beaucoup d'autres chefs-d'œuvre qui ont fait et qui feront encore long-temps les délices du Théâtre de Nicolet et d'Audinot; la musique est du sieur Floquet.

C'est le conte si connu de Senecé, intitulé *Camille, ou la Manière de filer le parfait amour*, qui a fourni le sujet de *la Nouvelle Omphale*. Dans le conte, la scène se passe au temps de Charlemagne; dans la comédie, sous le règne de Henri IV. Il n'y est question ni de l'Enchanteur, ni de la Figure de cire blanche dont la couleur doit se conserver pure si Camille est sage, et devenir noire si elle devient infidèle; mais, à l'exception de ces circonstances qu'il eût été difficile de faire réussir au théâtre, tout se passe à peu près dans le drâme comme dans le conte. Le dénouement est fort adouci. Le jeune fat, au lieu d'être dépouillé de tous ses biens et promené dans le camp de Charlemagne une quenouille au côté, revient de son erreur, continue d'être l'ami du mari, de

M. de Montendre, et Camille consent même à le nommer son chevalier.

La marche du poëme est froide et lente, le dénouement de nul effet; il est prévu, et n'en est pas plus heureusement amené. On a trouvé généralement le caractère de la musique trop uniforme; mais on y a remarqué différens morceaux qui sont au-dessus de tout ce que nous avons vu jusqu'ici de M. Floquet; la finale du second acte a eu le plus grand succès, et nous a paru du meilleur genre.

C'est le lundi 16 décembre qu'on a représenté, pour la première fois, au Théâtre Français, *le Vieux Garçon*, comédie en cinq actes et en vers, par M. Du Buisson, auteur de *Thamas-Kouli-Kan*. Quelque médiocre qu'en ait été le succès, l'ouvrage nous a paru assez estimable pour mériter au moins une critique réfléchie. Le Vieux Garçon est un nouveau célibataire, et c'est probablement le Saint-Géran du *Célibataire* de Dorat qui a fait naître la première idée de celui-ci. On ne peut s'empêcher d'observer, à cette occasion, que les travers qui semblent les plus propres aux mœurs de ce siècle n'ont pas été jusqu'ici les plus heureux au théâtre. Nous y avons vu paraître successivement deux Célibataires et deux Égoïstes; aucun n'a fait fortune. Serait-ce uniquement la faute des peintres de nos jours? ne serait-ce pas aussi celle de leurs modèles? Nos vices ne seraient-ils bons à rien, pas même à fournir de bons originaux à la comédie? un tel paradoxe ne serait pas bien difficile à soutenir, mais ce n'est pas ce qui doit nous occuper dans ce moment.

On ne peut refuser à l'auteur quelques intentions

neuves et heureuses ; l'idée d'avoir donné au Vieux Garçon un fils naturel est un trait de génie, et par l'intérêt qu'il pouvait répandre dans toute l'action du drame, et par la morale utile et frappante que cette circonstance amène naturellement. Quelques défauts qu'on puisse reprendre d'ailleurs dans cet ouvrage, les mœurs et l'honnêteté qu'il respire semblaient solliciter en sa faveur plus d'indulgence qu'il n'en a obtenu. Le style en est fort inégal ; quelquefois trop élevé, plus souvent trop bourgeois ; il fourmille de fautes de ton et de goût ; mais on y a remarqué un assez grand nombre de vers doux, sensibles et d'une belle simplicité. Nous nous reprocherions d'avoir oublié ceux-ci.

Réparé ! de ce mot combien l'effet est rare !
On sait quand on outrage, et non quand on répare.

Le rôle du Vieux Garçon a été joué indignement par le sieur Préville. Mademoiselle Contat, qui fait tous les jours de nouveaux progrès, a paru charmante dans celui de Sophie.

La Vieille de seize ans, *romance, par M. Grouvelle.*

Sur l'air : *A cet affront devions-nous nous attendre ?*

Lise à quinze ans plut et fut peu cruelle ;
Mais Lise, hélas ! fut quittée à seize ans.
La pauvre enfant alors, n'accusant qu'elle,
Crut d'être aimable avoir passé le temps.

Son miroir même, à ses yeux pleins de larmes,
Ne montrait plus ni beauté, ni fraîcheur ;

(1) Grouvelle (Philippe-Antoine), né en 1758, mort en 1806, éditeur des *Lettres de madame de Sévigné*, Paris, 1805, 8 vol. in-8°.

Toute charmante elle pleurait ses charmes,
Et cet air simple exprimait son erreur :

« J'avais quinze ans quand tu me trouvais belle,
Un an détruit ma beauté, ton ardeur.
Mon cœur, hélas! t'aime encore infidèle;
Mais à seize ans peut-on offrir son cœur?

« Tu me pressais; quel feu...! quelle tendresse...!
Mais j'ai seize ans; adieu tous tes désirs!
Du doux plaisir je sens encor l'ivresse;
Mais j'ai seize ans; adieu tous tes plaisirs!

« Quoi! vingt printemps que toi-même as vus naître
A tous les yeux n'ont fait que t'embellir!
Moi, j'ai seize ans, je n'ose plus paraître;
Un an d'amour a donc pu me vieillir!

« Hier Damon, qui me poursuit sans cesse,
M'offrait un cœur tout prêt à s'enflammer;
Allez, lui dis-je, allez à la jeunesse:
Moi, j'ai seize ans, on ne doit plus m'aimer.

« Mais non, cruel, reviens à ta bergère,
Reviens, pardonne à mes seize printemps;
S'il faut quinze ans, perfide, pour te plaire,
Viens; dans tes bras j'aurai toujours quinze ans. »

CHARADE-CALEMBOUR, *pour la fête d'un Nicolas, attribuée à M. de Boufflers.*

Il a fallu, mes chers amis,
Toujours des coqs pour coquer nos poulettes,
Il a fallu toujours des nids
Pour y déposer leurs petits.

De tout temps les jeunes fillettes
Tendent des lacs où tous nos cœurs sont pris.
Et de ces nids, de ces coqs, de ces lacs
L'Amour a formé Nicolas.

Épigramme de M. le marquis de Ximènes, après avoir lu le dernier ouvrage de M. l'abbé de Mably sur LA MANIÈRE D'ÉCRIRE L'HISTOIRE.

Apprenez, badauds, apprenez
Pourquoi ce niais de Voltaire
Ne vit pas au bout de son nez :
Il loua Condillac et ne lut point son frère.

Madame la comtesse de Bussi avait prophétisé à la reine, lors de sa première grossesse, un Dauphin; la prophétie ne se vérifia pas, et la reine en fit faire des reproches au joli poète, qui s'excusa ainsi :

Oui, pour fée étourdie à vos traits je me livre;
Mais si ma prophétie a manqué son effet,
Il faut vous l'avouer, c'est qu'en ouvrant mon livre
J'avais pour le premier pris le second feuillet.

Toutes les *Lettres galantes du chevalier d'Her*... (1) valent-elles le billet qu'on vient de nous confier? Il est d'un président de Cour souveraine, et sur la connaissance que nous avons de l'esprit et du style de l'homme, nous croyons pouvoir en garantir l'authenticité. Notre président entretenait mademoiselle Désorages; mais comme il ne lui donnait que quinze louis par mois, il avait fallu consentir qu'elle en reçût trente d'un fermier-général qui partageait avec lui l'honneur de ses bonnes

(1) Par Fontenelle.

graces. Toutes les fois que le financier arrivait, on faisait disparaître notre robin. Un soir, la surprise fut si imprévue qu'on n'eut que le temps de le cacher derrière le rideau d'une fenêtre ouverte; l'appartement était à l'entresol, et donnait sur un jardin public. Notre président ne fut pas aussi tranquille dans sa retraite que la demoiselle l'eût désiré; en passant devant le rideau, elle lui détacha un si grand coup de poing, qu'il en sauta par la fenêtre. Voici ce que cet amant malheureux lui écrivit le lendemain.

« Mademoiselle, le coup de poing que vous m'avez donné hier dans le dos ne me sort point de la tête; je crois que j'en resterai boiteux. Ainsi trouvez bon que je ne vous aime plus, et ne soyez point surprise si je cesse de vous voir. C'est dans ces sentimens que je serai toute ma vie votre tendre et fidèle amant le président de ***. »

Le zèle infatigable des Comédiens Italiens vient d'enrichir encore leur répertoire de deux nouveautés, *l'Indigent* (1), drame de M. Mercier, et *Anaximandre*, petite comédie, en un acte et en vers, de M. Andrieux, donnée le vendredi 20 de ce mois. *L'Indigent* est imprimé depuis si long-temps que nous nous dispenserons d'en faire l'analyse; il suffira de remarquer que cette pièce, malgré tous ses défauts, le romanesque de sa conduite, l'emphase de son style et un grand nombre de détails de mauvais goût, n'est cependant pas sans effet au théâtre; on y trouve des situations intéressantes, une morale sensible, des mots d'ame et de vérité. Le rôle du

(1) Représenté pour la première fois le 22 novembre. (*Notes de Grimm.*)

Notaire est très-neuf et très-beau; celui du jeune Dulys a été parfaitement bien rendu par le sieur Granger.

Anaximandre est un philosophe amoureux de sa pupille et honteux de l'être. Après lui avoir arraché son secret, on lui apprend que, pour se faire aimer, il faut devenir plus aimable, acquérir des talens, même ceux qui passent pour frivoles, et en conséquence on lui fait prendre une leçon de danse. Cette leçon ne suffit pas. On fait intervenir un oracle : les Dieux ont décidé qu'Anaximandre ne plairait à sa pupille qu'après avoir sacrifié aux Graces. Il obéit, et soudain il se fait dans toute sa personne un si grand changement qu'Aspasie, c'est le nom de sa pupille, le méconnaît. Il profite de l'illusion pour éprouver son cœur; il voit qu'elle préfère Anaximandre à tous ses rivaux. Transporté de joie, il tombe à ses genoux, se fait connaître, et obtient le prix de l'amour le plus tendre.

Le sujet de cette bagatelle n'a pas plus de vraisemblance que d'intérêt et de mouvement; mais elle n'en a pas moins réussi, grace au jeu piquant des acteurs, et surtout du sieur Granger, qui donne au rôle du philosophe amant toutes les nuances dont il pouvait être susceptible. Le style de ce petit ouvrage a paru d'ailleurs plein de grace, de fraîcheur et de facilité; c'est le premier essai dramatique de M. Andrieux.

L'Espion dévalisé, brochure attribuée peut-être fort injustement au chevalier de Rutlige (1), auteur de *la Quinzaine anglaise;* avec cette épigraphe : *Feliciter audax.*

(1) En effet ce volume, Londres, 1782, in-8°, est de Baudouin de Guémadeuc, ancien maître des requêtes.

Nous ne nous serions pas permis de parler de cet ouvrage de ténèbres, si le malheur du libraire de Neufchâtel, qui a eu l'imprudence de l'imprimer, et qui, à la requête des Puissances, en a été grièvement puni, ne lui avait pas donné une sorte de célébrité. Cet éclat, consigné dans plusieurs papiers publics, a pu contribuer à le faire rechercher dans les pays étrangers, et il n'est peut-être pas inutile de prévenir l'impression qu'y peuvent faire des libelles de ce genre, où quelques vérités, mêlées plus ou moins adroitement aux plus grossiers mensonges, en aggravent encore l'atrocité. Qui pourrait lire sans indignation tout ce qui concerne la mort de madame la Dauphine? On y livre aux soupçons de la plus infame calomnie un ministre aussi connu par la franchise et la générosité de son caractère que par la souplesse et la légèreté de son esprit. En se servant avec art de quelques gaucheries du docteur Tronchin et de quelques imprudences de l'abbé Galiani, on s'est flatté de donner au plus horrible roman un air de vraisemblance; mais il n'y a que des lecteurs imbéciles à qui de si noirs artifices puissent encore en imposer. Un chapitre moins révoltant, et qui porte même un assez grand caractère de vérité, du moins quant au fond, c'est l'histoire de la nomination de M. de Silhouette à la place de contrôleur-général. Entre plusieurs autres distractions de Louis XV, on y trouve celle-ci : Il demanda un jour à Gradenigo, ambassadeur de Venise : *A Venise, combien sont-ils au Conseil des Dix? — Sire, quarante*, répondit l'ambassadeur..... — Le Roi ne fit pas plus d'attention à la réponse qu'à la demande. Ces distractions, qui tenaient uniquement à la timidité de son caractère et à l'embarras que lui causait toute espèce de représentation, ne

peuvent faire oublier les mots pleins de grace et de finesse qui lui échappèrent.

Le chapitre sur l'émeute de 1775, à l'occasion de la cherté des grains, ne contient aucune anecdote intéressante et fourmille des plus insignes faussetés; pour en donner un exemple, nous ne citerons que ces lignes de la fin: « Pour la petite pièce, Pezay, qui détestait M. Turgot, détermina Thomas à donner son ouvrage sur les blés, et Necker le fit répandre comme en étant l'auteur... » L'ouvrage *De la Législation et du Commerce des grains* a paru quelques mois avant l'émeute. M. Thomas était l'ami particulier de tous les amis de M. Turgot. Il faut se connaître aussi peu en style que l'auteur de ces Mémoires pour confondre celui de M. Thomas et celui de M. Necker; il ne faut point du tout connaître ce dernier pour penser qu'il voulût jamais avouer une page ni de M. Thomas ni de quelque homme de lettres que ce puisse être.

La conversation prétendue de M. de Maurepas sur l'éducation du roi n'a rien qui réponde à l'intérêt du titre; ce sont des lieux communs, des portraits sans caractère, et qui n'ont pas même la sorte d'esprit que donnent quelquefois l'audace et la malignité.

La Notice historique sur les intendans et maîtres des requêtes n'est qu'un catalogue d'injures. Parmi les pièces fugitives que l'auteur s'est permis d'insérer dans ce recueil, une des plus impertinentes est sans doute l'épigramme suivante contre le maréchal de Duras, à qui les amis de Linguet s'obstinent toujours d'attribuer la plus fâcheuse de ses disgraces:

Monsieur le Maréchal, pourquoi tant de réserve?
Quand Linguet le prend sur ce ton,

Que ne le faites-vous mourir sous le bâton,
Afin qu'une fois il vous serve.

Moins long, moins diffus, on eût trouvé le conte de la mystification de *l'Écran du Roi* assez plaisant (1). L'aventure très-indécente et très-comique du juif Peixotto a passé constamment pour être vraie; mais quel intérêt peut-on trouver à conserver le souvenir de pareilles ordures?

Encore une fois, si l'ouvrage avait fait moins de bruit, on se reprocherait même de l'avoir cité.

Histoire de la Vie privée des Français depuis l'origine de la Nation jusqu'à nos jours, par M. Le Grand d'Aussy, auteur des *Fabliaux ou Contes du douzième et du treizième siècle*, traduits ou extraits d'après divers manuscrits du temps, etc. Trois volumes in-8°, avec cette épigraphe:

Si quid novisti rectius istis,
Candidus imperti; si non, his utere mecum.

L'ouvrage, dont ces trois gros volumes ne sont que le commencement, sera divisé en quatre parties. La première traite de la nourriture; c'est celle que nous avons l'honneur de vous annoncer. La seconde traitera du logement, la troisième des habillemens, la quatrième des divertissemens ou jeux. L'auteur a senti lui-même qu'à l'aspect de ce qu'a fourni le seul article de la nourriture, on pourrait être effrayé d'avance de la multitude de volumes que pourraient produire les parties suivantes; mais il a l'attention de nous rassurer en nous prévenant que cette première partie est seule aussi abondante que

(1) L'auteur de *l'Espion dévalisé* fait à tort jouer par un étranger le rôle du Mystifié: on sait que ce fut Poinsinet qui le remplit.

les trois autres ensemble; quelque consolante que soit cette attention de M. Le Grand pour ses lecteurs, elle ne saurait faire oublier tous les détails fastidieux dont cette première partie est surchargée. On a bien tâché de la semer d'anecdotes, de rapprochemens curieux, de digressions intéressantes; mais il n'en faut pas moins une patience peu commune pour suivre une lecture dont le fonds est par lui-même si froid et si minutieux. Des sujets de ce genre ne sauraient être approfondis avec intérêt; et quelque peine qu'on ait prise pour y réussir, le public vous en sait toujours peu de gré; ce sont des objets dont il ne faut donner que la fleur, au risque de laisser ignorer à jamais la fatigue, les soins qu'il en a coûté pour découvrir cette fleur et pour en ôter toutes les épines. C'est au goût seul à faire de bonnes compilations; et quel est l'homme de goût qui ait le courage d'entreprendre les recherches ennuyeuses que cette espèce de travail exige?

M. Le Grand se loue fort, dans sa préface, des secours que lui a procurés M. le marquis de Paulmy; mais il ne dissimule pas que depuis un certain temps il a eu beaucoup à s'en plaindre, et laisse même entendre assez clairement que ce protecteur littéraire n'a pas dédaigné de s'approprier une grande partie de son travail dans ses *Mélanges tirés d'une grande Bibliothèque*. Il n'est pas fort aisé de juger une pareille querelle, et il importe sans doute assez peu à la postérité de savoir au juste comment la décider.

Mémoire sur le passage du Nord, qui contient aussi des réflexions sur les glaces; par le duc de Croy. Brochure in-4°. On ne vit peut-être jamais autant de ducs et

de pairs occupés d'arts et de connaissances utiles que nous pourrions en compter dans ce moment, et le bon abbé de Saint-Pierre aurait fort mauvaise grace à dire aujourd'hui qu'il était encore à chercher quel usage on pourrait tirer en France des ducs et des marrons d'Inde. Le *Mémoire* de M. le duc de Croy renferme beaucoup de réflexions importantes et curieuses sur les différentes espèces de glaces et sur leur formation, sur la cause du plus grand froid et de la plus grande quantité de glace vers le pôle sud que vers le pôle nord. L'Académie des Sciences semble avoir adopté son opinion sur ce passage, cherché avec tant d'opiniâtreté par les plus fameux navigateurs; cette opinion se réduit à ceci: Si ce passage par le Nord existe, il n'est pas assez libre pour être praticable, et ne sera jamais d'aucune utilité ni pour le commerce ni pour la navigation. C'est un résultat dont il faut lire les preuves dans le *Mémoire* même; elles y sont développées d'une manière si concise, qu'il serait à peu près impossible d'en faire l'extrait sans copier tout l'ouvrage.

Recueil de Pièces intéressantes pour servir à l'Histoire des règnes de Louis XIII et de Louis XIV. Un volume in-12, avec plusieurs portraits assez soigneusement gravés, par Le Bert, sur les dessins de Dugourc. L'éditeur de ce Recueil est M. de La Borde, ancien valet de chambre du roi, auteur de plusieurs opéra et de l'*Essai sur l'Histoire de la Musique.* On y voit toutes les pièces du procès de Henri de Talleyrand, comte de Chalais, décapité en 1626. Ces pièces, copiées d'après les titres originaux conservés dans la bibliothèque de M. le maréchal de Richelieu, peuvent servir à éclaircir quelques

points d'histoire assez intéressans. On y trouve, par exemple, la preuve évidente que le maréchal d'Ornano mourut de maladie dans sa prison de Vincennes, et non pas de poison, ainsi que presque tous les historiens le laissent soupçonner.

La lettre de Marion de Lorme, qui termine ce Recueil, est une espèce de roman historique, dont l'objet principal est de rendre vraisemblable l'anecdote rapportée dans l'*Essai sur l'Histoire de la Musique*, qui fait vivre cette femme célèbre, née, comme l'on sait, le 5 mars 1606, jusqu'au 5 janvier 1741. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'à cette dernière époque mourut une femme extrêmement âgée qui portait le même nom de famille que Marion de Lorme, et qui se souvenait, disait-elle, d'avoir vu le cardinal de Richelieu et la cour de Louis XIII: sans secours, sans parens, elle ne subsistait plus que des aumônes de la paroisse. Ces faits sont attestés d'une manière assez authentique par son extrait mortuaire levé à Saint-Paul, et par le témoignage de plusieurs personnes qui l'ont vue dans les dernières années de sa vie.

JANVIER.

Paris, janvier 1783.

La pièce de vers suivante, dont il court des copies manuscrites, est certainement d'un auteur exercé; mais elle excite la curiosité autant par la licence des idées que par le talent qui s'y fait remarquer.

LES PARADIS.

L'autre monde, Zelmis, est un monde inconnu
Où s'égare notre pensée.
D'y voyager sans fruit la mienne s'est lassée;
Pour toujours j'en suis revenu.
J'ai vu dans ce pays des fables
Les divers paradis qu'imagina l'erreur:
Il en est bien peu d'agréables;
Aucun n'a satisfait mon esprit et mon cœur.

Vous mourez, nous dit Pythagore;
Mais sous un autre nom vous renaissez encore,
Et ce globe à jamais est par vous habité.
Crois-tu nous consoler par ce triste mensonge,
Philosophe imprudent et jadis trop vanté?
Dans un nouvel ennui ta fable nous replonge.
Mens à notre avantage, ou dis la vérité.

Celui-là mentit avec grace
Qui créa l'Élysée et les eaux du Léthé.
Mais dans cet asile enchanté
Pourquoi l'amour heureux n'a-t-il pas une place?
Aux douces voluptés pourquoi l'a-t-on fermé?
Du calme et du repos quelquefois on se lasse;
On ne se lasse point d'aimer et d'être aimé.

Le Dieu de la Scandinavie,
Odin, pour plaire à ses guerriers,
Leur promettait dans l'autre vie
Des armes, des combats et de nouveaux lauriers.
Attaché dès l'enfance aux drapeaux de Bellone,
J'honore la valeur, à d'Estaing j'applaudis;
Mais je pense qu'en paradis
On ne doit plus tuer personne.

Un autre espoir séduit le Nègre infortuné
Qu'un marchand arracha des déserts de l'Afrique.
Courbé sous un joug despotique,
Dans un long esclavage il languit enchaîné.
Mais quand la mort propice a fini ses misères,
Il revole joyeux au pays de ses pères,
Et cet heureux retour est suivi d'un repas.
Pour moi, vivant ou mort, je reste sur vos pas.
Non, Zelmis, après mon trépas,
Je ne chercherai point les bords qui m'ont vu naître :
Mon paradis ne saurait être
Aux lieux où vous ne serez pas.

Jadis au milieu des nuages
L'habitant de l'Écosse avait placé le sien.
Il donnait à son gré le calme ou les orages;
Des mortels vertueux il cherchait l'entretien.
Entouré de vapeurs brillantes,
Couvert d'une robe d'azur,
Il aimait à glisser sous le ciel le plus pur,
Et se montrait souvent sous des formes riantes.
Ce passe-temps est assez doux;
Mais de ces sylphes, entre nous,
Je ne veux point grossir le nombre.
J'ai quelque répugnance à n'être plus qu'une ombre;
Une ombre est peu de chose, et les corps valent mieux;
Gardons-les. Mahomet eut grand soin de nous dire
Que dans son paradis on entrait avec eux.

Des houris c'est l'heureux empire;
Là, les attraits sont immortels;
Hébé n'y vieillit point; la belle Cythérée,
D'un hommage plus doux constamment honorée,
Y prodigue aux élus des plaisirs éternels.
Mais je voudrais y voir un maître que j'adore,
L'Amour, qui donne seul un charme à nos désirs,
L'Amour, qui donne seul de la grace aux plaisirs.
Pour le rendre parfait, j'y conduirais encore
La tranquille et pure Amitié,
Et d'un cœur trop sensible elle aurait la moitié.
Asile d'une paix profonde,
Ce lieu serait alors le plus beau des séjours;
Et ce paradis des Amours,
Si vous vouliez, Zelmis, on l'aurait en ce monde.

La Création, *poëme en sept chants, calomnieusement attribué au chevalier de Boufflers.*

De la Création je chante les merveilles,
Sujet neuf; écoutez, ouvrez bien les oreilles.

PREMIER CHANT.

Rien n'était; les brouillards se coupaient au couteau.
L'Esprit d'un pied léger était porté sur l'eau.
Il dit: Je n'y vois goutte....., et créa la lumière.
Aussitôt nuit, journée, et ce fut la première.

SECOND CHANT.

Il place au ciel les eaux qui tombèrent soudain,
Et dès le second jour la pluie alla son train.

TROISIÈME CHANT.

Une mer se rassemble en dépit des lagunes,
La terre produisit; ce jour fut pour les prunes.

QUATRIÈME CHANT.

Mais il convient encor régler chaque saison,
Et d'un mot le soleil vint dorer l'horizon.

Bientôt las d'allumer sa lampe sur la brune,
Le quatrième jour il fit naître la lune.

CINQUIÈME CHANT.

Bien, très-bien, dit l'Esprit, ce que j'ai fait est bon;
Mais il nous manque encor volatille et poisson.
Peuplez-vous, terre et mer; que maître corbeau perche!
Et le cinquième jour l'Éternel fit la perche.

SIXIÈME CHANT.

Eh quoi! les animaux n'auraient-ils pas de loi?
Non, non, pour les manger créons un petit roi.
Faisons semblable à nous ce jeune gentilhomme.
Il fit ce souverain; c'est vous, c'est moi, c'est l'homme.
Quoi, l'homme seul? Oh non; de sa côte il lui fit
De quoi le divertir et le jour et la nuit.
Allez vous faire, allez, lui dit-il, sans remise.
Et depuis ses enfans y vont sans qu'on leur dise.

SEPTIÈME CHANT.

C'est ainsi qu'en six jours l'univers fut bâclé,
S'enfila de soi-même et se trouva réglé;
Et l'Esprit en repos, toujours, toujours le même,
Comme dit Beaumarchais, ne fit rien le septième.

Très-humbles remontrances du Fidèle Berger, confiseur rue des Lombards, à M. le vicomte de Ségur, qui avait envoyé à toutes les Dames de sa société des pastilles avec des devises de sa composition; par M. le comte de Thiard.

O vous dont la muse légère,
L'enjouement, la grace et le ton,
Cueillent les roses de Cythère
Et les lauriers de l'Hélicon;
Vous, qui des amans infidèles
Présentez à toutes les belles
Et les charmes et le danger,

Avez-vous besoin de voler,
Ségur, pour vous faire aimer d'elles,
Les fonds du Fidèle Berger?

Que deviendront mes friandises,
Mes petits cœurs et mes bonbons?
Qui brisera mes macarons
Pour y chercher quelques devises?
Assuré, pour le nouvel an,
De Messieurs de l'Académie,
J'avais épuisé leur génie,
Et j'en étais assez content.
Mais près de vous quel auteur brille?
Vous possédez assurément
Plus d'esprit et plus de talent
Qu'il n'en tient dans une pastille.
Entre nous autres confiseurs,
Nous savons ce que sur les ames
Peuvent produire les douceurs;
Si donc une des nobles dames
Que vous peignez si joliment,
S'échauffant à vos douces flammes,
Vous accorde un heureux moment,
Songez au dédommagement
Que vous devez à ma boutique,
Et donnez-moi votre pratique
Pour le baptême et pour l'enfant.

Il n'y a point eu d'étrennes, cette année, dont on ait plus parlé que de celles que M. le duc de Penthièvre a envoyées à mademoiselle d'Orléans sa petite-fille. En voici l'histoire: Après avoir daigné parcourir elle-même tous nos grands magasins de joujoux, Son Altesse s'était décidée enfin pour un beau petit palais qui à tous égards semblait mériter la préférence. L'idée en était neuve, la structure aussi élégante qu'ingénieuse : grace au jeu d'un

ressort facile à mouvoir, toutes les fenêtres du palais s'ouvraient l'une après l'autre, et l'on y voyait paraître je ne sais combien de poupées les plus aimables du monde. Ce joujou, porté à la petite Princesse au couvent de Belle-Chasse, devint bientôt l'objet de l'admiration de toutes les religieuses rassemblées pour le voir; une des plus jeunes professes surtout ne se lassait point de le contempler; à force d'en examiner tous les détails, d'en essayer tous les ressorts, elle aperçoit enfin un petit bouton secret auquel on ne s'était point encore avisé de toucher; son doigt le presse avec vivacité: Jésus-Marie! quelle étrange surprise! toutes les poupées qui s'étaient montrées jusqu'alors disparaissent, et sont remplacées aussitôt par les figures les plus piquantes de l'Arétin. Le scandale fut grand sans doute pour toute la communauté; mais on assure que la piété même de madame la Gouvernante-Gouverneur (1) ne put s'empêcher de sourire en voyant de quelles mains le diable avait osé se servir pour jouer un pareil tour. Le marchand de joujoux a été censuré comme il méritait de l'être; mais il a protesté de son innocence, et quelque impertinente qu'ait été l'aventure, il a été bien prouvé que le hasard en avait fait lui seul tous les frais.

Isabelle et Fernand, comédie en trois actes, en vers, mêlée d'ariettes, paroles de M. Fort, secrétaire de M. le duc de Fronsac, musique de M. Champein, a été représenté pour la première fois, sur le Théâtre Italien, le jeudi 9. Le fonds de cette petite comédie est tiré d'une pièce de Calderon, intitulée *l'Alcade de Zelméa*. On ne saurait blâmer M. Fort d'en avoir adouci l'atrocité. Que

(1) Madame de Genlis.

Isabelle ne soit point violée comme dans la pièce espagnole, que son ravisseur ne soit point étranglé par l'Alcade, le père même de la jeune personne, à la bonne heure, l'Opéra-Comique se passe fort bien de ces grands événemens; mais ce que le poète français a jugé à propos d'y substituer ne produit aucune situation attachante: au premier acte, on ne s'intéresse que faiblement aux amours d'Isabelle et de Fernand; on les oublie au second; on n'en est guère plus occupé au troisième. Le projet de l'officier, qui, ne pouvant voir Isabelle ni s'en faire aimer, se décide, par les conseils de son valet, à l'enlever, est si froid qu'il n'inquiète personne, et l'on sait à peine l'exécution de ce triste projet qu'on est aussitôt rassuré sur les suites. Le peu de mouvement qu'il y a dans la pièce vient des rôles accessoires, et principalement de celui du fils de l'Alcade, jeune homme qui porte pour la première fois l'habit de soldat, et qui veut absolument se battre contre le ravisseur de sa sœur. Ce rôle, qui ressemble beaucoup à celui de Lindor dans *Heureusement*, a été fort bien rendu par mademoiselle Dufayel. Il y a quelques couplets agréables dans le rôle de la suivante, chantés par madame Dugazon; ils ont été fort applaudis et méritaient de l'être. La musique de cet opéra est, comme toutes les compositions de M. Champein, surchargée d'accompagnemens, pauvre d'idées, riche de notes, et par conséquent d'une brillante monotonie.

L'*Electre* de M. de Rochefort, le traducteur d'Homère, est une imitation ou plutôt une traduction de l'*Electre* de Sophocle : cette Traduction, comme celle qu'il a faite d'Homère, est gauche et sèche. Les Comédiens avaient refusé la pièce; ils ont reçu l'ordre de la jouer sur le

théâtre de la cour; elle y a été représentée, ces jours derniers, avec des chœurs de la composition de M. Gossec : la tragédie et les chœurs ont tellement ennuyé, que les Comédiens ont obtenu sans peine de leurs supérieurs la permission de ne point la donner à Paris. On nous pardonnera de ne pas nous étendre davantage sur une production dont le succès a été si bien décidé.

Un étranger avait demandé pourquoi de madame Graig et de ses deux sœurs on n'en voyait jamais que deux à la fois dans les bals et les assemblées de Philadelphie; M. le chevalier de Chastellux lui fit la réponse suivante :

Les Trois Graces du nouveau Monde, conte.

On sait assez quand et comment
Le Dieu qui lance le tonnerre,
Un jour qu'il n'avait rien à faire,
Pour tromper son désœuvrement,
S'avisa de créer la terre.
Trois sœurs en furent l'ornement;
Ces aimables sœurs sont les Graces.
C'est près d'elles, c'est sur leurs traces
Qu'on voit les Jeux et les Plaisirs,
Et les Amours et les Désirs,
Et la vive et tendre Saillie,
Et le timide Sentiment,
Et le Caprice et l'Enjoûment:
Enfin sur la terre embellie
De tout ce qui plaît dans la vie
Elles offrent l'assortiment.....
Sur la terre! non, c'est trop dire:
Il faut savoir que leur empire
A l'ancien Monde était borné.
De vastes mers environné,

Séparé de notre hémisphère,
A l'affreux oubli condamné,
Enfant négligé de sa mère,
Aux yeux du Dieu qui nous éclaire
Ce monde-ci n'était pas né.
Son heure vint : heure propice,
Heure favorable aux humains,
Qui, préparant d'heureux destins,
Du Ciel attesta la justice.
Bientôt il fut déterminé
Par les dieux et par les déesses
Qu'ils prodigueraient leurs largesses
A ce continent fortuné.
Qu'il parut beau dans sa jeunesse!
Gloire, force, grandeur, richesse,
Que manquait-il à son bonheur?
Les Graces..... c'est bien quelque chose.
Mais quoi! sans légitime cause
Pouvait-on avec quelque honneur
Dépouiller l'ancien possesseur?
Le vieux Monde est opiniâtre :
Aurait-il cédé sans humeur
Ces déités qu'il idolâtre?
Le partage même en ce cas
Eût été chose difficile;
A la cour, aux champs, à la ville
Il faut qu'elles portent leurs pas.
Arbitres de nos destinées,
Otant ou donnant les appas,
Elles sont tant importunées,
Qu'à parcourir tous les États
Leur pied léger ne suffit pas....
Vous que l'Amérique intéresse,
Dans le souci qui vous oppresse,
Comptez sur la bonté des dieux:
C'est à celui de la tendresse
Qu'elle devra des jours heureux.

Chanson sur le Printemps, par M. de Cérutti.

Le printemps, ma Glycère,
Vient ranimer ces lieux pour nous ;
Profitons, ma bergère,
D'un moment si doux.
A sa première aurore
Le ciel semble être encore ;
Sur le monde enchanté
Descend la beauté
Et la volupté.
L'Amour les suit,
Son flambeau luit,
Et tout se reproduit.
L'habitant du hameau
Reprend son chalumeau ;
Le faune dans les bois
Fait retentir sa voix.
D'un antre profond
L'écho répond
Et l'interrompt.

Les torrens des montagnes
Cessent d'inonder nos travaux ;
Le fleuve des campagnes
Roule en paix ses flots.
Le cristal des fontaines
Se divise en nos plaines.
Il partage aux vallons
Ses fertiles dons,
Ses germes féconds.
Vers nos séjours
Par cent détours
L'art dirige leur cours.
Nos jeunes arbrisseaux
S'abreuvent de leurs eaux.

Le roi de la forêt,
Le vieux chêne renaît,
Sa sève revit.
Son front verdit
Et rajeunit.

Parés de leur feuillage,
Ornés de fleurs, de fruits naissans,
Nos vergers sont l'image
De nos jeunes ans.
Aux yeux de l'espérance
Ils montrent l'abondance;
Entourés de soutiens,
Exempts de liens,
Ils versent leurs biens.
Leur liberté
Fait leur beauté
Et leur fécondité.
Dans nos bois à l'écart
Le sauvageon sans art,
Pour le pauvre des champs
Prépare ses présens.

A bon Chat bon Rat, fable allégorique.

Un *chat brillant* (1), pour augmenter son lustre,
Tout près d'un rat qui n'était pas trop rustre

(1) Pour deviner ce mauvais calembour, il faut savoir que M. Moreton de Chabrillant, capitaine en survivance des gardes de Monsieur, piqué de ne plus trouver de place au balcon le jour de l'ouverture de la nouvelle salle, s'avisa fort mal-à-propos de disputer la sienne à un honnête procureur. Celui-ci, maître Pernot, ne voulut jamais désemparer. — Vous prenez ma place. — Je garde la mienne. — Et qui êtes-vous? — Je suis monsieur Six francs... (c'est le prix de ces places). — Et puis des mots plus vifs, des injures, des coups de coude. Le comte de Chabrillant poussa l'indiscrétion au point de traiter le pauvre robin de voleur, et prit enfin sur lui d'ordonner au sergent de service de s'assurer de sa personne et de le conduire au corps-de-garde. Maître Pernot s'y rendit avec beaucoup de dignité, et n'en sortit que pour aller déposer sa

Se rengorgeait, se léchait, miaulait,
Faisait gros dos, dressait et queue et griffes;
Non de ces rats rongeant fromage et lait,
Et qu'à bon droit on appelle escogriffes,
Mais de ces rats qui sont fort peu rongeurs,
Tels que l'on voit d'honnêtes procureurs.
Le rat, craignant la patte meurtrière
De ce gros chat fanfaron de gouttière,
Pour se sauver se tapit dans un coin.
Pour l'en tirer on redouble de soin,
On l'en arrache, on le traîne en ratière,
On l'y retient, malgré les plus grands cris,
On le maltraite, et voilà la matière
D'un grand procès jugé par tout Paris.
Le rat sera maintenu dans sa place,
. . . .
Et le matou, par un vilain verni,
De *chat brillant* devient un chat terni.

plainte chez un commissaire. Le redoutable corps dont il a l'honneur d'être membre n'a jamais voulu consentir qu'il s'en désistât. L'affaire vient d'être jugée au Parlement. M. de Chabrillant a été condamné à tous les dépens, à faire réparation au procureur, à lui payer deux mille écus de dommages et intérêts, applicables de son consentement aux pauvres prisonniers de la Conciergerie; de plus il est enjoint très-expressément audit comte de ne plus prétexter des ordres du Roi pour troubler le spectacle, etc. Cette aventure a fait beaucoup de bruit, il s'y est mêlé de grands intérêts : toute la robe a cru être insultée dans l'outrage fait à un homme de sa livrée; le Parlement, qui prétend à la grande police, n'a pas été fâché d'avoir à juger une affaire de ce genre. Cependant on a voulu éviter la question qui pouvait s'élever, dans cette circonstance, sur les droits respectifs de la Cour et du maréchal de Biron, chargé, en qualité de commandant du régiment des Gardes, de veiller à la sûreté des spectacles; on a senti aussi quels ménagemens l'on devait à un homme attaché aussi particulièrement au frère du roi. Toutes ces considérations ont déterminé les formes de l'arrêt dont on vient de rendre compte. M. de Chabrillant, p r faire oublier son aventure, est allé chercher des lauriers au camp de Saint-Roch. Il ne pouvait mieux faire, a-t-on dit; car on ne peut douter de son talent pour emporter les places de haute lutte. (*Note de Grimm.*)

Vers de M. le comte de Tressan.

AUX VIEILLARDS MES CONTEMPORAINS.

Les fleurs nouvellement écloses
Ont encor pour moi des appas.
Éloignez ces cyprès, apportez-moi des roses,
Disait le vieillard Philétas.
Chers enfans, conduisez mes pas
Aux treilles de Bacchus, aux rives du Permesse,
Et même aux bosquets de Paphos.
La vieillesse n'est qu'un repos...
Mais... il faut l'animer ... les jeux de la jeunesse,
Ses plaisirs, ses rians propos
Emousseront pour moi le ciseau d'Atropos,
Je jouirai d'un jour de fête;
Des lilas de Tempé, des pampres de Naxos
On y couronnera ma tête.
Vieillards! fuyez les soucis, les pavots;
Chantez Bacchus, l'Amour et le dieu de Délos;
Sachez que sur le Temps et sa faux qui s'apprête
Un jour heureux de plus est un jour de conquête
Et le prix des plus longs travaux.

Tout le monde sait que la maison de Rohan a prétendu depuis long-temps au titre de maison souveraine. On parlait devant madame la duchesse de Grammont de la banqueroute effroyable de M. le prince de Guemené, banqueroute qui paraît surpasser en effet et l'audace et les ressources des plus riches et des plus illustres particuliers de l'Europe. « Il faut espérer, dit madame de Grammont, que c'est là du moins la dernière prétention de la maison de Rohan à la souveraineté. »

Madame la princesse de Guemené, en quittant la

cour, et en recevant les adieux de sa belle-fille, madame la duchesse de Montbazon, lui dit : « Je me flatte que, malgré cet événement, vous n'en serez pas moins heureuse du nom que vous portez. — Non, Madame, si M. de Montbazon est un honnête homme. » — C'est elle qui, ayant appris que les diamans et les bijoux qui lui avaient été donnés le jour de son mariage n'étaient pas encore payés, les a rendus tous au marchand qui les avait fournis, en lui promettant de le dédommager de la perte que ces effets pouvaient avoir éprouvée... Et c'est une jeune femme de dix-huit ans qui s'est imposé elle-même ce généreux sacrifice!

LE CHARDONNERET ET L'AIGLE,

Fable attribuée à M. le duc de Nivernois.

Il vous souvient de cette bonne dame
Qui perdit son chardonneret (1);
Pas si bonne pourtant puisqu'elle l'enchaînait,
Et qu'un ardent courroux s'empara de son ame;
Car je n'ai raconté que la moitié du fait:
Voici la suite. On vint lui dire
Ce qu'avait répondu l'oiseau :
Que d'un joug si pénible échappé bien et beau,
Il ne voulait jamais rentrer sous son empire.
Alors la dame hors de sens,
De bâtons fait armer ses gens,
Et des chardonnerets jure la perte entière.
Elle-même prend une pierre
Et court les assaillir dans l'épaisseur d'un bois,
Où l'oiseau, trop long-temps privé de tous les droits
De l'amour et de la nature,
Etait fêté des siens qu'avait mis aux abois
Une captivité si dure.

(1) Voir la fable du *Chardonneret en liberté*, précédemment p. 185.

La dame avec ses gens y retourna vingt fois;
Vingt fois le peuple ailé se moqua d'eux et d'elle;
Quelques nids cependant, atteints par la cruelle,
Périrent avec les petits.
Ce dernier trait, hélas! passe toute croyance;
Mais je l'ai lu dans maints écrits.
Femme dénaturée! attaquer jusqu'aux nids,
D'un innocent amour douce et frêle espérance!
Ah! le Ciel te regarde, il saura t'en punir.
Le Ciel eut en effet horreur de cette guerre,
Où des milliers d'oiseaux avaient tant à souffrir.
L'Aigle, à qui Jupiter a remis son tonnerre,
Descend vite les secourir.
L'Aigle sauve à jamais et nids et père et mère,
Enfin tout le pays, domiciles et gens
Que désolait une mégère.
Et l'on ose douter qu'ils soient reconnaissans!
On connaît mal leur caractère.

Guimard, ou l'Art de la Danse pantomime, poëme, par M. Duplain. C'est un véritable amphigouri, un amas de termes techniques, de métaphores déplacées, d'idées et d'images également vagues, le tout divisé en cinq cadres ou en cinq tableaux. Voici peut-être les vers les moins ridicules du poëme, et qui pourront cependant en donner quelque idée.

Amour, si de ces jeux, interprètes des tiens,
J'ai dignement chanté les impérieux riens,
Ma muse ne demande à ton aile légère
Que de graver ces vers au temple du Mystère.
Pour qui chante ses pas, les ris, la volupté,
Un souris de Guimard vaut l'immortalité.

Almanach des Muses, ou Choix de Poésies fugi-

tives, de 1782. MM. Imbert, de Parny, Berquin, sont à peu près les seuls noms déjà connus qu'on retrouve dans ce recueil; on y voit en revanche une liste fort nombreuse de noms tout nouveaux; cette foule de poètes empressée d'éclore chaque année, au lieu de nous donner de grandes espérances, pourrait bien prouver seulement et combien la poésie est aujourd'hui un métier facile, et combien sont rares les génies capables encore de se distinguer dans un métier devenu si commun.

ÉPIGRAMME, *par M. le marquis de....., sur Robbé, auteur d'un poëme sur la Religion chrétienne, et d'un autre sur la V......*

L'Homme-Dieu but jusqu'à la lie
Le calice de la douleur;
C'est sa dernière ignominie
D'avoir Robbé pour défenseur (1).

(1) Les *Mémoires secrets* (22 novembre 1769) donnent ainsi cette épigramme :

Tu croyais, ô divin Sauveur!
Avoir bu jusques à la lie
Le calice de la douleur :
Il manquait à ton infamie
D'avoir Robbé pour défenseur.

Les deux poëmes dont parle Grimm circulaient alors manuscrits. Après avoir été libertin et crapuleux à l'excès, Robbé devint janséniste et convulsionnaire. Le poëme dont la religion chrétienne lui fournit le sujet, est intitulé : *Les Victimes du despotisme épiscopal;* il ne vit le jour qu'en 1792, in-8° de 119 pages. Quant à l'autre poëme à l'occasion duquel on disait que l'auteur était plein de son sujet, le Gouvernement fit une pension à Robbé pour qu'il le brûlât, ainsi que ses autres écrits obscènes. Robbé l'a fait religieusement; mais il savait ses ouvrages par cœur et les récitait à qui voulait les entendre. (*Note de M. Beuchot.*)

CONTE.

Un petit duc, un petit avorton,
Bouffi d'orgueil et du plus mauvais ton,
Fait au mépris et se riant du blâme,
Se préparait non pas à rendre l'ame
(On ne rend pasce qu'on n'a jamais eu);
Sans plus de phrase, il se croyait perdu.
Privé de force, épuisé de débauche,
Ce mannequin, cette fragile ébauche,
Allait partir bien cousu dans un sac;
(Ce mot est mis pour rimer à Fronsac.)
Lors deux rivaux du grand dieu d'Épidaure,
Dont le talent mérite qu'on l'honore,
Viennent soudain, quoique appelés bien tard,
En le sauvant prouver l'abus de l'art.
Les deux amis, heureux de leur victoire,
Modestement s'en renvoyaient la gloire.
Dans ce moment, du fond de ses rideaux
Le duc encore étendu sur le dos,
Glapit ces mots, injure sotte et vaine:
« Bravo! docteurs, voilà du La Fontaine.
Les deux baudets qui, se faisant valoir,
Ont tour à tour reçu de l'encensoir...
— Bien, dit Barthès, je goûte cette fable;
Mais j'aime encor l'histoire véritable
De ce dauphin, qui voyant un vaisseau
Non loin du port disparaître dans l'eau,
Vint sur son dos, à l'instant du naufrage,
Sauver lui seul presque tout l'équipage.
A terre il porta ce qu'il put;
Même un singe en cette occurrence,
Profitant de la ressemblance,
Lui pensa devoir son salut.
Mais le dauphin tournant la tête,
Et le magot considéré,

Il s'aperçoit qu'il n'a tiré
Du fond des eaux rien qu'une bête.
Il l'y replonge et va trouver
Quelque homme afin de le sauver. »
Les deux docteurs, après cette aventure,
Livrent le duc aux soins de la nature,
Qui le sauva par l'unique raison
Qu'elle fait naître en la même saison
L'aigle et l'aspic, les fleurs et le poison (1).

Après les pertes irréparables que notre littérature a faites depuis quelques années, il n'en est presque aucune qui puisse nous paraître indifférente; nous croyons cependant devoir nous borner à ne donner ici qu'une notice très-abrégée des hommes de lettres qui nous ont encore été enlevés dans le cours de l'année dernière.

Jean-Baptiste Bourguignon-d'Anville, premier géographe du Roi, de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, de la Société des Antiquaires de Londres, adjoint géographe de l'Académie des Sciences, né à Paris le 11 juillet 1697, mort le 28 janvier 1782.

Il posséda bien plus l'érudition de la géographie qu'il n'en possédait la science; il savait peu de géométrie, encore moins d'astronomie; c'est principalement à la lecture des auteurs grecs et romains qu'il dut la plus grande partie de ses découvertes. Les différentes cartes qu'il nous a données de l'Italie et de la Grèce sont autant

(1) Quelque impertinent que soit ce conte, s'il l'eût été moins, il aurait bien mieux rempli l'intention de l'auteur. Voici l'anecdote véritable qui en a fourni le sujet. M. le duc de Fronsac, entendant ses deux médecins, MM. Lorri et Barthès, se renvoyer modestement l'un à l'autre la gloire de sa guérison, leur cria du fond de ses rideaux : *Asinus asinum fricat.* A cette plate grossièreté M. Barthès répondit simplement, mais avec la vivacité de son pays : *Laissez-nous faire, M. le duc, nous vous frotterons à votre tour.* (*Note de Grimm.*)

de chefs-d'œuvre d'exactitude et de précision. Il avait rassemblé une immense collection de cartes; le roi en fit l'acquisition, il y a quelques années, en lui en laissant la jouissance le reste de sa vie. Le soin de mettre cette collection en ordre a été le dernier de ses travaux. Quoique son caractère fût modeste et doux, il supportait avec peine la plus légère contradiction sur l'objet dont il s'était occupé uniquement depuis sa plus tendre jeunesse; mais on sent qu'un amour-propre ainsi concentré ne devait pas trouver souvent l'occasion ni de blesser les autres, ni d'en être blessé lui-même.

*

Joseph-Honoré Remi, avocat au Parlement, né le 2 octobre 1738, mort le 12 juillet 1782.

Les premières productions de l'abbé Remi, son *Cosmopolisme*, ses *Jours pour servir de correctif aux Nuits d'Young*, son *Code des Français*, sont entièrement oubliées; son *Éloge de Fénélon* n'obtint qu'un accessit en 1773; celui de *Colbert* une *mention honorable; l'Éloge du chancelier de l'Hôpital*, couronné par l'Académie Française en 1777, ne méritait guère mieux le prix; mais la censure qu'en fit la Faculté de Théologie lui donna quelque célébrité. C'était un homme instruit et laborieux. Il a travaillé long-temps au *Mercure de France*, au *Répertoire universel de Jurisprudence* de M. Guyot, et il avait été chargé, en dernier lieu, de la rédaction du Dictionnaire de Jurisprudence de la nouvelle *Encyclopédie méthodique*.

*

Gabriel-François Coyer, né à Baume-les-Dames en Franche-Comté, le 18 novembre 1707, mort le 18 juillet 1782.

L'abbé Coyer avait fait ses études chez les Jésuites; il quitta cette Compagnie en 1736, après y avoir passé huit ans. Ses *Bagatelles morales*, ses *Dissertations sur le vieux mot* PATRIE, *la Noblesse commerçante*, le roman de *Chinki*, lui donnèrent quelques momens de vogue. Sa *Vie de Jean Sobieski* n'eut pas les mêmes succès. Ses *Voyages d'Italie, d'Angleterre et de Hollande* ne sont que de fastidieuses compilations; c'est la critique de nos mœurs et surtout de la frivolité qui a fourni le fonds de ses meilleurs écrits, et ce censeur amer de la frivolité nationale n'a fait cependant lui-même que des livres très-frivoles. Les premiers parurent du moins écrits avec une sorte de légèreté; mais cette légèreté n'était point du tout le caractère naturel de son esprit; sa conversation fut toujours pesante et pénible, et ses derniers ouvrages ressemblent beaucoup trop à sa conversation.

*

Jacques de Vaucanson, de l'Académie royale des Sciences, mort à Paris le 22 novembre 1782.

Ses Automates, et nommément son célèbre Flûteur, lui assurent la réputation d'un des plus ingénieux mécaniciens de notre siècle; et ces prodiges ne furent en quelque sorte que les jeux de son enfance. Il a fait une application plus utile et de ses connaissances et de son génie dans la construction des moulins établis par lui à Aubenas et ailleurs, pour simplifier la dépense de la main-d'œuvre et perfectionner la préparation des organsins. On sait qu'il avait encore inventé un métier avec lequel un enfant pouvait exécuter nos plus belles étoffes de Lyon, et que les ouvriers de cette ville se révoltèrent lorsqu'ils en virent l'expérience, trop économique pour

leurs intérêts. Nous tirons cette anecdote d'une lettre de madame de Meynières aux auteurs du *Journal de Paris.*

*

Boutet de Monvel, reçu parmi les Comédiens du Roi en 1770, mort à Stockholm (1), âgé d'environ trente-huit ans, vers la fin de l'année dernière.

Il eut des succès et comme acteur et comme auteur ; son talent, ainsi que ses ouvrages, manquait absolument de force et d'énergie ; mais il y suppléait avec un art plein de chaleur et de finesse. Il avait fort bien étudié le théâtre, et sentait vivement tout ce qui pouvait faire de l'effet. Ses *Trois Fermiers* sont remplis de tableaux charmans. Il y a d'heureux détails dans *l'Amant Bourru.* Quelque horrible que soit le sujet de sa *Clémentine*, ce drame n'en est pas moins d'une conception assez théâtrale. Le roman de *Frédégonde* est de toutes ses productions la plus insipide et la plus triste. Son ame ne semblait pas faite pour les vices qu'on lui reproche, et cette ame méritait d'habiter un corps plus raisonnable.

Sur le Bonheur des Sots, brochure in-16, de l'imprimerie de Didot (2).

Il y a près de dix ans que cet écrit a été inséré dans nos feuilles ; c'est, comme l'on sait, un des premiers essais d'une plume qui depuis mérita l'admiration de l'Europe, et peut-être un prix plus doux encore, l'éternelle reconnaissance d'une Nation frivole et légère, mais aimable et sensible. Après avoir lu cet ingénieux badinage, on pourra dire sans doute :

(1) Ce faux bruit de la mort de Monvel s'était répandu alors, et dura quelque temps. (*Note de la première édition*). — Monvel n'est mort qu'en 1811. Il était membre de la quatrième classe de l'Institut.

(2) Par Necker.

Qui sic jocatur, tractantem ut seria vincat,
Seria quum faciet, dic, rogo, quantus erit?

Ce petit ouvrage a été entièrement défiguré dans les éditions qui en ont paru en Allemagne; celle-ci est la seule qui ait été faite sur une copie parfaitement conforme à l'original; mais on ne s'est permis d'en tirer qu'une cinquantaine d'exemplaires. Comment aurait-on risqué de la rendre publique? Le titre seul de la brochure n'eût-il pas suffi pour donner de l'ombrage aux ennemis de l'auteur?

Depuis long-temps il n'y a guère eu de tragédie nouvelle, dans le nombre même de celles qui prouvaient le plus de talent, qui ne servît à confirmer une observation qu'on a pu se rappeler plus d'une fois en parcourant nos différens théâtres; c'est que le cercle de combinaisons dont notre système dramatique paraît susceptible est infiniment borné, que les ressources en sont épuisées, et qu'il est peut-être impossible au génie même d'obtenir encore aujourd'hui quelques succès dans cette carrière, sans s'y frayer des routes absolument nouvelles. Si M. Ducis, guidé par Sophocle, l'avait déjà tenté assez heureusement dans son *Œdipe chez Admète*, appuyé sur Shakspeare, il vient de l'entreprendre avec plus de hardiesse encore dans son *Roi Léar*. Quelle idée en effet plus extraordinaire que celle d'oser présenter sur la scène française le tableau d'un roi dépouillé par ses propres enfans, et que ses malheurs et son désespoir ont rendu tour à tour imbécile et furieux! Quelques reproches qu'on puisse faire d'ailleurs au plan et à la conduite de l'ouvrage, pour mériter notre admiration ne serait-ce

point assez d'être parvenu à nous intéresser par un tableau si neuf, si hasardé sans doute, mais tout à la fois si vrai, si profondément tragique? Un tel jugement pourrait être mal justifié par l'analyse de ce singulier ouvrage; mais, en montrant la pièce dépouillée de l'illusion qui peut seule en faire supporter les invraisemblances, les disparates, les absurdités même, nous nous efforcerons cependant de donner une idée de l'impression qu'elle nous a paru faire, malgré tant de défauts, sur tous les cœurs, sur toutes les imaginations sensibles.

Cette tragédie, donnée à la cour, le jeudi 16, a été représentée, pour la première fois, à Paris, le lundi 20. La scène, au premier acte, est dans un château du duc de Cornouailles. M. Ducis a rejeté dans l'avant-scène tout ce qui tient à l'action principale du premier acte de la pièce anglaise. Le roi Léar a déjà partagé son royaume entre ses deux filles, Volnérille et Régane. La première est mariée au duc d'Albanie; la seconde au duc de Cornouailles; la troisième, qu'il a déshéritée, n'épouse point, comme dans Shakspeare, le roi de France; persécutée par son père et par ses sœurs, elle n'a d'autre asile que la cabane d'un vieux ermite, habitant la forêt voisine du château où le duc de Cornouailles est venu s'établir avec le duc d'Albanie, pour observer de plus près le mouvement des rebelles, rassemblés, dit-on, dans cette contrée pour favoriser l'invasion dont Ulrich, roi de Danemark, menace leurs États. Cet Ulrich est l'époux que Léar destinait à sa fille Elmonde. On lui fit craindre les suites dangereuses que cet hymen pourrait avoir pour le repos de l'Angleterre; et le projet de cet hyménée ne fut pas plus tôt rompu, qu'on accusa Elmonde d'avoir conservé avec ce prince des relations secrètes et

perfides. C'est cette calomnie qui servit de prétexte à l'exil de la princesse, et qui fut la cause de tous ses malheurs.

On ne reproche point à M. Ducis d'avoir supposé tous ces événemens antérieurs à l'action du poëme; on lui reproche encore moins d'avoir cherché à donner à l'injustice de Léar envers Elmonde un motif moins frivole et moins puéril; mais ce qu'on a de la peine à lui pardonner, c'est l'embarras d'une exposition qui, sans un degré d'attention peu commun, ne saurait être entendue, et qui, suivie même avec cette grande attention, n'en paraît encore à beaucoup d'égards ni plus claire, ni plus intéressante.

Il serait sans doute très-inutile de faire observer combien le dénouement est romanesque et forcé; combien la conduite générale de l'ouvrage est vicieuse; combien les différentes parties en sont mal liées. La pièce de Shakspeare, chargée d'épisodes, infiniment plus compliquée, infiniment plus extravagante encore, est cependant plus claire et plus suivie. Si, dans cette singulière production, tout ce qui exigeait de l'esprit et du jugement a paru aussi mal exécuté que mal conçu, il faut avouer aussi que presque tout ce qui ne supposait que du génie, de la sensibilité, et cet instinct dramatique dont la réflexion ne saurait atteindre les sublimes élans, est fort au-dessus de tout ce que nous avions vu depuis long-temps au théâtre. M. Ducis ne sait point combiner un plan; il ignore l'art d'enchaîner heureusement toutes les circonstances qui peuvent constituer une action intéressante et vraie; mais son talent s'est fait des ressources indépendantes de cet art; il les a trouvées dans une sensibilité douce, vive et profonde. S'il dispose mal les événemens de la scène, il

en prépare admirablement bien les impressions; le spectateur se trouve entraîné comme malgré lui à recevoir celles qu'il veut lui faire éprouver; et ce secret, M. Ducis ne l'eût-il appris que de son propre cœur, vaut bien tous ceux d'Aristote et de l'abbé d'Aubignac. Les plus belles scènes du second, du troisième et du quatrième actes, pour être indiquées dans Shakspeare, n'en sont pas moins à lui; les développemens de la dernière lui appartiennent pour ainsi dire en entier, et sont sans doute une des conceptions les plus originales qu'on ait jamais hasardées sur la scène française.

Il n'y a que deux rôles dans cette pièce : celui de Léar et d'Elmonde, ou, pour mieux dire, il n'y en a qu'un, c'est le premier, et celui-là est rendu par le sieur Brizard d'une manière étonnante; le caractère de sa voix si noble et si naturelle, la simplicité de son jeu, sa belle tête et ses beaux cheveux blancs, tout contribue à en augmenter l'intérêt, à conserver même aux traits les plus naïfs je ne sais quoi d'auguste et d'imposant. Madame Vestris, qui joue le rôle d'Elmonde, nous a paru faire surtout un grand effet dans la dernière scène du troisième acte.

La pièce a eu beaucoup de succès à la ville et à la cour. On a demandé l'auteur, mais sans trop d'empressement, le dernier acte ayant moins réussi que les autres; l'auteur a cependant eu la faiblesse de paraître, et même au moment où personne ne songeait plus à lui; car l'acteur chargé d'annoncer la seconde représentation de la pièce venait d'apprendre au public que la paix était signée.

Pour ajouter au ridicule d'une présentation que l'usage a déja si fort avilie, le sieur Dugazon en a fait la parodie

dans la petite pièce; il y avait ajouté un impromptu de sa façon sur la paix. Le parterre l'ayant applaudi, et en ayant aussi demandé l'auteur, il se retira bien vite dans la coulisse, et reparut aussitôt appuyé sur un de ses camarades, avec tous les lazzis d'un auteur modeste et confus de sa gloire.

Impromptu de M. Imbert à M. Molé.

Dieu! quel mot enchanteur a frappé nos oreilles!
Notre roi nous apprend qu'il nous donne la paix
Aux lieux où le génie étale ses merveilles;
Ainsi l'humanité déclare ses bienfaits.
Mais sans vouloir ici par un jaloux langage
Offenser le génie et flétrir ses attraits,
Molé, tu ne nous vins jamais
Annoncer un si bel ouvrage.

Couplet de M. Lemierre à madame la comtesse de Maupeou, qui vient de gagner un procès qu'elle avait été menacée de perdre.

Votre adresse peu commune
Vient de fixer votre sort;
Du droit et de la fortune
Les Graces ont fait l'accord.
C'est vers vous que Thémis penche;
Ce succès n'est pas nouveau:
Vous avez dans votre manche
Tout ce qui porte bandeau.

L'Académie Française, dans son assemblée du 16 janvier, a donné aux *Conversations d'Émilie*, de madame

d'Épinay, le prix d'utilité fondé par le citoyen anonyme dont tout le monde sait le nom, M. de Monthyon, chancelier de M. le comte d'Artois. Différens ouvrages avaient paru d'abord partager l'attention des juges : un livre de M. Daubenton sur les Moutons (1); un autre de M. Parmentier, sur les Pommes de terre; *Adèle et Théodore*, de madame de Genlis; *l'Ami des Enfans*, de M. Berquin, etc.; mais il fut bientôt décidé que les Moutons et les Pommes de terre n'étaient pas du ressort de l'Académie Française, et devaient être renvoyés à l'Académie des Sciences; l'ouvrage de madame de Genlis et celui de madame d'Épinay restèrent pour ainsi dire seuls en concurrence. Ce dernier méritait de l'emporter sans doute, et comme plus utile et comme plus original. Nous avons de meilleurs Traités d'éducation que le roman d'*Adèle*; nous n'avons aucun livre à mettre entre les mains des enfans qui puisse être comparé aux *Conversations d'Émilie*, et par les vues dans lesquelles l'ouvrage est conçu, et par la manière dont il est écrit. Traduit avec succès dans plusieurs langues, cet excellent ouvrage avait déjà le sceau de l'approbation publique; il avait obtenu le suffrage le plus auguste; Catherine II l'avait mis au nombre des livres élémentaires destinés à l'instruction des jeunes personnes, dont elle ne dédaigne pas de surveiller elle-même l'éducation. Sa Majesté en a témoigné, l'année dernière, sa satisfaction à l'auteur de la manière la plus sensible et la plus flatteuse, en lui envoyant pour sa jeune élève, la comtesse Émilie de Belzunce, sa petite-fille, son chiffre impérial dans un médaillon garni de diamans; distinction accompagnée de toutes les graces qui donnent aux bienfaits de cette grande souveraine,

(1) *Instructions pour les bergers*, Paris, 1782, in-8°.

quelque multipliés qu'ils soient, un intérêt toujours nouveau.

Le jugement de l'Académie n'a étonné que madame de Genlis, qui ne comprenait pas, du moins il y a quelques mois, qu'on pût se dispenser de donner le prix d'utilité à l'ouvrage qui *contient tous les principes relatifs à l'éducation des princes, des jeunes personnes et des hommes* (1), au sublime roman d'*Adèle*. Elle se console aujourd'hui de cette petite disgrace, en ne l'attribuant qu'à l'indiscrétion qu'elle a eue de parler trop bien de la religion, et trop légèrement des philosophes. Il y a lieu de croire en effet que la philosophie n'a pas été fâchée de trouver une si belle occasion de rabattre un peu l'orgueil de madame de Genlis, et de lui apprendre qu'on ne manquait pas impunément de respect pour ses oracles; au plaisir d'être juste, il est doux de pouvoir joindre encore celui de se venger. Mais comment cette vengeance philosophique pourrait-elle atteindre la haute piété de notre illustre gouvernante? Quand on a renoncé à la toilette, au rouge, à tous les plaisirs, à toutes les vanités de ce monde, regretterait-on encore de frivoles, de profanes lauriers?

Sur les dix-huit juges qui composaient l'Aréopage académique, madame d'Épinay a eu dix ou douze voix; madame de Genlis trois ou quatre; M. Berquin deux; M. de la Croix, pour ses petites *Réflexions sur l'Origine de la Civilisation*, une; M. Moreau, pour son Traité de la Justice, ce fastidieux *Commentaire de l'Histoire de France à l'usage de nos rois*, encore une. Ce qui est trop digne du caractère soutenu de M. de Tressan pour être oublié, c'est qu'après avoir sollicité de maison en

(1) C'est le développement du titre d'*Adèle et Théodore*.

maison les suffrages de ses confrères en faveur de sa cousine, madame de Genlis, il a fini par ne lui donner lui-même qu'une demi-voix. On a su qu'il avait été du petit nombre de ceux qui ont proposé au scrutin de partager le prix entre *Adèle* et *les Conversations*.

Madame la duchesse de Grammont dit avec sa franchise accoutumée « qu'elle est ravie que madame d'Épinay ait eu le prix, d'abord parce qu'elle espère que madame de Genlis en mourra de dépit, ce qui serait une excellente affaire, ou qu'elle se vengera par une bonne satire contre les philosophes, ce qui serait encore assez gai; ensuite, parce qu'elle est bien aise que tout le monde voie ce qu'elle soupçonnait depuis long-temps, que l'Académie tombe en enfance. »

Lettre de madame d'Épinay à M. d'Alembert, secrétaire perpétuel de l'Académie Française.

L'Académie Française vient de donner, Monsieur, une grande preuve de son indulgence en accordant aux *Conversations d'Émilie* le prix d'utilité. Sans doute elle a eu plus d'égard à l'intention qu'à l'exécution de l'ouvrage, et peut-être le zèle d'une mère lui a-t-il tenu lieu de talent. Le suffrage de l'Académie serait un grand motif d'encouragement pour travailler à le mériter, si une santé continuellement vacillante n'opposait trop souvent à ce projet des obstacles invincibles. Ce serait alors que je croirais m'être rapprochée des vues du respectable citoyen fondateur du prix, et avoir en quelque façon répondu à l'honneur que l'Académie m'a fait. Veuillez, Monsieur, être auprès d'elle l'interprète de ma respectueuse reconnaissance; le bonheur que j'ai de la lui pré-

senter par vous, Monsieur, et le choix de l'organe (1) par qui elle m'a fait part de sa décision, sont deux circonstances qui ajoutent infiniment à ma juste satisfaction.

Vous connaissez l'attachement aussi sincère qu'invariable avec lequel j'ai l'honneur d'être, Monsieur, votre, etc.

D'ESCLAVELLES D'EPINAY.

Le 18 janvier 1783.

Réponse de M. d'Alembert.

L'Académie me charge, Madame, d'avoir l'honneur de vous répondre que vous ne lui devez aucun remerciement du jugement qu'elle a porté en donnant à votre ouvrage le prix d'utilité; elle n'a fait que rendre justice aux excellens principes que cet ouvrage renferme, et à la manière aussi nette que simple dont ils sont présentés. La Compagnie désire beaucoup, Madame, que vous lui fournissiez, par de nouveaux succès, l'occasion de rendre encore la même justice à vos talens et à votre zèle pour les rendre utiles. Permettez-moi d'ajouter que je partage ce sentiment avec tous mes confrères.

Je suis avec respect, Madame, votre, etc. — *Signé* D'ALEMBERT, secrétaire perpétuel de l'Académie Française, au Louvre, le 19 Janvier 1783.

Un grand scandale pour la philosophie et pour les philosophes, le voici : M. l'abbé de Mably vient de recevoir le plus glorieux de tous les hommages auxquels un

(1) M. de Saint-Lambert. (*Note de Grimm.*)

homme de lettres puisse prétendre. Messieurs Franklin et Adams l'ont requis, au nom du Congrès des États-Unis de l'Amérique, de vouloir bien rédiger un projet de constitution pour la nouvelle république. A en juger par le ton de son dernier ouvrage, il n'est pas à craindre au moins que ce moderne Solon rende nos bons alliés trop polis. Si l'on pouvait espérer que les Américains voulussent se soumettre aveuglément à ses lois, leur avoir indiqué un pareil législateur, serait sans doute de notre part un trait de la plus profonde politique; car, en suivant les admirables vues développées dans son Traité de la Législation, que leur recommandera-t-il? de cultiver la terre, d'être pauvres et sans ambition. C'est assurément ce qui convient le mieux aux intérêts de la France, au repos de l'Europe entière.

Doutes sur différentes opinions reçues dans la Société, petit in-12. Ce petit recueil de pensées détachées est dédié aux mânes de M. Saurin. Il est de mademoiselle de Sommery, une vieille demoiselle de condition, qui s'est occupée toute sa vie de l'étude des hommes et des lettres, mais qui n'avait encore rien publié jusqu'ici. Tous ceux qui fréquentent les assemblées publiques de l'Académie Française la connaissent; elle n'en a jamais manqué une seule, et sa figure est remarquable; c'est une grande brune presque noire, des sourcils fort épais, de grands yeux pleins d'esprit et d'attention. Son livre prouve combien elle s'est nourrie de la lecture des *Maximes de La Rochefoucauld*, et plus particulièrement encore des *Caractères de La Bruyère*. On y trouve à la vérité beaucoup de pensées communes, mais dont l'expression a presque toujours de la finesse, de l'élégance et de la précision.

L'article qui nous a paru renfermer le plus d'observations neuves et piquantes est celui de la Société; nous ne pouvons nous refuser au plaisir d'en citer quelques morceaux.

*

« Le bon ton est le ton du grand monde; il se sent mieux qu'il ne se définit; c'est une facilité noble dans le propos, une politesse dans les expressions, une décence dans le maintien, une convenance dans les égards, une manière de rendre qui ne confond ni les rangs, ni les titres, ni les états, ni les personnes; un tact qui nous avertit également et de ce que nous devons rendre aux autres et de ce que les autres nous doivent rendre. »

*

« Quelque frivole qu'on puisse estimer le bon ton, il n'est homme ni ouvrage qui puisse s'en passer. »

*

« On pourrait demander peut-être où se trouve la grande compagnie; je ne sais s'il est une maison qui puisse en donner une idée complète. »

*

« Causer avec un petit esprit semble aussi difficile que de voyager à pied avec un cul-de-jatte. »

*

« Les gens à bonnes intentions sont ordinairement si gauches et malheureux si constamment, qu'ils feraient naître l'envie d'essayer ceux qui en ont de mauvaises. »

*

« Que de gens ont la réputation d'être méchans, avec lesquels on serait trop heureux de passer sa vie! »

« L'homme d'esprit est facile à séduire. On ne séduit pas un sot, on le dompte. »

Les Jeunes Gens du Siècle, vaudeville (1).

Air : *Avec les jeux dans le village.*

Beautés qui fuyez la licence,
Évitez tous nos jeunes gens,
L'Amour a déserté la France
A l'aspect de ces grands enfans.
Ils ont par leur ton, leur langage,
Effarouché la Volupté,
Et gardé pour tout apanage
L'ignorance et la nullité.

Malgré leur tournure fragile,
A courir ils passent leur temps ;
Ils sont importuns à la ville,
A la cour ils sont importans.
Dans le monde en rois ils décident,
Au spectacle ils ont l'air méchant.
Partout leurs sottises les guident ;
Partout le mépris les attend.

Pour eux les soins sont des vétilles
Et l'esprit n'est qu'un lourd bon sens.
Ils sont gauches auprès des filles,
Auprès des femmes indécens.

(1) Cette pièce, attribuée à M. le chevalier de Boufflers, est de M. de Champcenetz le fils ; il l'avoue du moins, et c'est à la pointe de l'épée qu'il s'en est assuré la gloire, s'étant battu fort bravement, ces jours derniers, contre un de ses camarades du régiment des Gardes (M. de Roncherolles), qui avait osé soutenir que l'auteur d'une pareille chanson était un homme à jeter par les fenêtres. (*Note de Grimm.*)

Leur jargon ne pouvant s'entendre,
Si leur jeunesse peut tenter
Ceux que le besoin a fait prendre,
L'ennui bientôt les fait quitter.

Sur leurs airs et sur leur figure
Presque tous fondent leur espoir;
Ils font entrer dans leur parure
Tout le goût qu'ils pensent avoir.
Dans le cercle de quelques belles
Ils vont s'établir en vainqueurs;
Mais ils ont toujours auprès d'elles
Plus d'aisance que de faveurs.

De toutes leurs bonnes fortunes
Ils ne se prévalent jamais:
Leurs maîtresses sont si communes,
Que la honte les rend discrets;
Ils préfèrent, dans leur ivresse,
La débauche aux plus doux plaisirs:
Ils goûtent sans délicatesse
Des jouissances sans désirs.

Puissent la Volupté, les Graces,
Les expulser loin de leur cour,
Et favoriser en leurs places
La Gaîté, l'Esprit et l'Amour!
Les déserteurs de la Tendresse
Doivent-ils goûter ses douceurs?
Quand ils dégradent la Jeunesse,
En doivent-ils cueillir les fleurs?

Billet à M. le marquis de Villette, en le remerciant du recueil de ses OEuvres, où l'on trouve plusieurs Lettres très-paternelles de M. de Voltaire à l'auteur.

Sur nos vices charmans lorsque d'un ton de père
Le sage de Ferney vous faisait la leçon,
Je ne décide point s'il eut tort ou raison.
Mais avouons-le sans mystère,
Le goût brillant et sûr qui règne dans vos vers,
Dans ces vers délicats dictés par l'art de plaire,
Décèle assez sans doute aux yeux de l'univers
Tous les droits que sur vous pouvait avoir Voltaire (1).

Epigramme sur M. le comte de Barruel, capitaine de dragons, qui n'a pas dédaigné de signer la satire contre l'abbé Delille, intitulée le Chou et le Navet.

Débonnaire en champ clos, brave sur l'Hélicon,
Quand Virgile est abbé, Mœvius est dragon.

FÉVRIER.

Paris, février 1783.

Lettre de M. le comte de Lauraguais à M. Suard.

De Paris, le 13 février 1783.

J'AI l'honneur de vous envoyer, Monsieur, ma comédie des *Originaux* (2), que les Comédiens ont reçue,

(1) On sait que M. de Villette prétend à l'honneur d'être le fils de Voltaire, et que la réputation de madame sa mère a laissé en effet le champ le plus vaste aux présomptions de ce genre. (*Note de Grimm.*)

(2) Cette pièce n'a été ni représentée ni imprimée.

parce qu'ils ont jugé qu'une comédie qui les avait fait rire pouvait plaire au public. Voilà, Monsieur, ce que la lecture que je leur en ai faite leur donnait seulement à juger, parce qu'ils savent que le Gouvernement a des officiers pour nettoyer les ouvrages des ordures littéraires qui peuvent les souiller, comme la police a ses officiers pour nettoyer les rues.

Vous sentez, Monsieur, que, si Racine, dans ses *Plaideurs*, fait chercher la boîte au poivre quand M. Dandin demande ses épices, j'aurais pu me méprendre d'autant plus facilement entre les officiers de la politesse et ceux de la police, que, si l'on est étonné de rencontrer autant de conseillers du roi dans les marchés publics, j'ai vu quelquefois dans le monde des censeurs qui devaient, ce me semble, être ailleurs.

Mais si l'on voit trop souvent des hommes avilir leurs places, on voit aussi les vertus, les talens des individus honorer les places, et rendre protectrice de la raison la force qui leur était confiée. Comment cela n'arriverait-il pas? Comment les hommes resteraient-ils des complices fidèles de l'odieux et méprisable esprit de persécution, lorsque nous voyons le génie du despotisme se trahir lui-même, lorsque nous voyons le cardinal de Richelieu croire s'élever un temple en fondant l'Académie Française, et se flatter de perpétuer l'imposture de sa gloire en forçant l'éloquence de n'en transmettre que la renommée? Après avoir combattu avec trop de succès la liberté de son pays, il crut pouvoir détruire la vérité; mais il ne sentit pas la différence essentielle entre un siècle et les temps; il n'aperçut pas que, si dans des circonstances particulières un homme de génie peut s'emparer de son siècle, le temps n'appartient qu'à la vérité. Le cardinal

de Richelieu crut confondre tous les rangs au pied de ses autels; mais il préserva de l'anarchie la république des lettres, il en forma un empire dont la première loi, imposant à ses membres la nécessité de distinguer la louange de la flatterie, les prépare à condamner la licence qui s'échappe des conventions, et à protéger la liberté qui rentre dans la nature. Cette loi du cardinal de Richelieu vous excite à poursuivre non-seulement la licence, lorsqu'elle paraît comme une bacchante obscène, mais encore lorsqu'elle se cache sous les voiles d'une vestale, et à respecter la voix de la nature, quand même ses accens seraient durs et grossiers (1). Voilà pourquoi le langage de Molière n'est jamais qu'énergique, quoique les mêmes mots employés par Dufresny, par exemple, deviennent quelquefois scandaleux peut-être, et sûrement de mauvais goût, parce qu'ils ne sont pas inspirés par la nature, mais recherchés par la plaisanterie.

En vous envoyant, Monsieur, ma farce des *Originaux*, au lieu de vous parler d'un ton si grave, je devais (à quelques égards du moins) vous prier de penser au *Bourgeois Gentilhomme*, à *George Dandin*, au *Malade Imaginaire* et aux *Précieuses Ridicules;* ce sont là de véritables conquêtes par lesquelles Molière a donné un empire à la raison, en combattant la sottise, les scrupules, les préjugés, les faux airs de la cour et le mauvais ton de la bonne compagnie de l'hôtel de Rambouillet. Enfin, Monsieur, comme je veux mettre de l'ordre dans mes affaires, après avoir vendu beaucoup de boue et de sable dans le royaume de France, je veux acquérir quel-

(1) La comédie des *Originaux* en offre un grand nombre. On y dit à une femme : *Tais-toi, garce;* à un jeune homme : *Croyez-vous être au boucan?* et il répond : *Plût à Dieu!* (*Note de Grimm.*)

ques possessions dans l'empire de Molière. Je vous prie de me mander si on n'en a pas changé les routes, de m'en envoyer une carte, et de m'informer un peu des événemens qui s'y passent. Il me semble que ce grand empire n'a pour voisin que celui de Racine. Ils ne se feront sûrement jamais la guerre; mais je vous prie de me mander s'il n'y a pas des brigands sur les grands chemins que je dois parcourir; je prierai alors Jean Truçon (1) de m'accompagner.

J'ai l'honneur d'être, Monsieur, votre très-humble et très-obéissant serviteur.

BRANCAS, comte DE LAURAGUAIS.

Quel parti la plume d'un Le Sage n'eût-elle pas tiré de l'anecdote suivante! La maison de M. de La Reynière continue d'être l'auberge la plus distinguée des gens de qualité. M. le chevalier de N*** avait désiré d'y être reçu; il engage quelques femmes de ses amies à demander au maître de la maison la permission de lui être présenté. Celui-ci commence par refuser fort sèchement, c'est son usage; on insiste, il s'obstine. « Non, ze ne veux pas, le zevalier de N*** fait des épigrammes et des zansons; z'en fais bien aussi, mais elles ne sont pas piquantes. Ze ne veux pas... » Le lendemain il reçoit un billet de M. de N***, qui lui demande un rendez-vous d'une manière assez simple à la vérité, mais trop pressante pour ne pas l'intriguer beaucoup. « Aurait-on eu l'indiscrétion de lui rapporter ce que z'ai dit hier? » Il se consulte avec ses amis. L'affaire est délicate; on décide qu'il est impossible de refuser le rendez-vous; mais, pour rassurer notre

(1) Personnage de la pièce des *Originaux*. (*Note de Grimm.*)

amphitryon, on lui promet de ne pas l'abandonner dans une circonstance si embarrassante. L'heure est donnée, et M. de La Reynière a grand soin de se faire entourer de ses meilleurs amis. Il est dans l'attente la plus pénible lorsqu'il voit entrer dans sa cour une chaise de poste avec beaucoup de bruit et de fracas; c'est le chevalier de N*** qui en sort, qui arrive dans le salon, tout poudreux, en frac gris, les cheveux défaits, un grand chapeau à la main, une énorme brette au côté; cet aspect n'était pas propre à rassurer. Il s'approche de M. de La Reynière, devenu plus pâle que la mort: « Monsieur, j'avais demandé à vous parler en particulier; je ne m'attendais pas à trouver ici ces Messieurs; voulez-vous bien que nous passions dans votre cabinet...? » Le cruel moment! On cède, et c'est l'excès même du trouble qui fait faire ce dernier effort de courage. Entré dans le cabinet, les portes bien fermées, M. le chevalier de N*** tire... un grand papier de sa poche, et lui dit: « Monsieur, c'est le Mémoire d'un homme pour qui je m'intéresse infiniment; il sollicite un emploi au bureau des Postes; son sort dépend de vous... » Ravi d'en être quitte à si bon marché, M. de La Reynière l'assure que, quelque faible que soit son crédit, il ne négligera rien pour faire réussir l'affaire: « Mes zevaux sont mis, ze cours m'en occuper... » Ainsi finit cette action si chaude, et la meilleure chanson n'eût pas couru plus promptement et la ville et la cour que cette cruelle facétie.

Il y avait des siècles que M. de Lauraguais n'avait été à l'Académie des Sciences; il y fut dernièrement: « Messieurs, dit-il à ses illustres confrères, je me suis fait cultivateur; il faut toujours en revenir là. Entre beau-

coup d'expériences que j'ai été à portée de faire à la campagne, en voici une dont je crois devoir vous faire part. J'ai coupé la tête à une demi-douzaine de canards qui nageaient dans mon vivier; sur-le-champ je les ai remis à l'eau; sans tête ils ont encore nagé long-temps. Ce fait m'a paru d'autant plus curieux qu'il pourrait bien servir à expliquer comment vont une infinité de choses en France. —Mais, monsieur le comte, lui dit M. de Condorcet, ces canards, quoique sans tête, conservaient le mouvement de leurs pattes? — Assurément. — Hé bien! ils pouvaient donc signer; tout n'est-il pas éclairci...? » S'il y a du mérite à renchérir sur les extravagances de M. de Lauraguais, est-ce le secrétaire philosophe qu'on en eût soupçonné?

Le grand Vestris, informé des dépenses excessives de son fils, a convoqué une assemblée de parens devant laquelle il doit avoir adressé au jeune homme le discours suivant, avec cet accent et cette dignité qui lui sont propres: « Auguste, on parle dans le monde du mauvais état de vos finances; on dit que vous avez un emprunt ouvert chez toutes les marchandes de modes, que vous abusez de la confiance qu'inspire le nom que je vous ai permis de porter. Si vous ne mettez pas ordre à vos affaires, je ne souffrirai pas que vous le portiez plus long-temps. Nous nous sommes toujours soutenus avec honneur. Entendez-vous, Auguste, je ne veux point de Guemené dans ma famille. »

Le bon Ménage, ou la Suite des deux Billets, comédie en un acte et en prose de M. le chevalier de Florian, a paru pour la première fois, sur le théâtre de la Comé-

die Italienne, le vendredi 17 janvier. Cette pièce avait déjà eu beaucoup de succès sur le petit théâtre de M. le comte d'Argental, et à Versailles, où elle avait été réprésentée devant Leurs Majestés vers la fin de l'année dernière.

Cette bagatelle offre un mélange heureux de finesse et de naturel, d'intérêt et de gaiété. M. le chevalier de Florian a donné au rôle d'Arlequin une couleur, une ame et des formes nouvelles; on est tenté de lui dire quelquefois : Vous êtes Arlequin, seigneur, et vous pleurez! Mais il pleure de si bonne grace, qu'il y aurait de l'humeur à le trouver mauvais. Le grand point n'est-il pas de plaire et d'intéresser? C'est ce qu'a su faire M. le chevalier de Florian; et qui suit cette règle est dispensé de toutes les autres. Ce qui caractérise le plus sa manière, c'est l'extrême facilité avec laquelle il fait de l'esprit avec du sentiment, et du sentiment avec de l'esprit; c'était aussi le grand art de Marivaux.

La pièce est dédiée à la reine; mais les efforts que fait l'auteur dans cette dédicace pour trouver quelques rapports entre le bon ménage d'Arlequin et celui de Sa Majesté ont paru manquer également et d'esprit et de goût.

Les Tragédies d'Euripide, traduites du grec par M. Prevost, professeur et membre de l'Académie royale des Sciences et Belles-Lettres de Berlin; trois volumes in-12. Les autres sont sous presse. Une Traduction complète du Théâtre d'Euripide était un ouvrage infiniment difficile, et qui manquait à notre littérature : on doit savoir gré à M. Prévost de l'avoir entrepris. Nous en par-

lerons avec plus de détail dans une de nos prochaines feuilles.

Parmi plusieurs *Voyages* publiés depuis quelque temps, on croit devoir distinguer celui de M. de Pagès, capitaine des vaisseaux du roi, et celui de M. Sonnerat, commissaire de la Marine, naturaliste pensionnaire du roi, correspondant de son cabinet, et de l'Académie royale des Sciences de Paris, etc. Nous ne parlerons aujourd'hui que de ce dernier, intitulé *Voyage aux Indes Orientales et à la Chine, fait par ordre du roi, depuis* 1774 *jusqu'en* 1781*; dans lequel on traite des mœurs, de la religion, des sciences et des arts des Indiens, des Chinois, des Péguins et des Madecasses*, etc. Il en a paru en même temps deux éditions : l'une, enrichie de beaucoup de cartes et de gravures enluminées, en deux volumes in-4°; l'autre, beaucoup moins ornée, mais aussi beaucoup moins chère, en trois volumes in-8°.

M. Sonnerat, dont le premier emploi fut d'être dessinateur dans les manufactures de Lyon, est un parent de M. Poivre, qui, chargé de l'intendance des îles de France et de Bourbon, essaya d'y établir des plants de muscadier et de giroflier, qu'il avait fait chercher avec beaucoup de soin et de précaution dans les moins fréquentées des Moluques. Nous avons déjà de M. Sonnerat un *Voyage à la nouvelle Guinée*, qui parut en 1775. Après avoir parcouru avec M. Comerson, l'espace de trois ans, les îles de France, de Bourbon, de Madagascar, formé par cet habile observateur, il fit ensuite les voyages de l'Inde, des Philippines, des Moluques et de la nouvelle Guinée, et en rapporta une collection considérable, en

différens genres, d'histoire naturelle, qu'il déposa au Cabinet du Roi.

L'ouvrage que nous avons l'honneur de vous annoncer est le fruit d'un second voyage qu'il fit, en 1774, par l'ordre du Gouvernement.

La forme en a peu d'intérêt. La manière dont l'auteur rend compte et de ses recherches et de ses observations nous a paru également dépourvue d'esprit et de méthode. On y retrouve, comme il en convient lui-même dans sa préface, beaucoup de choses rapportées déjà par différens auteurs, et qu'il aurait fort bien pu se dispenser de répéter; mais ce qui manque à l'ouvrage pour être plus intéressant ajoute en quelque manière au mérite du fonds. L'exactitude et la simplicité de ses descriptions doit inspirer d'autant plus de confiance, qu'on ne saurait soupçonner l'auteur d'avoir été séduit ni par son imagination, ni par un esprit de système, encore moins d'avoir cherché à séduire ses lecteurs par le charme et les agrémens de son style; ce qu'il a vu sans prévention, il le dit sans aucune recherche, et, s'il se trompe, ses erreurs sont au moins de bonne foi.

Nous ne connaissons aucun voyageur qui soit entré dans de plus grands détails sur la mythologie indienne; mais il faut convenir que ces détails sont plus curieux qu'instructifs; ils nous apprennent seulement ce qu'il n'eût pas été fort difficile de deviner, quand même aucune tradition humaine ne nous l'eût prouvé, c'est que l'empire des fables est encore un peu plus ancien sur la terre que celui de la vérité, et que ce droit d'aînesse lui assurera dans tous les temps une plus grande étendue de crédit et de puissance. Comment ne pas respecter éternellement les fables? C'est un moyen si admirable

d'en imposer à l'opinion, un secret si sûr et si facile pour expliquer tout ce que nous ne savons pas, un voile si ingénieux pour cacher le peu que nous savons, quelquefois aussi pour le laisser entrevoir sans risque et sans inconvénient.

Tout ce qu'ont écrit M. Paw et M. de Guignes pour nous désabuser de l'enthousiasme que les Jésuites et les Économistes avaient cherché à nous inspirer en faveur de la législation chinoise se trouve confirmé par les observations du nouveau voyageur. Il nous assure que les entraves que les Chinois mettent à toute liaison suivie entre eux et les étrangers n'ont certainement d'autre cause que le sentiment de leur propre faiblesse; que leur gouvernement, comme celui de tous les peuples esclaves, est trop vicieux pour se rendre respectable par ses propres forces; que ce peuple emprisonné par une politique dont on lui fait un mystère, tremble sous des lois qu'il ignore, et qui ne sont connues que des seuls lettrés, et frémit à l'aspect d'un pouvoir dont il est forcé d'adorer le principe, etc.

On peut juger de l'exagération des calculs économistes sur la population de la Chine par les faits que voici. « J'ai vérifié moi-même, dit notre auteur, avec plusieurs Chinois, la population de Canton, de la ville de Tartare et de celle de Bateaux, que le Père Le Comte a portée à quinze cent mille habitans, et le Père du Halde à un million; mais, quoiqu'en temps de foire, je n'en ai pu trouver que soixante-quinze mille; cela n'empêche pas qu'après Surate, Canton ne soit une des villes les plus considérables et des plus commerçantes de l'Asie. L'intérieur de la Chine n'est ni peuplé ni cultivé; les Chinois se sont jetés sur les bords des rivières et dans les lieux les plus

favorables au commerce; le reste du pays, couvert de forêts immenses, n'est habité que par des bêtes féroces, ou par quelques hommes indépendans qui se sont creusé des antres sous terre, où ils ne vivent que de racines, et quelques-uns se rassemblent pour piller les bords des villages, etc. »

Encore quelques traits de la douceur de ce gouvernement et du bonheur des peuples qui lui sont soumis.

« Un mandarin, passant dans une ville, fait arrêter qui lui plaît pour le faire mourir sous les coups, sans que personne puisse embrasser sa défense; cent bourreaux sont ses terribles avant-coureurs, et l'annoncent par une espèce de hurlement. Si quelqu'un oublie de se ranger contre la muraille, il est assommé de coups de chaînes ou de bambous. Cependant le mandarin (et voilà sans doute ce qui répare tout aux yeux de ces messieurs), le mandarin n'est pas lui-même à l'abri du bâton; l'empereur lui fait donner la bastonnade pour la plus légère faute. Cette gradation étend les chaînes de l'esclavage jusqu'aux princes du sang. Si le tribunal des censeurs, appelé par les Jésuites le conseil des Sages, et qui, à ce que l'on prétend, était établi dans les premiers temps pour diriger l'empereur, l'instruire et lui apprendre à gouverner, osait faire des remontrances comme on nous l'assure, chacun de ces censeurs périrait dans les supplices.

« Les places de mandarins s'achètent. Un marchand riche peut acheter une place de mandarin pour son fils ou pour lui. Quand le Gouvernement connaît un marchand riche, il le fait mandarin de sel pour le dépouiller honnêtement de sa fortune, etc. »

L'idée que l'auteur nous donne de leurs arts et de leurs connaissances n'est pas plus avantageuse.

Les Mémoires de M. Sonnerat sur le royaume du Pégu renferment plusieurs détails curieux et intéressans pour le commerce; ils confirment l'anecdote connue de l'orgueil de Sa Majesté Péguine. Ce prince est si persuadé qu'il est assez puissant pour commander à tous les rois de la terre, qu'après son dîner une trompette annonce que le roi des rois et de toute puissance vient de se lever de table, et qu'il est libre à tous les autres de s'y mettre.

Parmi les apologues que l'auteur a traduits de l'indien, nous nous contenterons de citer celui-ci; il y a lieu de croire qu'il fut inspiré par quelque circonstance analogue à celle qui donna lieu à la fable de Ménénius Agrippa.

« Un aigle avait deux têtes qui ne s'accordaient guère entre elles, parce que l'une, trouvant d'excellens fruits, les mangeait sans en faire part à sa camarade. Cette dernière s'en plaignit. « Que vous importe, lui dit l'autre, que ces fruits soient mangés ou par vous ou par moi, puisqu'ils sont destinés à nourrir le même corps? — J'en conviens; mais leur saveur affecte délicieusement votre palais, et je ne serais pas fâchée de goûter le même plaisir... » — Cette représentation ne corrigea pas la tête gloutonne, mais elle en fut punie; car l'autre, pour se venger, avala du poison, et toutes deux périrent. »

C'est sur la foi de tous les journaux que nous avions inscrit M. Boutet de Monvel dans notre Nécrologe (1). Nous voyons avec beaucoup de plaisir, dans une Lettre

(1) Voir précédemment page 311.

adressée par lui au Journaliste de Paris (1), qu'il n'a jamais joui d'une meilleure santé. Sans savoir quelle méprise a pu lui procurer le plaisir d'entendre ainsi de son vivant le jugement de la postérité, nous le félicitons d'être encore à même d'offrir à ses juges de nouveaux titres; nous le félicitons surtout du bonheur de pouvoir en consacrer l'hommage au monarque, ami des arts, qui a daigné l'accueillir et le combler de ses bienfaits. On désire qu'il puisse en jouir long-temps; il ne verra que trop tôt ce que c'est que cette mauvaise plaisanterie de l'immortalité, dont il pourrait bien avoir été tenté de prendre un avant-goût. Cette fantaisie, quoi qu'il en soit, ne lui a pas trop mal réussi; elle fournirait peut-être l'idée d'une comédie assez piquante.

Il y a environ un mois qu'on a remis au théâtre de l'Académie royale de Musique l'opéra d'*Atys*, de Piccini, avec quelques changemens et dans le poëme et dans la musique. Nous nous étions trompés si grossièrement sur le succès de cet ouvrage dans sa nouveauté, que nous avons craint de nous presser d'annoncer celui de cette reprise avant qu'il fût bien décidé; aujourd'hui nous avons la satisfaction de dire à nos lecteurs que le public a paru découvrir, d'une représentation à l'autre, de nouvelles beautés dans ce délicieux opéra, et l'a plus applaudi à la douzième qu'à la première. Le principal changement fait au poëme est dans la dernière partie du troisième acte; l'opéra ne finit plus par les fureurs et la mort d'Atys. Cybèle se repent d'avoir poussé trop loin sa vengeance; elle ne change point Atys en pin comme dans Quinault, métamorphose ridicule au théâtre; mais

(1) Datée de Stockholm, du 7 janvier. (*Note de Grimm.*)

lorsque, se reconnaissant pour l'assassin de sa maîtresse, il veut s'en punir lui-même, la Déesse vole à son secours, redemande sa rivale aux enfers, et consent qu'elle vive pour l'aimer. *Revois le jour,* dit-elle à Sangaride, *revois un amant si fidèle. Je serai dans les cieux moins heureuse que toi*, etc.; dénouement qui prépare une fête agréable, et qui, sans avoir pu désarmer la critique de tous nos censeurs, paraît cependant le seul convenable et au sujet et au moment donné de l'action.

De tous les ouvrages que Piccini a faits pour notre théâtre, *Atys* est peut-être celui qui laisse le moins à désirer; le récitatif en est simple et naturel, les chants de la mélodie la plus riche et la plus variée, les chœurs plus soignés, celui des songes d'une expression céleste. Nous laissons à des juges plus éclairés que nous le soin d'analyser tous les secrets d'une composition si ravissante; ce que nous sentons vivement, c'est qu'il n'est point de musique au monde qui nous ait fait éprouver l'impression d'un charme plus pur et plus soutenu. Madame Saint-Huberti a fait concevoir la plus grande idée de son talent dans le rôle de Sangaride; depuis la perte de mademoiselle La Guerre (1), elle est la seule espérance de ce théâtre, et les progrès qu'elle a faits depuis six mois ont étonné la jalousie même de ses rivales.

On vient de donner à la Comédie Italienne une suite de nouveautés qui prouve assurément le zèle infatigable des comédiens de ce théâtre, et leur extrême complai-

(1) Elle est morte des suites de la maladie que M. le chevalier de Godernaux a nommée si ingénieusement la *maladie anti-sociale.* Elle n'a brillé que sept ou huit ans sur le théâtre de l'Opéra, et laisse, dit-on, environ dix-huit cent mille livres : on a trouvé dans son porte-feuille seulement sept à huit cent mille livres en billets de la caisse d'escompte. (*Note de Grimm.*)

sance pour les auteurs qui veulent bien s'occuper à enrichir leur répertoire ; mais le sort de toutes ces nouveautés a pu leur apprendre aussi qu'en poussant cette complaisance trop loin, ils risquaient d'abuser de celle du public. Nous nous contenterons de rappeler ici le titre de ces productions dont aucune n'a réussi. *Le Bouquet et les Étrennes*, comédie en un acte et en vers de M. Pariseau ; le sujet est tiré d'un conte de M. Imbert ; représentée le 24 janvier. *Céphise*, comédie en prose et en deux actes, par M. Marsollier des Vivetières, auteur du *Vaporeux* ; c'est une espèce de fat puni ; représentée le 28 janvier. *Les Trois Inconnues*, comédie nouvelle en trois actes, en vers, mêlée d'ariettes ; pastorale tirée de la Fable, sujet précieux, intrigue obscure, style plat et maniéré ; représentée le 13 février. *Sophie de Francour*, comédie nouvelle, en cinq actes, de M. le marquis de La Salle, auteur de *l'Officieux* ; représentée, pour la première fois, le mardi 19 février, mais interrompue, après le second acte, par l'indisposition d'une actrice, mademoiselle Pitrot ; reprise le 25. Le sujet de ce drame est tiré d'un roman de l'auteur, qui porte le même titre, et qui n'est pas moins ennuyeux. *Henri d'Albret, ou le Roi de Navarre*, comédie nouvelle, en un acte, en prose, à l'occasion de la paix ; cette rapsodie, pleine des plus insipides trivialités, a été représentée le 26 février. — La suite du catalogue à l'ordinaire prochain.

Les Quatre Saisons de l'année, sous le climat de Paris, poëme d'un seul vers; se trouve gratis, *à Paris, dans le portefeuille d'un gentilhomme fantassin.*

NOTE PRÉLIMINAIRE DE L'AUTEUR.

« N'en déplaise à MM. Thompson et Saint-Lambert, dont je révère les talens, j'ose être persuadé qu'il n'y a jamais eu de véritable printemps dans cette partie de l'Europe que nous habitons.

« Le charme de cette saison n'est connu que dans l'Asie mineure, dans l'Archipel, et sur les côtes de la Méditerranée. Les Grecs nous ont appris à chanter le Printemps, et la tempête humide et glaciale qui règne assidûement sur nos têtes nous apprend à nous en passer.

« Le rossignol ne chante point dans les environs de Paris; il gémit d'effroi et d'étonnement. Comment pourrait-il parler d'amour dans des nuits venteuses et gibouleuses, qui détruisent presque toujours la majeure partie de nos fruits et de nos plaisirs printaniers?

« L'Été n'est sous cette zone tempérée qu'une tempête de feu et de poussière. L'Automne, qu'on veut vanter, est aride ou orageux, et permet à peine au peuple agriculteur de recueillir les moissons échappées au caprice destructeur du climat. A l'égard de l'Hiver, c'est à mes lecteurs à juger si mon poëme dit la vérité.

« Au reste, si mon ouvrage ne plaît pas à tout le monde, j'ose me flatter du moins qu'il aura le mérite de n'ennuyer personne. »

CHANT PREMIER ET DERNIER.

De la pluie et du vent, du vent ou de la pluie.

Ce chef-d'œuvre est de M. le comte de La Touraille, gentilhomme de S. A. S. monseigneur le prince de Condé. Il le récita à un de ses amis qui avait le goût très-difficile. « Vous ne le trouverez pas du moins trop long, lui dit-il. — Pardonnez-moi, lui répondit l'ami Sévérus, il est trop long de moitié. *Du vent et de la pluie*, disait tout. »

MARS.

Paris, mars 1783.

C'EST à M. Cérutti, ci-devant Jésuite, et auteur de l'*Appel à la Raison*, la plus célèbre apologie des Jésuites (1), que nous devons la brochure intitulé *l'Aigle et le Hibou, fable écrite pour un jeune prince que l'on osait blâmer de son amour pour les Sciences et les Lettres;* avec cette épigraphe : *Un prince philosophe est un être divin.* A Glascow, et se trouve à Paris, chez Prault. Brochure in-8°, imprimée avec beaucoup de soin.

L'auteur a très-bien senti lui-même que sa fable n'en était pas une. « Le but qu'on lui avait prescrit l'a forcé, dit-il, de donner plus d'étendue à son sujet et plus de pompe à son style que n'en demande une fable ordinaire ; d'un simple apologue elle est devenue une sorte de poëme. » Mais pourquoi s'obstiner à faire un apologue

(1) Comme nous l'avons dit précédemment, t. III, p. 92, note 3, l'auteur de l'*Appel à la raison des écrits et libelles publiés contre les Jésuites* est le P. Balbani, Jésuite provençal. Cérutti auquel Grimm l'attribue à tort ici, était auteur de l'*Apologie de l'institut des Jésuites*.

de ce qui ne pouvait être renfermé heureusement dans les limites de ce genre? Pourquoi ne pas chercher des formes plus analogues et au caractère de son sujet et à celui de son talent?

Il y a dans l'apologue de *l'Aigle et le Hibou* un mélange de fable et d'allégorie qui manque également de naturel et de goût. L'Aigle, pour apprendre à régner, ouvre son palais aux savans de l'empire; se dérobant ensuite lui-même à ses vastes royaumes, il parcourt nos ateliers, nos ports, nos camps, nos légions; s'arrête sur ces monts que Voltaire illustra par ses vers; porté sur les sommets de la philosophie, il y voit MM. d'Alembert, Diderot, Buffon, Jean-Jacques, etc.; observe longtemps l'Angleterre, cette île *qui seule a découvert le système des cieux et celui des États;* d'un coup d'aile il s'élance aux bords du Texel, souhaite à ce pays des Barnewelt et des Ruyter; passe bien vite sur l'Espagne, et vole vers Boston pour y contempler le plus grand des spectacles; il cherche en vain dans l'empire d'Éole le célèbre Cook, ne trouve que son cercueil; il reprend sa volée, et vient s'abattre sur la Chine, le terme de son voyage. Revenu dans sa cour, l'Aigle voyageur change les ressorts de son gouvernement, et, pour charmer ses loisirs, il *se fait lire* par le cygne d'Apollon, Pope, Saint-Lambert, Lucrèce, Milton, *Mahomet*, *Britannicus*, et quatre vers d'*Othon*. L'Aigle n'entendait que les vers; on est obligé de lui traduire la prose. Le phénix *lui traduit* Tacite, Raynal, Necker, Hume et Robertson. Tous les oiseaux en chœur applaudissent leur maître; le Hibou seul garde un silence chagrin; on lui en demande la cause. Il reproche à l'Aigle de s'abaisser à consulter des mortels dangereux, lui qui *naquit pour porter le maître*

du tonnerre, et pour effrayer d'un cri tout le peuple des airs. Indigné, l'Aigle lui répond qu'on n'écoute plus les oiseaux de la nuit, le renvoie au fond de sa masure, et lui conseille de se consoler du *mépris en croquant des souris.* Cette chute n'est pas merveilleuse, et convient mal au ton dominant du poëme.

La fable est suivie d'un épilogue où l'auteur célèbre tous les aigles de l'Europe qui aiment la lumière, les aigles de Pétersbourg et de Berlin, l'aigle qui plane sur la France, l'aigle des Germains et l'aigle de la Toscane. Il y a lieu de croire que le fils aîné de ce prince est l'aigle naissant, à qui la muse de M. Cérutti adresse son premier hommage. Elle lui en destine encore un autre qu'on nous annonce dans les notes comme prêt à paraître : ce sont quatre Discours sur la manière dont un souverain doit étudier les livres, les hommes, les nations, les affaires.

On a observé avec raison qu'une fable où des animaux s'instruisent à la vue des prodiges de l'esprit humain était diamétralement opposée à l'esprit des fables ordinaires, où ce sont les hommes qui s'instruisent à l'école des animaux, souvent mieux conduits par le seul instinct que nous ne le sommes par la raison. En s'écartant ainsi de l'espèce de vraisemblance qu'exige ce genre de poëme, l'auteur a renoncé à toutes les graces dont l'apologue est naturellement susceptible. Il a cherché à y suppléer par des détails brillans, et il serait difficile sans doute d'y employer plus d'esprit; mais il en est arrivé que toutes les fois qu'il a voulu rentrer dans le ton de la fable, au lieu d'être simple et naïf, il est tombé dans la froideur, quelquefois même dans une sorte de niaiserie aussi essentiellement différente de la naïveté qu'elle en est voisine.

Si la fiction de M. Cérutti n'est pas d'une conception heureuse, si les idées et les images en sont souvent mal assorties et mal liées, si sa versification n'a pas en général des formes assez variées et assez faciles, il n'en est pas moins vrai qu'on y trouve non-seulement beaucoup d'esprit, mais encore une grande énergie d'expression, une hardiesse ingénieuse et de très-beaux vers.

Nous ne citerons pas tous ceux qui nous ont paru dignes d'être remarqués; mais en voici quelques-uns qu'on ne peut guère oublier. L'Aigle s'arrête sur cette *île fameuse par d'immortelles lois et d'éternels combats.*

Il vit le fier Anglais, trahi par sa fortune,
Egaré par ses chefs, épuisé d'or, de sang,
A demi renversé du trône de Neptune,
Rétrograder d'un siècle, et tomber.... à son rang.

Le spectacle qui s'offre à ses yeux vers Boston ne lui fournit pas des traits moins poétiques.

On croyait voir des flots sortir la race antique
Que l'Océan jadis engloutit dans son sein;
Washington paraissait l'Atlas de l'Amérique,
Franklin, en cheveux blancs, Jupiter olympique,
Dirigeant d'un coup-d'œil le tonnerre incertain,
Adams et son sénat le conseil du Destin, etc.

On aime la simplicité de ces deux vers de la réponse de l'Aigle au Hibou:

En limitant mes droits, j'affermis ma puissance,
Ma gloire est d'être bon, ma force est d'être instruit.

Que l'accomplissement en soit prochain ou qu'il soit

encore éloigné, la prophétie qui termine le portrait de Catherine II n'en paraîtra pas moins intéressante.

Minerve de son siècle, elle anime, elle éclaire,
Elle suit tous les pas que fait l'esprit humain.
L'édifice des lois fut orné de sa main.....
Sa main prépare un temple aux mânes de Voltaire;
Sa main des Grecs un jour peut changer le destin.
Le Ciel tonne de loin sur le peuple stupide
Qui des arts foule le berceau,
Qui parcourt d'un œil sec les rives de l'Aulide,
Qui transforme en déserts les plaines de l'Elide,
Qui de Socrate même ignore le tombeau,
Qui de Lycurgue et d'Aristide
Mutile la race intrépide,
Fait de Sparte un sérail et d'Athène un hameau.

On a remarqué dans le portrait de l'Aigle de Berlin une recherche d'antithèse assez spirituelle, mais froide et monotone.

Au milieu de la paix il instruit son armée,
Au milieu des combats il instruisait les arts.
De la philosophie il illustra l'empire;
Il agrandit le sien de deux puissans Etats.
Maniant à son gré le tonnerre et la lyre,
Il sut faire des vers et créer des soldats.
Des forces du génie il sut armer Bellone,
Il sut du fanatisme éteindre les volcans,
Enfin il sut placer la raison sur son trône,
L'amitié dans sa cour et la gloire en ses camps.

Nous citons ce morceau comme très-propre à caractériser la manière de M. Cérutti. La réforme de la jurisprudence criminelle dans les États de l'Empereur lui a inspiré un vers qui nous paraît sublime. Il veut, dit-il,

Il veut que le coupable expie
Un long cours de forfaits d'un long cours de travaux;
Il aggrave sur lui le fardeau de la vie,
Et ferme aux scélérats l'asile des tombeaux.

Quelque esprit que M. Cérutti ait dans ses vers, il en a bien plus encore dans sa prose, et quoique son esprit ne soit jamais exempt de recherche, il est aisé de voir que ce dernier genre d'écrire lui est beaucoup plus familier que l'autre. Les notes qui sont à la suite du petit poëme occupent les deux tiers de la brochure, et il n'y a pour ainsi dire pas une seule page de ses notes qui n'offre plusieurs traits à retenir. On y trouve avec profusion ce qu'il faut chercher dans d'autres ouvrages, et l'on n'est embarrassé que du choix. Nous tâcherons de saisir ce qui semble appartenir plus particulièrement au caractère de l'auteur.

*

« Trois choses contribuent le plus à élever l'esprit national; les grands hommes, les grands événemens et les grands rois: ils se trouvent pour l'ordinaire ensemble. »

*

« MM. d'Alembert et Diderot ont donné à ce siècle une impulsion vive et rapide qui a fait avancer tous les bons esprits. On peut appliquer à ces deux philosophes ce que Montaigne a dit de Plutarque et de Sénèque : *L'un nous conduit, et l'autre nous pousse.* »

*

« Les ouvrages de Jean-Jacques pourraient être comparés à des pendules détraquées, mais enrichies d'un carillon magnifique et juste. Il ne faut pas écouter l'heure qu'elles sonnent, mais l'air qu'elles jouent. »

*

« On doit regretter que l'abbé Raynal ait mêlé à d'utiles vérités des erreurs répréhensibles et des déclamations téméraires. Lorsqu'un général romain voulait conquérir un pays, il n'insultait pas les Dieux qui en étaient les protecteurs; il leur offrait des sacrifices, et les priait de passer dans son armée. »

*

« L'*Histoire* de M. Hume pourrait s'intituler l'*Histoire des Passions anglaises, par la raison humaine.*

*

« L'enthousiasme est le père des grandes choses. Lorsque Jupiter enfanta Minerve, ce fut, selon la Fable, Vulcain, le dieu du Feu, qui, ouvrant la tête de Jupiter, aida la Sagesse à éclore tout armée. C'est l'emblème de l'enthousiasme. Rien de divin n'est produit à froid. M. Levesque, dans son *Histoire de Russie*; blâme le czar d'être venu de si loin chercher la lumière; il n'avait, dit-il, qu'à la faire venir elle-même. Mahomet commanda, en présence de son armée, à des montagnes éloignées de s'approcher de lui; comme elles demeuraient immobiles, il ajouta : « Puisque vous refusez d'avancer vers moi, c'est à moi d'avancer vers nous. » Il marcha, et son armée suivit. »

*

« Le commerce du monde a fait sur les gens de lettres ce que le cardinal de Richelieu fit sur les seigneurs de châteaux; ceux-ci ont beaucoup perdu en sortant de leurs terres, et ceux-là en sortant de leur retraite. »

Peut-être n'a-t-on rien écrit de plus spécieux en faveur des Chinois que ce qu'en dit M. Cérutti dans une de ses notes. Nous n'entreprendrons point d'analyser ici

toutes les raisons par lesquelles il justifie l'éloge de ce peuple, qu'il appelle très-poétiquement le peuple aîné du globe; nous nous contenterons d'observer qu'une grande partie des titres qui fondent son enthousiasme pour ce peuple se trouve détruite par les dernières relations que nous avons vues de ce pays. Ce qui nous explique la longue durée du gouvernement chinois sert à nous prouver en même temps tout ce que ce gouvernement laisse à désirer pour le bonheur des peuples qui lui sont soumis. La langue, les usages et les coutumes les plus propres à borner l'essor et les progrès de l'esprit ont fait vieillir cette Nation dans une longue enfance, et c'est pour ainsi dire l'impossibilité d'étendre les limites de sa puissance et de sa prospérité qui l'a fait triompher ainsi de la révolution des temps et de l'inconstance des choses humaines. On ne voudrait être ni Juif, ni Spartiate, ni Chinois; mais qui n'admirerait pas la législation de Moïse, celle de Lycurgue, et celle du peuple chinois comme autant de prodiges du pouvoir législatif, comme autant de monumens mémorables de l'empire que la loi peut exercer et sur la nature de l'homme et, s'il est permis de le dire, sur la chaîne même de ses destinées!

Revenons encore un instant à M. Cérutti. Il n'y a point de souverain philosophe, il n'y a point d'homme de lettres célèbre qui n'ait reçu de lui un tribut d'hommages distingué. Félicitons la philosophie de voir l'apologiste des Jésuites devenir aujourd'hui le panégyriste des sages du siècle, vanter le progrès des lumières, et conseiller aux rois de n'avoir pour confesseur que leur conscience, de bons ouvrages, ou quelque poète philosophe. Tout cela n'est peut-être pas si loin d'un Jésuite qu'on le dirait bien. Quelle que soit l'intention de l'auteur,

sa brochure nous a fait grand plaisir; les défauts même qu'on lui reproche sont d'un esprit fin, d'une imagination vive et brillante; ce sont des défauts dont nous n'avons guère à nous plaindre, ils sont devenus moins communs que jamais.

Vers donnés à M. le comte de Rochambeau.

A L'AMI DE WASHINGTON.

Vous rétablissez l'équilibre
Entre deux peuples étonnés.
Grace à vous, l'Amérique est libre,
Et tous les cœurs sont enchaînés.
Bellone, désormais captive,
Respecte de Boston les heureux habitans,
Et vos mains font fleurir l'olive
Sur ce bord où la foudre a grondé si long-temps.
Mais s'il doit son indépendance
A votre sagesse, à vos coups,
Votre retour, bien cher à tous,
Sert aussi sa reconnaissance;
Car, en vous rendant à la France,
Il croit être quitte avec nous.

Le public de Paris, si avide de plaisirs nouveaux, commence toujours par s'y refuser; idolâtre de tous les talens qui en procurent, il les persécute presque autant qu'il les admire. C'est une maîtresse coquette et passionée; quiconque se présente pour la servir doit s'attendre à mille caprices, à mille dégoûts; il doit compter plus sûrement encore qu'il n'est point de préventions, point d'obstacles que la haine et la jalousie de ses rivaux ne suscitent contre lui. Que de puissances ne fallut-il pas

employer pour déterminer l'Académie royale de Musique à recevoir le premier ouvrage de Gluck, de cet artiste devenu aujourd'hui son idole ! On sait que Piccini, grace à la malheureuse adresse de ses amis, eut encore plus de peines, plus de tracasseries, plus de persécutions à essuyer. Comment Sacchini n'aurait-il pas eu le même sort ? Son opéra de *Renaud* fut condamné aux premières répétitions, et ce fut presque universellement par tous les chefs de l'illustre administration; l'un décida qu'il manquait de *ragoût*, l'autre qu'il était trop *moutonneux*, comme l'est en général toute cette petite musique italienne, etc. On chercha d'abord des prétextes pour en renvoyer la représentation ; on allégua l'extrême dépense, les engagemens pris avec d'autres compositeurs; que sais-je? enfin l'on osa proposer à l'auteur une gratification de dix mille francs s'il consentait à retirer l'ouvrage. M. Sacchini reçut cette proposition avec la fierté digne d'un homme de son talent; mais il est bien certain que, sans la protection particulière de la reine, sollicitée par M. le comte de Mercy, toute sa constance n'eût pas triomphé des cabales conjurées pour l'éloigner de la carrière et pour l'en éloigner à jamais. C'est le vendredi 28 février que *Renaud* fut donné enfin pour la première fois.

Le poëme est du sieur Le Bœuf, ci-devant maître de ballets; ou, pour parler plus exactement, c'est l'opéra de l'abbé Pellegrin, *marmontelisé* par le sieur Le Bœuf, revu et corrigé par M. le bailli du Rollet. Ces messieurs ont mis l'exposition des deux premiers actes en action, et les ont réduits ainsi à quelques scènes; on ne saurait les en blâmer : ils ont conservé les trois derniers actes à peu près en entier, et ne pouvaient guère encore faire

mieux; mais il fallait avoir la bonhomie d'en convenir et compter un peu moins sur l'oubli où sont tombés tous les ouvrages du pauvre abbé Pellegrin. S'il y a dans l'ancien *Renaud* des longueurs insupportables, on y trouve aussi plus de détails intéressans, et il en est qui semblent nécessaires au mouvement même de l'action. On nous laisse trop ignorer, dans les premiers actes du nouveau *Renaud*, et qu'Armide est aimée et que la gloire est sa seule rivale. L'action n'est jamais trop rapide sans doute; mais elle ne doit pas l'être aux dépens de l'intérêt et de la clarté; peut-être même oublie-t-on aujourd'hui que celle qui convient au théâtre lyrique, quelque vive qu'on puisse la désirer, doit avoir cependant des intervalles qui laissent à la musique l'espace nécessaire pour exercer toute la puissance de son art, dont le véritable charme tiendra toujours au développement complet des motifs d'un chant facile et mélodieux.

Il est impossible de ne pas reconnaître dans l'ouvrage de M. Sacchini la main d'un grand maître; on la reconnaît surtout dans deux cantabilés du second acte et dans la plus grande partie des chœurs; mais il faut avouer aussi qu'on y remarque en général une sorte de gêne que toute son adresse n'a pu dissimuler. Il ne s'est point livré à la pente naturelle de son génie, il a été tourmenté du désir de plaire à un public peu exercé à sentir le genre de beauté qui distingue les chefs-d'œuvre de l'Italie; il a voulu faire du chant à la portée d'une cantatrice dont les cris de Mélusine ont usé la voix; il s'est attaché principalement à faire de beaux chœurs, à charger son récitatif de tous les accens, de tout le fracas de notes dont il pouvait être susceptible; en un mot, s'il nous est permis de le dire, il a *gluckiné* tant qu'il a pu.

Nous l'avons applaudi comme on applaudit un ouvrage bien fait, mais non pas comme un ouvrage qui charme ou qui transporte. Les Gluckistes ont dit : « Cela est beau; mais ce n'est pas là l'originalité du maître; » les enthousiastes de la musique italienne : « Voilà comme en France nous avons l'art d'éjointer les ailes du génie. » Tous ces jugemens de société n'ont pas empêché que cet opéra n'ait attiré jusqu'ici une très-grande affluence de spectateurs. Mademoiselle Rosalie Le Vasseur a été si mal reçue dans le rôle d'Armide qu'elle l'a quitté après la troisième représentation. C'est madame Saint-Huberti qui l'a remplacée; la manière dont elle y chante et dont elle y joue a réuni tous les suffrages. On peut dire qu'en général ce nouvel opéra a été mis au théâtre avec assez de soin. Le combat qui ouvre le troisième acte, combat qui s'exécute pendant la nuit au bruit du tonnerre et au feu des éclairs, a paru d'un effet neuf et pittoresque.

Monumens de la Vie privée des douze Césars, d'après une suite de pierres gravées sous leur règne; à Caprée, chez Sabellus, in-4°. C'est un ouvrage fort rare, fort cher et fort licencieux, comme il est aisé de le présumer par le titre. L'auteur (c'est, dit-on, le père Jaquier, de compagnie avec M. Durand, libraire de Rome, établi actuellement à Marseille); l'auteur (1), pour

(1) Barbier avait dit, en 1814, dans son *Supplément à la Correspondance littéraire* : « En attendant que nos soupçons sur l'auteur des *Monumens des Douze Cézars* soient entièrement confirmés, nous pouvons attester que le P. Jaquier n'a eu aucune part à cet ouvrage dont il n'a probablement jamais entendu parler, et que Grimm a été l'écho d'un bruit répandu uniquement dans l'intention de déjouer le public. » Dans le tome II de la seconde édition de son *Dictionnaire des Anonymes*, en 1823, Barbier indique Hugues d'Hancarville comme auteur de cet ouvrage. Dans l'intervalle ses soupçons s'étaient sans doute confirmés.

s'excuser, assure, dans sa préface, qu'il n'a destiné cet ouvrage *ad usum* d'aucun prince, encore moins d'aucune princesse; qu'il n'a voulu qu'amuser un moment le goût des amateurs, et il demande grace en faveur de ce qu'il y a de véritablement utile dans son recueil, l'Histoire des mœurs, des rits et des coutumes, qui y est détaillée avec tout le soin possible. La gravure de ces camées est d'une exécution assez médiocre: s'il y en a quelques-uns qui soient dessinés d'après l'antique, le plus grand nombre au moins paraît n'avoir été composé que d'imagination sur la foi de Tacite et de Suétone. Le texte n'est guère qu'une compilation de passages de ces deux auteurs, de Pétrone, d'Ovide, de Martial, de Juvénal, et cette compilation même pouvait être faite d'une manière beaucoup plus instructive et beaucoup plus piquante.

Les Aveux difficiles, comédie en un acte et en vers de M. Vigée (frère de madame Le Brun, si célèbre par les graces de sa figure et par les chefs-d'œuvre de son pinceau), a été représentée, pour la première fois, au Théâtre Français, le lundi 24 février. L'idée de cette bagatelle, qui a eu assez de succès, n'est pas fort compliquée. Cléante, absent depuis quelques années, revient avec une passion nouvelle dans le cœur. Il lui en coûte d'en faire l'aveu à Mélite, qu'il aimait avant son départ, et dont il se croit toujours aimé; mais elle-même a pris, pendant son absence, beaucoup de goût pour Merval, ami de Cléante. Fort embarrassés l'un et l'autre du secret qu'ils ont à se confier, ils s'avisent enfin du même expédient. Cléante charge son valet de parler pour lui, Mélite sa suivante. On conçoit leur surprise de se trouver tous deux dans la même situation. Ils n'ont pas beaucoup

de peine à se pardonner mutuellement; Merval, après être tombé aux genoux de Mélite, se relève, saute au cou de son ami; tout le monde est satisfait, et Lisette observe fort judicieusement

Que rarement l'amour peut survivre à l'absence.

Le peu d'invention qu'il y a dans cette bagatelle a été disputé à M. Vigée par M. le baron d'Estat, qui avait lu, il y a dix-huit mois, aux Comédiens Italiens une pièce en un acte, portant le même titre des *Aveux difficiles*. Cette pièce vient d'être donnée au Théâtre Italien; c'est en effet le même fonds, et il paraît que M. Vigée la connaissait avant d'avoir conçu le projet de la sienne. Ce procès littéraire, discuté fort vivement de part et d'autre dans le *Journal de Paris*, a fini, grace à la lettre que voici, insérée dans le même journal, et signée *Néricault Destouches*: « Messieurs, les Parisiens ne me lisent plus, je le vois bien. Exhortez-les à jeter les yeux sur *l'Amour usé*, une de mes comédies, qui fut sifflée malgré tout son mérite, parce que le public était difficile de mon temps; exhortez-les, dis-je, à jeter les yeux sur cette pièce, et la dispute qui vient de s'élever entre M. Vigée et M. d'Estat sera bientôt terminée. »

Le dialogue de la pièce de M. Vigée ne manque ni de grace ni d'esprit; mais on y aperçoit une sorte d'apprêt symétrique qui tient à la situation même des personnages. Il y a peut-être plus de naturel, mais aussi plus de négligence dans celle de M. d'Estat.

La représentation des *Aveux difficiles* au Théâtre Italien a été précédée de celle de *Corali et Blanford*, co-

médie en deux actes et en vers de M. le chevalier de Langeac, et de celle du *Corsaire*, opéra comique en trois actes et en vers, paroles de M. le chevalier de La Chabeaussière, musique de M. le chevalier Dalayrac.

Le sujet de *Corali et Blanford* est suffisamment connu; il est tiré du conte de M. Marmontel, intitulé *l'Amitié à l'épreuve*. Ce n'est pas la première fois qu'on a essayé de mettre ce sujet au théâtre, et toujours sans beaucoup de succès. Le fonds le plus heureux pour un conte ne l'est guère pour une pièce de théâtre, et la manière de préparer une situation intéressante dans un roman est fort loin de celle qu'exige la marche théâtrale. A l'exception de la dernière scène, où Blanford sacrifie si généreusement son propre bonheur à celui de son ami, tout le drame a paru froid; on y a remarqué cependant un assez grand nombre de vers brillans et faciles qui ont été fort applaudis; le succès du dénouement a fait même demander l'auteur à plusieurs reprises. Un comédien est venu annoncer qu'il était inconnu; alors s'est élevée une voix du parterre qui a demandé *son père!* C'était un méchant sarcasme contre l'auteur.

L'intrigue du *Corsaire*, représenté, pour la première fois, le lundi 17, est extrêmement embrouillée; c'est un chaos de situations comiques et intéressantes qui se nuisent réciproquement; et si l'on a pu y démêler quelques motifs de scènes assez heureux, il n'en est pas moins vrai que l'ensemble est obscur et romanesque, et que plusieurs détails de la pièce fort applaudis sont d'une gaieté plus libre que neuve et piquante.

AVRIL.

Paris, avril 1783.

M. Dupont de Nemours vient de justifier enfin les titres de la pension de douze mille livres qui lui fut accordée par M. Turgot, pour être revenu de Pologne en poste, prêt à rendre à sa patrie, sous de si heureux auspices, toutes les lumières que nous avions osé méconnaître jusqu'alors, et dont son juste dépit allait enrichir à nos dépens une puissance étrangère. Il serait difficile au moins de ne pas convenir que cette pension lui est bien justement acquise aujourd'hui par toutes les peines, et surtout par les prodigieux calculs qu'a dû lui coûter un écrit intitulé *Mémoires sur la vie et les ouvrages de M. Turgot, ministre d'État;* un volume in-8°, avec cette épigraphe : *Le germe le plus fécond des grands hommes est dans la justice rendue à la mémoire des grands hommes qui ne sont plus.* Philadelphie, 1782 (1).

Après être convenu qu'en 1776 il pouvait y avoir dans la balance des dépenses et des revenus annuels de ce royaume un *déficit* de vingt-deux millions, après avoir assuré que ce *déficit* avait été porté cette même année au-dessus de trente-sept, par l'acquittement des dettes exigibles arriérées depuis long-temps, M. Dupont de Nemours n'en conclut pas moins « que M. Turgot a laissé à sa retraite un excédant de trois ou quatre millions; que cet excédant devait croître, qu'il a cru d'année en

(1) Dupont de Nemours a fait imprimer ces *Mémoires* avec des additions à a tête des *Œuvres de Turgot,* 1808-11, 9 vol. in-8°.

année et pourvu presque seul, jusqu'à ces derniers temps, aux dépenses extraordinaires dans lesquelles une guerre qu'on ne peut regretter, puisqu'elle n'a pour objet et ne peut avoir pour terme que le maintien des droits naturels de tous les hommes et de tous les États, a entraîné la nation. »

Il paraît qu'un homme capable de faire un pareil calcul méritait bien une pension ; peut-être même en devrait-on une à tous ceux qui auraient l'intrépidité de le suivre, ou un dévouement assez aveugle pour y croire.

A force de vouloir honorer la mémoire de M. Turgot, son panégyriste a entièrement oublié ce qu'il devait à la justice et à la vérité ; et c'est ce que la reconnaissance même ne saurait excuser. D'ailleurs, avec plus d'art encore que n'en ont la plupart de ces messieurs, on nous persuadera difficilement qu'il n'y ait pas quelque différence entre la faculté de concevoir le bien et le talent de le faire, entre un système de spéculation vague et l'application de ce système à des circonstances déterminées, etc. Quand il serait parfaitement démontré qu'il n'y a aucune des opérations de M. Necker dont M. Turgot n'ait eu quelque idée, la gloire de M. Necker en serait-elle moins entière ? On trouve assurément plus d'idées de ce genre dans l'*Utopie de Thomas Morus*, dans *Télémaque*, dans *la République* de Platon, dans tous nos romans politiques, qu'il n'y en avait dans la tête et dans le porte-feuille de M. Turgot et de toute sa confrérie ; mais, encore une fois, le génie de l'homme d'État n'est pas de rêver comme ces messieurs, mais de veiller au peu de bien qui peut se faire, de n'en laisser échapper aucune occasion favorable, et de recueillir avec succès les germes de tout ce

qui peut être utile à la génération présente et aux générations futures.

Ce qui concerne la personne de M. Turgot dans les Mémoires de M. Dupont de Nemours nous a paru plus digne d'être remarqué que tout le détail fastidieux de sa vie publique. Nous rassemblerons ici différens morceaux de cette partie de l'ouvrage, dont l'ensemble, à quelques exagérations près qu'il n'est pas besoin d'indiquer, nous a paru former un portrait assez ressemblant.

« M. Turgot était d'une ancienne noblesse attachée aux ducs de Normandie en 1281..... Un caractère qui n'est pas commun a toujours distingué les Turgot, et ce caractère est une bonté douce et courageuse qui unit le charme de la bienfaisance à la sévérité de la vertu.

« Sortant à vingt-trois ans de Sorbonne, plein de connaissances profondes, formé par des études sérieuses, ayant même beaucoup de goûts littéraires (1), M. Turgot était cet homme d'esprit un peu neuf dans la société, que les gens du monde font éclipser dans la conversation, même avec très-peu de fonds réel. Cet inconvénient, léger en lui-même, a peut-être influé d'une manière assez grave sur le destin de sa vie. N'aimant à développer ses pensées et n'y réussissant bien qu'avec ses amis intimes, il n'y avait qu'eux qui lui rendissent jus-

(1) Il avait fait dès-lors plusieurs dissertations théologiques, beaucoup de vers blancs et quelques ouvrages de philosophie et de géométrie. Il a traduit de l'allemand le commencement de *la Messiade* de Klopstock, la plus grande partie du premier chant de *la Mort d'Abel*, et une partie du quatrième; le commencement du *Premier Navigateur* et le premier livre des *Idylles* de Gessner, qui a été imprimé sous le nom de M. Huber, avec les autres poëmes du même auteur dont nous devons la traduction à M. Huber. La préface générale de cette Traduction de Gessner est aussi l'ouvrage de M. Turgot.

(*Note de Grimm.*)

tice. Tandis qu'ils adoraient sa bonté, sa raison lumineuse, son intéressante sensibilité, il paraissait froid et sévère au reste des hommes; ceux-ci par conséquent se contenaient eux-mêmes ou se masquaient devant lui. Il en avait plus de peine à les connaître; il perdait l'avantage d'en être connu, et cette gêne réciproque a dû lui nuire plus d'une fois.

« L'ame de M. Turgot était si heureusement constituée, que tous les sentimens bons, nobles et honnêtes, même ceux qui semblent le plus incompatibles, y régnaient à la fois, et que nul des autres n'y pouvait trouver place. Il joignait la sensibilité d'un bon jeune homme et la pudeur d'une femme estimable au caractère d'un législateur fait pour réformer et constituer des empires, et pour changer la face du monde... (1).

« Sa figure était belle, sa taille haute et proportionnée; ennemi de toute affectation, il ne se tenait pas fort droit. Ses yeux, d'un beau brun clair, exprimaient parfaitement le mélange de fermeté et de douceur qui faisait son caractère. Son front était arrondi, élevé, ouvert, noble et serein, ses traits prononcés, sa bouche vermeille et naïve, ses dents blanches et bien rangées. Il avait eu surtout dans sa jeunesse un demi-sourire qui lui a fait tort, parce que les gens qui ne le connaissaient pas y croyaient presque toujours voir l'expression du dédain, quoiqu'il ne fût le plus souvent que l'effet de la naïveté et d'un peu d'embarras; il s'en était corrigé par degrés en vivant dans le monde, et l'était totalement vers la fin de son ministère. Ses cheveux étaient bruns, abondans, parfaitement beaux; il les avait tous conservés,

(1) Substituer la poste aux messageries, et les vers blancs à la rime.
(*Note de Grimm.*)

et, lorsqu'il était vêtu en magistrat, sa manière de porter la tête les répandait sur ses épaules avec une sorte de grace naturelle et négligée. Il avait la couleur assez vive sur un teint fort blanc, et qui trahissait les moindres mouvemens de son ame. Jamais homme n'a été, au physique et au moral, moins propre à dissimuler; il rougissait avec une facilité trop grande et de toute espèce d'émotion, soit d'impatience ou de sensibilité. Ses mœurs étaient infiniment régulières. Il aimait la société des femmes, et avait presque autant d'amies que d'amis; mais son respect pour elles était celui de l'honnêteté, dont l'accent diffère un peu de celui de la galanterie. Il a manqué sans doute au bonheur de M. Turgot, dont tous les sentimens étaient rapprochés de la nature, et qui regardait la famille comme le sanctuaire dont la société est le temple, et la félicité domestique comme la première des félicités; il lui a manqué une épouse et des enfans. C'est une espèce de malheur public qu'il n'ait point laissé de postérité; mais M. Turgot avait une trop haute idée de la sainteté du mariage, et méprisait trop la façon dont on contracte parmi nous cet engagement, pour être facile à marier... » (Facile à marier!)

L'idée de la médaille frappée en l'honneur de la liberté américaine est du docteur Franklin; c'est le sieur Dupré qui l'a gravée. Cette médaille représente le buste d'une fort belle tête, d'un trait pur, d'une expression franche et vigoureuse, les cheveux au vent et le bonnet de la liberté au bout d'une lance appuyée sur l'épaule droite; pour légende, *Libertas Americana;* dans l'exergue, 4 *juill.* 1776. On voit sur le revers de la médaille

Hercule au berceau, étouffant un serpent de chaque main; Minerve le couvre d'une égide aux armes de France, et menace de son javelot le léopard anglais, dont la fureur s'acharne tout entière sur le bouclier de la déesse; pour légende: *Non sine dîs animosus infans;* dans l'exergue, $\frac{12}{19}$ Oct. $\frac{1777}{1781}$. Ce revers est d'une exécution médiocre; mais le seul défaut, sans doute qu'on puisse trouver à la devise est d'être trop jolie; elle est tirée de l'Ode d'Horace à Calliope, liv. III., ode 4.

Me fabulosæ, Vulture in Appulo,
Altricis extrà limen Apuliæ,
Ludo, fatigatumque somno
Fronde novâ puerum palumbes
Texêre.....
Ut tuto ab atris corpore viperis
Dormirem et ursis; ut premerer sacrâ
Lauroque collatâque myrto,
Non sine dîs animosus infans.

Quoique la *Parodie du roi Lir ou Lear*, en un acte et en vers, du sieur Pariseau, représentée avec succès sur le Théâtre des grands Danseurs du Roi, soit en général une assez mauvaise chose, on y a cependant remarqué quelques saillies heureuses. La manière dont le parodiste a travesti la terrible imprécation du second acte est passablement comique. *Nature!* s'écrie le roi Lu,

Nature, à ces époux dont tu connais les crimes,
Ravis tous les plaisirs, jusques aux légitimes.
Verdrille, qu'au mépris de tes jeunes appas
Le Duc à tout moment vieillisse dans tes bras;
Et si jamais le sort, démentant mes promesses,
D'un enfant à tous deux accordait les caresses,

(A la princesse.)

Qu'il insulte sans cesse à ton attachement ;

(Au duc.)

Qu'il t'appelle son père et mente effrontément.....

Chassé du palais au milieu d'une nuit orageuse, le roi paraît errant dans la forêt, tenant un parapluie dont il ne se sert pas. Après l'avoir laissé quelque temps seul pour rendre le tableau plus touchant, son ami Kinkin vient le rejoindre. *Philosophons*, lui dit alors le roi,

Philosophons à l'air sur ce terrible orage.
— On est roi, – c'est égal, – tu vois, – il pleut sur vous...

Il débite encore quelques réflexions de la même sublimité :

Je n'ai pas un ami, cependant j'étais roi.

A ce mot, Kinkin s'aperçoit *que la tête se perd*. — *Eh! je remarque une chose*, dit Lu :

C'est en pleine raison que j'ai fait cent folies.
Depuis que je suis fou je disserte en Caton,
Et je fais de l'esprit en oubliant mon nom...

Le jeu de théâtre, pendant lequel les soldats du duc vainqueur se rangent du côté de Deségards qu'on vient d'enchaîner sous leurs yeux, est encore assez burlesque. « Passez, leur dit Deségards, je vous attends. — *Le duc.* Moi, je les en défie. — *Un soldat.* J'embrasse ta défense. — *Deségards*. Et d'un. Nous sommes deux contre dix mille au moins. — *Un autre soldat.* Et moi donc.....? » — Le duc se couvre le visage, et ses soldats filent tous

sur la pointe du pied en regardant si le duc ne les aperçoit pas... Au dénouement, Remondé dit au roi :

Restez auprès de nous ; soyez toujours un père
Cher à ses deux enfans et des siens respecté ;
Soyez *Lu* bien long-temps.

LE ROI.

Lu, non, mais écouté...

Réflexions philosophiques sur le Plaisir, par un Célibataire; brochure avec cette épigraphe : *Legite, censores; crimen amoris abest.* Cette brochure ne contient que des lieux communs de la morale la plus vague, et une critique de nos mœurs aussi frivole qu'insipide; l'auteur a cependant eu la satisfaction d'en voir la première édition entièrement épuisée en moins de huit jours. Il faut bien expliquer les raisons d'un si beau succès. L'auteur de ce chef-d'œuvre est M. de La Reynière le fils; il avait donné, quelques jours avant de le publier, un souper dont l'extravagance était devenue la fable de tout Paris. Tout le monde imagina que la brochure serait marquée au même coin, tout le monde fut curieux de la voir, et jamais curiosité n'a été plus complètement trompée; ainsi, donner une idée de ce fameux souper, c'est développer tout le mérite de la production dont il a fait le succès.

M. de La Reynière avait choisi ses convives dans tous les rangs de la société pour en former une bigarrure heureuse de gens de lettres, de garçons tailleurs, d'artistes, de militaires, de gens de robe, d'apothicaires, de comédiens, etc. Il avait fait imprimer ses billets d'invitation dans la forme d'un billet d'enterrement, et en voici le modèle copié fidèlement d'après l'édition originale dont Sa Ma-

jesté n'a pas dédaigné de faire encadrer un exemplaire pour la rareté du fait. « Vous êtes prié d'assister au souper-collation de M[e] Alexandre-Balthazard-Laurent Grimod de La Reynière, écuyer, avocat au Parlement, membre de l'Académie des Arcades de Rome, associé libre du Musée de Paris, et rédacteur de la partie dramatique du *Journal de Neufchâtel*, qui se fera en son domicile, rue des Champs-Élysées, paroisse de la Madeleine-l'Évêque, le jour du mois d' 178 . On fera son possible pour vous recevoir selon vos mérites; et, sans se flatter encore que vous soyez pleinement satisfait, on ose vous assurer dès aujourd'hui que du côté de l'huile et du cochon vous n'aurez rien à désirer. On s'assemblera à neuf heures et demie, pour souper à dix. Vous êtes instamment supplié de n'amener ni chien ni valet, le service devant être fait par des servantes *ad hoc*.»

En arrivant à la porte de l'hôtel, le suisse demandait au convive à voir son billet, y faisait une marque, et l'adressait à un autre suisse, lequel était chargé de lui demander si c'était M. de La Reynière sangsue du peuple, ou son fils le défenseur de la veuve et de l'orphelin, qu'il désirait de voir; sur la réponse du convive, on le faisait monter un escalier au haut duquel il était reçu par un savoyard vêtu comme les anciens hérauts d'armes, avec une hallebarde dorée à la main. Tout le monde rassemblé dans le salon, le maître du festin, en habit de palais et avec le maintien le plus grave, pria toute l'assemblée de passer dans une autre pièce où il n'y avait pas une seule lumière; on y retint les convives près d'un quart d'heure, les portes soigneusement fermées; elles s'ouvrirent enfin, et l'on passa dans une salle à manger, éclairée de mille bougies. La balustrade qui entourait la

table était gardée encore par deux savoyards armés à l'antique. Quatre enfans de chœur étaient placés aux quatre coins de la salle avec leurs encensoirs. « Quand mes parens donnent à manger, dit le maître du festin à ses convives, il y a toujours trois ou quatre personnes à table chargées de les encenser; vous voyez, Messieurs, que j'ai voulu vous épargner cette peine; voici des enfans qui s'en acquitteront à merveille... » Le souper était composé de vingt services de la plus grande magnificence, mais le premier tout en cochon. — « Messieurs, comment trouvez-vous ces viandes? — Excellentes. — Hé bien! je suis fort aise de vous dire que c'est un de mes parens qui me les fournit; il se nomme un tel, il loge dans tel et tel endroit: comme il m'appartient de fort près, vous m'obligerez fort de l'employer lorsque vous en aurez besoin. » — A trois heures du matin, tout le monde, très-fatigué de cette ennuyeuse facétie, cherchait à se retirer; mais on trouva toutes les portes fermées à double verrou : quelques convives s'échappèrent par un escalier dérobé; mais on ne s'en fut pas plus tôt aperçu, que le passage fut gardé par deux suisses, et l'on ne put sortir que vers les sept heures du matin.

Cette ridicule scène a fait à M. et à madame de La Reynière tout le chagrin qu'on peut imaginer. M. de La Reynière fils leur avait demandé la permission de donner à souper à quelques amis, dont il avait eu soin de faire une fausse liste, et avait obtenu de leur complaisance qu'ils iraient souper ce jour-là en ville pour le laisser disposer de la maison à sa fantaisie; il est aisé de concevoir leur surprise lorsqu'en rentrant chez eux ils y trouvèrent cette belle mascarade. Madame de La Reynière se montra un moment dans la salle du festin.

M. le Bailli de Breteuil, qui passe pour lui rendre les soins les plus assidus, lui donnait la main; comme elle, il est fort grand et fort maigre; notre jeune fou dit tout haut en les regardant de côté :

Et ces deux grands débris se consolent entre eux (1).

Un autre trait de son respect et de sa piété filiale est ce qu'il répondit il y a quelque temps à une personne qui lui demandait pourquoi avec tant de fortune il n'avait pas préféré d'acheter une charge de conseiller, à rester simple avocat. « Pourquoi? C'est que, en qualité de juge, j'aurais fort bien pu me trouver dans le cas de faire pendre mon père; au lieu que, dans l'état où je suis, je conserve au moins le droit de le défendre... » Mais c'est nous arrêter trop long-temps à des folies dont le principe est encore plus révoltant que l'expression n'en est originale et bizarre.

Des Lettres de cachet et des Prisons d'État; ouvrage posthume, composé en 1778. Deux volumes in-8°, avec cette épigraphe :

Non ànte revellar
Exanimem quàm te complectar, Roma, tuumque
Nomen, libertas! et inanem prosequar umbram. LUCAN.

A Hambourg (c'est-à-dire à Neufchâtel,) 1782.

On attribue cet ouvrage à M. de Mirabeau, au fils du marquis de Mirabeau, auteur de *l'Ami des hommes*, des *Économiques*, etc. Le fils de cet homme célèbre n'est déjà que trop connu lui-même par toutes les aventures qui signalèrent sa fougueuse jeunesse. Personne ne peut

(1) Vers du poëme des *Jardins*, chant IV, vers 95. (*Note de Grimm.*)

savoir mieux que lui ce que c'est que de vivre dans les prisons; il y a passé une bonne partie de sa vie, renfermé d'abord à la sollicitation de son père, ensuite à celle des parens de sa femme, et dernièrement pour avoir enlevé la seconde femme de ce président Le Monnier, dont M. de Valdahon avait enlevé la fille, et qui ne s'était remarié que pour se venger de sa fille et de son gendre, après avoir perdu le cruel procès intenté contre eux; procès auquel dans les temps les plaidoyers de M. Loyseau de Mauléon donnèrent tant d'intérêt et de célébrité.

Vers de M. Cérutti, au nom de madame la duchesse de Brissac, à mademoiselle de Sivry, âgée de huit ans.

De votre esprit naissant j'admire les primeurs;
Mais il s'épuisera s'il enfante sans cesse.
Hâtez-vous lentement; malheur à qui se presse.
Gardez pour l'avenir encore quelques fleurs.
L'esprit et l'amour ont leur âge,
Le destin leur a fait leur part;
Penser trop tôt, aimer trop tard,
Jeune Sivry, serait peu sage.
La naïve innocence est l'esprit des enfans,
Et l'amitié tranquille est l'amour des vieux ans.

Réponse de mademoiselle de Sivry.

Par vos sages conseils éclairez mon enfance;
Croyez que je les sens comme on sent à vingt ans.
Le cœur plus que l'esprit peut devancer le temps,
Et je l'éprouve à ma reconnaissance.
Ce sentiment naïf est fait pour un enfant.
Tous ses succès sont dus à l'indulgence:

S'il la mérite quand il pense,
C'est en faveur de ce qu'il sent.

La police de nos spectacles n'a peut-être jamais été honorée d'une attention plus sévère, plus auguste et plus scrupuleuse. Une tragédie nouvelle est une affaire d'État et donne lieu aux négociations les plus graves; il faut consulter les ministres du roi, ceux des puissances qu'on y peut croire intéressées, et ce n'est que de l'aveu de tous ces messieurs qu'un pauvre auteur obtient enfin la permission d'exposer son ouvrage aux applaudissemens ou aux sifflets du parterre. Cette permission vient d'être refusée à M. Le Fèvre, auteur de *Zuma*, de *Cosroès*, etc. Son *Élizabeth de France* a été renvoyée par le censeur ordinaire au jugement de M. le lieutenant de police, par M. le Lieutenant de police à M. le Garde des Sceaux, par M. le Garde des Sceaux à M. de Vergennes, et par celui-ci à M. le comte d'Aranda, lequel, sans vouloir la lire, a décidé prudemment que, puisqu'on le consultait, l'affaire semblait au moins douteuse, qu'il se compromettrait à la vérité fort peu en laissant jouer la tragédie, bonne ou mauvaise, mais encore beaucoup moins en la faisant défendre; et c'est le parti qu'il a pris, malgré toute la protection dont M. le duc d'Orléans a daigné honorer l'ouvrage. Ce prince, pour consoler M. Le Fèvre, vient de faire représenter la pièce, sur son théâtre de la Chaussée-d'Antin, par les acteurs de la Comédie Française, et messieurs les Quarante ont été solennellement invités par l'auteur, à qui Son Altesse a bien voulu laisser ce jour-là toute la disposition de la salle, à y venir juger son ouvrage. On avait assuré que M. le duc d'Orléans voulait écrire directement au

roi d'Espagne pour en appeler de la décision de M. le comte d'Aranda; mais il s'est contenté de charger quelqu'un de traiter cette grande affaire avec le ministère de Madrid, et l'on ignore encore le succès de la négociation.

Le sujet de la nouvelle tragédie est si connu par le roman historique de l'abbé de Saint-Réal, intitulé *Don Carlos*, que nous nous dispenserons d'en faire l'analyse; ce sujet, d'ailleurs, n'est pas neuf au théâtre; tout le monde ne sait pas qu'il a été traité assez ridiculement par M. le marquis de Ximènes; mais personne n'ignore combien il a réussi sous le nom d'*Andronic*. On retrouve dans la pièce de M. Le Fèvre tous les personnages de l'*Andronic* de Campistron; mais l'ordonnance des deux tableaux n'est pas la même.

Un des endroits de la tragédie qui a été le plus applaudi, et qui l'a même été avec une affectation fort indiscrète, mais encore plus déplacée, c'est la leçon que Philippe donne à la reine de s'occuper à plaire et de lui laisser le soin de régner; il est vrai que ce sont peut-être les vers les mieux faits de la pièce; mais sont-ils du sujet, de la situation, du caractère de Philippe? C'est ce que nous discuterons mieux lorsqu'on aura reçu la réponse du Conseil de Madrid.

MAI.

Paris, mai 1783.

Le Tombeau d'Eucharis.

Elle n'est déjà plus, et de ses heureux jours
J'ai vu s'évanouir l'aurore passagère.

Ainsi s'éclipse pour toujours
Tout ce qui brille sur la terre.
Toi que son cœur connut, toi qui fis son bonheur,
Amitié consolante et tendre,
De cet objet chéri viens recueillir la cendre.
Loin d'un monde froid et trompeur,
Choisissons à sa tombe un abri solitaire.
Entourons de cyprès son urne funéraire;
Que la jeunesse en deuil y porte, avec ses pleurs,
Des roses à demi fanées;
Que les Graces plus loin, tristes et consternées,
S'enveloppent du voile, emblème des douleurs.
Représentons l'Amour, l'Amour inconsolable,
Appuyé sur le monument;
Ses pénibles soupirs s'échappent sourdement,
Ses pleurs ne coulent pas, la tristesse l'accable.
Eucharis! ô courroux du sort!
Dieux injustes, c'est nous que vos rigueurs poursuivent.
Passant, ne pleure point sa mort,
Pleure sur ceux qui lui survivent.

Impromptu de mademoiselle de Sivry, âgée de huit ans, à madame de Montesson, qui jouait le principal rôle dans une nouvelle comédie de sa composition, intitulée L'HÔTESSE DE MARSEILLE, OU L'HÔTESSE COQUETTE.

L'Hôtesse coquette est la pièce
Que l'on devait jouer ce soir;
J'étais chez une aimable hôtesse;
Mais dans elle je n'ai pu voir
Une beauté fausse et légère;
Son ame démentait son rôle et ses discours.
Je croyais voir celle qui cherche à plaire,
J'ai vu celle qui plaît toujours.

L'Impératrice-Reine, étant enceinte, avait gagé avec le comte de Dietrichstein qu'elle accoucherait d'une fille; le comte avait parié pour un archiduc. Pour le bonheur de la France, l'Impératrice mit au jour Marie-Antoinette, et fit dire au comte qu'elle ressemblait à sa mère comme deux gouttes d'eau. Le comte, pour s'acquitter avec l'Impératrice, fit faire une petite statue de porcelaine qui le représentait à genoux, et offrant d'une main les vers suivans à l'Impératrice :

Io perdei, l' augusta Figlia
A pagar mi ha condannato;
Ma s' è ver che voi somiglia,
Tutto il mundo ha guadagnato.

La retraite d'un de nos ministres vient de faire revivre le calembour qu'on fit à la mort du cardinal de Fleury :

Floruit sine fructu,
Defloruit sine luctu.

Les Comédiens Français ayant déplacé la statue de Voltaire que madame Duvivier, sa nièce, avait donnée à la Comédie Française, elle a cru devoir leur écrire la lettre suivante.

Du 12 mai 1783.

« J'apprends, Messieurs, que la statue de M. de Voltaire, que j'ai donnée l'année dernière à la Comédie Française pour servir d'ornement à son grand foyer, en a été tout récemment ôtée pour être placée dans la pièce de vos assemblées particulières, sans que vous ayez eu l'honnêteté de m'en prévenir.

« J'ai l'honneur de vous observer, Messieurs, que ce n'est point là du tout la destination première de cette statue. Je me suis rendue à vos désirs lorsque vous me l'avez demandée, d'autant plus volontiers qu'elle devait être mise *à toute éternité* sous les yeux du public, qui paraissait voir avec plaisir l'hommage que j'ai rendu à la mémoire de ce grand homme, et mon tribut de respect et de reconnaissance pour lui. Je ne me suis pas plainte de ce que vous n'avez pas daigné jusqu'ici me procurer le moyen de voir encore quelquefois représenter sur votre théâtre ses ouvrages immortels; il n'est peut-être pas juste en effet que la nièce et l'héritière d'un homme qui a enrichi la Comédie Française pendant soixante ans puisse y posséder un quart de loge *pour son argent;* mais je me plains à plus juste titre aujourd'hui de ce que vous ne rendez pas à sa statue l'honneur qui lui est dû. Elle n'a jamais été destinée à faire *un meuble d'ornement pour votre chambre;* et si la cheminée qu'on a pratiquée dans le foyer y est plus nécessaire que la statue de M. de Voltaire, du moins pouvait-on la placer à l'un des côtés de cette cheminée, en attendant que les parens des autres grands hommes qui ont comme lui enrichi le Théâtre Français leur aient rendu le même honneur; ou bien dans l'enfoncement de la fenêtre qui est en face de cette cheminée, et bien mieux encore dans le vestibule d'en-bas; c'est même là que M. de Wailly avait d'abord imaginé de la placer.

« Je suis bien loin, Messieurs, de reprocher mes bienfaits et de retirer le don que j'ai fait à la Comédie Française; mais enfin, si vous ne remplissez pas mon intention en mettant la statue de mon oncle sous les yeux du public, dans un des endroits ci-dessus indiqués, je ne

vous propose point de me la *rendre*, mais je vous prie de me la *vendre*. Je la paierai ce que M. Houdon, qui en est l'auteur, l'estimera; vous pourrez m'indiquer le jour où vous la renverrez, et le prix sera tout prêt.

« J'ai l'honneur d'être très-parfaitement, Messieurs, votre très-humble et très-obéissante servante. »

Les Comédiens Italiens viennent de quitter enfin leur triste jeu de paume de la rue Mauconseil, pour aller s'établir dans la nouvelle salle qu'on leur a bâtie sur les terrains de l'hôtel de Choiseul, près le boulevard de la rue de Richelieu (1). Leur ancien théâtre était si incommode, si mal situé, que l'on devait se trouver fort disposé à voir les défauts de celui-ci avec indulgence; mais la critique ne les a nullement épargnés. Si nous ne pouvons nous dispenser d'en rendre compte, nous tâcherons de le faire au moins le plus succinctement qu'il nous sera possible.

Le premier reproche qu'on a fait à M. Heurtier, l'architecte à qui nous devons cette nouvelle salle, est que la principale face du bâtiment ne regarde point le boulevard; cette situation aurait paru en effet plus convenable. Celle que l'auteur a préférée, ou pour tirer meilleur parti de la location des maisons qui environnent le nouveau théâtre, ou peut-être aussi par égard pour la sotte vanité des Comédiens, qui eussent craint d'être confondus avec les comédiens des boulevards, a donné lieu à une mauvaise épigramme que je ne rapporterai pas (2).

La place sur laquelle donne la principale face du

(1) La salle Favart.

(2) Les mêmes motifs nous font garder le même silence. Nous renverrons cependant les personnes qui tiendraient à connaître ce quatrain licencieux, à la *Correspondance secrète*, t. XIV, p. 286, ou aux *Mémoires de Bachaumont*, 4 mai 1783.

théâtre est petite; les nouvelles rues de Grétry, de Favart, de Marivaux, qui y conduisent, ne sont pas fort larges; mais, pouvant toujours conserver une communication très-libre avec le boulevard et la grande rue de Richelieu, l'ordre établi pour arriver au spectacle et pour en sortir n'en est ni moins facile, ni moins commode.

Le porche du nouveau théâtre est composé de six colonnes d'ordre ionique. Quelque léger que soit naturellement cet ordre d'architecture, l'adresse de l'architecte a su lui donner ici l'air du monde le plus lourd et le plus massif; les colonnes sont énormes, et le paraissent d'autant plus que l'espace qui entoure tout le bâtiment est fort resserré.

Le vestibule et les escaliers qui mènent aux différens endroits de la salle sont extraordinairement surbaissés. A en juger par l'extérieur, on eût pris assez volontiers ce bâtiment pour le temple de la plus austère de toutes les divinités; en voyant le vestibule, l'escalier et les souterrains qui conduisent à l'orchestre, on est tenté de se croire à l'entrée de quelques anciennes catacombes.

La pièce destinée au foyer public nous a paru annoncer mieux l'objet qu'elle doit remplir; elle est grande, dans de belles proportions, et la décoration en est agréable et de bon goût.

L'intérieur même de la salle est un ovale fort allongé; cette forme est assurément moins noble et moins imposante que la forme circulaire; mais elle paraît assez favorable à la voix. Pour obtenir un quatrième rang de loges, l'architecte a reculé sur le mur du fond la voussure en caisson, qui, dans le modèle, retombait sur l'entablement; ce quatrième rang de loges ainsi niché fait un fort mauvais effet, et n'a procuré au public que des

places très-incommodes. La décoration intérieure de la salle est assez brillante; c'est un fond couleur de vert marbre campan, rehaussé par beaucoup d'ornemens dorés. Les deux lustres qui éclairent la salle y répandent une clarté assez vive, assez égale partout, et les femmes en général ont paru contentes de la manière dont on y voit et de la manière dont on y est vu.

Le *Prologue* par lequel on a fait l'inauguration du nouveau théâtre n'a pas été trop bien accueilli, quoique ce soit M. Sedaine qui en ait fait les paroles et M. Grétry la musique. La scène s'ouvre par un machiniste, occupé à faire arranger les décorations. « J'ai oublié, dit-il, mon sifflet à l'ancienne salle; pourvu que quelqu'un ne l'ait pas trouvé et ne s'en serve... » Arlequin arrive avec sa valise. Le machiniste, toujours fort embarrassé, ne le reconnaît pas, et veut le renvoyer avec humeur; quelques coups de batte donnés à propos le font bientôt reconnaître. « Ah! vous êtes Arlequin. — Oui. — C'est vous qui avez déridé le front de nos grands-pères. — Cela peut être. — Fait rire nos pères. — Cela peut être. — Et dont la gaieté et les graces plaisent encore. — Cela peut être, peut-être. — Et c'est vous qui ferez encore rire nos petits enfans. — Ah! cela ne peut pas être. — Eh! pourquoi? — Ah! pourquoi? C'est trop sérieux à dire, c'est du sérieux noir, et je n'aime que le sérieux couleur de rose... » — Après ces complimens, le machiniste lui déclare encore une fois qu'il ne peut rester ici, que Thalie y va venir. « — Thalie? ah! j'en suis bien aise, il y a long-temps que je ne l'ai vue. — Vous la connaissez? — Si je la connais! c'est par elle que je vaux, si je vaux quelque chose; c'est elle-même qui, étant en goguette (les neuf Pucelles ont des mo-

mens de récréation), a inventé cet habit que je porte, qui l'a cousu de ses mains, qui m'a noirci le visage comme vous voyez... » — Thalie paraît dans l'instant elle-même; la Déesse prend Arlequin sous sa protection, lui ordonne de se tenir à la porte de l'enceinte, et de n'y laisser entrer que ceux que la nature a destinés pour en être l'ornement. « Voilà, répond Arlequin, une commission bien difficile; car les protégés, les protecteurs !... Allons, allons... » Il se retire. Thalie adresse alors aux acteurs et aux actrices de la scène française un discours en vers sur l'art de la déclamation, discours très-sensé, mais qui n'en est pas moins froid. Arlequin revient. « Ah ! Thalie, il y a là une grande dame d'une nature si surnaturelle; elle demande à entrer : je lui ai dit, autant que la frayeur a pu me le permettre : Ma... ma... dame, je ne sais... — Vous ne savez !... — Elle a levé le sourcil, tourné la tête, étendu un bras, et a dit : *Gardes, qu'on le saisisse.* — Ah ! c'est ma sœur, ma sœur Melpomène... » — C'est elle en effet; mais le public, étonné de la voir, a paru bientôt fort ennuyé de sa présence. Elle vient quereller longuement Thalie sur la magnificence de son nouveau théâtre; *deux temples pour vous, lorsque je n'en ai qu'un!* etc. Elle lui reproche encore plus longuement d'avoir laissé le parterre debout... Quoiqu'il y ait dans cette discussion quelques traits de critique heureux, l'ennui a gagné tous les spectateurs, et, sans respect pour les deux Muses rivales, à peine un murmure général leur a-t-il permis d'achever leur rôle. Le Vaudeville, déguisé en bon homme, vient interrompre enfin ces longs débats; il prétend être de la fête de Thalie; le Parodiste veut en être aussi. Melpomène reçoit le premier avec mépris, le second avec indignation.

Actes du Synode tenu à Toulouse au mois de novembre 1782; brochure in-8°. Si tant de conciles et de synodes dont l'Histoire a daigné recueillir les actes ne sont qu'autant de monumens d'extravagance et de scandale, celui-ci peut bien être regardé comme un des titres les plus respectables du progrès des lumières et de l'esprit de bienfaisance qui caractérise notre siècle. Le principal objet de cette assemblée a été d'améliorer le sort des pauvres curés de village, de les rappeler aux principes de conduite les plus propres à soutenir la dignité de leur ministère, et de les rendre en un mot aussi utiles à la société qu'ils peuvent et doivent l'être. Les mesures prises par M. l'archevêque de Toulouse, pour parvenir à un but aussi digne de sa sagesse et de sa pitié, se trouvent exposées dans ces *Actes* avec autant d'intérêt que de simplicité; on y trouve à tous égards le modèle d'une excellente réforme, et le préambule du mandement qu'il a donné à ce sujet nous a paru de l'éloquence la plus vraie et la plus touchante.

Un phénomène littéraire trop rare, trop intéressant pour être oublié dans nos fastes, c'est *la Comtesse de Bar, ou la Duchesse de Bourgogne*, tragédie en cinq actes et en vers, de madame de Montesson. Nous avions déjà eu l'honneur de vous annoncer plusieurs pièces de théâtre de sa composition; mais voici sa première tragédie et le premier ouvrage, je crois, qu'elle ait écrit en vers. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'elle était parvenue jusqu'à l'âge de quarante ans sans avoir songé même à se faire expliquer les règles si simples et si faciles de notre prosodie; les premiers essais de son talent poétique n'en ont pas moins été de longs poëmes, des comédies

et des tragédies de cinq actes. Le sujet de celle qui vient d'être représentée, sur le théâtre de monseigneur le duc d'Orléans, par les acteurs de la Comédie Française, est tiré des *Anecdotes secrètes de la cour de Bourgogne*; l'exposition, quoique un peu longue, ne nous a paru manquer ni d'intérêt ni de clarté.

Acte premier.

On attend le retour du Duc qui vient de remporter sur ses ennemis la victoire la plus signalée; mais ce n'est pas lui qu'on attend avec le plus d'impatience, c'est le comte de Vaudrai, son rival sans le vouloir, sans s'en douter, un jeune héros dont la valeur sauva les jours du Duc, et fit gagner la bataille. La Duchesse avoue à sa confidente que l'ambition seule forma les nœuds de son hyménée, qu'elle brûle en secret pour le jeune Comte; que ce feu, renfermé trop long-temps au fond de son cœur, l'emporte enfin sur ses remords et sur sa vertu: Je sentais, lui dit-elle,

> Je sentais le besoin de confesser mon crime.

Le comte de Vaudrai n'a pas de goût pour l'adultère. Il aimait la comtesse de Bar, nièce du Duc, il en était aimé; et n'osant espérer l'aveu de son maître, il l'a épousée secrètement avant de partir pour l'armée.

Acte second.

Le Duc ne voit point de récompense assez illustre pour payer les services du Comte, si ce n'est la main même de sa nièce; il la lui promet, et le Comte, en recevant

avec transport l'espoir d'un prix si glorieux, craint trop de le perdre en lui avouant qu'il osa l'obtenir sans sa permission. Il cherche à entretenir la Duchesse, et, prêt à lui confier ses craintes et ses espérances, il découvre quel autre intérêt l'occupe. La Duchesse, peu satisfaite, comme on peut croire, des dispositions du Comte, veut s'en venger, et, plus intrépide que Phèdre, l'accuse elle-même auprès de son époux d'avoir osé lui adresser de téméraires vœux.

ACTE TROISIÈME.

On n'est point surpris que le Duc cherche à éclaircir ce mystère; il a mandé le Comte. Celui-ci, se croyant trahi, se précipite aux genoux du Duc, et lui avoue qu'il est uni secrètement avec la comtesse de Bar. Le Duc reste confondu à peu près comme le pauvre Orgon : *Je ne vous comprends pas;* quoi! vous épousiez ma nièce et convoitiez ma femme (1)! Dans le premier moment de son indignation il ne sait quoi penser. En attendant des réflexions plus tranquilles, il fait garder les deux époux chacun dans leur appartement; cependant il ne tarde pas à présumer que la Duchesse en effet pourrait bien s'être méprise :

Eh! ne connaît-on pas l'orgueil de la beauté?

ACTE QUATRIÈME.

Le Duc assemble les grands de sa cour; il leur demande quelles sont les vertus qui caractérisent essentiellement l'ame d'un bon souverain. L'un exalte la clé-

(1) Vous épousiez ma fille et convoitiez ma femme.

MOLIÈRE, *Le Tartuffe*, Act. IV, sc. 6.

mence, l'autre la justice, un autre la générosité. *Vous ne me parlez pas*, leur répond le Duc, *de la reconnaissance...*; et, pénétré de ce doux sentiment, il pardonne au Comte son audace en faveur de ses services, et confirme solennellement son mariage avec la Comtesse. Il semble qu'ici l'action de la pièce finisse d'elle-même; mais la vengeance de la Duchesse trouve le secret de la prolonger. Elle fait donner de faux avis au Duc d'une prétendue sédition qui vient d'éclater dans le camp à quelque distance de la ville. Le Comte, l'idole des soldats, part pour les faire rentrer dans leur devoir.

Acte cinquième.

La Duchesse avait besoin de l'absence du Comte pour exécuter un projet épouvantable, celui de faire mettre le feu au palais de la Comtesse, et d'aposter en même temps des assassins pour la tuer au milieu du tumulte, si elle avait le bonheur d'échapper à l'incendie. Quelque noir qu'ait paru ce complot, il n'y a point de spectateur qu'il ait sérieusement alarmé : il était aisé de prévoir que le Comte son époux reviendrait à temps pour l'enlever du milieu des flammes, et la sauver des mains des meurtriers; c'est ce qui ne manque point d'arriver, et cela produit même un assez beau coup de théâtre dans le goût de celui de *la Veuve du Malabar*. La Duchesse, désespérée, se fait justice dans les formes du théâtre avec un coup de poignard, et tout finit au gré des spectateurs.

Si le fonds de cet ouvrage est romanesque, la conduite en est assez sage, la marche claire, les scènes bien liées. On peut trouver que le rôle de la duchesse de Bour-

gogne, trop odieux, l'est souvent sans nécessité, qu'elle est plus coupable que Phèdre et beaucoup moins passionnée, ce qui diminue doublement l'intérêt de sa situation. Il semble qu'en général, pour avoir craint de paraître imiter *Phèdre*, l'auteur soit tombé dans presque tous les défauts que Racine sut éviter avec tant d'art et de génie; mais on peut fort bien être au-dessous de Racine, et mériter encore de grands éloges. Quoique le style de la pièce n'ait pas cette force, cette énergie qui appartient surtout à la poésie tragique, il a de la noblesse, de la douceur, de la pureté, et il faut sans doute avoir beaucoup d'esprit et beaucoup de talent pour parler si bien le langage des Muses lorsqu'on n'en a pas acquis l'habitude de meilleure heure. Le vers de la tragédie qui a été le plus applaudi et qui devait bien l'être, c'est

Philippe fut toujours l'appui des malheureux.

Jamais application de ce genre ne fut plus juste ni plus naturelle.

Le rôle de la duchesse de Bourgogne a été rendu avec beaucoup d'adresse par madame Vestris, celui du comte de Vaudrai par Molé; mademoiselle Sainval a eu plusieurs inflexions touchantes dans le rôle de la comtesse de Bar; Brizard n'a pas fait valoir infiniment celui du Duc;

Le reste ne vaut pas l'honneur d'être nommé.

Le pièces consacrées à l'inauguration du nouveau Théâtre Italien ne sont pas heureuses. Celle de M. Sedaine n'a pas reparu depuis la première représentation; celle de M. Desfontaines n'a pas eu beaucoup plus de

succès, et semblait en mériter encore moins, c'est *le Réveil de Thalie*, comédie en trois actes et en vers, mêlée de vaudevilles. Il n'est pas aisé d'en indiquer le plan; l'on pourrait même douter qu'il en ait jamais existé un dans la pensée de l'auteur; rien de plus embrouillé, rien de plus décousu.

On ne peut refuser à M. Desfontaines de l'esprit et de la facilité; mais son esprit a une manière recherchée, et il manque absolument de ce goût qui sait mettre chaque chose à la place qui lui convient. Le seul rôle qui ait un peu soutenu la pièce est le rôle du Gascon; le chevalier de Ventillac ressemble fort au capitaine Claque de *Molière à la nouvelle Salle;* mais, pour être de la même famille, il n'en a pas moins quelques traits à lui, et quelques traits assez plaisans. Voici une tirade qu'on a fort applaudie.

Jé hais les culbutes,
J'exècre le cri des sifflets,
Et j'ai plus empêché de chutes
Que vous n'avez eu dé succès.
Au moindré bruit, jé mé lance et mé porte
Du centré dans lé coin, du coin dans lé milieu,
Et d'un coup dé ma main qu'on entend dé la porte
Jé rends à votre acteur la parole et lé jeu.
Lé bacchanal double, jé mé réporte
Dans lé plus fort du tourbillon.
Lé pétit collet mé dit non,
Jé passe. Lé marchand mé donne la gourmade,
Jé pousse. Lé soldat m'adresse la bourrade,
Jé réçois : mais j'arrive; et malgré tout lé train,
Imperceptiblément jé mets la pièce à fin.

JUIN.

Paris, juin 1783.

L'HISTOIRE DES MINÉRAUX n'offre pas à l'éloquence des sujets aussi heureux, aussi propres à être embellis par elle que l'Histoire du règne animal; mais la sagacité ingénieuse de M. le comte de Buffon y découvre pour ainsi dire à chaque pas de nouvelles preuves de son système sur les révolutions de notre globe terrestre; et l'auteur, attaché à ses recherches par ce grand intérêt, le fait partager souvent à ses lecteurs; des observations sèches ou minutieuses en elles-mêmes paraissent plus importantes par leur liaison intime avec les premières origines du monde. Si le quartz, le schorl, le talc, les schistes et l'ardoise ne sont que des matières brutes et communes, elles n'en attestent pas moins les grands travaux de la nature durant l'espace de plusieurs milliers de siècles; ce sont des titres authentiques de l'ancienneté de notre globe, de la longue succession des âges qui durent en préparer la forme et la richesse actuelle; les minéraux sont dans l'Histoire du monde ce que sont les monnaies, les médailles et les vieux monumens dans l'Histoire des empires.

M. de Buffon divise en trois grandes classes toutes les matières brutes et minérales qui composent le globe de la terre. La première classe embrasse les matières qui, ayant été produites par le feu primitif, n'ont point changé de nature.

La seconde classe comprend les matières qui ont subi

une seconde action du feu, et qui ont été frappées par les foudres de l'électricité souterraine ou fondues par le feu des volcans.

La troisième classe contient les substances calcinables, les terres végétales, et toutes les matières formées du détriment et des dépouilles des animaux et des végétaux, par l'action ou l'intermède de l'eau.

« C'est surtout, dit M. de Buffon, dans cette troisième classe que se voient tous les degrés et toutes les nuances qui remplissent l'intervalle entre la matière brute et les substances organisées; et cette matière intermédiaire, pour ainsi dire mi-partie de brut et d'organique, sert également aux productions de la nature active dans les deux empires de la vie et de la mort... Les productions de la nature organisée, qui dans l'état de vie et de végétation représentent sa force et font l'ornement de la terre, sont encore, après la mort, ce qu'il y a de plus noble dans la nature brute; les détrimens des animaux et des végétaux conservent des molécules organiques actives qui communiquent à cette matière passive les premiers traits de l'organisation, en lui donnant la forme extérieure.

« Le grand et le premier instrument avec lequel la nature opère toutes ses merveilles est cette force universelle, constante et pénétrante, dont elle anime chaque atome de matière, en lui imprimant une tendance mutuelle à se rapprocher et s'unir : son autre grand moyen est la chaleur, et cette seconde force tend à séparer ce que la première a réuni; néanmoins elle lui est subordonnée; car l'élément du feu, comme toute autre matière, est soumis à la puissance générale de la force rétroactive. »

Ces faits, ces résultats étaient connus; mais ce que M. de Buffon nous présente lui-même comme un aperçu nouveau dans cette grande vue, c'est qu'ayant à sa disposition la force pénétrante de l'attraction et celle de la chaleur, la nature peut travailler l'intérieur des corps et brasser la matière dans les trois dimensions à la fois, pour faire croître les êtres organisés, sans que leur forme s'altère en prenant trop ou trop peu d'extension dans chaque dimension..... Dans le règne minéral, cette opération, qui est le suprême effort de la nature, ne se fait ni ne tend à se faire... Le minéral ne se nourrit ni n'accroît par cette intus-susception qui, dans tous les êtres organisés étend et développe leurs trois dimensions à la fois en égale proportion ; sa seule manière de croître est une augmentation de volume par la juxta-position successive de ses parties constituantes, qui toutes, n'étant travaillées que sur deux dimensions, c'est-à-dire en longueur et largeur, ne peuvent prendre d'autres formes que celles de lames infiniment minces et de figures semblables ou différentes, et ces lames, figurées, superposées et réunies, composent par leur agrégation un volume plus ou moins grand, et figuré de même..... Si l'on ne peut nier que cette figuration ne soit un premier trait d'organisation, c'est aussi le seul qui se trouve dans les minéraux... Et toutes les figures anguleuses, régulières et irrégulières des minéraux sont tracées par le mouvement des molécules organiques, et particulièrement par les molécules qui proviennent du résidu des animaux et végétaux dans les matières calcaires, et dans celles de la couche universelle de terre végétale qui couvre la superficie du globe.

Quoique cette théorie soit fort simple, quoiqu'elle ne

soit qu'une conséquence des vues déjà développées par M. de Buffon, sur la nutrition, l'accroissement et la production des êtres, il ne s'attend pas à la voir universellement accueillie : « J'ai reconnu, dit-il, que les gens peu accoutumés aux idées abstraites ont peine à concevoir les moules intérieurs et le travail de la nature sur la matière dans les trois dimensions à la fois; dès-lors, ils ne concevront pas mieux qu'elle ne travaille que dans deux dimensions pour figurer les minéraux : cependant, rien ne me paraît plus clair, pourvu qu'on ne borne pas ses idées à celles que nous présentent nos moules artificiels; tous ne sont qu'extérieurs, et ne peuvent figurer que des surfaces, etc. »

Imitation d'Ovide, par M. Rochon de Chabannes.

Je ne sais point porter de chaînes éternelles,
Et j'ose me vanter de ma légèreté ;
Quand l'univers nous offre tant de belles,
Pourquoi n'aimer qu'une beauté ?
Si je vois une fille innocente et tranquille
Qui baisse ses regards sur un sein immobile,
Son timide embarras, sa naïve candeur
Sont des piéges cachés qui surprennent mon cœur.
Si, marchant d'un air leste et la tête assurée,
Attaquant, provoquant la jeunesse enivrée,
Laïs vient à paraître, elle enflamme mes sens,
J'ai bientôt oublié ma modeste bergère,
Et c'est la volupté, c'est l'art que je préfère,
Afin de savourer des plaisirs différens.
Du haut de sa grandeur, de sa tige éclatante
J'aime à faire descendre une superbe amante,
Et je crois, triomphant d'elle et de ses aïeux,
M'élever dans ses bras jusques au sein des Dieux.

Tu n'as pas moins de droits sur mon ame inconstante,
Toi, dont l'esprit orné rend l'entretien charmant :
Aux plaisirs de l'amour se borne l'ignorante,
Et ses soins délicats flattent un tendre amant.
Que la voix de Chloé me pénètre et me touche!
Quel plaisir, quand le cœur et l'oreille sont pris,
D'intercepter, par un baiser surpris,
Les sons pleins de douceur qui sortent de sa bouche!
Je ne puis voir sans un trouble soudain
Dans les bras d'une belle une harpe enlacée,
Et mon œil suit en feu sur la corde pincée
Le jeu vif et brillant d'une charmante main.
Les graces de Cinthie et sa taille légère
M'offrent le souvenir des nymphes de nos bois;
Et quand ses pas hardis l'enlèvent de la terre,
Je voudrais, embrassant sa taille entre mes doigts,
La porter en triomphe aux bosquets de Cythère.
Le frais matin de la beauté,
Les premiers jours de sa naissance,
Portent dans mon sein agité
La plus active effervescence.
Son été même a des charmes pour moi.
O femmes! je ne vis que pour vous dans le monde;
Mais j'aime à partager l'encens que je vous dois,
Et la brune me rend infidèle à la blonde :
Mon cœur ne brave pas un seul de vos attraits.
Enfin quelque beauté que l'on cite dans Rome,
Que l'univers possède et l'univers renomme,
Elle est d'abord l'objet de mes ardens souhaits;
Et comme un nouvel Alexandre,
Animé d'un feu tout divin,
Dans mon ambition, prêt à tout entreprendre,
Je voudrais conquérir le monde féminin.

---

*Épigramme-Impromptu sur M. de Rochefort, qui a fait une fort ennuyeuse traduction en vers de l'*ILIADE *et de l'*ODYSSÉE.

Quel est ce triste personnage ?...
C'est un Grec
Qui fit Homère à son image,
Maigre et sec.

La querelle de madame Duvivier et des Comédiens, au sujet de la statue de M. de Voltaire (1), est devenue très-grave ; si les Puissances ne s'en étaient pas mêlées à propos, il n'est pas aisé de dire quelle en aurait été l'issue. L'assemblée de ces dames et de ces messieurs ayant trouvé que la lettre de madame Duvivier manquait absolument des égards dus à une société si respectable, y a répondu de la manière la plus sèche, pour ne pas dire la plus impertinente ; il y a eu une réplique assez vive de la part de M. ou de madame Duvivier, à laquelle l'honneur du corps s'est cru obligé de riposter d'une manière encore plus injurieuse. Sans respect pour la mémoire du grand homme, on était sur le point de renvoyer sa statue, que sais-je ? peut-être même de la jeter par les fenêtres, lorsqu'un ordre, obtenu par la médiation de madame la comtesse d'Angivilliers, ci-devant madame Marchais, a décidé que cette statue n'avait point été donnée aux Comédiens, mais à la Comédie Française ; que la Comédie était au roi, et qu'en conséquence il n'appartenait qu'au ministre des bâtimens, de concert avec messieurs les gentilshommes de la Chambre, de décider la manière dont

(1) Voir précédemment page 137.

il convenait de la placer. Cet ordre a répandu la plus grande consternation dans l'illustre Aréopage; mais, comme il n'avait été déclaré d'abord que verbalement, on a délibéré si l'on y obtempérerait ou non; on a osé arrêter les travaux des ouvriers chargés de placer la statue selon le vœu de la donatrice; on a envoyé sur-le-champ des députés à Versailles; on a même assuré que l'avis de quelques-uns de ces messieurs avait été de suspendre les fonctions de leur ministère public, et d'offrir à Sa Majesté leur démission jusqu'à ce qu'il eût été enjoint à madame Denis-Duvivier de rétracter publiquement les injures contenues dans ses deux lettres, etc. Ce n'est que depuis peu de jours que l'orage s'est apaisé, et qu'en vertu d'un écrit, signé *Louis*, la statue vient d'être placée enfin dans le vestibule d'en bas, en face de la grande entrée. Voilà bien les extravagances d'un amour-propre également irrité par tous les hommages que l'enthousiasme prodigue aux talens qui nous intéressent ou qui nous amusent, et par l'inconséquence du préjugé qui les humilie.

La demoiselle Olivier (1) partage ses bontés entre M. de Lassonne, médecin, et le sieur Dazincourt, qui double Préville dans les rôles de Crispin. Elle vient d'accoucher; ces deux messieurs se sont disputé fort vivement l'honneur d'être le père de l'enfant. Des arbitres, choisis pour examiner leurs droits et leurs titres respectifs, ont jugé que le meilleur moyen de les concilier était d'appeler l'enfant *Crispin-Médecin*. Cette décision a paru d'une équité rare.

(1) Une des plus jolies, mais aussi l'une des plus médiocres actrices de la Comédie Française. (*Note de Grimm.*)

PROSPECTUS.

Ce prospectus, gravé avec beaucoup de soin, a été envoyé sous enveloppe dans un très-grand nombre de maisons. M. le comte de Lauraguais est véhémentement soupçonné d'être l'auteur de cette petite atrocité. Accoutumé à ce genre d'escrime, M. de Beaumarchais la méprise : « *Il n'y a*, dit son Figaro, *que les petits hommes qui se fâchent des petits écrits.* » M. le prince de Nassau, plus étonné de se trouver compromis dans une pareille aventure, en a rendu sa plainte chez un commissaire, entre les mains duquel il a déposé plusieurs enveloppes du pamphlet écrites de la même main : ceci pourrait donc devenir l'objet d'une discussion assez piquante. Nous n'avons pu nous dispenser de faire connaître la première pièce du procès.

On propose au public de souscrire à l'édition de *Mémoires sur la vie du sieur Caron de Beaumarchais*, aux conditions suivantes :

« Ces *Mémoires* rempliront quatre volumes in-12, de trois cents à trois cent cinquante pages le volume. Le papier sera commun, mais bon, et les caractères bien conservés, sans être neufs. Tous les soins de l'impression porteront sur sa netteté et sa correction ; en rejetant ainsi de cette édition le luxe étranger à la littérature, on a pu réduire le prix de ces quatre volumes à six livres, à donner dans le courant de juillet 1783, en prenant le premier volume chez Dessaint *Junior*, libraire à Paris, dont on recevra une quittance, portant promesse de délivrer au porteur les trois autres volumes dans le courant de septembre suivant ; mais cet ouvrage coûtera neuf livres à ceux qui voudront l'acheter sans avoir rempli

les conditions qu'on offre au public, et qu'on se flatte de voir lui paraître plus avantageuses que la plupart de celles des souscriptions ordinaires, qui ne servent communément qu'à tromper les souscripteurs.

« Le premier volume des *Mémoires sur la vie de Beaumarchais* contiendra, 1° une notice sur sa famille; 2° quelques anecdotes sur les ressources qu'il comptait tirer de la force de son corps et de son adresse à escamoter, lorsque son père le chassa de la maison paternelle; plusieurs détails sur l'industrie qui le fit exister jusqu'à l'époque du marché qui, lui ayant fait acheter, à rente viagère, la place de contrôleur de la bouche du roi du sieur ***, le rendit promptement propriétaire de la place, ensuite mari de la veuve, et puis héritier des défunts; 4° l'historique de ses intrigues à Versailles, qui finirent par l'en faire chasser, avec ordre de vendre sa place.

« Le second volume contiendra, 1° l'historique du voyage de Beaumarchais en Espagne, et la véritable aventure de Clavico; 2° un recueil de ses Lettres, qui jettera un grand jour sur ses talens, sur son caractère, et sur la mort de sa seconde femme.

« Le troisième volume contiendra 1° des détails curieux sur sa liaison avec M. le prince *** (1); 2° un précis de ses ouvrages; 3° plusieurs faits singuliers sur l'origine de son procès avec Goesman; 4° des copies des premières épreuves de plusieurs morceaux écrits par Beaumarchais dans son second et troisième Mémoire, totalement changés par différentes personnes; 5° anecdote sur la fâcheuse rencontre de Beaumarchais chez *** (2), avec M. Dumouriez, qui le menaça de coups de bâton

(1) Conti. (*Note de Grimm.*)

(2) Mademoiselle Arnould. (*Note de Grimm.*)

s'il ne lui rendait pas six louis qu'il avait prêtés à sa sœur, qu'il célébrait et laissait mourir de faim; 6° Beaumarchais ruiné, blâmé et mené en Angleterre, par qui, pourquoi; ce qu'il y fait en attendant qu'il y joue le rôle que les circonstances lui préparaient déjà; 7° ses projets sur le personnage alors connu sous le nom du chevalier d'Eon; 8° le chevalier d'Eon se moque de Beaumarchais; 9° anecdote sur un coffre de fer que Beaumarchais porte à Versailles; 10° son histoire avec Morande, et fragment d'un incroyable Mémoire qu'il envoie de Londres à M. de La Borde, sur les services essentiels qu'il avait rendus à madame Du Barry; 11° détails très-curieux sur les raisons qui lui font concevoir le projet d'aller à Vienne; l'Impératrice l'y fait mettre au cachot jusqu'à son retour à Paris : anecdote sur son prétendu assassinat; si l'on avait pu accuser Beaumarchais de la moindre indiscrétion sur ce voyage, il aurait dû craindre Bicêtre pour jamais; s'il avait gardé le secret sur lequel on comptait, il perdait le fruit qu'il se promettait de la célébrité de l'aventure : comment trahir ce secret sans être puni pour l'avoir révélé? Il se donne quelques coups de rasoir, prétend avoir été assassiné, et de là il faut bien apprendre que, sans une boîte d'or qu'il portait à son cou, parce qu'elle renfermait une lettre pour l'Impératrice, il eût été poignardé. Rapport de cette fourbe à l'exil de M*** et de M. le d***; 12° il retourne en Angleterre, où la fatalité des circonstances force M. *** (1) de le rendre l'agent d'un grand événement, parce que M. le comte de *** (2) ne veut pas seulement avoir l'air d'y prendre part; 13° véritable époque de la fortune qu'il acquiert

(1) M. le comte de Vergennes. (*Note de Grimm.*)

(2) M. le comte de Maurepas. (*Note de Grimm.*)

en devenant l'usurier de la France et de l'Amérique, anecdote sur ses premiers armemens, sur son mystérieux voyage au Havre, où il ne fait cependant pas moins afficher qu'il y était, et sur l'ordre d'arrêter M. du Coudray; 14° fragmens de sa correspondance avec le Congrès; 15° détails sur ses spéculations de commerce; il porte son avidité pour l'argent jusqu'à l'impudence de demander, au nom du Congrès, l'argent que le Congrès avait fait remettre aux officiers français qui devaient passer en Amérique; réponse accablante de M. Franklin sur la réclamation de M. Ribourguille; 16° anecdote sur ce qui détermine Beaumarchais à faire son manifeste contre mylord Stormont; 17° incroyable motif qui engage M. le comte de M.*** à se contenter de supprimer par un arrêt du Conseil, le barbare galimatias de ce manifeste, dans lequel Beaumarchais avait porté cependant l'insolence et l'ignorance au point d'insulter, par un fait faux et supposé vrai, la mémoire du feu roi et son ministère.

« Le quatrième volume sera consacré au résumé des trois autres, d'où naît la comparaison qu'on établit entre Beaumarchais, mademoiselle d'Eon, et M. de Paradès, afin de pouvoir comprendre les revers de mademoiselle d'Eon, la disgrace de M. de Paradès, et la fortune de Beaumarchais. L'on verra que les plus grandes qualités, les prodigieux talens, le mérite très-rare qui rendirent mademoiselle d'Eon un personnage si extraordinaire, et qui donnèrent nécessairement une influence momentanée si prédominante à M. de Paradès, les destinaient également à devenir importans et malheureux. Tout cela s'explique en faisant comprendre pourquoi les gens honnêtes mais faibles ont peur de Tartuffe, et pourquoi les sots et les fripons aiment les fourberies de Scapin.

« Cette édition paraîtra sous les sérénissimes auspices de M. le prince de Nassau (1), auquel on en fait hommage dans une Épître dédicatoire, dans laquelle cependant les amis les plus distingués de Beaumarchais partagent avec le prince la gloire de protéger les petits talens, les grands vices et les spéculations politiques et mercantiles du sieur Caron de Beaumarchais.

« On souscrit à Londres, où cet ouvrage est composé, chez Waillant; *Strand.* »

Il y a près de quarante ans que le bon de M. de La Place sollicite une reprise de sa tragédie de *Venise sauvée* (2). Ce qui le consola long-temps de ne pouvoir l'obtenir, c'est la ferme persuasion où il fut que les Comédiens ne lui refusaient cette satisfaction que par égard pour M. de Voltaire, qu'il croyait trop jaloux du succès que l'ouvrage eut dans sa nouveauté pour ne pas avoir employé toutes les ressources de son crédit à le faire oublier. La pièce, remise enfin avec beaucoup de peine le 10 du mois dernier, n'a fait que peu d'effet; on a trouvé des beautés dans le premier et dans le quatrième actes; mais tous les autres ont paru languissans. Le coup de cloche qui annonce à Jaffier la mort de ses complices est si mal préparé, qu'il n'a excité que le rire et les huées; le dénouement même a peu réussi, quoique marqué par un de ces vers qui semblent faits pour laisser un long souvenir: Jaffier, perdant tout espoir de sauver son ami Pèdre, l'attire sur le devant du théâtre, l'embrasse, le poignarde, et se tue en disant:

Embrassons-nous..., meurs libre..: et sois vengé d'un traître.

(1) A Paris. (*Note de Grimm.*)

(2) La première représentation de cette pièce était du 5 décembre 1746.

Quelques journalistes se sont avisés de reprocher à M. de La Place que sa pièce n'était que l'imitation d'une tragédie anglaise d'Otway, qui n'était elle-même que l'imitation d'une tragédie nationale constamment estimée, malgré ses défauts, du *Manlius* de La Fosse. Il leur a fort bien répondu que « La Fosse n'ayant donné son *Manlius* qu'en 1698, il n'est guère possible de prétendre que la tragédie d'Otway, donnée en 1672 ou 1673, puisse avoir été calquée sur celle de La Fosse; qu'il est plus naturel de supposer que c'est au contraire l'auteur anglais qui pourrait avoir fourni à La Fosse le plan, l'ordonnance et une bonne partie du fonds même de sa tragédie. La *Conjuration de Venise*, par l'abbé de Saint-Réal, ne parut qu'un ou deux ans après la pièce d'Otway... » Cette réponse semble péremptoire, mais ne serait-il pas permis d'observer à M. de La Place que, puisque nous avions une assez bonne imitation de la pièce anglaise, il était inutile de nous en donner une qui, pour être plus exacte, en a paru moins raisonnable et moins intéressante? La conduite de *Manlius* est tout à la fois plus régulière et plus dramatique que celle de *Venise sauvée;* les caractères en sont mieux conçus et plus fortement prononcés; quoique inculte, le style de La Fosse brille de beautés mâles; il a surtout ce qui manque trop souvent aux vers de M. de La Place, de la force, de l'élan, de la verve tragique.

Jeanne de Naples, par M. de La Harpe, vient d'être remise au théâtre, le 19 du mois dernier, avec quelques changemens au cinquième acte. Cette reprise n'a pas été beaucoup plus heureuse que celle de *Venise sauvée;* le nouveau dénouement, sans faire plus d'effet que l'an-

cien, a cependant été généralement préféré. Tous les morceaux, fort applaudis dans la nouveauté, l'ont été également à cette reprise; plusieurs traits de l'exposition, la belle scène du second acte, une grande partie du quatrième; mais l'ensemble de l'ouvrage a toujours le même défaut d'intérêt, et ce défaut tient sans doute au choix même du sujet, ou du moins à la première idée que l'auteur en a conçue; car on ne saurait nier qu'il n'y ait infiniment de mérite et de talent dans les détails de l'exécution.

Les Voyages de Rosine, représentés, pour la première fois, par les Comédiens Italiens, le 20 du mois dernier, étaient d'abord en trois actes; on les a réduits depuis en deux. Quoiqu'ils aient paru anonymes, personne n'ignore que ce nouveau chef-d'œuvre en vaudevilles est de MM. Piis et Barré. Au lieu d'en faire l'analyse, il vaut mieux sans doute renvoyer le lecteur au joli conte de Piron qui leur en a fourni le sujet; ce conte est, comme on sait, l'inverse de celui de *la Fiancée du Roi de Garbe*, et n'est assurément ni moins gai ni moins moral.

Un des couplets qu'on a le plus applaudis est celui où les vieux insulaires représentent en chœur à Rosine que tous les habitans de l'île doivent avoir les mêmes droits à ses bontés (sur l'air du *Déserteur*): *Tous les hommes sont bons*. Une scène vraiment jolie est celle de Rosine avec Lucile, déguisée en homme, et qu'elle choisit fort maladroitement parmi tous les insulaires qui briguaient l'honneur de ce choix, à cause du rapport qu'il y avait entre ses traits et ceux de son amant; l'embarras de Lucile et l'humeur de Rosine forment le sujet

d'un *duo* tout-à-fait piquant, et qui l'a paru d'autant plus qu'il est sur l'air dont toute la France raffole depuis trois mois, sur le fameux air de *Malbrough s'en va-t-en guerre.* Il n'est pas aisé de deviner quelle est la circonstance qui a mis cette vieille chanson si fort à la mode; mais ce qu'il y a de certain, c'est que cette folie ne le cède guère à celle des pantins; nos boîtes, nos chapeaux, nos rubans, nos boucles, nos habits, tout est *à la Malbrough*, nos processions même. Je viens de voir celle du Suisse de la rue aux Ours (1), le gigantesque mannequin est vêtu *à la Malbrough;* il ne tient à rien que nos juges ne prononcent leurs arrêts sur l'air de *Malbrough.* Est-ce à la chanson du page de M. de Beaumarchais, est-ce au goût que madame Poitrine a pour bercer monseigneur le Dauphin avec cette ingénieuse musique qu'on doit faire honneur d'une si bonne folie? C'est ce que nous nous proposons d'éclaircir très-incessamment et avec toute l'attention que la chose mérite.

Il y a environ trois mois que les Comédiens Français reçurent l'ordre d'apprendre, pour le service de Versailles, *le Mariage de Figaro ou la suite du Barbier de Séville.* Comme on avait ouï-dire ci-devant qu'après avoir lu la pièce, le roi avait déclaré lui-même qu'elle était *injouable*, on ne fut pas peu surpris qu'un ouvrage qui n'avait pas paru assez décent pour le théâtre de la ville, fût demandé pour celui de la cour; on supposa que l'auteur y avait fait des changemens considérables, et l'on se flattait bien que, justifiée par le succès qu'elle obtiendrait à Versailles, la pièce ne tarderait pas à être

(1) C'est l'anniversaire d'un sacrilège commis par un Suisse sur l'image de la Sainte Vierge. (*Note de Grimm.*)

donnée à Paris ; grand mystère cependant et sur le temps et même sur le lieu où cette comédie devait être représentée pour la première fois. Le bruit se répandit d'abord que ce serait dans les petits appartemens, ensuite à Trianon, à Choisy, à Bagatelle, à Brunoy. Les premières répétitions se firent fort secrètement à Paris, sur le théâtre des Menus-Plaisirs ; il fut décidé enfin que ce serait sur ce même théâtre des Menus-Plaisirs qu'on jouerait la pièce ; mais pour quels spectateurs, par l'ordre, aux frais de qui ? Au lieu de s'éclaircir, ce secret parut s'envelopper de jour en jour de nouveaux nuages ; on avait admis néanmoins assez de monde aux dernières représentations. La veille même du jour fixé pour la première représentation (1), toute la cour en parlait ouvertement ; il en fut même question dans les carrosses du roi : les billets étaient distribués, et ces billets étaient les plus jolis du monde, car c'étaient des billets rayés *à la Malbrough*. Il n'y avait que M. Le Noir, lieutenant de police, et M. le maréchal de Duras, premier gentilhomme de la chambre, qui n'avaient pas l'air d'être dans le secret de la fête. « J'ignore, disait le matin même M. Le Noir, par quelle permission l'on donne ce soir la pièce de M. de Beaumarchais aux Menus-Plaisirs ; ce que je crois bien savoir, c'est que le roi ne veut pas qu'on la joue... » Ce ne fut qu'entre midi et une heure qu'on reçut et aux Menus-Plaisirs et à [illegible] Police un ordre exprès du roi d'arrêter la représentation. Le lendemain, les acteurs de la Comédie Française et de la Comédie Italienne furent mandés par M. le lieutenant de police, et il leur fut expressément défendu, de la part de Sa Majesté, de représenter la pièce en question sur quelque

(1) Vendredi 13. (*Note de Grimm.*)

théâtre et quelque part que ce puisse être. Nous ne sommes pas assez initiés dans les secrets de M. Caron de Beaumarchais pour révéler les ressorts cachés de cette singulière aventure; mais ce qui nous a été assuré positivement, c'est que le poète négociant et négociateur a payé seul tous les frais qu'ont exigés les répétitions de son ouvrage; frais qui se montent à dix ou douze mille livres. C'est donc sur un théâtre appartenant à Sa Majesté que le sieur Caron a tenté de faire représenter une pièce que Sa Majesté avait défendue, et l'a tenté sans autre garant de cette hardiesse qu'une espérance donnée, dit-on, assez vaguement par Monsieur ou par M. le comte d'Artois qu'il n'y aurait point de contre-ordre.

Nous n'avons vu que la dernière répétition de ce fameux ouvrage; elle fut fort lente et fort tumultueuse.

Nous ne pouvons, d'après une telle représentation, juger que très-imparfaitement de l'ensemble de l'ouvrage. Les fils dont l'intrigue de cette pièce est tissue sont si fins, si déliés, quelquefois aussi tellement embrouillés, qu'il en est plusieurs sans doute qu'il nous a été impossible de bien démêler; nous croyons cependant avoir remarqué des situations qui ont fait beaucoup de plaisir, et qui nous ont paru en effet d'un comique ingénieux. Ce drame n'est pas, il est vrai, d'une morale très-pure; la Comtesse est un peu tentée d'effleurer l'éducation du petit Page; le Comte a grande envie d'user avec Suzette d'un ancien droit qui blesse également la pudeur et la sainteté du lien conjugal; mais que de comédies ne voyons-nous pas tous les jours au théâtre dont les mœurs ne sont pas plus honnêtes, et dont le langage est encore moins décent! Les traits de critique et de satire répandus dans tout le cours de l'ouvrage, et surtout dans le

troisième et dans le cinquième actes, ont probablement contribué beaucoup plus que le fond même de la pièce à en faire défendre la représentation. Le dialogue du *Mariage de Figaro* ressemble à celui du *Barbier de Séville;* on y court après le trait; la réponse est souvent le seul motif de la question; ce trait n'est quelquefois qu'une pointe, un proverbe retourné, un mauvais calembour; en voici quelques échantillons : *Tant va la cruche à l'eau... qu'à la fin elle s'emplit... Gaudeant bene nati; non, gaudeant bene nantis... L'amour,* dit le Comte à Suzette, *n'est que le roman du cœur, c'est le plaisir qui en est l'histoire...* Toutes ces choses, ou déplacées ou de mauvais goût, n'empêchent pas que l'ouvrage ne soit écrit en général avec beaucoup d'esprit et de gaieté; mais c'est dans la manière dont l'intrigue est conçue et dans la manière dont elle est conduite que l'on a cru voir le plus de talent et de verve vraiment comique.

On a fait une assez jolie caricature dont l'épigraphe est *Avis au public, têtes à changer.* C'est un magasin où l'on voit une grande affluence d'hommes et de femmes de toute condition qui viennent se pourvoir, selon leur besoin, de nouvelles têtes, de nouveaux culs, de nouvelles hanches, etc. L'idée de cette gravure a beaucoup réussi, et ce succès a donné lieu aux mauvais couplets (1) qui sont trop connus pour trouver place ici, mais qu'on attribue à M. Després, secrétaire de M. le baron de Bezenval.

(1) Sur l'air : *Changez-moi cette tête.* (*Note de Grimm.*)

---

*Vers adressés à M. de La Harpe par mademoiselle Philippine de Sivry, en lui envoyant un billet pour venir voir avec elle l'opéra d'*ARMIDE ET RENAUD.

Pour mieux mériter ton suffrage,
Dans tes écris je veux puiser
L'art de plaire et l'art de penser.
Je n'ai pas ton talent, mais je n'ai pas ton âge :
Dès long-temps Apollon t'a su favoriser.
Moi, je l'implore au pied de la double colline ;
Ce n'est qu'en t'approchant que ma muse enfantine
Peut croire déjà s'y placer.
Près de toi je suis au Permesse ;
Viens me faire jouir de cet enchantement,
Et demain pour *Armide*, en tenant ta promesse,
Viens réunir pour un moment
L'enchanteur à l'enchanteresse.

Nous avons bien tardé de parler de l'opéra de *Péronne sauvée*, représenté, pour la première fois, le mardi 27 mai; et nous n'en avons pas moins le regret de nous voir obligés d'en dire un mot sans pouvoir encore apprendre à nos lecteurs que le public a fini par lui rendre la justice qui lui était due. Les paroles de cette pitoyable rapsodie sont de M. de Sauvigny, la musique de M. Dezède. Un bruit populaire, dont une procession publique qui se fait tous les ans à Péronne a conservé le souvenir, est le titre le plus authentique de l'exploit que M. de Sauvigny a cru devoir venger de l'oubli de l'Histoire.

En sortant de la première représentation de *Péronne sauvée*, représentation qui fut assez orageuse pour faire croire que ce serait la dernière, quelqu'un fit le couplet que voici, sur l'air : *Réveillez-vous, belle endormie :*

Péronne était jadis pucelle;
Elle est ...... et l'on dira:
De quoi diable s'avisait-elle
De se sauver à l'Opéra?

Les Merveilles du Ciel et de l'Enfer et des Terres planétaires et australes, par Emmanuel de Schwedenborg, d'après le témoignage de ses yeux et de ses oreilles; traduit du latin par A.-J. P. (1). Deux volumes in-8°. A Berlin, chez Decker, imprimeur du roi. L'auteur commence par nous assurer que tout homme embrasé, à l'instant de sa mort, de l'amour céleste monte droit au ciel; il nous raconte ensuite très-sérieusement que lui-même a fait ce voyage de son vivant; il entre dans les détails les plus circonstanciés sur les habitations destinées dans le monde spirituel aux Anglais, aux Hollandais, et nommément aux Parisiens. Toutes ces visions sont loin de valoir celles de Virgile et d'Homère; elles sont fort au-dessous de celles de l'Arioste et de l'auteur de *la Pucelle*; ainsi l'on est beaucoup moins tenté de croire aux révélations divines de M. de Schwedenborg qu'à celles d'Homère et de ses rivaux. Ce qu'il y a de plus extraordinaire dans les *Merveilles du Ciel et de l'Enfer et des Terres planétaires et australes*, c'est que ce monument de délire soit l'ouvrage d'un homme distingué non-seulement par sa probité, mais encore par ses connaissances et par ses lumières. On voit dans l'éloge imprimé à la tête de ces deux volumes, éloge prononcé à l'Académie de Stockholm par M. de Sandel, que notre prophète suédois, fort différent de la plupart des pro-

(1) Antoine-Joseph Perneti, ancien Bénédictin réfugié en Prusse, où il était devenu bibliothécaire de Frédéric II. (B.)

phètes ses devanciers, avait approfondi les parties les plus importantes de la philosophie, qu'il savait beaucoup de physique, d'histoire naturelle, de géométrie, de chimie, d'anatomie, etc. On a de lui un grand nombre d'ouvrages très-estimables; un Recueil de vers composés dans sa jeunesse, *Ludus Heliconius, Dædalus Hyperboreus;* un Projet de fixer la valeur de nos monnaies, et de déterminer nos mesures, de manière à supprimer toutes les fractions pour faciliter les calculs; un Traité de la position et du cours des planètes; différens Traités de minéralogie.

Le trait le plus singulier de son talent pour la divination, et le plus inexplicable sans doute parce qu'il est le mieux constaté, le voici : « La reine de Suède lui demanda un jour s'il pouvait savoir le contenu d'une lettre qu'elle avait écrite à son frère le prince de Prusse défunt, contenu dont elle était assurée que personne au monde n'avait connaissance que ce frère. M. de Schwedenborg lui répondit qu'il lui ferait le récit du contenu de cette lettre dans peu de jours : il tint parole; car, ayant tiré Sa Majesté à part, il lui dit mot pour mot le contenu de ladite lettre. »

Ce fait est confirmé par des autorités si respectables qu'il est impossible de le nier; mais le moyen d'y croire!...

Lettre de M. le comte de Buffon à M. le comte de Barruel (1) *au sujet de la* LETTRE DU PRÉSIDENT sur le poëme des JARDINS.

J'ai reçu, monsieur le Comte, et j'ai fait lire en bonne

(1) M. le comte de Barruel a bien voulu signer, dit-on, le pamphlet en question; on ne l'en donne pas moins à M. de Rivarol, et cela fait rire tout

compagnie, quoique en province, votre *Lettre* sur le poëme des *Jardins*. Nous autres habitans de la campagne, et qui ne nous piquons pas d'être poètes, l'avions jugé comme vous pour le fonds, et nous avons admiré votre manière d'analyser la forme.

Cette critique est non-seulement de très-bon goût, mais d'un excellent sens; et si vous ne savez pas encore faire des vers mieux que M. l'Abbé, votre prose vaut mille fois ses vers. Ce petit écrit est plein d'esprit, le style est naturel et facile, et la plaisanterie est du meilleur ton.

Je vous en fais mon compliment en attendant l'honneur de vous recevoir à Paris. C'est peut-être de moi que vous aurez à dire que je suis meilleur à connaître de loin que de près.

J'ai l'honneur d'être avec un respectueux attachement, etc.

La première nouveauté que nous aient donnée les Comédiens Français depuis leur rentrée est *Pyrame et Thisbé*, scène lyrique, dans le goût de *Pygmalion*, d'*Ariane*, etc. C'est le sieur Larive qui en est l'auteur, et qui l'est doublement, puisqu'il y joue le principal rôle. La musique est du sieur Baudron, à qui nous sommes aussi redevables de la nouvelle musique du *Pygmalion* de Jean-Jacques. Le sujet de ce nouveau mélodrame, représenté, pour la première fois, le lundi 2 juin, est assez connu, peut-être même l'est-il beaucoup trop pour l'intérêt de l'ouvrage. Le poète acteur a suivi

bas M. de Chamfort. (*Note de Grimm.*) — Grimm a l'air de vouloir dire que cette *Lettre*, dont il a déjà été parlé p. 197, était de Chamfort; elle était bien, comme il l'a précédemment dit lui-même, de Rivarol.

fidèlement la fable d'Ovide, et en a développé plusieurs circonstances de la manière la plus heureuse et la plus propre à former un tableau dramatique.

Nous vous avons rendu compte dans le temps de la traduction du *Philoctète* de Sophocle, par M. de La Harpe; il ne nous reste plus qu'à parler du succès que la pièce a eu au théâtre, où elle a été représentée, pour la première fois, le lundi 16 juin. Quoique cette tragédie n'ait produit que deux ou trois bonnes recettes, quoiqu'à la cinquième représentation elle soit ce qu'on appelle à la comédie tombée dans les règles, il n'en est pas moins sûr qu'elle a obtenu un succès d'estime très-décidé. Tout sublime qu'est ce chef-d'œuvre de Sophocle, et n'eût-il rien perdu à être mis en français, il ne pouvait avoir pour le théâtre de Paris le même intérêt qu'il eut autrefois pour celui d'Athènes; ces flèches d'Alcide, sur lesquelles roule tout le mouvement de l'action, ne sauraient nous inspirer le même respect, la même vénération qu'aux Grecs, et une pièce sans amour, sans rôle de femme, aura toujours pour des spectateurs français quelque chose de fort étrange. Il faut convenir encore que si c'est surtout pour la simplicité du sujet que la tragédie de *Philoctète* est admirable, cette tragédie semble aussi pouvoir se passer moins qu'une autre de toute la pompe du théâtre grec. Le retranchement des chœurs la laisse trop nue; il en fait paraître, si j'ose m'exprimer ainsi, les formes plus maigres et plus sèches. Ces chœurs, qui pouvaient bien gêner quelquefois l'action, servaient aussi très-heureusement à en remplir les vides, et ceux de *Philoctète* ont quelque chose de touchant et de religieux qui arrête l'attention du spectateur sur les tableaux dont le poète

cherche à prolonger l'impression, et préparent avec plus d'art l'effet du dénouement, dénouement d'opéra si l'on veut, mais le seul dont l'action paraisse susceptible. Quoi qu'il en soit, peut-on savoir trop de gré à M. de La Harpe de nous avoir montré enfin la tragédie la plus grecque que l'on eût encore vue en France? Ce n'est pas là, disait quelqu'un, du Sophocle tout pur, c'est du Sophocle tout sec; mais c'est pourtant du Sophocle, et de toutes les beautés de l'original que M. de La Harpe a eu le talent de faire passer dans notre langue, il n'en est aucune qui n'ait été vivement sentie. La scène où le malheureux Philoctète, prêt à suivre Pyrrhus, tombe subitement dans un de ces accès produits par le poison de sa blessure, cette scène de convulsions, que le père Brumoy jugeait qu'on supporterait avec peine sur notre théâtre, est une de celles qui ont le mieux réussi; en effet, quel spectacle plus déchirant! et quel moyen plus naturel et plus pathétique de renverser l'espoir de Philoctète, et de donner lieu au repentir de Pyrrhus!... C'est surtout dans cette scène que le sieur Larive nous a paru faire le plus d'effet; on peut dire qu'en général il a très-bien conçu les caractères de noblesse et de vérité qui convenaient au personnage de Philoctète; il ne les a point perdus de vue, ni dans l'expression de ses tourmens, ni dans les éclats de sa fureur contre Ulysse et les Atrides, ni dans ces élans d'une sensibilité plus douce, lorsqu'il cherche à intéresser la pitié du fils d'Achille. Ce dernier rôle a été rendu assez faiblement par un jeune acteur, nommé Saint-Prix (1).

(1) Saint-Prix avait débuté le 9 novembre 1782, par le rôle de Tancrède, et avait été reçu en 1784.

Les nouveautés de la Comédie Italienne se succèdent avec une rapidité que l'on a peine à suivre; mais la plupart de ces nouveautés sont comme ces fleurs éphémères qu'un instant fait éclore et qu'un instant aussi voit disparaître. *Le Père de Province*, comédie, en trois actes et en vers libres, de M. Prévôt, auteur du *Public*, pièce à vaudevilles, donnée, sur le même théâtre, l'année dernière, et *Dame-Jeanne*, parodie de *Jeanne de Naples*, en un acte et en vaudevilles, ont été représentées, pour la première fois, le même jour, le vendredi 6 juin.

L'intrigue du *Père de Province* est si faible et si embrouillée qu'il serait fort difficile d'en faire une analyse intelligible, et, après y avoir réussi, on serait bien sûr de n'avoir fait qu'une chose parfaitement ennuyeuse. Le faste, les folles dépenses, tous les désordres qu'on reproche aux mœurs de la capitale y sont livrés à la censure la plus amère. Cette intention est assurément fort louable; mais l'auteur a trop oublié que la seule manière d'attaquer le vice au théâtre, c'est d'en montrer le ridicule : des armes plus sérieuses ne sont pas à l'usage de la Muse comique; elles appartiennent à l'éloquence de la chaire et des philosophes moralistes. Le style de M. Prévôt est en général fort incorrect, fort négligé; mais à travers les détails fastidieux de sa longue diatribe on trouve cependant des tirades entières écrites avec assez d'humeur et d'énergie pour mériter d'être citées; nous nous permettrons d'en rappeler ici quelques-unes.

En se cherchant il semble qu'on s'évite.
On rentre chez soi très-content,
Quand un portier intelligent
De part ou d'autre a sauvé la visite.
On a beaucoup d'amis, mais c'est sans liaison;

Bref, le choix étant nul dans la foule indiscrète
Qu'on adopte sans goût, qu'on quitte sans façon,
De visages nouveaux sans cesse on fait emplette,
Et c'est ce qu'on appelle ici tenir maison.

. . . .

On entre en scène à dix-huit ans,
Dans le monde on se précipite :
Une femme vous prend, vous promène et vous quitte.
Bientôt mon grand enfant à ses pareils déplaît;
L'homme formé le fuit et le vieillard le hait.
Que devenir? Errant à l'aventure,
Isolé dans le tourbillon,
La liberté du jeu lui paraît la plus sûre ;
Il s'y livre d'abord par ton,
Et le désœuvrement entraînant l'habitude,
A trente ans vous voyez un sot
Qui, pour avoir vécu trop tôt,
Gémit dans le chagrin et la décrépitude.

Le financier Mondor dit à la folle Dorimène :

Tout ce que j'ai gagné, dans le luxe est perdu.

DORIMÈNE.

Savez-vous ce qu'on fait en telle circonstance?

MONDOR.

On se corrige.

DORIMÈNE.

Eh! non, on double sa dépense,
On augmente son train, etc.

Erotika Biblion, avec cette épigraphe : *Abstrusum excudit.* A Rome, de l'imprimerie du Vatican (1). C'est un livre fort licencieux quant au fonds, et fort grave quant à la forme; c'est le libertinage d'un érudit qui a beaucoup plus de pédanterie que d'imagination et de

(1) 1783, in-8°. Par Mirabeau.

goût, mais qui s'est donné la peine de rechercher et de recueillir avec un soin bizarre tous les usages et tous les raffinemens inventés par les anciens pour étendre et pour varier les hommages du culte qu'ils rendaient à la Volupté. En vérité, on nous prendrait pour de grossiers sauvages en comparant nos plus illustres voluptueux à ceux de Rome et d'Athènes. Le chapitre du *Thalaba* est un des plus curieux et des plus ridicules; on ne se permettra pas d'en dire davantage.

---

*Essais philosophiques sur les mœurs de divers animaux étrangers, avec des Observations relatives aux principes et usages de plusieurs peuples, ou Extrait des Voyages de M. *** en Asie;* volume in-8°, avec cette épigraphe :

> *Usus et impigræ simul experientia mentis*
> *Paulatìm docuit.* LUCRET.

Nous avons cherché jusqu'ici très-inutilement à découvrir le nom de l'auteur (1); on sait seulement qu'il n'est pas inconnu au Gouvernement, dont il croit avoir à se plaindre.

Cet ouvrage n'est qu'une rapsodie très-informe, mais où l'on trouve un assez grand nombre de faits peu connus et quelques observations assez nouvelles : M. de Buffon, à qui l'ouvrage est dédié, les a jugées *curieuses et très-bonnes*. Celle-ci serait-elle du nombre?

« Des médecins arabes, dit notre anonyme, ou turcs

(1) On sait assez généralement aujourd'hui que l'auteur des *Essais philosophiques* se nommait Foucher d'Obsonville. Cet estimable voyageur est mort dans les environs de Meaux le 14 janvier 1802, âgé de 68 ans. Il a composé divers autres ouvrages. (B.)

et même chrétiens, de différentes parties méridionales de l'Asie, prétendent que l'on a observé dans certaines émanations du corps de l'âne une propriété médicale contre une maladie secrète..... Il est difficile d'indiquer ici ce spécifique singulier avec la circonspection convenable... »

Notre illustre naturaliste rangerait-il encore dans le nombre des observations qu'il a jugées *curieuses et très-bonnes* le procédé du ragoût bizarre dont quelques Tartares mogols se régalent dans certaines parties de plaisir?

« Des palefreniers amènent un cheval de sept à huit ans, commun mais nerveux, bien nourri et en bon état. On lui présente une jument comme pour la saillir, et cependant on le retient de façon à bien irriter ses désirs. Enfin, dans le moment où il semble qu'il va lui être libre de s'élancer dessus, l'on fait adroitement passer sa verge dans un cordon dont le nœud coulant est rapproché du ventre; ensuite, saisissant l'instant où l'animal paraît dans sa plus forte érection, deux hommes qui tiennent les extrémités du cordon les tirent avec force, et sur-le-champ le membre est séparé du corps au-dessus du nœud coulant. Par ce moyen, les esprits sont retenus et fixés dans cette partie, laquelle reste gonflée; aussitôt on la lave et on la fait cuire avec divers aromates et épiceries aphrodisiaques. Quant au corps du cheval, après avoir enlevé ce dont on a besoin, le reste est vendu ou plutôt envoyé à des amis. »

Les observations de notre voyageur anonyme ne sont pas toutes aussi extraordinaires que celles qu'on vient de citer; mais son ouvrage en offre beaucoup qu'on ne saurait se dispenser de ranger dans la même classe. Le

mystère de la génération paraît avoir été un des objets favoris de ses recherches et de ses méditations. Je doute que nos physiciens trouvent bien lumineuse l'explication qu'il en donne dans un des premiers fragmens de son recueil, explication annoncée avec toute l'emphase et toute la prétention d'une découverte nouvelle. « Ce feu, dit-il, c'est l'esprit de vie; principe, mobile et soutien éternel des formes de ce qui existe, ce feu pénètre et agite, il développe ces élémens mixtes qui s'offrent à son action; dès-lors, uni intimement à eux, il leur imprime l'impulsion nécessaire pour, en se combinant, se fondant ensemble, former un corps organisé, enfin un animal vivant. C'est ainsi qu'en considérant le mécanisme des langues, l'on voit que les voyelles et les consonnes concourent pour la formation des mots; en effet, celles-ci ne deviennent fécondes que par suite de leur union avec les premières, en qui seules réside le principe de vie. »

Sa note sur les danseuses indiennes n'est pas aussi éloquente que la peinture qu'en fait l'abbé Raynal; mais elle n'est pas moins curieuse. « L'état de ces danseuses, dit le nouveau voyageur, est en lui-même si peu dévoué à l'ignominie, qu'un des noms sous lequel elles sont très-souvent désignées est celui de *servantes des Dieux*. Presque seules entre les femmes de ces contrées, elles apprennent à lire, écrire, chanter, danser et jouer des instrumens; de plus, quelques-unes savent trois ou quatre langues. Vivant par petites troupes, sous la direction de matrones discrètes, il ne se fait point de cérémonies, ni de fêtes, soit civiles, soit religieuses, où leur présence ne soit un des ornemens à peu près nécessaires... Consacrées par état à célébrer les louanges des Dieux,

elles se font un pieux devoir de contribuer aux plaisirs de leurs adorateurs, de tribus honnêtes. L'on en a cependant vu qui, par raffinement de dévotion, se réservant pour les brames et des espèces de moines mendians, ont dédaigné toutes offres et toutes caresses profanes... C'est à tort que quelques personnes ont présumé que les temples profitaient du fruit des veilles plus ou moins méritoires de ces danseuses; elles en reçoivent au contraire, dans des temps fixes, de modiques rétributions en denrées et en argent... Quant à la forme de leurs ajustemens, elle est leste et voluptueuse, et néanmoins plus décente que celle usitée par la plupart des autres femmes du pays; elle est d'ailleurs fort bien assortie à la couleur de leur carnation. Une chose qui peut-être semble imprimer à leur physionomie une certaine dureté, c'est l'usage très-commun parmi elles d'introduire sous la peau de leurs paupières de la poudre d'antimoine calcinée; par-là elles prétendent, en fortifiant leurs yeux, leur donner plus d'expression. A l'égard de leurs danses, il faut convenir qu'en public, et surtout dans les établissemens européens, elles ne se permettent rien de messéant; leur grand défaut dans ces circonstances est presque toujours une ennuyeuse monotonie. Au reste, formées pour plusieurs sortes de parties, les ballets, qu'en général elles exécutent plus souvent, sont moraux ou même guerriers; dans ceux-ci, le sabre et le poignard en mains, quelques-unes font preuve d'une légèreté et d'une adresse à étonner... Ce n'est que dans l'intérieur des tentes ou des maisons que, bien pénétrées de leur sujet, c'est-à-dire de quelque aventure galante, elles exécutent avec souplesse, prestesse et précision, les danses les plus lascives..... Les accords de voix et d'instrumens,

le parfum des essences et celui des fleurs, la séduction même des charmes qu'elles dirigent contre les spectateurs, tout se réunit pour porter le trouble et l'ivresse dans leurs sens..... Étonnées, puis agitées, palpitantes, elles paraissent succomber sous l'impression d'une illusion trop puissante..... Graces à ces prestiges, ce n'est point l'impudence, c'est le tempérament, c'est l'amour qui d'accord paraissent avoir soulevé le voile de la timide et naïve innocence, etc., etc. »

L'article des chevaux est un des articles de ce recueil qui nous a paru le plus instructif; c'est aussi l'un des plus étendus. On y trouve des détails assez approfondis sur les différentes races de chevaux tartares, persans, indiens, arabes, etc.; sur les soins infiniment recherchés avec lesquels les chevaux fins sont entretenus dans l'Inde, et sur les inconvéniens qui résultent souvent de ce régime, etc. La race de chevaux la plus commune en Arabie est appelée *hatik*. Les négocians n'en amènent dans les ports de l'Inde que très-peu de races *kailhan*, surtout de la première qualité. Les Arabes attribuent aux jumens une telle supériorité, qu'ils donnent par honneur le nom de *farass*, qui littéralement signifie une cavale, à la monture mâle ou femelle d'un homme distingué.

Dans le nombre des méprises et des inexactitudes que M. le comte de Buffon a été dans l'impossibilité de vérifier, notre auteur n'a eu garde d'oublier celle-ci.

« Ce célèbre naturaliste cite, dit-il, un moine de la congrégation de Sainte-Catherine de Sienne, qui a appris dans l'Inde que la mangouste y est appelée *chiri*. Je n'ai pu m'empêcher de sourire de la singularité du malentendu et de l'application du mot *chiri* à cet animal si

avide de serpens. Il suffira de dire que ce nom est celui nullement déguisé ni allégorique de la partie sexuelle d'une femme. Je crois entrevoir ce qui a pu causer l'erreur de ce voyageur. Presque tous les peuples de l'univers mésusant, comme l'on sait, de certains mots qui présentent des idées indécentes, les emploient trop souvent sans motif sensé, soit dans des momens d'humeur, soit simplement pour plaisanter. Or les Indiens malabares, surtout les gens du peuple, voulant goguenarder ou se débarrasser de questions importunes, répondent quelquefois par ce mot *chiri*, que le bon moine se sera hâté de consigner dans son *Album*. »

Le sieur Métra (1) a le plus énorme nez qu'on ait jamais vu en France et peut-être dans l'univers. Personne n'ignore, à Paris, que cet homme d'une figure si distinguée, passe régulièrement une grande partie de la journée aux Tuileries, sur la terrasse des Feuillans, à écouter des nouvelles ou à en dire. Ses liaisons avec M. le comte d'Aranda, qui avait daigné le choisir pour être le pasquin ou le héraut des Gazettes de Madrid, lui avaient donné une sorte de considération qui est fort diminuée depuis la paix. Il s'en console en devisant avec une vieille demoiselle, bel esprit, qui se nomme mademoiselle Sérionne; on vient de consacrer ses tendres assiduités par le quatrain que voici :

Un beau programme d'Opéra,
Et qui n'étonnera personne,
C'est d'accoupler le dieu Métra
Avec la nymphe Sérionne.

(1) Rédacteur principal de la *Correspondance secrète, politique et littéraire*.

On trouve dans le second volume des *Œuvres de l'abbé de Voisenon* un opéra comique intitulé *l'Art de guérir l'esprit;* M. Després, auteur de la chanson, *Changez-moi cette tête*, a jugé à propos de changer le titre de cette pièce, d'en faire une comédie sans ariettes, et de l'appeler *l'Auteur satirique;* c'est sous cette nouvelle forme que ce petit ouvrage a été représenté, pour la première fois, par les Comédiens Italiens, le mardi 24 juin. On n'a rien perdu assurément à la suppression des ariettes; il n'y en avait aucune qui fût en situation, presque aucune qui pût fournir au musicien le motif d'un air intéressant; car des épigrammes ou des madrigaux ne prêtent guère à l'expression musicale : ainsi, en les supprimant, on a donné tout à la fois plus de mouvement à la scène et plus de vivacité au dialogue; mais le vide de l'action, la maigreur du sujet, le défaut de vraisemblance en ont peut-être aussi paru plus sensibles.

Une chose sans doute assez ridicule, c'est que dans tout le cours de la pièce il n'échappe peut-être pas un seul trait de satire à l'auteur satirique, et que c'est lui seul au contraire qui ne cesse d'être en butte à l'épigramme, aux sarcasmes des deux bonnes ames qui ont entrepris de le guérir de son penchant pour la satire. Toute bizarre qu'est cette inconséquence, on la retrouve dans la plupart de nos comédies modernes, et surtout dans celles qui ont la prétention d'être des pièces de caractère; le personnage principal n'y est pour ainsi dire que le jouet immobile de tout ce qui l'entoure; tous les traits sont lancés contre lui, et, sans cesse attaqué, il ne lui est presque jamais permis de se défendre; s'il ose le hasarder, c'est sans force, sans énergie, et l'on voit

toujours l'auteur tremblant de s'embarrasser lui-même.

L'abbé de Voisenon n'eût pas désavoué la plupart des vers qu'on s'est permis d'ajouter à son ouvrage. Qui ne croirait de lui, par exemple, tous ces vers-ci?

Un libraire aujourd'hui n'est qu'un marchand de modes;
Le lendemain vieillit la nouveauté du jour.

Un philosophe, mon enfant,
Cela se prend comme une femme.

Qui, moi, j'épouserais un orgueilleux censeur,
Qui fait des vers contre les dames!
C'est un genre odieux; et, noirceur pour noirceur,
J'aimerais mieux qu'il fît des drames, etc.

Blaise et Babet, ou la Suite des Trois Fermiers, comédie, en deux actes, en prose, mêlée d'ariettes, a été représentée, pour la première fois, sur le Théâtre Italien, le lundi 30 juin. Le poëme est de M. Monvel, la musique de M. Dezède. Comment donner une idée de ce joli ouvrage? Faut-il dire que c'est le sujet du *Devin* dans un costume plus simple et plus rural; que c'est tout simplement le fameux dialogue d'Horace et de Lydie, mis en action et filé sans ennui dans le cours de deux actes? C'est indiquer à la vérité le fonds du sujet, mais rien de plus. Et qu'ajouter encore? La grace, la finesse, et la naïveté de l'exécution échapperaient à une plus longue analyse. Il faut voir le tableau, et le voir sur la scène pour en concevoir l'effet et le charme; il faut voir la pantomime du rôle de Babet; il faut la voir surtout au second acte, dans la scène du raccommodement, pour sentir à quel point on peut animer et rajeunir au théâtre les situations même qui semblent les plus communes,

les plus usées. Il est vrai que tout ce qui est pris dans la nature, tout ce qui en conserve vraiment le caractère, la touche originale et naïve, ne s'use jamais. Que de nuances fines et délicates la voix de madame Dugazon ne donne-t-elle pas dans ce rôle aux expressions les plus simples! Il n'y a pas une de ses inflexions, il n'y a pas un mouvement de son jeu qui n'ajoute au mouvement de la scène, et ne le varie avec autant de vérité que de grace. S'il est vrai, comme on l'assure, que cette actrice, toute charmante qu'elle est au théâtre, hors de la scène manque également d'esprit et de goût, il faut se mettre à genoux devant son talent, et l'adorer comme le prodige de quelque inspiration divine.

On n'a pas remarqué beaucoup d'idées nouvelles dans la musique de *Blaise et Babet*, mais elle est au moins en général d'un caractère propre aux paroles, celui des paroles étant plus analogue que tout autre au talent de M. Dezède. Il y a long-temps qu'aucun ouvrage de ce genre n'avait autant réussi; on en est déjà à la vingtième représentation, et il continue d'être aussi suivi que le premier jour.

AOUT.

Paris, août 1783.

Il y a long-temps qu'on avait désiré de voir des Mémoires fidèles sur la vie d'un prince aussi célèbre qu'Ayder-Ali-Khan (1). Je ne pense pas qu'il en existe encore qui méritent plus de confiance que ceux qui viennent

(1) On écrit plus souvent Hyder.

de paraître sous le titre d'*Histoire d'Ayder-Ali-Khan, Nabab-bahader, Roi des Canaries, etc.; Souba de Scirra, Dayva de Mayssour, Souverain des empires du Cherêqui et du Calicut, etc.; Nabab de Benguelour, etc., Seigneur des montagnes et vallées, Roi des îles de la Mer, etc., etc., ou Nouveaux Mémoires sur l'Inde, enrichis de notes historiques. Par M. M. D. L. T., général de dix mille hommes de l'empire Mogol, et ci-devant commandant en chef l'artillerie d'Ayder-Ali, et un corps de troupes européennes à la solde de ce Nabab*; 2 volumes in-12.

M. M. D. L. T. est M. Maistre de La Tour, un officier français qui a commandé pendant trois ans l'artillerie d'Ayder-Ali. Obligé de revenir en France pour des intérêts de famille, il a profité du peu de temps que ses affaires lui laissaient à Paris pour écrire l'Histoire du seul prince de l'Asie qui, depuis long-temps, eût paru digne de fixer l'attention de l'Europe entière, mais particulièrement celle de la France, dont il se faisait honneur d'être l'allié. M. de La Tour est reparti vers la fin de l'année dernière, avant que son livre fût imprimé, et c'est M. Le Rouge, géographe du roi, qui s'est chargé d'en être l'éditeur.

On comprendra sans doute aisément, d'après cette notice même, qu'il ne faut pas s'attendre à trouver dans la nouvelle Histoire d'Ayder-Ali ni la noblesse de Salluste, ni l'élégance de Quinte-Curce, ni la profondeur de Tacite; c'est un essai très-informe à tous égards, mais qui porte cependant un caractère assez imposant d'exactitude et d'impartialité. L'auteur a été témoin d'une partie des actions de son héros, et celles qu'il a vues par ses propres yeux l'ont mis à même d'apprécier plus sai-

nement celles qu'il n'a pu rapporter que sur la foi d'autrui. Plusieurs notes prouvent que l'auteur a cherché à s'instruire, et peu de voyageurs nous donnent des idées aussi nettes des usages et des mœurs de l'Inde, de la faiblesse et de la puissance de ses souverains, de leurs ressources et de leur politique.

Couplets de M. Ducis, de l'Académie Française, à mademoiselle Clairon, pour le jour de sa fête.

Le jour que naquit Hippolyte
Deux pouvoirs, prompts à s'irriter,
Se disputaient pour le mérite,
A qui saurait mieux la doter.
Aucun des deux n'eut la victoire,
Il partagèrent par moitié :
Son esprit fut fait pour la gloire,
Son cœur fut fait pour l'amitié.

Des Voltaires et des Corneilles
Admirant les pompeux succès,
J'osai dans le fruit de leurs veilles
Chercher leur ame et leurs secrets.
Mais depuis, sur l'art de la scène,
Que Clairon daigne m'éclairer,
Ah ! je sens que c'est Melpomène
Qui va désormais m'inspirer.

Les Comédiens Français ont été fort piqués de voir tout le succès qu'avait eu au Théâtre Italien une pièce qu'ils avaient refusée avec beaucoup de mépris, la comédie de *Tom-Jones à Londres*, du sieur Desforges. Pour réparer cette première sottise, ils se sont pressés d'en faire une seconde, qui ne leur a pas mieux réussi, en recevant à peu près sur parole une autre pièce du

même auteur, intitulée *les Marins, ou le Médiateur maladroit*. Cette nouvelle pièce, en cinq actes et en vers, a été donnée, pour la première fois, le mercredi 30 juillet, et n'a eu que trois ou quatre représentations. L'intrigue en est trop faible et trop embrouillée pour mériter qu'on en fasse l'analyse.

Cassandre mécanicien, ou le Bateau volant, comédie, en un acte et en vaudevilles, représentée, pour la première fois, sur le Théâtre Italien, le vendredi 1er août, est le coup d'essai d'un jeune homme, de M. Goulard, de Montpellier, le fils du médecin qui a donné són nom à une eau végéto-minérale dont nos pharmaciens font un grand usage.

Cette bagatelle fut faite dans le temps où il n'était question à Paris que du bateau volant de M. Blanchard (1). Cette prétendue merveille est fort éclipsée aujourd'hui par la très-réelle et la très-belle découverte de MM. Montgolfier, d'Annonay (2), qui sont parvenus à construire en toile et en papier un globe de trente-cinq pieds de diamètre, qui, après avoir été rempli de gaz inflammable, abandonné à lui-même, s'est élevé, à perte de vue, à une hauteur estimée par les uns cinq cents, et par les autres mille toises, et n'est redescendu que dix minutes après, sans doute par la déperdition du gaz qu'il renfermait. Cette expérience a été faite à Annonay, le 5 juin 1783, en présence des États de la province (3). M. Faujas de Saint-Fond, connu par son ouvrage sur les vol-

(1) Voir précédemment page 166.

(2) Entrepreneurs de la plus belle manufacture de papier qu'il y ait en France. (*Note de Grimm.*)

(3) Le procès-verbal en a été envoyé à l'Académie des Sciences par M. le contrôleur-général. (*Note de Grimm.*)

cans, et M. Charles, par ses Cours de Physique, viennent de proposer une souscription pour la répéter à Paris; la souscription a été remplie avec empressement, et lorsque l'expérience aura eu lieu, nous ne manquerons pas d'en rendre le compte le plus détaillé..... En attendant, revenons à *Cassandre*.

L'idée n'en est pas fort compliquée, mais elle est remplie d'esprit, de folie et de gaieté. Voici quelques traits d'une scène de Gascon qui a beaucoup réussi. *Avec l'air fribole*, dit le Gascon à Cassandre,

Avec l'air fribole
J'ai des grands projets,
Mais on me les bole
Abant qu'ils soient faits.
Mon sort m'époubante,
Car, sans me banter,
Tout ce qu'on inbente
J'allais l'inbenter.

Eh donc! j'offre à la patrie
Trois projets du meilleur goût,
Pour mettre l'air en régie...
Comptez sur mon industrie.
Mais sachons par quels moyens
J'aurai la messagerie
De ses fiacres aériens.
Faut-il des fonds? j'ai mon homme;
L'intérêt le plus décent:
Il me prêtera la somme
En dépit de mon accent...

Tenez, Moussu, c'est qu'en tout cas,
Si le projet ne russit pas,
Le bateau que j'implore...

CASSANDRE.

Eh bien?

LE GASCON.

M'est nécessaire encore...
Vous m'entendez bien.
Je déteste mes créanciers,
Et pour fuir eux et leurs huissiers,
Je voudrais, sur la brune...

CASSANDRE.

Eh bien?

LE GASCON.

Faire un trou dans la lune.

CASSANDRE.

Ah! je vous entends bien.

Jamais bulle de savon n'occupa plus sérieusement une troupe d'enfans que le *globe aérostatique* de MM. Montgolfier n'occupe, depuis un mois, la ville et la cour; dans tous nos cercles, dans tous nos soupers, aux toilettes de nos jolies femmes, comme dans nos lycées académiques, il n'est plus question que d'expériences, d'air atmosphérique, de gaz inflammable, de chars volans, de voyages aériens. On ferait un livre beaucoup plus fou que celui de Cyrano de Bergerac, en recueillant tous les projets, toutes les chimères, toutes les extravagances dont on est redevable à la nouvelle découverte. J'ai déjà vu nos politiques de café calculer avec une douleur vraiment patriotique l'accroissement de dépenses que causerait sans doute l'établissement indispensable d'une marine aérienne. J'en ai vu d'autres sourire à l'idée heureuse d'en former un département très-convenable pour tel ministre qui s'en contenterait peut-être, vu son impatience de n'en point obtenir d'autre. Toute l'inquiétude que laisse à M. Gudin de La Brenellerie le succès d'une invention si propre à reculer les bornes de la monarchie comme celles de l'esprit humain, c'est que l'Angleterre, notre

rivale, ne s'en empare, ne la perfectionne avant nous, et n'usurpe bientôt l'empire des airs, comme elle usurpa trop long-temps celui de Neptune. Notre poète philosophe eût bien désiré, je pense, qu'au lieu de s'arrêter, dans le nouveau traité de paix, à tant de conditions moins importantes, nos négociateurs eussent plutôt songé à bien établir nos titres et nos privilèges relativement à un objet dont les suites pourront s'étendre quelque jour fort au-delà des limites de notre petite atmosphère; mais il a senti combien la chose était embarrassante. Le génie de M. Blanchard, encore tout étourdi des huées qu'il avait essuyées l'année dernière, s'est réveillé tout à coup au bruit de la renommée de MM. Montgolfier; en combinant sa machine avec le secret nouvellement découvert, il n'a pas encore renoncé à l'honneur d'être le premier navigateur aérien; nous pouvons donc espérer d'avoir des voitures de toute espèce, et pour voguer dans les airs, et pour voyager peut-être même de planète en planète. On a déjà prévu que pour les courses de cérémonie, pour les équipages ordinaires de la cour, rien ne serait plus décent que de beaux attelages d'aigles; le paon, l'oiseau de Junon, serait consacré pour le service de la reine; les colombes de Vénus en seraient trop jalouses si elles n'en partageaient pas quelquefois la gloire. On perfectionnerait tout exprès la race des hibous et des vautours pour conduire les demi-fortunes des philosophes et des médecins. De toutes ces folies, celle qui me rit davantage, c'est de s'élever au haut des airs à la faveur du *ballon aérostatique*, d'avoir avec soi de bonnes lunettes, et d'attendre tranquillement le moment où l'on verrait passer sous ses pieds la contrée du globe qu'on serait tenté de parcourir, pour s'y laisser descendre tout

doucement, presque sans dépense et sans danger; on irait ainsi le soir à la Chine, et l'on en reviendrait le lendemain matin. Quelque respect que j'aie pour l'antique sagesse des enfans de Confutzée, ce n'est plus aujourd'hui par là que je commencerais mes voyages, je n'irais pas si loin.

Mais il est temps de revenir à la découverte de messieurs Montgolfier; pour avoir donné lieu à beaucoup de folies, elle n'en est assurément ni moins réelle, ni moins intéressante. Ce qui les engagea dans cette recherche, ce fut le désir d'imaginer pour le siège de Gibraltar quelque ressource plus heureuse que celle des batteries flottantes. Ce désir, sans doute assez vague en lui-même, mais animé par l'activité naturelle de leur industrie et par l'intérêt d'occuper les loisirs que leur laissait le soin de leur manufacture, les encouragea à faire beaucoup d'essais, beaucoup de tentatives inutiles, sans en être rebutés. Ils parvinrent enfin à construire la machine que nous avons eu l'honneur de vous annoncer; une expérience de Boyle sur la pesanteur de l'air leur en fit naître la première idée, et l'essai qui fut pour eux l'aurore du succès, le voici. Il en est d'une découverte célèbre comme d'une illustre maison; on se plaît à recueillir jusqu'aux moindres détails de leur première origine.

Une pièce de taffetas que MM. Montgolfier avaient fait venir de Lyon, pour en faire tout simplement des doublures d'habits, leur parut beaucoup mieux employée à des expériences de physique. Grace à quelques coutures, le taffetas prend bientôt la forme plus ou moins exacte d'un globe ou d'une sphère; ils trouvent le moyen d'y introduire quarante pieds cubes d'air; le ballon échappe de leurs mains et s'élève au plafond de l'appar-

tement. La joie d'Archimède, lorsqu'il eut trouvé la solution de son fameux problème, ne fut pas plus vive que ne le fut dans ce moment celle de nos physiciens; ils s'empressent de ressaisir leur machine et l'abandonnent dans un jardin, où elle s'élève au-delà de trente pieds. De nouvelles expériences ayant assuré ce premier succès, ils construisirent la grande machine qui s'éleva, le 5 juin, en présence des États de la province; et c'est celle dont le procès-verbal envoyé à M. le contrôleur-général a été communiqué par lui à l'Académie des Sciences.

Ce globe avait trente-cinq pieds de diamètre; il était de toile enduite de papier collé. On sait aujourd'hui qu'ils s'étaient procuré le gaz dont ils l'avaient rempli par un procédé fort simple et peu dispendieux, en faisant brûler de la paille humide et différentes substances animales, telles que de la laine et d'autres matières de graisse plus ou moins inflammables; c'est à la faveur de cette fumée que le globe, livré à lui-même, s'est élevé à perte de vue à une hauteur estimée par les uns cinq cents toises, et par les autres mille; il est redescendu dix minutes après, sans doute par la déperdition du gaz qu'il renfermait. Suivant le calcul de MM. Montgolfier, le globe occupait l'espace d'un volume d'air du poids de deux mille cent cinquante-six livres; mais comme le gaz ne pesait que mille soixante-dix-huit et le globe cinq cents livres, il y avait un excès de cinq cent soixante-dix-huit livres pour la force avec laquelle le globe tendait à s'élever.

Il ne faut donc qu'un peu de fumée pour opérer les plus beaux prodiges; et qui pourrait en douter? il y a tout lieu de croire que ce secret avait été soupçonné depuis long-temps. Qui n'a pas entendu parler de la

fumée de l'amour-propre, de la gloire, de l'opinion? C'est avec de la fumée qu'on élève l'homme au-dessus de lui-même, qu'on fait les héros, les poètes, les grands hommes en tout genre. Au physique comme au moral, tout vient de la fumée et tout doit retourner en fumée: des lois de la nature c'est la plus constante, la plus universelle; mais nous nous réservons d'en parler une autre fois.

Personne, à Paris, ne s'est intéressé plus vivement à la découverte de MM. Montgolfier que M. Faujas de Saint-Fond, auteur d'une excellente Histoire naturelle des montagnes du Vivarais (1); c'est lui qui saisit avec enthousiasme l'idée d'ouvrir une souscription pour faire répéter l'expérience à Paris, et qui proposa d'en charger MM. Charles et Robert, comme les hommes les plus propres à la faire réussir. Ces messieurs dirent d'abord que quarante ou cinquante louis suffiraient pour tous les frais de l'expérience, et nous sommes si accoutumés, dans ce pays, à des associations et à des dépenses de cet ordre, que la munificence de notre esprit public fut tout émerveillée que cette petite somme eût été trouvée au bout de quelques jours, à trois livres par personne pour trois billets.

A peine le projet de la souscription eut-il été accueilli qu'il y eut une guerre ouverte entre les commissaires de la souscription et les physiciens chargés de faire exécuter la machine. Il serait un peu long d'entrer dans tous les détails de cette illustre querelle. Un des points les plus vivement débattus entre les deux partis fut de savoir si l'on abandonnerait le globe à sa destinée, ou si on le

(1) *Recherches sur les volcans éteints du Vivarais et du Velay*; 1778, in-folio.

réserverait pour de nouvelles expériences; les souscripteurs exigèrent absolument qu'il fût livré à lui-même; mais ils ne l'obtinrent qu'en promettant des honoraires plus considérables à M. Robert, et crurent qu'ils en seraient bien récompensés par le plaisir d'apprendre un jour tout l'étonnement que l'apparition de leur globe ne manquerait pas de causer aux habitans du Mexique ou du Mogol, peut-être même aux philosophes de la lune ou de quelque autre planète. De si ridicules débats n'ont pas empêché heureusement que la machine n'ait été exécutée, et ne l'ait été fort bien en taffetas verni de cette gomme élastique que MM. Robert ont trouvé le secret de dissoudre. Comme on ignorait encore le procédé par lequel MM. Montgolfier avaient rempli la leur, on a employé, pour remplir celle-ci, de l'air inflammable produit par une dissolution de limaille de fer dans de l'acide vitriolique; et si ce procédé n'était pas plus difficile, plus long, plus dispendieux que l'autre, il serait bien préférable sans doute, le gaz qu'il produit étant à l'air atmosphérique comme treize à cent sept; aussi n'est-il aucun détail de ce procédé dont MM. Faujas, Robert, Charles et autres ne se soient attribué et disputé tour à tour l'invention.

Quoi qu'il en soit, le *globe aérostatique* construit par MM. Robert s'est élevé majestueusement du Champ-de-Mars, le 27 de ce mois, à cinq heures précises, aux yeux de tout Paris. Le jour de l'expérience avait été indiqué quelques jours d'avance; jamais revue du roi n'avait attiré une plus grande affluence de monde de tout état et de toute condition. Le globe avait environ douze pieds de diamètre. On n'a pas été d'accord sur la hauteur à laquelle il s'était élevé, la circonstance du mauvais temps

en a rendu l'appréciation difficile; mais son petit volume apparent a fait juger qu'elle devait être considérable; il a disparu entièrément au bout de quelques minutes. Nos vœux et notre admiration auraient voulu le porter jusqu'aux extrémités de l'univers; il a trompé notre attente; au lieu d'aller étonner les rivages lointains de son auguste présence, il a borné modestement sa course (1) à Gonesse, village situé à quatre lieues de Paris, et il y a fait grand'peur aux paysans qui l'ont vu s'abattre dans un champ où ils étaient occupés à travailler.

On ne sera point surpris que, trois jours après, tout Paris ait été inondé de gravures représentant et le départ du globe et son arrivée.

Beaucoup de gens qui se piquent de rester froids au milieu de l'enthousiasme public, n'ont pas manqué de répéter : « Mais quelle utilité retirera-t-on de ces expériences? A quoi bon cette découverte dont on fait tant de bruit? » Le vénérable Franklin leur répond avec sa simplicité accoutumée: « Eh! à quoi bon l'enfant qui vient de naître? » En effet, cet enfant peut mourir au berceau, peut-être ne sera-t-il qu'un imbécile, mais peut-être aussi le verra-t-on quelque jour la gloire de son pays, la lumière de son siècle, le bienfaiteur de l'humanité...

Alexandre aux Indes, opéra en trois actes, paroles de M. Morel, secrétaire des finances de Monsieur, musique de M. Mereaux, a été représenté, pour la première fois, sur le théâtre de l'Académie royale de Musique, le mardi 26.

Le poëme est bien bâti sur le même fond que la tra-

(1) Qui a été environ de cinq quarts d'heure. (*Note de Grimm.*)

gédie de Racine, mais dans des principes fort différens. M. Morel a trouvé l'action de la tragédie beaucoup trop compliquée, il l'a rendue infiniment plus simple. Il s'est souvenu qu'on avait reproché à Racine d'avoir avili le caractère d'Alexandre par un esprit de galanterie peu convenable à ce héros; il l'a rendu indifférent à tout autre sentiment que celui de la gloire; et par un excès de sévérité, peut-être sans exemple à l'Opéra, il n'a laissé, pour ainsi dire, à ses personnages aucune espèce de tendresse ni de passion. C'était sans doute le moyen de faire un opéra fort raisonnable; mais, en suivant cette marche, il était difficile d'y mettre du mouvement et de l'intérêt; l'auteur en a fait le sacrifice à l'honneur des mânes de Porus et d'Alexandre.

La musique de cet opéra ne mérite pas l'honneur de la critique; ce sont des notes sans idées : on y a trouvé des phrases entières prises au hasard dans les ouvages même les plus connus; ce qui a fait dire que le poëme était d'*Inde*, et la musique en *Macédoine*. Il ne faut pas exiger qu'un calembour ait plus d'exactitude et de justice; mais on ne peut s'empêcher de convenir que s'il y a des morceaux fort négligés dans le poëme, il y en a beaucoup d'autres écrits avec plus de noblesse et d'élégance que ne le sont aujourd'hui la plupart des ouvrages de ce genre.

La séance publique de l'Académie Française s'est tenue, suivant l'usage, le lundi 25, jour de Saint-Louis. M. l'archevêque d'Aix, en qualité de directeur, a annoncé que le prix d'éloquence proposé pour le meilleur *Éloge de Fontenelle* avait été remis à l'année prochaine,

aucun des discours qui ont concouru n'ayant satisfait l'Académie.

Les bonnes actions sont encore moins rares que les beaux discours. Plusieurs actes de charité et de désintéressement avaient partagé l'attention du nouvel Aréopage de vertu; après en avoir cité quelques-uns, M. le directeur a déclaré que la compagnie avait cru devoir donner la préférence au dévouement généreux avec lequel une garde-malade avait sacrifié à la personne confiée à ses soins, non-seulement tout ce qu'elle possédait, mais encore tout ce que son crédit avait pu lui procurer pendant l'espace de deux ans. Cette garde-malade est la dame Lespanier, et l'objet de ses sacrifices madame la comtesse de Rivarol, fille du sieur Flint, maître de langue anglaise, et femme du prétendu comte de Rivarol, assez connu par ses libelles contre l'abbé Delille. C'est cette dame Lespanier qui a mérité la première l'honorable prix fondé par M. de Monthyon; présente à l'assemblée, elle a reçu avec la médaille tous les applaudissemens dus aux preuves d'un attachement si rare et si digne d'admiration. Il n'y a que la vanité très-humiliée de M. et de madame de Rivarol qui se soit avisée de lui disputer l'honneur d'une si juste récompense; les intentions de la compagnie n'étaient pas encore publiques, qu'on s'est empressé de lui adresser les remontrances, et même les menaces les plus vives pour l'empêcher de persister dans son jugement, en niant le fait, en s'efforçant d'en altérer les circonstances pour en diminuer le mérite, en déclarant enfin qu'on réclamerait hautement contre la surprise faite à la religion de messieurs les Quarante. Ces messieurs ont dédaigné les plaintes et les menaces de M. de Rivarol; on a eu seulement la discrétion de ne pas

nommer l'objet des charités de la garde-malade; on a bien compté que la malignité du public ne l'ignorerait pas long-temps, et l'abbé Delille n'aura pas été trop fâché sans doute d'avoir trouvé, sans la chercher, une réponse si chrétienne au vers de la fable du *Chou et le Navet* (1),

Ma feuille t'a nourri, mon ombre t'a vu naître.

Pour occuper la séance, nos Quarante immortels ont été réduits à évoquer les mânes de leurs confrères. M. le marquis de Condorcet a lu un *Éloge historique de Fontenelle*, composé de fragmens trouvés dans le porte-feuille de feu M. Duclos, retouchés et rédigés par lui. Cet Éloge, quoique semé d'idées et d'anecdotes piquantes, a paru long; la plupart de ces anecdotes étaient déjà connues. En voici une que nous ne nous rappelons pas d'avoir vue ailleurs. On parlait devant M. de Fontenelle du projet de réunir l'Église presbytérienne et l'Église gallicane : « Ce projet, dit-il, ne réussira pas; ce sont des ennemies qui ne se réconcilieront qu'à la mort. »

M. Lemierre a terminé la séance par la lecture du premier acte de sa tragédie de *Barnevelt;* cet acte a beaucoup mieux réussi que celui qu'il lut le jour de sa réception : on y a trouvé des idées fortes et brillantes, des vers pleins de chaleur et d'énergie; les portraits de Henri IV et de Philippe II ont été applaudis avec enthousiasme. Ces portraits sont dans la bouche de Barnevelt :

Quand des rives du Tage aux rives de la Seine
Philippe encourageait une ligue inhumaine,

(1) Satire contre le poëme des *Jardins*. Cérutti disait de cette diatribe de Rivarol : « C'est un fumier jeté sur *les Jardins* de M. Delille pour les faire « fructifier. »

Quand il payait les Seize et leurs noires fureurs
Du même or que jadis, parmi d'autres horreurs,
La même violence aveugle et fanatique
Avait couru ravir aux peuples du Mexique,
Des Harlay, des Potier fascina-t-il les yeux?
Ils ne virent en lui qu'un sombre ambitieux,
Qui divisait la France en ces momens d'orage,
Pour saisir les débris d'un superbe naufrage;
Qui voulait régner seul, et réunir enfin
Les sceptres de l'Europe en faisceau dans sa main.

..... Henri n'est plus, c'est sa mort qui nous perd.
Regretté parmi nous comme il l'est dans la France,
Il manque aux Hollandais que servait sa puissance.
Le ciel de ce héros parut avoir fait choix
Pour réconcilier la terre avec les rois.
Élevé loin des cours, et le malheur pour maître,
Plus tard il devint roi, plus il fut fait pour l'être.
Souverain par le droit, par le cœur citoyen,
Il fut son propre ouvrage et nous-mêmes le sien...

Il paraît quatre nouveaux volumes du *Tableau de Paris;* cela ne fait que huit en tout. Après cela, M. Mercier n'a-t-il pas raison de se plaindre que l'*Encyclopédie* est trop volumineuse? On trouve dans ces derniers volumes, comme dans les autres, beaucoup de minuties, beaucoup de choses de mauvais goût; mais de l'intérêt, une grande variété d'objets, et des vues utiles. Quelqu'un disait avec assez de raison que cet ouvrage était un excellent Bréviaire pour un lieutenant de police.

Nouvelle traduction de l'Essai sur l'Homme, par Pope, en vers français, précédée d'un discours, et suivie de notes, par M. de Fontanes; 1 volume in-8°. Ce poëme n'a point répondu aux espérances qu'on avait conçues

du talent de M. de Fontanes, et sur les lectures particulières qu'il en avait faites, et sur plusieurs autres morceaux de poésie qu'on a vus de lui dans différens recueils. On ne lui dispute point le mérite d'entendre ce qu'on appelle la facture des vers; on lui sait gré d'avoir un style en général assez exempt de manière et d'affectation; mais on le trouve dépourvu de grace, d'élégance et de facilité; il semble surtout avoir pris à tâche de donner à sa nouvelle traduction l'exactitude, la précision qui manquent à celle de l'abbé du Resnel, et l'on est forcé de lui reprocher de n'avoir souvent saisi ni la liaison des idées du poète anglais, ni même le véritable sens de ses expressions; en conservant toute la recherche, toute la monotonie de l'original, il n'en a que rarement l'énergie et la clarté. Quoique l'ouvrage porte l'empreinte d'un travail long et pénible, on est étonné d'y voir encore d'extrêmes négligences et des impropriétés d'expressions tout-à-fait choquantes.

Le discours dont la nouvelle traduction est précédée a réussi beaucoup plus généralement que la traduction même; on y trouve une analyse fort bien faite des différens ouvrages de Pope, et d'excellentes critiques sur les poëmes didactiques les plus célèbres, tant anciens que modernes. Le parallèle de Pope et de Voltaire est d'un esprit juste et fin. Une partie de la littérature moderne pourrait bien protester contre le jugement par lequel M. de Fontanes ose décider que M. de La Harpe est le Quintilien des Français, le seul écrivain qui, joignant l'exemple au précepte, soutienne la gloire de notre éloquence et de notre poésie dans ce siècle de décadence; mais l'examen de cette prééminence, devenue sans doute beaucoup moins importante que jamais, nous jetterait

dans des discussions qu'il faut tâcher d'éviter. On remarquera seulement que M. de Fontanes s'est bien pressé d'assigner aux autres la place qu'ils peuvent mériter, et qu'il eût mieux fait d'attendre au moins qu'il fût un peu plus sûr de la sienne.

La Chronique scandaleuse, ou Mémoires pour servir à l'Histoire des mœurs de la génération présente, avec cette épigraphe : Ridebis et licet rideas. *A Paris, dans un coin d'où l'on voit tout.* C'est un pot-pourri de vieilles et de nouvelles anecdotes, recueillies sans choix, écrites à la hâte, et souvent très-défigurées; mais qui mérite cependant qu'on le distingue de la foule des recueils de ce genre, puisqu'il faut avouer que du moins, quant au fonds, il nous a paru contenir plus de vérités que de mensonges. On l'attribue à un M. Imbert (1), qui ne nous est connu par aucun autre ouvrage, et qui ne doit pas être confondu avec l'auteur du *Jugement de Pâris* et de beaucoup d'autres productions aimables. L'*Abrégé de l'Histoire de Psaltérion, fameux critique arabe, traduit du turc par M. de L. H.*, est le précis de toutes les iniquités, de toutes les petites noirceurs reprochées depuis long-temps à M. de La Harpe. Quoique le morceau soit en général d'un ton et d'un style assez lourd, on y a remarqué cependant deux ou trois phrases assez piquantes, telles que la fin de la tirade que voici · « Les chefs de la secte philosophique étaient trop assurés d'être proclamés exclusivement dans son journal les apôtres de la sagesse, les héros de la littérature, d'y être

(1) Le M. Imbert dont il est ici question, est sans doute Guillaume Imbert, ex-Bénédictin, né à Limoges, et mort à Paris, le 19 mai 1803. *La Chronique scandaleuse* a été réimprimée en 1786, 2 vol. in-12, et en 1788, ainsi qu'en 1791, 5 vol. in-12. (B).

distingués comme une classe d'hommes qui honorent la nation, et la représentent chez l'étranger, pour ne pas faire passer leur intrépide apologiste dans les cercles, dans les cafés, dans leurs lettres particulières, pour l'oracle de la littérature, pour l'homme de goût par excellence..... » Ainsi, malgré les critiques qu'il essuyait de tous côtés, Psaltérion se croyait un génie du premier ordre, à peu près comme un enfant qu'on élève par-dessous les bras se croit plus grand que ceux qui le portent.

SEPTEMBRE.

Paris, septembre 1783.

La physique, la chimie et la mécanique ont produit de nos jours plus de miracles que le fanatisme et la superstition n'en avaient fait croire dans des siècles d'ignorance et de barbarie. Il y a long-temps qu'on avait entendu parler en France du célèbre *Joueur d'échecs* de M. de Kempelen ; mais cette admirable machine était presque oubliée ; l'auteur l'avait même en partie démontée, et peut-être n'eût-il jamais songé à la rétablir, si l'Empereur ne lui avait pas témoigné le désir de la faire voir au comte et à la comtesse du Nord, pendant le séjour que L. A. I. firent, l'année dernière, à Vienne. Ayant été admirée de ces augustes voyageurs autant qu'elle mérite de l'être, on se réunit pour conseiller à M. de Kempelen d'aller jouir dans les pays étrangers de toute la gloire de son invention, et l'Empereur voulut bien lui permettre de s'absenter à cet effet pendant deux ans ; c'est la circonstance à laquelle nous devons la sa-

tisfaction d'avoir vu ce chef-d'œuvre, sans contredit la plus étonnante production qui ait encore paru dans ce genre. On en a donné une description fort détaillée dans une brochure intitulée : *Lettres de M. Charles Gottlieb de Vindisch, sur le Joueur d'Échecs de M. de Kempelen, traduction libre de l'allemand, accompagnée de trois gravures en taille-douce qui représentent ce fameux automate, et publiée par Chrétien de Méchet, membre de l'Académie impériale et royale de Vienne et de plusieurs autres. A Bâle, chez l'éditeur*, 1783. Nous nous bornerons au plus simple précis.

L'armoire à laquelle l'automate est fixé a trois pieds et demi de large, deux pieds de profondeur, et deux pieds et demi de haut; elle porte sur quatre roulettes, au moyen desquelles elle peut être mue facilement d'un endroit à l'autre. Derrière cette armoire l'on voit une figure de grandeur humaine, habillée à la turque, assise sur une chaise de bois affermie à demeure au corps de l'armoire, et qui se meut avec elle lorsqu'on la promène dans l'appartement. Cette figure est accoudée du bras droit sur la table qui forme le dessus de l'armoire; de la main gauche, elle tient une longue pipe à la turque, dans l'attitude d'une personne qui vient de fumer. C'est avec cette main qu'elle joue lorsqu'on lui a ôté la pipe. Devant l'automate est un échiquier fixé sur la table. M. de Kempelen ouvre les portes de devant de cette armoire et sort le tiroir qui est au-dessous. L'armoire est divisée par une cloison en deux parties inégales; celle qui est à gauche est la plus étroite; elle n'occupe guère que le tiers de la largeur, et est remplie de rouages, leviers, cylindres et autres pièces d'horlogerie; dans celle à droite, on voit quelques roues, quelques barillets à ressorts, et

deux quarts de cercle horizontaux. Le reste est rempli par une cassette, un coussin, et une tablette sur laquelle l'on voit des caractères tracés en or. L'inventeur sort la cassette et la pose sur une petite table près de la machine; il en fait de même de la tablette dont l'usage sera expliqué dans la suite de cette description. Les portes de devant de l'armoire ouvertes, on ouvre encore celles de derrière, en sorte que tout le rouage reste à découvert; on y porte de plus une bougie allumée pour en éclairer mieux tous les recoins. On lève ensuite le cafetan de l'automate, et on le rabat par-dessus sa tête, de manière à découvrir complètement sa structure intérieure, et l'on n'y voit également que des leviers et des rouages qui remplissent tout le corps de l'automate; ainsi l'impossibilité d'y cacher aucun être vivant ne saurait être portée à un plus haut degré d'évidence. Après avoir laissé le loisir de tout examiner, on referme toutes les portes de l'armoire et on la place derrière une balustrade qui a pour objet d'empêcher les spectateurs d'ébranler la machine en s'appuyant sur elle lorsque l'automate joue, et de réserver libre pour l'inventeur une place assez spacieuse dans laquelle il se promène, s'approchant parfois de l'armoire, soit de droite, soit de gauche, sans y toucher néanmoins que pour en remonter par intervalle les ressorts. Il paraît si difficile d'imaginer quelle communication il peut y avoir entre la machine et la table, entre la machine et la cassette à laquelle l'inventeur a cependant assez souvent recours durant le jeu de l'automate, qu'on a été fort tenté de regarder cette cassette comme un hors-d'œuvre employé à distraire l'attention des spectateurs; mais M. de Kempelen assure que cette cassette est si indispensablement néces-

saire au mécanisme de son automate que sans elle il ne pourrait pas jouer, et il ajoute que, lorsqu'il publiera son secret, l'on sera convaincu de la vérité de ce qu'il avance.

Si l'automate joue de la main gauche, c'est par une distraction de l'auteur, qui ne s'en aperçut que lorsque son travail se trouva trop avancé pour qu'il fût possible de rectifier cette petite négligence. Lorsque l'automate a un coup à jouer, son bras se lève lentement, mais avec aisance, même avec une sorte de grace, et se dirige sur la case de l'échiquier où se trouve la pièce qu'il faut mouvoir; sa main se porte sur cette pièce, ses doigts s'ouvrent pour la saisir, la prennent, la transportent et la posent à la place qui lui est destinée; la pièce posée, le bras se retire et se repose sur son coussin. Lorsqu'il est question de prendre une des pièces de son adversaire, il fait les mêmes mouvemens pour s'en saisir, la placer hors de l'échiquier, etc. A chaque coup qu'il joue, on entend un bruit sourd de rouages à peu près comme celui d'une pendule à répétition; ce bruit cesse lorsque le coup est fini et que le bras de l'automate se retrouve sur le coussin, et ce n'est qu'alors que son adversaire peut recommencer un nouveau coup. A chaque coup de l'adversaire il remue la tête, et semble parcourir des yeux tout l'échiquier. En donnant échec à la reine, il incline la tête deux fois, il l'incline trois fois en donnant échec au roi. Fait-on une fausse marche, il branle la tête, répare la faute, et continue à jouer son coup. On a grand soin de recommander aux personnes qui entreprennent de jouer contre l'automate d'avoir l'attention de placer les pièces juste au milieu des cases, de peur que sa main ne porte à faux et ne souffre du dommage, si l'un ou l'autre de ses doigts se trouvait appuyé sur

la pièce au lieu de la saisir par le côté. La machine ne peut jouer que dix ou douze coups sans être remontée.

Lorsque tous les échecs sont enlevés, un des spectateurs place un cavalier à volonté sur une case quelconque; l'automate y porte aussitôt la main, et lui fait parcourir, en partant de cette case et en observant exactement la marche du cavalier, les soixante-quatre cases de l'échiquier, sans en manquer une, et sans revenir deux fois à la même, ce qui se vérifie par les jetons que l'un des spectateurs place lui-même sur chaque case qu'a touchée le cavalier, en observant de mettre un jeton blanc sur celle d'où il part, et des jetons rouges sur toutes celles qu'il parcourt ensuite successivement. Philidor (1) lui-même tenterait peut-être ce tour sans succès.

La partie d'échecs finie, on place sur l'échiquier la tablette dont nous avons parlé au commencement de notre description. L'automate satisfait aux questions de l'assemblée, en portant le doigt successivement sur les différentes lettres nécessaires pour énoncer ses réponses.

Nos plus grands physiciens, nos plus habiles mécaniciens n'ont pas été plus heureux que ceux d'Allemagne à découvrir l'agent employé à diriger les mouvemens de l'automate. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'on n'aperçoit aucune trace sensible de la manière dont l'inventeur influe sur la machine, et ce qui ne l'est sûrement pas moins, c'est que la machine ne saurait exécuter une si grande multitude de mouvemens différens, dont la détermination ne pouvait être prévue d'avance, sans être soumise à l'influence continuelle d'un être intelligent. On n'a pas manqué ici comme ailleurs d'attribuer ce

(1) Le compositeur, auteur d'une *Analyse du jeu des échecs* souvent réimprimée.

nouveau prodige aux merveilles du magnétisme; mais, pour détruire ce soupçon, M. de Kempelen permet à qui voudra l'essayer de placer sur la machine l'aimant le plus fort et le mieux monté, sans craindre que le mécanisme de cette étonnante machine puisse en souffrir la moindre altération.

M. de Vindisch raconte qu'en 1769 M. de Kempelen se trouvant à Vienne pour des objets relatifs à son service (1), il fut mandé à la cour pour assister comme connaisseur à quelques jeux magnétiques qu'un Français, nommé Pelletier, devait produire en présence de feu Sa Majesté l'Impératrice; que l'entretien familier que cette auguste souveraine daigna avoir avec M. de Kempelen pendant ces jeux ayant entraîné ce dernier à laisser échapper le propos qu'il se croirait en état de faire une machine dont les effets seraient bien plus surprenans et l'illusion bien plus complète que dans tout ce que Sa Majesté venait de voir, elle saisit aussitôt cette ouverture, et lui témoigna un désir si vif de voir cette idée se réaliser, qu'elle lui fit promettre de s'en occuper sans délai; qu'il tint parole, et compléta, dans l'espace de six mois, l'exécution entière de la machine qu'on vient de décrire, machine qui est pour l'esprit et les yeux ce qu'est pour l'oreille *le Joueur de Flûte* de M. de Vaucanson, mais qui nous paraît à tous égards bien supérieure; car, en supposant même que, l'agent secret de M. de Kempelen une fois connu, on ne soit plus surpris de l'adresse avec laquelle il en dirige tous les mouvemens, que d'admiration ne devra-t-on pas encore au mécanisme qui

(1) M. Wolfang de Kempelen, âgé de 46 ans, est gentilhomme hongrois et conseiller aulique de la chambre royale des domaines de Hongrie.
(*Note de Grimm.*)

exécute, à la volonté de l'inventeur, dix-sept à dix-huit cents mouvemens différens, tous déterminés avec la plus grande justesse, sans aucune confusion, sans le moindre embarras, et avec toutes les apparences de la plus extrême facilité! L'automate n'est qu'un joueur de la troisième ou de la quatrième classe. On demandait au sieur Bernard, le plus digne émule de Philidor, devant une compagnie nombreuse dont était le marquis de Ximenès: « De quelle force, M. Bernard, trouvez-vous l'automate? — *L'automate est de la force de M. le marquis.* » M. de Ximenès a paru piqué de la comparaison; et l'épigramme, faite sans le vouloir, n'a pas manqué de courir toute la ville.

Une machine plus merveilleuse, plus étonnante encore que *le Joueur d'Échecs*, est une machine qui parle, et c'est des moyens de la perfectionner que M. de Kempelen s'occupe depuis quelques années. Telle qu'elle est aujourd'hui, la machine répond déjà très-clairement à plusieurs questions : la voix en est agréable et douce; il n'y a que l'R qu'elle prononce en grasseyant et avec un certain ronflement pénible. Lorsqu'on n'a pas bien compris sa réponse, elle la répète de nouveau, mais avec le ton d'une humeur et d'une impatience enfantine. Nous lui avons entendu prononcer fort distinctement, en différentes langues, les mots et les phrases que voici : *Papa, maman, ma femme, mon mari, à propos, Marianna, Roma, Madame, la reine, le roi, à Paris, allons, Abraham; maman, aimez-moi; ma femme est mon amie*, etc. Cette machine n'a encore que la forme d'une petite caisse, de la grandeur d'une cage moyenne, et couverte d'un rideau; à l'un des côtés tient un soufflet d'orgue, et à chaque réponse l'inventeur est obligé de passer la main

sous le rideau pour en faire jouer les différens ressorts et les différens clapets, suivant les mots que la machine doit articuler. Lorsqu'il l'aura portée au degré de perfection dont il la croit susceptible, il se propose de lui donner pour revêtement extérieur la figure d'un enfant de cinq à six ans, les sons qu'elle produit étant fort analogues à la voix de cet âge. M. de Kempelen lui-même ne regarde cette machine que comme une ébauche, et il est bien loin de la croire ou de l'annoncer comme achevée. M. l'abbé M*** (nous ignorons quelles raisons l'obligent à garder encore l'anonyme) est parvenu à construire aussi quelques têtes parlantes qui prononcent des phrases entières composées de plusieurs mots; mais leur prononciation n'est pas à beaucoup près aussi nette, aussi distincte, que celle de la machine de M. de Kempelen.

Il y a long-temps que le célèbre Euler avait annoncé l'importance et la possibilité d'une semblable machine : La construction, dit-il dans ses excellentes Lettres à la princesse Amélie de Prusse (1), « La construction d'une machine propre à exprimer tous les sons de nos paroles avec toutes les articulations serait sans doute une découverte bien importante. Si l'on réussissait à l'exécuter, et qu'on fût en état de lui faire prononcer toutes les paroles par le moyen de certaines touches, comme d'un orgue ou d'un clavecin, tout le monde serait surpris avec raison d'entendre prononcer à une machine des discours entiers ou des sermons, qu'il serait possible d'accompagner avec la meilleure grace. Les prédicateurs et les orateurs dont la voix n'est pas assez forte et agréable pourraient jouer leurs sermons et leurs discours sur cette

(1) *Lettres à une princesse d'Allemagne*, Pétersbourg, 1763-77, 3 vol. in-8°.

machine, comme des organistes des pièces de musique. La chose ne me paraît pas impossible. »

On ne peut pas se dispenser de dire un mot du procès de M. Radix-de-Sainte-Foy. Peu d'affaires publiques inspirent autant d'intérêt qu'on en a pris à celle-ci, et *cela n'est pas étonnant*, comme dit mon ami Martin, qui ressemble beaucoup au philosophe Martin de *Candide* : « Sainte-Foy fut long-temps un des premiers voluptueux de France, et c'est ce qui s'appelle être constitué en dignité. » Le long Mémoire sur lequel M. Radix-de-Sainte-Foy s'était flatté de se voir déchargé de toute accusation, sans courir le risque, ou du moins sans avoir le désagrément toujours assez fâcheux d'être obligé de venir purger lui-même son décret de prise de corps; ce Mémoire, dis-je, avait paru généralement assez spécieux (1). La manière dont il y discute l'article le plus essentiel des accusations intentées contre lui, relativement à l'acquisition du terrain de la Pépinière, semblait surtout obtenir un grand poids de la déclaration formelle de M. le comte d'Artois, signée au camp de Gibraltar, par laquelle ce prince reconnaît en termes exprès qu'il ne s'est rien fait dans cette affaire que de son aveu;

(1) Ce *Mémoire pour le sieur de Sainte-Foy, ancien surintendant de M. le comte d'Artois, contre M. le procureur-général*, est attribué à Tronçon Ducoudray par les *Mémoires secrets*, à la date du 6 juin 1783. Radix-de-Sainte-Foy était accusé de gestion frauduleuse. A la tête du factum est un petit avertissement dans lequel l'avocat se défend d'exposer aux yeux du public l'intérieur de l'administration du prince, quoique S. A. R. ne soit pas partie dans ce procès, puisque le sieur de Sainte-Foy n'a pour accusateur que le procureur-général. Mais cette espèce de révélation étant malheureusement une suite naturelle de l'affaire, il a été indispensable de ne la pas passer sous silence. Il promet seulement de se renfermer dans les égards de la circonspection et du respect dû au frère du roi.

mais le sieur Le Bel, l'adversaire de M. de Sainte-Foy, ne s'est point laissé intimider par une signature aussi imposante. Pour donner une idée de la violence avec laquelle il continue de poursuivre son ennemi, malgré l'égide dont celui-ci avait osé se couvrir, nous ne citerons que l'apologue historique qui forme le terrible préambule de sa réponse.

« Jean Betisac fut trouvé coupable d'avoir amassé des biens considérables par des moyens iniques. Il s'excusa sur les ordres qu'il avait reçus du duc de Berri son maître; mais ses richesses déposaient contre lui. Lorsque les juges lui demandèrent comment il avait amassé de si grands biens, il répondit : « Messieurs, monseigneur de Berri veut que ses gens deviennent riches... » Ces moyens de défense n'étaient pas victorieux; aussi le duc de Berri fit-il l'impossible pour le soustraire à la justice. Il envoya au conseil du roi les sires de Nantouillet et Pierre Mespin, chevaliers, munis de lettres de ce prince, par lesquelles il avouait Betisac de tout ce qu'il avait fait pendant son administration. La procédure faite, elle fut rapportée au roi, déjà prévenu par le public contre Betisac; le monarque Charles VI s'écria : « C'est un mauvais homme, il est hérétique et larron; nous voulons qu'il soit pendu; ni ja pour cet oncle de Berri, il n'en sera excusé ni départi. »

Le Parlement a cru devoir donner dans cette circonstance une nouvelle preuve de cette justice inflexible qui ne fait aucune acception ni du rang, ni de la personne, ni de toute autre considération étrangère à la sévérité des lois; il n'a pas été fâché non plus de conserver le droit de veiller avec plus ou moins de discrétion sur les finances d'un grand prince, dont on avait bien

voulu lui confier le soin d'examiner le régime. En conséquence, M. de Sainte-Foy est resté sous le poids de son premier jugement, son décret de prise de corps confirmé, et ses biens annotés; mais, en homme sage, il y avait pourvu, et n'en vivra pas moins agréablement à Londres. Sur dix-neuf juges onze voulaient le condamner au blâme. Le sieur Le Bel a été mis hors de cour. A l'exception du sieur Nogaret, trésorier du prince, toutes les autres personnes impliquées dans le procès sont demeurées sous la main de la justice, et l'on continuera d'informer sur les désordres commis dans l'administration des finances de M. le comte d'Artois.

Nous sommes sur le point de perdre MM. d'Alembert et Diderot (1): le premier, d'un marasme joint à une maladie de vessie; le second, d'une hydropisie. Il est bien singulier que deux hommes qui ont donné ensemble le ton à leur siècle, qui ont élevé ensemble l'édifice d'un ouvrage qui leur assure l'immortalité, semblent se réunir encore pour descendre dans le tombeau. M. le marquis de Condorcet, qui rend à M. d'Alembert les devoirs qu'un père pourrait attendre d'un fils, est secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences, et dans ce moment directeur de l'Académie Française; M. d'Alembert, en le chargeant de ses dernières dispositions (il le fait son légataire universel), lui dit en riant, malgré ses douleurs : « Mon ami, vous ferez mon Éloge dans les deux Académies; vous n'avez pas de temps à perdre pour cette double besogne. »

On recueille avec un intérêt mêlé de respect les der-

(1) Diderot ne mourut que le 30 juillet suivant; mais d'Alembert succomba dès le 29 octobre 1783.

nières paroles d'un philosophe mourant; elles deviennent plus précieuses encore quand elles nous peignent la tranquillité de son ame dans ces derniers instans. Nous avons cru devoir les transcrire.

M. Montgolfier vient de réaliser le projet qu'il avait formé et annoncé de s'élever dans l'air à l'aide de sa machine aérostatique. Celle qu'il a construite à cet effet a soixante pieds de hauteur sur quarante de largeur; elle ne diffère des autres que par le cône qui la termine, qui, étant plus large et plus arrondi, résiste davantage à l'action de l'agent qu'il emploie. Il a adapté à sa base une galerie tournante en osier, sur laquelle lui, M. Pilâtre des Rosiers, M. le chevalier d'Arlande ont été enlevés à trente pieds de hauteur; ils sont retombés d'une manière si douce et si lente qu'ils n'ont presque pas senti le moment où la machine a posé à terre. Elle n'était attachée ni guidée par aucun cordage; on avait eu seulement la précaution de ne la remplir qu'en proportion de la hauteur à laquelle on voulait l'enlever, et du temps qu'on voulait qu'elle restât en l'air. Sept à huit amateurs, M. le duc de Chartres et le comte Dillon, ont été seuls admis à cette première expérience. Le prince a demandé qu'on la répétât, et voulait absolument s'embarquer avec le comte Dillon; mais M. Montgolfier a osé ne le permettre qu'à ce dernier, qui a été enlevé à vingt pieds seulement et est redescendu le plus tranquillement du monde.

L'heureux auteur de l'emploi de l'agent le plus simple, dont l'application produit l'effet le plus étonnant et pour l'imagination et pour la raison, qui répugnait à la possibilité de s'élever dans l'air, a encore la gloire d'être le

premier qui l'ait essayé. Il compte répéter cette expérience en emplissant chaque fois davantage cette machine pour l'élever graduellement à des hauteurs plus considérables. Il va lui adapter une espèce de plate-forme en fer sur laquelle on pourra brûler de la paille, seul agent qu'il emploie, dont l'effet est de raréfier l'air atmosphérique contenu dans cette machine, et qui suffit pour l'élever et la soutenir autant de temps que l'on pourra alimenter ce feu. Il ne reste plus qu'à trouver les moyens de diriger sa marche; en attendant, les physiciens peuvent s'en servir pour connaître et peser l'air atmosphérique à diverses hauteurs, et cela seul est déjà une réponse péremptoire à la question: *A quoi bon?*

Une députation des souscripteurs pour l'expérience qui a été faite au Champ-de-Mars, et qui en avaient ouvert une nouvelle d'un écu pour faire frapper une médaille d'or à l'honneur de MM. Montgolfier, que la Reine, Monsieur, Madame, M. et madame la comtesse d'Artois ont doublement honorée en s'y faisant inscrire seulement pour l'écu donné par les autres souscripteurs, s'est transportée dans un jardin où est la machine, et là, au pied de l'échafaud sur lequel elle est étendue, a remis à son inventeur cette médaille, qui représente d'un côté les têtes des deux frères Montgolfier, avec cette inscription au bas : *L'air rendu navigable*, 1783; et de l'autre côté le Champ-de-Mars, l'École-Militaire dans le fond, et au-dessus d'un nuage, qui se résout en pluie, le globe aérostatique s'élevant majestueusement dans l'air. Une foule de peuple borde la scène. Au bas est écrit . *Expérience du globe aérostatique inventé par MM. Montgolfier, exécutée à Paris, au Champ-de-Mars, par une*

souscription sous la direction de M. Faujas de Saint-Fond.

On ne devait pas s'attendre, après les ordres qui avaient arrêté et défendu si sévèrement la représentation du *Mariage de Figaro*, qu'il fût possible de voir un jour cet ouvrage sur le Théâtre Français; l'auteur seul n'en a pas désespéré, et il y a lieu de penser aujourd'hui qu'il a eu raison. On a fait naître à M. le comte de Vaudreuil le désir de voir jouer, à sa campagne de Gennevilliers, les fameuses *Noces;* il l'a proposé à l'auteur, qui lui a représenté que les défenses de laisser jouer un ouvrage si *innocent* avaient élevé contre sa comédie un soupçon d'immoralité qui ne lui permettait d'en souffrir la représentation, quelque part que ce pût être, que lorsque l'approbation d'un censeur l'aurait lavée de cette tache. On a choisi pour censeur M. Gaillard, de l'Académie Française; la pièce approuvée, grace à quelques changemens, a été jouée chez M. de Vaudreuil. Outre les corrections et les adoucissemens exigés par M. Gaillard, on en a proposé de plus considérables encore, à la faveur desquels on assure que le public jouira bientôt de cette comédie; mais ce qui en avait fait arrêter la représentation n'était pas malheureusement la partie la moins piquante de l'ouvrage.

La cour est à Fontainebleau depuis le 9 de ce mois; le nombre des nouveautés que l'on se propose de donner pendant ce voyage le rendront un des plus brillans qu'on ait vus depuis long-temps.

Nous nous bornerons à avoir l'honneur de vous rendre compte du succès de ces divers ouvrages sur le Théâtre

de la Cour, et nous n'en ferons l'analyse que lorsque le public les aura jugés sur le Théâtre de la capitale. Paris se plaît souvent à réformer les jugemens de la Cour en matière de goût; on l'a dit il y a long-temps: *Fontainebleau est le Châtelet, et le parterre de Paris est le parlement qui casse souvent ses sentences.* L'embarras et le peu d'ensemble qui règnent en général dans une première représentation, les acteurs surchargés de rôles dans ces voyages, peu sûrs de leur mémoire et intimidés par l'assemblée imposante devant laquelle ils jouent, tout invite à ne jamais juger ces nouveautés d'après les représentations de la Cour.

On a donné le 12 de ce mois *les Deux Soupers*, opéra comique en trois actes, paroles de M. Fallet, connu d'une manière assez avantageuse par la tragédie de *Tibère* (1), dont nous avons rendu compte dans le temps; la musique est de M. le chevalier Dalayrac, auteur de *l'Éclipse* et du *Corsaire*. Cet ouvrage a eu un succès plus que douteux, et l'on n'a pas manqué de dire qu'*il n'y avait pas un seul plat de passable dans ces Deux Soupers*. Le poëme a paru mal fait, le style négligé et quelquefois de mauvais goût. La musique est d'une bonne facture; on y a remarqué quelques intentions heureuses, de l'originalité dans les accompagnemens, mais peu de grace dans le chant.

Le 16, on a donné la première représentation de *Didon*, tragédie-opéra, paroles de M. Marmontel, musique de M. Piccini. Deux compositeurs célèbres, MM. Piccini et Sacchini, vont s'essayer tour à tour et presque successivement sur le Théâtre de la Cour, le premier dans

(1) Voir précédemment p. 218.

Didon, le second dans *Chimène ou le Cid*. Cette espèce de lutte entre des talens aussi distingués fixe l'attention du public. Les répétitions qu'on a faites à Paris de ces deux ouvrages ont déjà divisé les enthousiastes de la musique italienne, et *Didon* et *Chimène* pourront bien faire naître autant de querelles qu'*Iphigénie* et *Roland*. Les Gluckistes, ne pouvant plus opposer Gluck à Piccini, voudraient bien que Sacchini eût la complaisance d'être leur Gluck, et les vrais amateurs de l'art, qui ne sont d'aucun parti, souhaiteront ardemment que les Gluckistes ne fassent jamais d'autre choix.

Didon a réussi complètement à la Cour. Tout le récitatif du rôle de Didon a paru de l'expression la plus vraie et la plus touchante, les airs presque tous dignes de leur auteur, les chœurs bien traités; il y en a deux surtout qui ont produit un grand effet. Les rôles d'Iarbe et d'Énée ont paru plus faibles et dans le poëme et dans la musique. Mademoiselle Saint-Huberti, qui a rempli le rôle de Didon, l'a fait d'une manière supérieure et qui lui a mérité les plus grands applaudissemens. En général on regarde déjà cet opéra comme le meilleur de ceux que M. Piccini a faits en France.

On a donné, le 17, la première représentation du *Droit du Seigneur*, opéra-comédie en trois actes, paroles de M. Desfontaines, connu par *l'Aveugle de Palmyre*, musique de M. Martini, auteur de celle de *l'Amoureux de quinze ans*. Le premier acte de cet ouvrage a fait plaisir; on a reproché au second quelques longueurs; le troisième a paru froid et ennuyeux; mais comme la musique en a été en général trouvée agréable, on pense

que ce poëme, réduit à deux actes, pourrait avoir un succès plus décidé à Paris.

Discours du comte de Lally-Tolendal dans l'interrogatoire qu'il a prêté au Parlement de Dijon, en qualité de curateur à la mémoire du comte de Lally son père, le samedi 16 *Août* 1783. M. de Lally-Tolendal, curateur à la mémoire de son père, dont la cause avait été renvoyée au parlement de Dijon, y a vu confirmer l'arrêt du parlement de Paris, qui condamna le comte de Lally à perdre la tête et ses Mémoires à être brûlés par la main du bourreau. Le discours qu'il a prononcé sur la sellette (forme à laquelle on astreint le défenseur d'un homme condamné) est écrit avec une éloquence rare, que l'on trouve difficilement dans le barreau, et qui fait le plus grand honneur à l'ame et au génie de ce jeune militaire. Nous en transcrirons l'exorde comme un modèle dans ce genre.

« Messieurs, si jamais j'ai eu besoin de votre indulgence, de vos vertus, de votre humanité, c'est surtout aujourd'hui que je les appelle à mon secours. Frappé d'une crainte religieuse en entrant dans ce sanctuaire, saisi par la majesté du lieu, par le respect dû à cette auguste assemblée; le dirai-je, Messieurs? accablé depuis hier d'un deuil public que j'ai particulièrement ressenti (1), et qui a porté la consternation dans vos ames comme dans la mienne, mille tourmens à la fois viennent encore fondre sur moi dans ce moment. Toutes mes douleurs se renouvellent, toutes mes plaies se rouvrent; cet instant m'en rappelle un autre affreux, déchirant... Je crois voir mon malheureux père, je le vois, Messieurs,

(1) La mort de madame de Vogué. (*Note de Grimm.*)

s'avançant à ce dernier interrogatoire qui a été le commencement de son long supplice; je le vois dépouillé des marques glorieuses qu'il avait achetées par son sang, se soulevant à l'aspect du siège infame qui lui est réservé, découvrant sa tête blanchie, montrant à ses juges son sein couvert de cicatrices, et demandant *si c'est là la récompense de cinquante ans de service*... Ah! Messieurs, si quelque erreur allait m'échapper, si le zèle m'emportait, par justice, par pitié, n'imputez point à crime l'égarement de la douleur et les transports de la nature... Qu'il me soit permis de me réfugier au fond de vos entrailles; là j'ai une sauvegarde, là retentiront les noms sacrés dont j'ai les droits à venger et les devoirs à remplir. S'il était possible que le juge se sentît soulever contre moi, alors, Messieurs, que le fils se rappelle son père, que le père songe à ses enfans, et vous me pardonnerez, vous me plaindrez, vous me chérirez peut-être. La justice m'a ravi mon père, je lui en demande un autre; j'en vois un dans chaque magistrat qui m'écoute. Cette idée mêle un peu de douceur à l'amertume qui me dévore; elle me rend un peu de force, et je m'écrie en tendant les bras vers chacun de vous : « Mon « père, soutenez-moi dans la défense de celui que m'avait « donné la nature; le vœu de la nature ne peut jamais « être en contradiction avec le vœu de la loi. »

Lettre à M. le Président sur le globe aérostatique, sur les têtes parlantes, et sur l'état de l'opinion publique à Paris; pour servir de suite à la Lettre sur le poëme des JARDINS. Nous avons eu l'honneur de vous rendre compte des prétentions de M. Charles, démonstrateur de phy-

sique, à la découverte de MM. Montgolfier (1); pendant que ce dernier s'occupe à perfectionner sa machine et s'enlève à plus de trois cents pieds de hauteur dans l'atmosphère, M. Charles cherche des faiseurs de pamphlets, et dans son état de cause n'a pu trouver que le chevalier de Rivarol. Ce faiseur s'est moins attaché à soutenir les prétentions de son client qu'à diminuer autant qu'il l'a pu la gloire de MM. Montgolfier, et à prêter beaucoup de ridicules à M. Faujas-de-Saint-Fond, dont le zèle s'est occupé dans le principe à faire répéter l'expérience de MM. Montgolfier par la voie d'une souscription, et à leur faire frapper une médaille. Quoique cette brochure manque essentiellement de vérité dans les faits et quelquefois de goût dans le style, elle est pourtant en général faite avec adresse et écrite avec esprit; elle annonce chez son auteur le talent propre à ce genre d'ouvrage. Il était déjà connu par une *Lettre* sur l'excellent poëme des *Jardins* de M. l'abbé Delille, et plus encore, et à son grand regret, par le prix de vertu que l'Académie Française a adjugé cette année à la garde-malade qui a nourri et soigné madame son épouse.

Ce que M. Rivarol dit, à la fin de cette brochure, sur *les têtes parlantes* de M. l'abbé Micol est très-intéressant. Cet ingénieux mécanicien leur a adapté deux claviers, l'un en cylindre, par lequel on n'obtient qu'un nombre déterminé de phrases, mais sur lequel les intervalles des mots et leur prosodie sont marqués correctement; l'autre clavier contient, dans l'étendue d'un ravalement, tous les sons et tous les tons de la langue française, réduits en petit nombre par une méthode ingénieuse et particulière à l'auteur. Avec un peu d'habitude et d'habileté,

(1) Voir page 427.

on parlera avec les doigts comme avec la langue. M. de Rivarol observe avec raison qu'une machine aussi ingénieuse peut servir à conserver et à retracer aux siècles futurs l'accent et la prononciation d'une langue vivante, qui tôt ou tard finissent par s'altérer ou se perdre absolument, comme il est arrivé au grec et au latin, que Démosthène et Cicéron ne pourraient entendre lorsque nous voulons les parler.

On a fait contre M. de Rivarol une épigramme bien innocente, en réponse à sa brochure.

Malgré Damis, on a vu les Quarante,
Donnant un prix qu'on ne peut partager,
Cruellement couronner sa servante.
Que fait ce jeune auteur? Ne pouvant se venger,
Il écrit; et le choix du sujet qu'il nous vante
Apprend à ces Messieurs comment il faut juger.

L'Europe savante vient de perdre M. d'Alembert; la philosophie, les sciences et les lettres regretteront longtemps cet homme célèbre. Nous nous bornerons dans cet instant à recueillir quelques circonstances de ses derniers momens, et nous y joindrons l'espèce d'éloge qu'en a fait M. le marquis de Condorcet à l'ouverture de la séance publique de l'Académie des Sciences.

M. d'Alembert est mort, le 29 octobre, âgé de près de soixante-six ans, d'un marasme, suite des douleurs occasionées par la pierre qu'on lui a trouvée dans la vessie: elle était assez considérable, mais non adhérente. Il n'avait jamais voulu permettre qu'on le sondât, déterminé à ne pas souffrir une opération qui seule eût pu le conserver à la vie; il redoutait de s'assurer de la cause de ses souffrances, et le nom seul de lithotome le faisait frémir. On

a quelque peine à pardonner au coryphée des philosophes d'avoir montré si peu de fermeté, lorsqu'un pauvre archevêque de quatre-vingts ans lui en avait donné un si bel exemple (1); mais cette disposition tient moins sans doute au caractère de nos idées qu'à celui de nos sentimens; peut-être même un géomètre a-t-il l'esprit trop juste pour avoir du courage. Des douleurs aussi aiguës que celles qu'il devait souffrir depuis long-temps étaient une source d'impatiences qui pouvait bien les rendre excusables, et ce sont ces douleurs, bien plus que l'approche de sa mort, sur laquelle il ne se faisait point d'illusion, qui avaient excessivement aigri son caractère; il n'a pas cessé cependant un seul jour de voir ses amis. Le curé de sa paroisse s'étant présenté chez lui la veille de sa mort, il lui fit dire par son domestique que l'état où il se trouvait ne lui permettait pas de le voir dans ce moment, mais qu'il le reverrait avec plaisir le lendemain. Il acheva de vivre et de souffrir pendant la nuit. On a présumé avec quelque raison que le philosophe géomètre avait calculé, d'après son affaissement, que ce laps de temps lui suffisait pour s'épargner des formules d'exhortations que le curé devait au ministère qu'il remplissait, et que le caractère du malade ne pouvait lui rendre que fort fatigantes et plus sûrement encore très-inutiles. M. d'Alembert a été porté dans le cimetière de sa paroisse sans cortège et sans bruit. Ses amis ont tenté vainement plusieurs démarches auprès de M. l'archevêque pour obtenir qu'il fût enterré dans l'église comme l'est tout citoyen aisé qui veut bien payer cette imbécile distinction; M. l'archevêque l'a refusé constamment; mais

(1) M. Christophe de Beaumont, taillé très-heureusement à quatre-vingts ans passés. (*Note de Grimm.*)

au moins a-t-il eu le bon esprit de ne pas donner le scandale, plus préjudiciable à la religion qu'humiliant pour la philosophie, de défendre, ainsi que son prédécesseur le fit à l'égard de M. de Voltaire, l'inhumation en terre sainte d'un catholique qui n'a fait aucun acte d'un culte différent, et que, malgré la perversité de ses opinions, le mouvement de contrition le plus intérieur, le plus secret, et fait au moment où il s'éteint, porte nécessairement en paradis. Peut-être M. l'archevêque a-t-il cru devoir à ce principe très-orthodoxe un coin dans le cimetière à M. d'Alembert; mais peut-être aussi s'est-il cru obligé en même temps de lui refuser une tombe dans l'église, vu la publicité persévérante de ses opinions, crainte que cette faveur si commune ne fût regardée comme une tolérance dangereuse, et que la pierre ou le marbre sur lequel on eût pu transmettre son nom à nos neveux n'en parût consacrer en quelque manière le souvenir. Les bons esprits ont trouvé de la sagesse dans cette conduite; mais ce *mezzo termine* a mécontenté également les dévots et les philosophes. Il est assez étrange que ces derniers trouvent tant de plaisir à être dans l'église après leur mort, et tant de gloire à n'y être pas de leur vivant.

M. d'Alembert a laissé et dû laisser peu de fortune; il jouissait de 14,000 livres de rentes en pensions. Il n'aurait eu qu'à le désirer pour en avoir davantage; mais ses besoins ont toujours été la mesure de son ambition. Il a nommé M. le marquis de Condorcet son légataire universel; il a légué 6,000 livres à un de ses domestiques, et 4,000 à l'autre; il charge son légataire de leur en donner davantage si le produit de la succession le permet. On craint beaucoup que le marquis de Condorcet ne

prenne dans sa bourse pour remplir cette partie du testament, les meubles, livres et papiers du testateur n'équivalant pas à ces deux legs!!! Il a nommé M. Remy, maître des comptes, son ami de collège, et M. Watelet ses exécuteurs testamentaires; il leur lègue, ainsi qu'à quelques autres amis, des porcelaines, des tableaux et des gravures. On a trouvé singulier que son testament commençât par ces mots : *Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit;* formule qui n'est point de rigueur dans cet acte, et qui, de la part d'un philosophe, a presque l'air d'une mauvaise plaisanterie.

Discours de M. le marquis de Condorcet, à l'ouverture de la séance publique de l'Académie royale des Sciences.

« Le court espace de notre séparation a été pour les sciences une époque tristement mémorable, et jamais de si grandes pertes ne se sont succédé avec une rapidité si funeste.

« La mort nous a ravi M. d'Alembert, lorsque son génie, encore dans sa force, promettait à l'Europe savante de nouvelles lumières. Géomètre sublime, c'est à lui que notre siècle doit l'honneur d'avoir ajouté un nouveau calcul à ceux dont la découverte avait illustré le siècle dernier, et de nouvelles branches de la science du mouvement aux théories qu'avait créées le génie de Galilée, d'Huygens et de Newton.

« Philosophe sage et profond, il a laissé dans le Discours préliminaire de l'*Encyclopédie* un monument pour lequel il n'avait point eu de modèle.

« Écrivain tantôt noble, énergique et rapide, tantôt

ingénieux et piquant suivant les sujets qu'il a traités, mais toujours précis, clair, plein d'idées, ses ouvrages instruisent la jeunesse, et occupent d'une manière utile les loisirs de l'homme éclairé.

« La franchise, l'amour de la vérité, le zèle pour le progrès des sciences et pour la défense des droits des hommes formaient le fonds de son caractère. Une probité scrupuleuse, une bienfaisance éclairée, un désintéressement noble et sans faste, furent ses principales vertus.

« Les jeunes gens qui annonçaient des talens pour les sciences et pour les lettres trouvaient en lui un appui, un guide, un modèle.

« Ami tendre et courageux, les pleurs de l'amitié ont coulé sur sa tombe au milieu des regrets des académies de la France et de l'Europe. Il eut des ennemis, pour que rien ne manquât à sa gloire, et l'on doit compter, parmi les honneurs qu'il a reçus, l'acharnement avec lequel il a été poursuivi, pendant sa vie et après sa mort, par ces hommes dont la haine se plaît à choisir pour ses victimes le génie et la vertu.

« Honoré par lui, dès ma jeunesse, d'une tendresse vraiment paternelle, personne, dans la perte commune, n'a plus à regretter que moi. Son génie vivra éternellement dans ses ouvrages; il continuera long-temps d'instruire les hommes; il reste tout entier pour les sciences et pour sa gloire; l'amitié seule a tout perdu.

« Sa mort avait été précédée de quelques semaines seulement par celle de M. Euler (1); génie puissant et inépuisable, qui, dans sa longue carrière, a parcouru toutes les parties des sciences mathématiques et a reculé

(1) Euler, né le 15 avril 1707, mourut le 7 septembre 1783.

les bornes de toutes. Toujours original et profond, mais toujours élégant et clair, il a publié plus de quatre cents ouvrages, et il n'en est pas un seul qui ne renferme une vérité nouvelle, une découverte utile ou brillante. Privé de la vue, son activité, sa fécondité même, n'en avaient point été ralenties; la force singulière de son intelligence répara sans effort cette perte, qui pour tout autre eût été irréparable, et la nature semblait l'avoir formé pour être à la fois un grand homme et un phénomène extraordinaire, pour étonner le monde autant que pour l'éclairer. »

La Caravane du Caire, opéra en trois actes, représenté, pour la première fois, sur le théâtre de la cour le 30 octobre, est le seul ouvrage, après *Didon*, qui ait eu un succès décidé. Les paroles sont de M. Morel, auteur du poëme d'*Alexandre dans l'Inde*, et la musique, de notre charmant Grétry. Dans le premier acte, une caravane attaquée par les Arabes est défendue par un officier français qui s'y trouve captif avec sa femme; le danger lui a fait mettre les armes à la main, et sa liberté lui a été promise à ce prix par le chef de la caravane. Cet acte est d'un genre neuf et piquant, c'est un vrai tableau dans le genre de Le Prince. Le second présente l'intérieur d'un sérail, la foire du Bazar, et la vente des esclaves; il n'a pas eu le même succès. Le troisième est terminé par un dénouement plein d'intérêt et de mouvement. On a critiqué le plan du poëme; on lui a reproché que l'intérêt de l'action était trop suspendu, presque nul au second acte; le style en a paru en général plus que négligé, quelquefois même d'un mauvais ton; mais tout l'enthousiasme qu'avait inspiré l'opéra de *Didon* n'a pas empê-

chê qu'on ait trouvé dans la musique de celui-ci beaucoup de fraîcheur, de grace et de sensibilité; elle ajoute encore à la réputation de l'auteur, à qui nous devons l'introduction de ce genre d'opéra-comédie sur notre scène lyrique. La pompe et la magnificence du spectacle n'ont rien laissé à désirer; il était digne du théâtre sur lequel on l'a représenté.

Les Comédiens Italiens ont donné, le 24 octobre, à Paris, la première représentation des *Deux Portraits*, pièce en un acte et en vers libres, de M. Desforges, auteur de *Tom Jones à Londres*. Cet ouvrage, dont le sujet est pris d'un conte de M. de La Dixmerie, a été le premier essai de l'auteur dans la carrière dramatique; M. Desforges le composa, très-jeune, pour une société particulière, et ne l'a fait représenter, comme c'est l'usage, que pour céder aux instances de ses amis. Cette bagatelle est écrite avec assez d'esprit et de grace. L'intrigue ressemble un peu à celle des *Fausses Infidélités ;* on peut lui reprocher encore la faiblesse du motif qui donne de la jalousie à Clairfons, et lui fait déchirer si brusquement le billet que lui écrivait sa maîtresse; mais tout cela est racheté par un ton de gaieté et quelques saillies heureuses répandues dans les rôles de Thélis et d'Émilie. Cette pièce a été reçue avec toute l'indulgence qu'elle nous a paru mériter.

Le Comte d'Olbourg, drame en cinq actes et en prose, a été représenté pour la première fois sur ce même théâtre le 31 octobre. Cette pièce, à quelques retranchemens près, n'est qu'une traduction du *Ministre d'État*, qui se trouve dans le quatrième volume du *Théâtre allemand*.

Quelques traits épars dans un dialogue languissant n'ont pas empêché que ce drame, dont l'action, essentiellement froide, est toujours ou trop lente ou trop précipitée, n'ait été mal accueilli à la première représentation, et ne soit absolument tombé à la seconde.

NOVEMBRE.

Paris, novembre 1783.

Peu de nouveautés ont attiré autant de monde au Théâtre Français que la première représentation du *Séducteur*, comédie en vers et en cinq actes, donnée le 8 novembre. L'intérêt d'une pièce de caractère en cinq actes, l'incognito gardé par l'auteur, l'envie de le deviner, les paris faits pour et contre MM. Palissot et de Bièvre, le succès que cet ouvrage avait eu à Fontainebleau, tout a contribué à rendre cette première représentation des plus nombreuses et des plus brillantes. Son succès a été complet, bien mérité quant aux graces, à la finesse, à l'excellent ton du style; peut-être exagéré, si l'on considère le plan, la marche, et la conduite de l'intrigue. Ce ne serait pas une tâche aisée que d'en faire l'analyse: le plus grand charme de cette comédie est dans le dialogue; l'action dramatique, l'intérêt, le développement même des caractères tiennent à des fils si embrouillés, si difficiles à saisir, qu'il faudrait presque transcrire tout l'ouvrage pour en donner une juste idée.

Les trois premiers actes de cette comédie et le commencement du quatrième ont peu d'intérêt; l'intrigue est presque nulle, du moins très-légère et sans mouve-

ment, sans progrès, et la pièce jusque-là n'a que le mérite d'un dialogue charmant; cependant l'on place déjà cet ouvrage à côté du *Méchant* et de *la Métromanie*. Sans partager un pareil engouement, on peut convenir que *le Séducteur* est la comédie la mieux écrite qu'on ait vue au Théâtre Français depuis ces deux chefs-d'œuvre; on peut regretter que tant de talens n'aient pas été appliqués à un plan moins vicieux et d'une conduite plus vraisemblable. Le seul rôle dont le caractère soit bien prononcé est celui du Séducteur. Orgon est d'une imbécillité qui n'est point assez décidée pour être comique, et trop sotte pour ne pas être ennuyeuse. Rosalie sa fille ne devient intéressante qu'au quatrième acte. Orphise son amie, qui semble destinée à être un ressort secondaire de l'intrigue et qui promet à chaque instant de lui donner quelque mouvement, cause beaucoup et bien, mais ne sert, dans toute la pièce, qu'à en soutenir le dialogue. Nous ne parlerons point des rôles de Damis et de Mélise, que l'on pourrait retrancher entièrement sans déranger en rien le plan et la marche de l'action. D'Armance intéresse, contraste heureusement avec le Séducteur, et devient très-nécessaire au dénouement. Quant à Zéronès, M. Palissot a déjà essayé plusieurs fois de mettre ce caractère sur la scène; traité par un génie véritablement comique, il offrirait sans doute une sublime leçon; et le philosophe que M. de Bièvre introduit chez Orgon eût été, sous la main de Molière, un tartuffe, plus tartuffe que celui sous le nom duquel ce grand homme sut couvrir les faux dévots d'un ridicule éternel. Mais ce Zéronès, qui devrait, ce semble, conduire et mener l'intrigue contre les Crispins de Regnard, ne sert qu'au moment où il écrit la lettre de la main gauche,

sous la dictée du Séducteur; il est d'ailleurs d'une bêtise si plate, que nous ne pouvons nous dispenser en conscience d'assurer ici qu'aucun de nos philosophes n'a pu servir de modèle à ce rôle; quelques-uns de ces messieurs pardonneraient plus volontiers qu'on les crût aussi vils qu'aussi bêtes; cependant la manière dont Zéronès place ses apophtegmes philosophiques à tort et à travers excite les plus grands éclats de rire. Quant au rôle du Séducteur, il ne le devient véritablement qu'au quatrième; dans tous les autres, c'est le Méchant de Gresset, un peu plus fourbe sans être aussi dangereux. Son caractère se peint plus souvent par ce qu'il dit que par ce qu'il fait; il parle et n'agit point; il trompe et ne séduit personne; tout le monde se défie de lui; ce n'est réellement le Séducteur que dans la sublime scène du quatrième acte, et encore cette séduction paraît-elle invraisemblable et presque révoltante, parce qu'elle n'a point été préparée dans les actes précédens, parce que c'est la première fois qu'on l'entend parler de son amour à Rosalie, et que l'on devrait connaître au moins l'empire qu'il a sur son esprit, pour comprendre comment il peut l'entraîner à la démarche la plus inconsidérée que puisse oser une fille bien élevée. On a reproché encore à cette comédie de n'avoir aucun but moral; mais tout le monde s'accordera long-temps à trouver dans ce cadre défectueux des scènes charmantes, une foule de détails brillans, les portraits les plus saillans et les plus vrais des vices et des ridicules que la fausse philosophie, l'égoïsme et le mépris des mœurs ont rendus si communs et presqu'à la mode parmi ce qu'on appelle *les honnêtes gens*. Cette pièce nous a paru calquée à peu près sur *le Méchant* de Gresset, comme *les Philosophes* sur *les Femmes savantes*; les

grandes masses des deux tableaux sont absolument les mêmes, la différence n'est guère que dans les accessoires et dans les nuances. La conduite du *Méchant* est plus soutenue et plus raisonnable ; mais il y a dans quelques parties du *Séducteur* plus de passion, plus d'intérêt, plus de mouvement dramatique. L'une et l'autre pièces doivent au mérite du style leur plus grand succès ; mais quelque éloge que l'on puisse donner avec justice à celui du *Séducteur*, nous doutons beaucoup qu'il en reste autant de vers heureux qu'il en est resté du *Méchant*.

Éloge de la Polissonnerie, par M. le Marquis de Montesquiou.

Air : *Avec les jeux dans le village.*

Que dans des soupers monotones
L'ordre, l'étiquette et l'ennui
Soignent l'honneur de nos matrones
Et s'honorent de leur appui;
Qu'avec les fleurs de leurs couronnes
Zéphire à peine ose jouer;
Laissons aux Graces polissonnes
Le soin de nous désennuyer. (*bis.*)

L'envie a beau nommer licence
La bruyante et vive gaîté,
La joie et les jeux de l'enfance
Siéront toujours à la beauté.
Du prestige de la parure
Ce qu'elle perd en folâtrant
Est tout profit pour la nature,
Et c'est son bien qu'elle reprend. (*bis.*)

Des privilèges du bel âge
Usez vite, jeunes beautés;
Le temps, chassant le badinage,
Vous suit à pas précipités.
Prévenez ce vieillard trop leste,
Que rien n'arrête et rien n'émeut;
La raison vient toujours de reste,
Ne polissonne pas qui veut. (*bis.*)

On est accoutumé à voir tomber quelques-unes des nouveautés qui se donnent sur nos différens théâtres; mais il n'y a peut-être pas d'exemple d'une chute aussi bruyante que celle que vient d'éprouver, le 15, au Théâtre Italien, *la Kermesse, ou la Foire flamande*, opéra-comique en deux actes, paroles de M. Patrat, auteur de la jolie comédie de *l'Heureuse Erreur;* musique de M. l'abbé Vogler, compositeur allemand. L'ouverture avait été excessivement applaudie; le commencement de l'opéra n'avait été interrompu que par des *bravo* criés à tue-tête; mais peu à peu les murmures du parterre se sont fait entendre, et ont éclaté à la finale qui termine le premier acte; ils ont recommencé avec le second; un gros d'amis a eu beau chercher à les étouffer par des claquemens de mains redoublés, les huées l'ont emporté sur les applaudissemens, et la jeune demoiselle Burette, qui jouait le premier rôle, s'est trouvée mal. On a attendu qu'elle reparût pour essayer de continuer l'opéra; les brouhaha, les éclats de rire ont recommencé de plus belle; en vain cette jolie actrice s'est-elle avancée une seconde fois, en vain l'a-t-on vu tomber avec une grace charmante dans les bras de ses camarades; le parterre barbare a été inexorable, n'a jamais voulu permettre qu'on finisse la pièce, et en a demandé à grands cris une

autre. Le maréchal de Richelieu, qui assistait au spectacle, a ordonné aux comédiens d'obéir, *pour leur apprendre*, a-t-il dit, *à tenir une autre fois une comédie toute prête lorsqu'ils voudront essayer de semblables bêtises.*

A en juger par ce que nous avons pu entendre, l'ouvrage manque absolument d'intérêt, mais n'a rien de ridicule. Quant à la musique, il faut avouer que c'est peut-être ce qui a été donné depuis long-temps de plus trivial sur ce théâtre; elle est pour ainsi dire sans aucune intention, sans caractère et sans originalité, quoique d'une facture infiniment baroque. C'est à cette triste musique qu'il faut essentiellement imputer la chute peu commune de cette bagatelle.

Nous avons eu l'honneur de vous entretenir plusieurs fois de la découverte de M. Montgolfier, et des différentes expériences auxquelles cette découverte avait donné lieu. Jusqu'à présent l'on s'était borné à s'élever à trois cents pieds de terre en dirigeant la machine avec des cordes; mais l'essai qu'on vient de faire le 21 porte un caractère d'énergie et de hardiesse qui a étonné tout Paris, et le souvenir de cette sensation sera peut-être aussi immortel que l'objet même qui en a été la cause.

Madame la duchesse de Polignac, gouvernante des Enfans de France, a habité, avec monseigneur le Dauphin, pendant le voyage de Fontainebleau, le château royal de la Muette, situé dans le bois de Boulogne, sur un coteau d'environ quatre-vingts toises d'élévation, à une demi-lieue de Paris. Instruite que la machine aérostatique devait être abandonnée dans les airs avec deux personnes décidées à braver les risques de l'expérience. elle a engagé M. Montgolfier et ses amis à la faire partir

du jardin de la Muette. Une grande partie de la ville et de la cour s'y étaient rendues. Il serait difficile de peindre et l'effroi et l'admiration des spectateurs au moment où l'on a vu ce globe, de soixante-dix pieds de hauteur sur quarante-six de diamètre, s'élever peu à peu majestueusement dans l'air, et emporter M. le marquis d'Arlandes et M. Pilâtre des Roziers, qui, placés dans une galerie d'osier entourant le globe, n'étaient occupés qu'à jeter des brandons de paille dans le réchaud établi au centre de la machine pour en accélérer l'élévation.

L'émotion, la surprise et l'espèce d'anxiété, causées par un spectacle si rare et si nouveau, ont été portées au point que plusieurs dames se sont trouvées mal lorsqu'on a vu nos modernes Titans dépasser le coteau, planer d'abord sur toute la profondeur du vallon, s'élever ensuite à près de cinq cents toises au-dessus du château, s'arrêter, s'élever encore, voguer vers Paris, et disparaître enfin peu à peu derrière une de ses extrémités. Comment peindre encore ce globe planant sur cette ville, presque toujours à une hauteur de près de quatre mille pieds; le peuple, qui ignorait cette expérience, et ne savait pas que ce globe portait deux hommes, remplissant les rues, courant avec des cris d'admiration qui se fussent convertis en cris d'effroi s'il eût pu soupçonner l'audacieuse intrépidité des deux voyageurs, à qui l'on ne saurait disputer la gloire d'avoir osé ce que nul mortel n'avait osé avant eux?

On a publié le procès-verbal dressé au château même de la Muette, pour constater de la manière la plus authentique le succès de cette étonnante expérience.

Ce n'est pas dans le moment où nos pleurs coulaient

encore sur la tombe de madame d'Épinay (1) que nous avons osé consacrer dans ces fastes littéraires le souvenir qu'elle y paraît mériter au plus respectable de tous les titres. Nous aurions craint d'attrister nos éloges de nos regrets, nous aurions craint que l'expression d'une sensibilité encore trop vive n'eût laissé aux plus justes louanges une apparence d'exagëration qui les aurait rendues suspectes aux yeux de ceux du moins qui ne l'ont pu connaître que par ses écrits.

Louise-Florence-Pétronille Tardieu-Desclavelles, veuve de M. Lalive-d'Épinay, était la fille d'un homme de condition tué au service du roi. La fortune qu'il lui avait laissée était fort médiocre. On crut devoir récompenser les services rendus par le père en faisant épouser à sa fille un des plus riches partis qu'il y eût alors dans la finance, et en lui donnant pour dot un *bon* de fermier-général. Elle passa donc les premières années qu'elle vécut dans le monde au sein de la plus grande opulence, entourée de toutes les illusions dont la richesse peut enivrer une jeune personne, et plus à Paris sans doute que partout ailleurs. Ce beau songe ne tarda pas à s'évanouir; les folles dépenses, l'extrême frivolité du caractère et de la conduite de M. d'Épinay eurent bientôt dérangé cette superbe fortune. Son père, pour en sauver les débris, se vit obligé de substituer la plus grande partie de ses biens, et, voulant empêcher aussi que sa belle-fille ne devînt tôt ou tard la victime des extravagances de son mari, ce fut lui-même qui, avant de mourir, exigea qu'elle s'en fît séparer, en prenant toutes les mesures qu'il crut les plus propres à lui assurer une existence convenable.

(1) Madame d'Épinay était morte au mois d'avril précédent.

Ce fut dans les jours brillans de sa jeunesse et de sa fortune que commencèrent ses liaisons avec J.-J. Rousseau. Il en fut très-amoureux, comme il n'a jamais manqué de l'être de toutes les femmes qui avaient bien voulu l'admettre dans leur société. Elle le combla de bienfaits non-seulement avec toute la délicatesse de l'amitié la plus tendre, mais encore avec cette recherche particulière de soins et d'attentions que semblait exiger la sauvagerie très-originale du philosophe. Il en parut d'abord profondément touché; mais peu de temps après, se croyant en droit d'être jaloux de son ami M. de Grimm, il paya sa bienfaitrice de la plus noire ingratitude, et l'homme qu'il se crut préféré ne fut plus à ses yeux que le plus injuste et le plus perfide des hommes. C'est avec les traits d'une si odieuse calomnie que, osant les peindre l'un et l'autre dans ses *Confessions*, il n'a pas craint de laisser sur sa tombe le monument atroce d'une haine inconcevable, ou plutôt celui de la plus cruelle et de la plus sombre de toutes les folies (1).

Jeune, riche, jolie, intéressante, remplie de graces et d'esprit, comment madame d'Épinay aurait-elle manqué de la seule perfection qui pût la faire jouir de tous ces avantages? De vains préjugés affecteraient peut-être d'en défendre sa mémoire; un sentiment plus juste ne désavouera point le souvenir de ce qui honora également son cœur et sa raison. Le moyen peut-être de donner la plus haute idée de son mérite, ce serait de supposer un moment la vérité de tout ce que l'envie et la malignité osèrent reprocher à sa jeunesse. Il en faudrait admirer davantage et la force d'ame avec laquelle ses propres efforts surent réparer si complètement le tort d'une édu-

(1) Il ne faut pas oublier que c'est Grimm qui parle.

cation trop frivole, et les rares vertus qui purent l'élever ensuite au degré d'estime et de considération dont elle jouit dans un âge plus avancé. Il est vrai qu'un des traits les plus marqués de son caractère, c'était une constance, une énergie de résolution qui l'emportait sur toutes les faiblesses de l'habitude, sur tous les emportemens de la plus vive sensibilité, et suppléait même pour ainsi dire aux forces et au courage épuisés par une longue suite de chagrins et de souffrances.

On l'a vue dix ans de suite accablée des maux les plus douloureux, ne supporter la vie qu'à force d'opium, mourir et ressusciter vingt fois sans cesser de mettre à profit les intervalles où ce cruel état la laissait respirer, pour remplir tous les devoirs de la tendresse maternelle et tous ceux de l'amitié la plus empressée et la plus active. Au milieu des tourmens d'une existence aussi frêle que pénible, on l'a vue conduire elle-même ses propres affaires et celles de ses enfans, rendre service à tous ceux qui avaient le bonheur de l'approcher, s'intéresser vivement à ce qui se passait autour d'elle dans le monde, dans les arts et dans la littérature, élever sa petite-fille comme si c'eût été l'unique soin de sa vie entière, écrire un des meilleurs ouvrages qui aient encore paru à l'usage de l'enfance, faire de la tapisserie, des nœuds, des chansons, recevoir ses amis, leur écrire, et ne pas manquer encore un seul jour de faire une toilette aussi soignée que son âge et l'état de sa santé pouvaient le permettre. On eût dit que, se sentant mourir tous les jours, elle avait pris à tâche de dérober chaque jour à la mort une partie de sa proie; c'était une étincelle de vie que l'occupation continuelle de ses sentimens et de ses pensées ne cessait d'agiter et de nourrir.

Ce qui distinguait particulièrement l'esprit de madame d'Épinay, c'était une droiture de sens fine et profonde. Elle avait peu d'imagination; moins sensible à l'élégance qu'à l'originalité, son goût n'était pas toujours assez sûr, assez difficile; mais on ne pouvait guère avoir plus de pénétration, un tact plus juste, de meilleures vues avec un esprit de conduite plus ferme et plus adroit. Sa conversation se ressentait un peu de la lenteur et de la timidité naturelle de ses idées; elle avait même une sorte de réserve et de sécheresse, mais qui ne pouvait éloigner ni l'intérêt ni la confiance. Jamais on ne posséda si bien peut-être l'art de faire dire aux autres, sans effort, sans indiscrétion, ce qu'il importe ou ce qu'on désire de savoir. Rien de ce qui se disait en sa présence n'était perdu, et souvent il lui suffisait d'un seul mot pour donner à la conversation le tour qui pouvait l'intéresser davantage.

Sa sensibilité était extrême, mais intérieure et profonde; à force d'avoir été réprimée, elle n'éclatait plus que faiblement. Dans les peines, dans les chagrins dont sa santé était le plus sensiblement altérée, son humeur semblait à peine l'être. Au-dessus de tous les préjugés, personne n'avait mieux appris qu'elle ce qu'une femme doit d'égards à l'opinion publique même la plus vaine. Elle avait pour nos vieux usages et pour nos modes nouvelles la complaisance et la considération que leur empire aurait pu attendre d'une femme ordinaire. Quoique toujours malade et toujours renfermée chez elle, on la voyait assez attentive à mettre exactement la robe du jour. Sans croire à d'autres catéchismes qu'à celui du *bon sens*, elle ne manqua jamais de recevoir ses sacremens de la meilleure grace du monde, quelque pénible que

lui fût cette triste cérémonie, toutes les fois que la décence ou les scrupules de sa famille parurent l'exiger. On s'est permis de soupçonner qu'il pouvait y avoir autant de force d'esprit à les recevoir qu'à les refuser, comme ont fait tant de grands philosophes.

Madame d'Épinay n'avait aucune espèce de fausse pruderie; mais, trop frappée du danger attaché quelquefois aux plus légères impressions, elle pensait que les premières habitudes d'une jeune personne ne pouvaient être d'une retenue trop austère, et peut-être portait-elle ce principe jusqu'à l'exagération.

Voici quelques traits d'un portrait qu'elle fit d'elle-même en 1756; elle avait alors trente ans. « Je ne suis point jolie, je ne suis cependant pas laide. (Elle avait de très-beaux yeux et des cheveux parfaitement bien plantés qui donnaient à son front une physionomie fort piquante.) Je suis petite, maigre, très-bien faite. J'ai l'air jeune sans fraîcheur, noble, doux, vif, spirituel et intéressant. Mon imagination est tranquille, mon esprit est lent, juste, réfléchi, sans suite. J'ai dans l'ame de la vivacité, du courage, de la fermeté, de l'élévation et une excessive timidité..... Je suis vraie sans être franche. J'ai de la finesse pour arriver à mon but; mais je n'en ai aucune pour pénétrer les projets des autres. (Elle en avait donc beaucoup acquis.) Je suis née tendre et sensible, constante et point coquette. La facilité avec laquelle on m'a vue former des liaisons et les rompre m'a fait passer pour inconstante et capricieuse. L'on a attribué à la légèreté et à l'inconséquence une conduite souvent forcée, dictée par une prudence tardive et quelquefois par l'honneur. Il n'y a qu'un an que je commence à me bien connaître. Mon amour-propre, sans me faire

concevoir la folle espérance d'être parfaitement sage, me fait prétendre à devenir un jour une femme d'un grand mérite. »

Jamais espérance ne fut mieux remplie, jamais prétention ne fut mieux justifiée. Elle n'a point laissé d'autre ouvrage qu'une suite encore imparfaite des *Conversations d'Émilie*, beaucoup de Lettres (1), et l'ébauche d'un long Roman (2). Les deux petits volumes intitulés, l'un, *Lettres à mon fils*, avec cette épigraphe : *Facundam faciebat amor;* l'autre, *Mes momens heureux*, *Sollicitæ jucunda oblivia vitæ*, quoique imprimés, n'ont jamais été publiés et ne paraissent pas faits pour l'être; on y trouverait cependant beaucoup de choses aimables, de la finesse et de la sensibilité; mais ce sont des ouvrages de société et les premiers essais d'une plume qui n'avait pas encore acquis toute sa force et toute sa maturité.

Nous croirions affliger les mânes de la plus respectable des femmes si nous pouvions oublier ici les bienfaits dont une grande Souveraine daigna l'honorer dans les derniers temps de sa vie. Malgré toute l'estime et toute l'amitié que M. Necker avait pour elle, l'extrême sévérité de ses principes ne lui permit point de l'épargner dans les réformes qu'il fit en renouvelant le bail de la Ferme-Générale, et ces réformes absorbèrent presque entièrement la partie la plus claire de son revenu. Il lui était dû quelques dédommagemens, ils lui furent enfin accordés; mais l'arrangement pris à cet égard n'ayant pas été

(1) Elle avait été en relation avec les hommes les plus célèbres de son siècle, Voltaire, Buffon, Rousseau, d'Alembert, Diderot, Richardson, l'abbé Galiani, etc. (*Note de Grimm.*)

(2) Ce long roman n'est autre chose que ses *Mémoires* publiés en 1818. Voir l'avertissement qui les précède.

bien consolidé au moment de la retraite de ce ministre, elle se trouva dans une presse fort pénible. Sa Majesté l'Impératrice de toutes les Russies, l'ayant su, s'empressa de la secourir; ce fut avec toute la magnificence, toute la générosité d'une main souveraine, et un si noble don fut accompagné de tant de graces et de tant d'intérêt que la plus légère des faveurs en eût reçu un prix infini. C'est dans cette occasion qu'elle envoya à la jeune comtesse de Belsunce, la petite-fille de madame d'Épinay, ce médaillon de diamans avec son chiffre, dont il a été parlé dans un autre article. Ah! qui porta jamais plus loin que Catherine II le grand art des rois, celui de prendre et donner? On n'en appellera, sur le premier point, qu'au conseil d'Abdoul-Hamet, sur le second, à la reconnaissance de tout ce qu'il y a eu d'hommes en Europe dignes d'intéresser les regards de sa bienveillance.

Sa Majesté avait honoré les *Conversations d'Émilie* de la plus flatteuse de toutes les approbations long-temps avant que l'ouvrage eût obtenu le prix de l'Académie.

Épître adressée à M. de Piis, à son passage à Lyon, par un jeune homme de cette ville.

Barré, Piis et Compagnie,
Qui tenez en société
Une boutique bien fournie
De calembours, rébus, saillie,
Que le Vaudeville a choisie
Pour recrépir sa vétusté
Et rhabiller sa friperie,
Pardonnez à l'austérité
De mon Épître un peu hardie,
Et permettez que je vous die

Que vous passez la liberté
Que donne quelquefois Thalie
De sourire aux traits de gaîté
Des chansonniers de la Folie.

Ce genre veut être traité
Avec certaine économie,
Et par la bonne compagnie
Il faut qu'il puisse être écouté.
Dans vos tableaux de fantaisie
Des règles de la modestie
Votre pinceau s'est écarté :
Votre nombreuse galerie
N'offre à la curiosité
Qu'une indécente nudité,
Et les Graces sans draperie.

Favart, que vous avez cité,
Décent dans sa plaisanterie,
Nous peignait l'ingénuité,
Et non jamais l'effronterie ;
Dans ses ouvrages de féerie
La rose de la volupté
Avec plaisir se voit cueillie
Des mains de la timidité.
D'un style toujours enchanté
Il sut orner sa poésie,
Et sa main légère varie
Les fleurs qu'avec facilité
Son heureux talent multiplie.
S'il adopta la mélodie
Du Vaudeville alors goûté,
Il sauva la monotonie
D'un air trente fois répété.

Vous ne l'avez pas imité
(Excusez-moi, je vous supplie) ;

Car la triste uniformité
Dont vos chants offrent la copie
Fait bien souvent que l'on s'ennuie
Par le défaut de nouveauté.

Votre amour-propre révolté
De cette semonce étourdie
Croira peut-être que l'envie,
Bien plutôt que la vérité,
Osa dicter cette sortie
Contre votre société,
Ou que la sombre jalousie
De quelque auteur humilié,
Des sifflets de la Comédie
Cherche à vous mettre de moitié
En décriant votre génie.
Détrompez-vous; la charité
Fut toujours ma vertu chérie.
La satire est une furie
Dont je hais l'âpre dureté;
Et toujours la sincérité
Dans mes avis se concilie
Avec le ton de l'amitié
Et quelque peu de raillerie.
Votre Rosine est fort jolie,
Mais ses voyages font pitié,
Et de retour en sa patrie,
Elle aura, parbleu, mérité
D'aller à Sainte-Pélagie.
Pour lui sauver cette infamie
Et repousser la cruauté
Du sort dont elle est poursuivie,
Il faut qu'enfin on le marie.
Je lève la difficulté.
Ce soin de la paternité
Vous regarde; mais dans la vie
Il faut que chacun s'industrie

A faire un sort à la beauté.
Plus d'un parti s'est présenté;
Mais, pour le bien de votre amie,
Celui qui m'a le plus flatté,
C'est le Sauteur en liberté
De Nicolet et Compagnie.

Sur le succès de la demoiselle Olivier (1) *dans la comédie du* Séducteur.

De mille et mille torts sans doute il est coupable,
Mais on doit grace à son art séducteur :
Ce marquis est vraiment le plus grand enchanteur,
Car il rend Olivier aimable.

Épitaphe de M. d'Alembert.

Par ses rares vertus il mérita des Dieux
D'être sourd aux clameurs des sots et de l'envie;
Il instruisit la terre en mesurant les cieux,
Et fit pâlir l'erreur au feu de son génie.

L'Académie Française vient de nommer M. Marmontel son secrétaire perpétuel, à la place de M. d'Alembert. Cette première magistrature de notre empire littéraire a été sollicitée avec une chaleur et une adresse rare par les chefs des deux partis qui divisent toujours l'Académie, le parti des Gluckistes et celui des Piccinistes. On assure que le maréchal de Duras s'est donné le plaisir de les mettre aux prises pour cette dignité. M. Marmontel avait l'air de n'en point vouloir; M. de La Harpe s'est offert

(1) Cette actrice, quoique assez jolie, avait paru, avant ce succès, tout aussi dépourvue de graces que d'esprit et de talent. (*Note de Grimm.*)

à le suppléer dans toutes les fonctions du secrétariat pendant ses absences à la campagne, et à lui succéder même aussitôt qu'il voudrait quitter. M. Suard croyait véritablement que M. Marmontel ambitionnait assez peu cette place; il ne s'est mis en avant que par les conseils du Maréchal, qui, le jour de l'élection, a écrit aux deux prétendans qu'un dîner qu'il donnait aux ministres le retenait à Versailles. On a été aux voix; M. Marmontel en a eu quinze et M. Suard sept. L'ancienneté de réception du premier, la considération acquise par ses travaux littéraires devaient décider le choix de l'Académie en sa faveur; mais le succès de *Didon* n'y a pas nui; et c'est un nouveau triomphe du Piccinisme sur le Gluckisme.

M. Beauzée avait écrit une lettre circulaire à tous les Académiciens pour leur démontrer qu'on devait le choisir pour secrétaire, et que son honneur même y était intéressé, parce que depuis long-temps il aidait M. d'Alembert dans la rédaction du *Dictionnaire*. Cette démarche n'a pas fait un grand effet. M. Beauzée est le lourd continuateur des *Synonymes* de l'abbé Girard et des articles de grammaire de Dumarsais dans la nouvelle *Encyclopédie*.

On a porté, ces jours passés, devant messieurs les Maréchaux de France, une contestation d'un genre dont les registres de leur Tribunal n'offrent certainement pas d'exemple. Le motif est trop curieux et trop ridicule pour être oublié.

La prééminence que le public accorde à l'Académie Française sur celle des Inscriptions et Belles-Lettres, et plus encore le choix que cette première fait quelque-

fois parmi les Académiciens qui composent la seconde pour remplir les places qui viennent à vaquer chez elle, a toujours fatigué l'amour-propre du plus grand nombre d'entre eux, qui ne peuvent prétendre à réunir sur leur tête les deux couronnes académiques. En conséquence l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres crut devoir faire, il y a quelques années, une délibération par laquelle il fut arrêté que ceux de ses membres qui solliciteraient à l'avenir leur admission à l'Académie Française se trouveraient par là même rayés de la compagnie. Louis XV annula dans le temps cette délibération ; mais les quinze membres qui l'avaient signée s'avisèrent d'y suppléer en se promettant, sous serment, l'exécution d'un acte auquel le souverain refusait sa sanction, et en faisant contracter tacitement la même obligation à tous ceux qu'ils recevraient à l'avenir dans leur corps. M. le comte de Choiseul-Gouffier, qui a été reçu depuis cette belle convention, s'est présenté pour obtenir une des places vacantes à l'Académie Française. M. Anquetil, son confrère dans celle des Inscriptions et Belles-Lettres, en ayant été informé, l'a fait assigner au Tribunal des Maréchaux de France. Il a présumé qu'un gentilhomme qui avait consenti une convention académique (ce que nie M. de Choiseul) pouvait être contraint à la remplir par la même voie que l'on emploie contre celui qui manque à ses engagemens d'honneur pour dettes de jeu ou d'autre espèce. Messieurs les Maréchaux de France, qui ne se sont pas crus juges compétens dans une contestation de cette nature, en ont fait leur rapport au Roi. Sa Majesté s'est réservé la connaissance de l'affaire, et en attendant, M. le comte de Choiseul-Gouffier a été

nommé à la place de M. d'Alembert, et M. Bailly à celle de M. le comte de Tressan.

On a beaucoup ri dans le monde du procédé de M. Anquetil; il eût été très-gai en effet de voir douze maréchaux de France prononcer gravement sur l'admission d'un membre de l'Académie des Inscriptions à l'Académie Française. Ce noble Tribunal, qui brave le canon par métier et par tempérament, a pensé qu'il était de sa prudence de ne pas s'exposer, en prononçant sur cette contestation, à se voir harceler par tous les housards de la littérature, qui n'eussent rien tant désiré que de verser quelques cornets d'encre dans une si ridicule affaire.

On a donné, à Fontainebleau, le 14 de ce mois, la première représentation du *Dormeur éveillé*, opéra comique, en quatre actes et en vers, paroles de M. Marmontel, musique de M. Piccini. Ce sujet, tiré des *Mille et une Nuits*, avait déjà été traité plusieurs fois; c'est *Arlequin toujours Arlequin*, de la Comédie Italienne; mais de ce qui n'était qu'une ébauche informe, comme le sont toutes les pièces à canevas, M. Marmontel en a fait un drame régulier, plein de scènes piquantes et supérieurement écrit. A quelques longueurs près dans le troisième et le quatrième acte, le poëme a réuni tous les suffrages. La musique a eu en général le plus grand succès; quelques morceaux cependant ont été trouvés un peu monotones, d'autres trop longs. Ce sont des taches qu'il sera aisé de faire disparaître lorsqu'on donnera l'ouvrage à Paris.

Chimène, opéra-tragédie en trois actes, paroles de M. Guillard, connu par l'opéra d'*Iphigénie en Tauride*, et par celui d'*Électre*, musique de M. Sacchini, a été

représenté, pour la première fois, sur le théâtre de la cour, le 16. C'est le sujet du *Cid* de Pierre Corneille. Le premier et le troisième acte du nouveau poëme ont paru bien coupés et remplis d'intérêt; le second n'a pas mérité les mêmes éloges. Quelque pompeux que soit le spectacle qu'offre le triomphe du Cid, il soutient mal le grand intérêt que l'amour malheureux de Chimène et de Rodrigue avait répandu dans le premier acte, et dont il n'est presque pas question dans celui-ci. C'est le vice essentiel de l'ouvrage; et ce qui l'a fait remarquer encore avec plus d'humeur, c'est que M. de Rochefort, de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, qui a traité le même sujet, s'était permis, huit jours avant la représentation de l'opéra de M. Guillard, la petite vengeance de faire imprimer son poëme. Il l'avait offert à M. Sacchini; ce compositeur l'avait agréé, lui avait demandé plusieurs changemens auxquels il s'était prêté, et avait fini par le lui rendre, après s'être adressé à M. Guillard, pour l'engager à travailler sur le même sujet. Il faut en convenir, le procédé de M. Sacchini n'est pas au moins d'une politesse fort scrupuleuse; on en a su encore plus mauvais gré à M. Guillard, qui ne s'est décidé cependant à partager l'incivilité de l'illustre compositeur qu'après lui avoir proposé inutilement plusieurs autres sujets; et dans toute cette affaire, qui en est devenue une réellement pour la ville et pour la cour, il paraît que le bon M. Guillard n'a eu d'autre tort que celui d'avoir fait un second acte dépourvu de tout intérêt, et fort inférieur au second acte de la *Chimène* de M. de Roehefort. Les deux autres sont plus lyriques, et surtout d'une action plus vive et plus intéressante que ceux de l'Académicien. La sensibilité que respirent les rôles de Chimène et du

Cid est ce qui a déterminé principalement M. Sacchini à préférer l'ouvrage de M. Guillard à celui de M. de Rochefort, et ce motif doit être son excuse.

La musique de ce nouvel opéra a généralement réussi: le duo de Chimène et de Rodrigue, au premier acte, a fait couler les larmes de tous les spectateurs. Le troisième est de l'expression la plus pathétique, la plus sensible, la plus mélodieuse. Dans le second, qui n'est qu'un assemblage de marches et de chœurs, ce musicien a paru au-dessous du talent qu'il avait annoncé pour ce genre dans *Renaud*.

L'opéra de *Chimène* sera redonné, le 20, à Fontainebleau, et ce sera la clôture des spectacles de la cour, qui revient le 24.

Les trois grands théâtres de la capitale ont rendu ce voyage très-agréable par le grand nombre de nouveautés qu'on y a vues paraître; mais l'opéra l'a emporté de beaucoup sur les deux autres. Notre scène lyrique acquiert tous les jours; la révolution qu'elle a éprouvée depuis huit ans est prodigieuse. On ne peut refuser au chevalier Gluck la gloire de l'avoir commencée; c'est ce génie puissant et vraiment dramatique qui a chassé, le premier, de ce théâtre la monotonie, l'inaction et toutes ces longueurs fastidieuses qui y régnaient depuis plus d'un siècle : il fallait peut-être que sa manière un peu dure, et son chant participant encore de la psalmodie française, préparassent nos oreilles à recevoir les impressions plus douces, aussi sensibles au moins, et sûrement plus mélodieuses que nous font goûter aujourd'hui les ouvrages de Piccini et de Sacchini. L'amour de l'art et les succès de *Didon* et de *Chimène* nous obligent d'en faire l'aveu; nous devons peut-être à Gluck ces

deux sublimes chefs-d'œuvre : si de sa massue lourde et noueuse il n'eût pas renversé l'ancienne idole de l'Opéra français, cette nation légère, et tenant toujours à ses vieilles erreurs, par la raison même qu'elles sont vieilles et siennes, eût repoussé encore les *Roland*, les *Renaud*, les *Didon*, les *Chimène*, comme elle repoussa, il y a trente ans, les chefs-d'œuvre de Léo, Boranelli, Pergolèse et Galuppi (1). Au reste, cette nation, qui n'inventa jamais rien, excepté les ballons, mais qui perfectionna tout, semble porter à présent ses goûts et son attention la plus active sur l'art de la musique. Nous ne doutons pas que, si le Gouvernement profite de la réunion si précieuse des talens de messieurs Piccini et Sacchini pour rétablir des écoles à l'instar de celles qui sont à Naples, où se formeraient également des chanteurs et des compositeurs, l'on ne voie, dans quelques années, nos opéra français répandus dans toute l'Europe, et accueillis sur tous les théâtres, comme les chefs-d'œuvre de Corneille, de Racine et de Voltaire.

Les auteurs et les acteurs qui ont contribué aux plaisirs de Sa Majesté pendant le voyage de Fontainebleau ont reçu les marques les plus flatteuses de ses bontés et de sa munificence. MM. Piccini et Sacchini ont eu l'honneur de lui être présentés; le dernier par la reine même. M. Piccini venait d'avoir une pension de 6,000 livres, il a obtenu une gratification de la même somme; M. Sacchini a eu une pension égale à celle de M. Piccini;

(1) M. Gluck pourrait bien être ici dans le cas de la plupart de ceux qui ont fait de grandes révolutions; ils ne savaient guère ce qu'ils faisaient. Ce qu'il y a de certain, c'est que, si son génie nous a conduits au bon goût de la musique, c'est par un étrange détour. On peut arriver en Italie, en passant par la Bohême; mais n'était-ce pas au moins pour nous le chemin de l'école? (*Note de Grimm.*)

mademoiselle Saint-Huberti, outre une pension de 1,500 livres, en a eu une de 500 livres sur la cassette de Sa Majesté, qu'elle a daigné ajouter de sa propre main sur l'état qui lui en fut présenté, suivant l'usage, par le premier gentilhomme de la chambre, comme un témoignage particulier de tout le plaisir que lui avait fait cette excellente actrice. Mademoiselle Maillard, à peine âgée de dix-huit ans, en a eu une de 1,000 livres; le sieur Rey, maître de musique de l'Opéra, en a eu une semblable; tous les autres sujets ont reçu des gratifications proportionnées à leurs différens talens.

Nous avons eu l'honneur de vous rendre compte dernièrement de la chute bruyante de *la Kermesse*, opéra comique, dont les paroles étaient de M. Patrat. Le public a semblé vouloir effacer ce que ce traitement avait eu de sévère, par l'accueil qu'il vient de faire à une bagatelle donnée, au même théâtre, par le même auteur, sous le titre des *Déguisemens Amoureux*, pièce en un acte et en prose.

On a donné, le 25, sur le même théâtre, la première représentation de *Gabrielle d'Estrées*, drame en cinq actes et en vers, de M. de Sauvigny, auteur des *Illinois*, de *Péronne Sauvée*, et des *Après-soupers de Société*.

Cette pièce avait été présentée jadis aux Comédiens Français, et ils l'avaient reçue sous le titre de Tragédie; mais, par un nouveau réglement fait il y a quelques années, toutes les pièces reçues anciennement à ce théâtre sont soumises à une nouvelle lecture, qui seule peut constater leur admission et leur rang. M. de Sauvigny n'a pas jugé à propos de s'exposer une seconde

fois au jugement de cet aréopage. Après avoir fait donner sa *Gabrielle*, tragédie, par les Comédiens de Versailles, après l'avoir fait imprimer dans ses Œuvres sous cette dénomination, il a voulu l'essayer encore sur le Théâtre d'Arlequin. Or, comme toutes les pièces qui se dénouent par le fer ou par le poison sont interdites aux acteurs que l'on appelle encore *Italiens*, il a fallu que M. de Sauvigny supprimât le récit, qu'on venait faire à la fin du cinquième acte, de la dernière infortune de sa Gabrielle, si méchamment mise à mort chez le partisan Zamet. Par ce retranchement de vingt vers, cette tragédie s'est trouvée convertie en drame rimé, et messieurs les Comédiens Italiens se sont crus autorisés à la donner sans scrupule; en conséquence ils l'ont annoncée. Messieurs les Comédiens Français se sont transportés aussitôt en députation chez eux, et leur ont représenté que cette entreprise était une incursion sur leur domaine, la tragédie étant une propriété que leur avaient conservée les nouveaux réglemens de la manière la plus formelle et la plus authentique. Les acteurs de la Comédie Italienne ont répondu en montrant le changement essentiel fait au dénouement, et croyaient cette contestation bien terminée, lorsque la veille même de la représentation ils ont reçu, de la part de la Comédie Française, une assignation en forme, concluant à ce qu'il leur fût défendu de jouer *Gabrielle*. M. le maréchal de Richelieu, premier gentilhomme de la chambre, instruit de cette démarche, et piqué peut-être de ce que les Comédiens Français avaient eu recours à la voie judiciaire, et semblaient vouloir décliner sa juridiction, a ordonné aux Comédiens Italiens de jouer toujours la pièce, laissant au public le soin de prononcer sur le genre dans

lequel il convenait de la classer, et aux Comédiens Français le droit de s'en ressaisir si l'on décidait que c'était une vraie tragédie. Cette petite guerre n'a pas manqué d'attirer une affluence de monde considérable à la première représentation. Les Italiens ont regardé cet événement comme un coup de parti, calculant bien que, si on leur permettait de jouer des drames rimés sans effusion de sang, que s'ils y réussissaient surtout, on finirait bientôt par leur accorder la permission de jouer des tragédies même. Dans cette vue, ils avaient eu l'attention de distribuer un grand nombre de billets *gratis*. Tous les *Capitaines Claque* de nos différens parterres, jouissant de quelque réputation dans cet état si gaiement célébré par M. de La Harpe (1), s'étaient répandus avec art dans la salle : ils ont loyalement gagné leur argent pendant les trois premiers actes; leurs applaudissemens, leurs *bravo* éternels empêchaient le reste des spectateurs d'entendre s'ils avaient tort ou raison; on interrompait les acteurs à chaque vers; mais il n'y a pas de force humaine qui ne s'épuise à un travail aussi fatigant, aussi continu. Les applaudissemens ont cessé au quatrième acte, les sifflets ont commencé avec le cinquième; en vain cherchait-on encore à les étouffer par des claquemens redoublés, leur son aigu, l'emportant sur tous les cris de la cabale, a suivi Gabrielle jusque chez sa tante Sourdis, où l'auteur la fait retirer en très-bonne santé. C'est le seul changement qu'il ait fait à sa tragédie, pour en faire un drame très-froid et une bien maussade imitation de la *Bérénice* de Racine. Le peu de succès de cet ouvrage, imprimé d'ailleurs depuis long-temps dans les

(1) Dans sa comédie de *Molière à la nouvelle Salle*, sc. 8.

Œuvres de M. de Sauvigny, nous dispense à tous égards d'en faire l'analyse.

Description des expériences de la machine aérostatique de MM. Montgolfier, et de celles auxquelles cette découverte a donné lieu; suivie de Recherches sur la hauteur à laquelle est parvenu le ballon du Champ-de-Mars, sur la route qu'il a tenue, sur les différens degrés de pesanteur de l'air dans les couches de l'atmosphère, etc.; *par M. Faujas de Saint-Fond* : un volume in-8°. Ce livre, dédié à M. le comte de Vaudreuil, est précédé d'un discours préliminaire plein de sagacité, d'excellentes vues et de recherches intéressantes relativement aux aperçus échappés à l'industrie des siècles précédens sur la possibilité de s'élever dans l'air. Les détracteurs de MM. de Montgolfier ne les ont rappelées avec tant d'affectation que pour essayer de leur ravir ou de diminuer au moins la gloire que leur assure la plus brillante et la plus hardie de toutes les découvertes. M. Faujas réduit le mérite de ces faibles aperçus à sa juste valeur.

C'est avec la sensible joie qu'inspirent tous les encouragemens donnés par les souverains au progrès des lettres et des sciences que nous avons l'honneur de vous annoncer que le roi vient de récompenser l'invention des machines aérostatiques de la manière la plus flatteuse et la plus honorable pour leur auteur. Sa Majesté a donné des lettres de noblesse au père de messieurs Montgolfier, qui ont été décorés eux-mêmes du cordon de l'ordre de Saint-Michel. Il a accordé en même temps 1,000 livres de pension à M. Pilâtre des Rosiers, et une majorité de place de guerre au marquis d'Arlandes, an-

cien capitaine d'infanterie, comme aux premiers navigateurs aériens. M. Charles, qui a fait la brillante expérience des Tuileries, a eu 2,000 livres de pension, et son compagnon de voyage, Robert, 1,000 livres.

Galatée, roman pastoral, imité de Cervantes, par M. le chevalier de Florian, capitaine de dragons et gentilhomme de S. A. S. Monseigneur le duc de Penthièvre; avec cette épigraphe tirée de La Fontaine:

On peut donner du lustre à leurs inventions.
On le peut, je l'essaie; un plus savant le fasse.

Ce roman est précédé d'un précis historique de la vie de l'auteur admirable de *Don Quichotte*, dont le génie a illustré l'Espagne, amusé l'Europe et corrigé son siècle. On ignorait encore, il y a peu d'années, quel était le véritable lieu de sa naissance; plusieurs villes se disputaient cet honneur, et, comme Homère, Cervantes manqua du nécessaire pendant sa vie, et trouva plusieurs patries après sa mort. Il naquit à Alcala de Hénarès, ville de la nouvelle Castille, le 9 octobre 1547, sous le règne de Charles-Quint. Son père était gentilhomme. Le peu d'accueil que le public fit à ses premiers ouvrages lui fit quitter l'Espagne; il alla à Rome, où la misère le força d'être valet-de-chambre du cardinal Aquaviva. Cervantes se dégoûta d'un emploi si peu fait pour lui; il se fit soldat, combattit à la bataille de Lépante; il y reçut à la main gauche un coup d'arquebuse, dont il fut estropié toute sa vie. Il fut pris, en passant en Espagne, sur une galère, et conduit à Alger par *Arnaute Mami*, le plus redouté des corsaires. L'amour de la liberté lui fit

tout entreprendre pour briser ses fers, et la conjuration qu'il forma avec quatorze Espagnols pour se sauver est un prodige d'intelligence, de patience et de courage. Son projet échoua par la circonstance même qui devait en couronner le succès. Ces infortunés furent traînés devant le roi, qui leur promit la vie s'ils voulaient déclarer quel était l'auteur de l'entreprise. Cervantes ne balança pas à lui dire que c'était lui, s'offrit à la mort, en ne lui demandant que de sauver ses frères. Le roi respecta son entreprise, et ne voulut pas faire périr un aussi brave homme. Racheté enfin, Cervantes repassa en Espagne, y obtint un petit emploi à Séville, où il fit les *Nouvelles* que nous connaissons. Il avait près de cinquante ans lorsqu'il fut obligé de faire un voyage dans la Manche. Les habitans d'un petit village nommé *l'Argamazille* prirent querelle avec lui, le traînèrent en prison, et l'y retinrent long-temps. C'est là que Cervantes commença son roman de *Don Quichotte*. Il n'en publia d'abord que la première partie; elle ne réussit point, et cet ouvrage, qui devait l'immortaliser, l'eût laissé dans la plus déplorable misère sans les faibles secours que lui accordèrent le comte de Lémos et le cardinal de Tolède. Il n'en jouit pas long-temps; il fut attaqué d'une hydropisie, et, craignant de n'avoir pas le temps de finir son roman de *Persilès*, il augmenta son mal par un travail forcé. Quatre jours avant sa mort il en traça d'une main faible l'Épître dédicatoire au comte de Lémos, qui arrivait en ce moment d'Italie; cette Épître est un modèle de philosophie, de noblesse et surtout de reconnaissance. Cervantes mourut à Madrid, le 23 avril 1616, âgé de soixante-huit ans six mois et quelques jours.

Au reste, le roman de *Galatée* est une intrigue pastorale, dans laquelle Cervantes ou son imitateur ont encadré quatre épisodes dans le genre des *Nouvelles* que nous devons au premier; elles ont toutes de l'originalité, de l'intérêt et beaucoup d'invraisemblance. Les images que l'on y trouve de la vie champêtre et des mœurs des bergers ont en général cette teinte douce et ce coloris vraiment pastoral qui font le charme des Églogues de Virgile, de Théocrite et de Gessner. Le style de cet ouvrage, toujours facile, a plus de grace qu'il n'a d'élégance et de pureté.

DÉCEMBRE.

Paris, décembre 1783.

C'est le 1er décembre que l'on a donné, à Paris, la première représentation de la *Didon* de MM. Marmontel et Piccini. Le succès que cette tragédie lyrique vient d'obtenir sur le théâtre de la capitale a confirmé de la manière la plus brillante celui qu'elle avait eu à Fontainebleau.

Qui ne connaît pas l'épisode admirable qui en a fourni le sujet? Il n'y a rien dans toute l'*Énéide* de Virgile qu'on ait lu avec plus de délices, et qu'on se lasse moins de relire. Parmi tous les ouvrages qui nous restent de l'antiquité, il n'en est aucun, sans excepter même les théâtres de Sophocle et d'Euripide, où l'amour soit peint avec une sensibilité aussi touchante, aussi profonde; c'est tout à la fois le seul exemple et le plus sublime modèle de ce genre que nous aient laissé les anciens. Il

n'est pas étonnant qu'on ait cherché à l'imiter si souvent. L'Arioste, le Tasse, Voltaire l'ont tenté plus ou moins heureusement dans la poésie épique. Ce tableau si vrai de l'amour le plus tendre et le plus malheureux avait déjà été transporté avec succès sur la scène, en Italie, par Métastase, en France, par M. Le Franc de Pompiguan; l'un et l'autre ont tâché de s'approprier les beautés de l'original, et d'y ajouter ces développemens heureux dont la marche dramatique semble plus particulièrement susceptible. M. Marmontel a trop de goût pour avoir négligé l'usage qu'il pouvait faire de tant de richesses; il a senti avec raison que tout ce qui pouvait embellir son ouvrage devait lui appartenir. Quoiqu'il ait dans son opéra des beautés qui lui sont propres, et quoiqu'il se soit attaché principalement à suivre Virgile, il n'a pas dédaigné quelquefois de prendre pour guides ceux qui osèrent l'imiter avant lui.

L'ouvrage est trop connu pour qu'il soit nécessaire d'en donner l'analyse. On se bornera à quelques observations.

Tout ce que dit, tout ce que chante Didon dans le premier acte est de la passion la plus vive et la plus tendre. On ne pouvait choisir pour l'air, *Vaines frayeurs, sombres présages*, un motif plus vrai, lui donner des accens plus sensibles, les soutenir, les varier par des modulations plus douces et plus agréables; les accompagnemens respirent les soupirs et les craintes qu'éteignent dans le cœur d'une amante l'espérance et l'amour. L'air, *Ni l'Amante ni la Reine*, a un ton de fierté admirablement analogue aux paroles, et une marche d'harmonie dans les accompagnemens qui ajoute encore à cette belle expression. Mais la fin de l'acte n'a pas été fort applau-

die : le *duo* entre Iarbe et Énée, quoique en général supérieurement traité, papillotte peut-être un peu trop, et manque surtout de ce caractère imposant et prononcé que semble exiger celui de ces deux héros. L'air qui termine l'acte, et que chante Iarbe, participe encore plus de ce défaut, et c'est sans doute ce qui a nui principalement à l'effet de ces deux dernières scènes.

Dans le second acte, on doit remarquer ce que dit Didon à Iarbe :

Non, quand il aurait à m'offrir
Le trône et le sceptre du monde, etc.

Il faut avoir entendu ce récitatif pour en soupçonner le charme et la vérité; la beauté des vers n'en peut donner qu'une faible idée. Nous pourrions transcrire ici les paroles de l'air qui le terminent; mais où trouver l'expression capable de rendre et la grace et la magie céleste qui règnent dans la musique de cet air divin? Jamais Piccini n'a fait un morceau de chant plus parfait, et jamais rien n'a été applaudi avec autant d'enthousiasme sur le théâtre de l'Opéra, que lorsque Didon, ivre d'amour, dit à Énée :

Ah! que je fus bien inspirée, etc.

Y a-t-il rien de plus touchant que les adieux d'Énée à Didon, à la fin du second acte. Didon tombe anéantie dans les bras de sa sœur; les larmes, les sanglots ne laissent échapper de sa bouche que ces mots : *Regarde-moi, vois ton ouvrage*. Élise reproche à Énée sa barbarie. En vain il conjure Didon d'ouvrir les yeux; ils se ferment encore plus, sa voix s'éteint et prononce à peine : *Laisse-moi mourir dans ses bras*. Ce *trio* est un chef-

d'œuvre de sensibilité et d'une vérité si douloureuse qu'il fait couler les larmes de tous les spectateurs.

Il faudrait transcrire toute la première scène du troisième acte, si supérieurement imitée de Virgile par le poète, et si *sublimement* rendue par le musicien, pour faire comprendre que plus de cent vers de récitatif dont elle est composée sont presque autant applaudis que le seul air qui s'y trouve.

En général, la marche de cet opéra ne pouvait être plus simple, plus claire, ni plus favorable à la musique. M. Marmontel avait écrit et imprimé, il y a quelques années, au milieu des scandales de la dispute des Gluckistes et des Piccinistes, que le merveilleux, la féerie et la fable convenaient uniquement au théâtre lyrique; que l'introduction de la tragédie à l'Opéra était une hérésie littéraire, qui confondait les deux genres sans en pouvoir servir aucun. L'admiration pour les beautés sans nombre que renferment les opéra de Quinault, une prédilection pour le théâtre qui le premier a servi à sa gloire, une théorie peut-être peu réfléchie, parce que lans des temps de dispute et de guerre l'esprit le plus uste est entraîné dans des erreurs qui naissent même le la contradiction qu'il éprouve, tout cela avait pu déerminer l'opinion que M. Marmontel avait alors sur la ragédie-opéra; mais un bon esprit ne tient jamais à des ssertions données dans des écrits polémiques, quand la éflexion, éclairée par le goût, lui fait soupçonner qu'il pu se tromper. C'est à une théorie plus saine que nous levons l'excellent opéra de *Didon*, et cet ouvrage sert ien mieux l'art qui vient de naître en France, en mettant dans le plus grand jour les rares talens de M. Piccini, ue tout ce qu'on avait écrit jusqu'ici pour le défendre.

Il manquait à cet habile compositeur un poëme dont la marche fût dramatique, l'intérêt suivi et gradué, l'action présentée clairement, et soutenue d'acte en acte par des passions vives et fortement contrastées. C'est ce qu'il a trouvé dans l'opéra de *Didon*, et essentiellement dans le rôle principal, dont le récitatif animé et parlé se prête à la plus grande variété d'accens et de modulations, avec un mélange heureux de chœurs presque tous en action, et d'airs supérieurement coupés, dont les motifs, toujours bien prononcés, au lieu de ralentir l'action, la développent, et l'animent encore davantage. Un mérite si éminent couvre sans doute tous les défauts qu'on peut reprocher à ce poëme; mais la critique ne vent pas perdre ses droits. On a donc observé que la situation de Didon, quelque variées qu'en soient les nuances, était trop constamment la même; en effet, elle est malheureuse dès la première scène par les pressentimens que lui donne l'ombre de son époux. M. Marmontel aurait pu la présenter, au premier acte, heureuse, ivre d'amour et de plaisir. Didon sortant de la grotte charmante avec son amant, sûre de son cœur, et lui faisant cependant jurer encore de lui rester toujours fidèle, eût offert au musicien un tableau bien contrastant avec la situation de cette reine au second et au troisième acte (1). On a trouvé Iarbe, dans cet opéra, moins beau, moins grand qu'il ne l'est dans la tragédie de M. de Pompignan.

(1) Lorsqu'une situation au Théâtre est susceptible d'un aussi grand nombre de nuances et d'une gradation aussi intéressante que l'est celle de Didon, elle attache d'autant plus, ce me semble, qu'elle est toujours au fond la même; le personnage en est plus vrai, l'illusion en est plus soutenue... Énée nous paraît trop froid, et il l'est sans doute; mais ne doit-on pas savoir beaucoup de gré au poète de l'adresse avec laquelle il a su éviter du moins tout ce qui pouvait l'avilir à nos yeux? Le fils d'Anchise n'est pas aussi amoureux que

L'apparition de l'ombre d'Anchise n'a produit et ne devait produire aucun effet. Énée partait sans son intervention, il ne balançait pas un seul instant. Elle en eût pu produire, si l'auteur nous eût montré Énée cédant aux larmes de son amante, déterminé à ne pas la quitter, et bravant les Dieux qui lui prescrivaient des lois trop cruelles; l'ombre d'Anchise paraissant alors à travers les éclairs et le tonnerre, et l'entraînant malgré lui, eût été un ressort surnaturel plus nécessaire et par là même plus dramatique; il eût procuré au poète et au musicien l'avantage bien précieux de présenter Énée, un instant au moins, d'une manière intéressante. Ce héros, entraîné par son père au moment où il venait de sécher les larmes de Didon, où cette reine infortunée courait rallumer les flambeaux d'hyménée, eût paru moins froid, peut-être même nous eût-il arraché quelques larmes. Au reste, toutes ces critiques, fussent-elles encore plus fondées, ne peuvent balancer la perfection du caractère de Didon et l'intérêt qu'elle inspire. N'est-ce pas assez de gloire à M. Marmontel d'avoir presque atteint au sublime de son modèle? Le pieux Énée de Virgile ne vaut assurément pas mieux que le sien.

Nous essaierions vainement d'analyser toutes les beautés de la musique de cet opéra. Le succès en a été complet, c'est le triomphe le plus éclatant que M. Piccini

nous le désirerions, que nous l'aurions été nous-mêmes à sa place; mais quelle espèce de lâcheté peut-on lui reprocher? Son amante est trompée; ne devait-elle pas l'être? C'est son propre cœur, ce n'est jamais lui qui la trompe. Tout perfide, tout ingrat, tout superstitieux qu'il est, c'est pourtant un héros. Didon, moins crédule, eût-elle autant aimé? Plus aimée, nous eût-elle fait verser autant de larmes?... Une femme l'a dit, on peut l'en croire : *Il n'y a d'aimables que les dupes; il n'y a que les fripons qui soient aimés.*

(*Note de Grimm.*)

ait encore obtenu sur notre théâtre; jamais rien n'y a été applaudi avec tant de transports. Les zélateurs de Gluck, ces ennemis si injustes et si décourageans du talent de son rival, sont les plus grands partisans de *Didon*, et prétendent que Piccini s'est fait Gluckiste. Ils ne font point attention que le grand changement opéré dans le *faire musical* de ce grand compositeur n'est essentiellement produit que par l'intérêt du sujet, la marche dramatique du poëme, et sa coupe plus semblable à celle dont l'*Iphigénie en Aulide* a donné un excellent modèle. Nous ne dissimulerons pas cependant que M. Piccini a travaillé davantage le récitatif de cet opéra, qu'il y a mis plus d'intention, plus de variété, et surtout plus d'accent de passion et de sensibilité. Ses airs, toujours aussi mélodieux, toujours aussi arrondis, que ceux de *Roland*, d'*Atys*, etc., ont encore de plus une vérité et une énergie d'expression dont ses détracteurs ne le croyaient pas capable. Ses chœurs, traités avec soin, produisent le plus grand effet. Nous avons relevé avec le courage de l'impartialité les taches qu'on peut reprocher au rôle d'Iarbe; il faut bien avouer encore que l'ouverture de cet opéra a été généralement condamnée; elle est faible; l'*adagio* surtout, où un hautbois et une flûte concertent ensemble sur un ton si pastoral, est loin du caractère propre à une tragédie de ce genre. On ne doute point que M. Piccini ne se détermine à la refaire.

Il n'y a qu'un seul divertissement au premier acte de cet opéra, et les airs en ont paru agréables.

Madame Saint-Huberti, qui a chanté le rôle de Didon, a surpassé même ce que ses succès précédens faisaient attendre d'elle. Il est impossible de réunir à un plus haut

degré la sensibilité la plus exquise, un goût de chant plus soigné, une attention à la scène plus profonde et plus réfléchie, un abandon plus noble et plus vrai, enfin tout ce qui pouvait rendre son jeu plus attachant et plus digne de ce superbe rôle. Elle a reçu, ces jours passés, un hommage unique de la part du public à la Comédie Italienne; elle y a été applaudie en sortant de sa loge, comme l'est la reine quand elle honore le spectacle de sa présence.

Impromptu de MONSIEUR *sur nos découvertes aérostatiques.*

Les Anglais, nation trop fière,
S'arrogent l'empire des mers;
Les Français, nation légère,
S'emparent de celui des airs.

Vers de M. le Vicomte de Ségur à MM. Charles et Robert.

Quand Charles et Robert, pleins d'une noble audace,
Sur les ailes des vents s'élancent dans les cieux,
Par quels honneurs payer leurs efforts glorieux?
Eux-même ils ont marqué leur place
Entre les hommes et les Dieux.

Extrait d'une Lettre de madame Necker à l'auteur de ces Feuilles, que de tristes devoirs ont obligé de faire un voyage de quelques mois en province.

Du 16 décembre 1783.

...Le roman posthume de M. de Montesquieu (1) amu-

(1) *Arsace et Isménie.*

sera peut-être notre chère malade. La main qui l'a tracé, toute légère qu'elle est, montre quelquefois l'ongle du lion. Le succès en est différent; mais personne ne méconnaît et ne peut méconnaître son inimitable auteur.

Il nous est sorti des forêts de Saint-Germain une espèce de vieux sauvage, nommé l'abbé Blanchet, qui vient de faire un choix du *Spectateur* et de quelques autres journaux anglais, dont la traduction est naturelle, correcte, et souvent élégante.

Les *Essais de Morale*, de l'abbé de Mably, sont, à ce qu'on dit, car je ne les ai pas lus, une satire contre les femmes, et il faut avouer que depuis que madame de V.... n'est plus à Paris il est difficile de faire leur éloge dans un ouvrage de ce genre.

J'ai été enfin au *Séducteur*, et je me suis trouvée indigne de comprendre ces hautes spéculations sur la manière de corrompre les femmes. J'ai toujours vécu si loin de ce jargon, qu'il est pour moi l'expression d'un monde idéal, obscur par lui-même, et dont les combinaisons sont nécessairement encore plus obscures. L'auteur a pris pour épigraphe : *Ille ego qui quondam; Moi qui jadis chantai sur la flûte champêtre.* Il y a sûrement la même différence entre les jeux de mots qu'il nous rappelle ici et les *Bucoliques*, qu'entre *le Séducteur* et l'*Énéide*.

Nous avons à Paris un joueur de gobelets qui fait des choses surprenantes. Il semble qu'on voit aujourd'hui une émulation entre la nature et l'adresse, ainsi que du temps de Moïse. L'on parle aussi comme alors d'un moyen de marcher sur les flots sans se noyer; enfin l'habitude des merveilles nous rend crédules, et l'on disait très-sérieusement l'autre jour qu'un homme avait trouvé l'art

de fixer les traits et de les garantir des outrages du temps. Cet homme vient trop tard pour moi.

.... Vous savez que M. Bailly succède à M. de Tressan, et que M. de Choiseul-Gouffier est élu à la place de d'Alembert. L'on propose encore un nouveau prix pour l'Éloge de d'Alembert, en sorte qu'il sera loué trois fois à l'Académie Française et une fois à l'Académie des Sciences :

Monsieur le mort, laissez-nous faire,
Nous vous en donnerons de toutes les façons.

Quelqu'un disait que les Éloges devaient être différés jusqu'au moment où l'on a perdu la véritable mesure des morts; car alors l'on peut en faire des géans sans que personne s'y oppose. Nos philosophes croient avoir le secret des alchimistes, qui changeaient les cadavres en statues d'or, et ils agissent en conséquence; car ils traitent mieux l'homme qui n'est plus que celui qui vit encore, etc.

Extrait d'une Lettre de M. Marmontel au même.

Du 18 décembre 1783.

Vous avez pu entendre dire que nos deux spectacles, *Didon* et *le Dormeur éveillé*, avaient eu beaucoup de succès ; celui de *Didon* singulièrement a été jusqu'à l'enthousiasme. C'est une faveur que d'être joué deux fois au théâtre de Fontainebleau ; *Didon* l'a été trois fois, et le roi, qui de sa vie n'avait pu entendre un opéra d'un bout à l'autre, ne s'est point lassé d'entendre celui-ci : *Il me fait*, disait-il, *l'impression d'une belle tragédie*. Le jeu sublime de mademoiselle Saint-Huberti a eu bonne part à ce succès inouï; mais il n'en est pas moins

vrai que la musique et les paroles même ont obtenu quelques éloges. Piccini s'est surpassé surtout dans le récitatif, qui ne ressemble à rien de ce que vous avez entendu. Le succès de cet ouvrage au théâtre de Paris soutient la réputation que lui avait donnée celui de Fontainebleau. Les cinq premières représentations ont été combles; tout est loué pour la sixième et la septième. Le rôle de Didon est applaudi avec ivresse, et l'on convient unanimement qu'on n'a jamais rien entendu de pareil.

Le Dormeur éveillé fut mal exécuté à Fontainebleau dans les morceaux d'ensemble, mais bien de la part des acteurs principaux, Clairval et madame Dugazon. Le comique en a paru amusant d'un bout à l'autre, la musique charmante. Le roi l'avait redemandé pour la clôture des spectacles de la cour; Clairval tomba malade, et les spectacles finirent deux jours plus tôt, etc.

Il est bien temps de dire un mot de toutes les pertes que la Comédie Française a faites depuis le commencement de l'année. Dans l'état de décadence où se trouve ce théâtre, il en est bien peu qui ne doivent laisser quelques regrets. La plus vivement sentie a été la retraite de la demoiselle Doligny. Cette actrice, qui débuta fort jeune, en 1763, par le rôle d'Angélique dans *la Gouvernante,* plut si fort au public qu'elle fut reçue l'année d'après, sans que sa vertu ait été obligée de payer à messieurs les gentilshommes de la chambre aucun des droits d'usage. Cette vertu s'est conservée pure, dit-on, au milieu de toutes les séductions de la jeunesse et du théâtre. Le seul homme qu'on a pu soupçonner d'en avoir été aimé passe depuis long-temps pour être marié secrètement avec elle; c'est l'honnête et sensible M. Du-

doyer, auteur du *Vindicatif* et de *l'Antipathie pour l'Amour*. Mademoiselle Doligny, élevée sous les yeux de mademoiselle Gaussin, dont sa mère était la femme-de-chambre, est toujours restée fort au-dessous de ses modèles; mais son talent, sans être très-distingué, avait une physionomie qui lui était propre. Elle n'a jamais été fort jolie; mais elle a eu long-temps, sur la scène du moins, l'air aimable, intéressant et doux; sans élégance, sans coquetterie, sans maintien, on lui trouvait cependant une sorte de grace, celle de la décence et de l'ingénuité. Le son de sa voix n'était pas toujours assez pur; elle ne paraissait pas même l'avoir cultivée avec beaucoup de soin; mais les accens de cette voix allaient souvent au cœur; elle avait des inflexions d'un naturel charmant, d'une sensibilité pénétrante. Les rôles qui respiraient une ame jeune, nouvelle et passionnée, tels que ceux d'*Angélique*, de *Zénéide*, de *Victorine*, dans *le Philosophe sans le savoir*, semblaient avoir été créés pour elle, celui de Victorine surtout; on eût dit qu'elle le jouait d'instinct; elle lui donnait un caractère de finesse et d'originalité très-piquant, peut-être même inimitable. Elle manquait de force et de noblesse pour les rôles qu'on appelle de première amoureuse; elle avait bien moins encore le talent qu'exigent ceux de jeune princesse dans la tragédie, et sa figure n'était plus assez jeune pour l'emploi auquel ses succès l'avaient particulièrement attachée.

Madame Molé, connue long-temps sous le nom de mademoiselle Pinet, avait débuté la même année que mademoiselle Doligny (1). Avec plus d'esprit, d'étude et

(1) Ceci n'est pas exact. Mademoiselle Doligny ne débuta que le 3 mai 1763; madame Molé, alors mademoiselle Pinet, avait débuté dès le 21 janvier 1761.

d'intelligence, le plus beau teint et un fort joli visage, elle réussit infiniment moins. Elle n'avait aucune espèce de talent naturel, et ce n'est que depuis peu d'années qu'elle était parvenue à exprimer au Théâtre une partie au moins de tout ce qu'elle sentait si bien dans ses rôles, quelquefois même avec assez de finesse et de vivacité. Sa voix était fort maniérée, et n'en était ni plus douce ni moins fausse. Si sa tête était encore agréable, sa taille était devenue presque monstrueuse. Les efforts inouïs qu'elle faisait pour serrer son corps de jupe lui donnaient l'air roide et emprunté, sans la faire paraître beaucoup plus fine, et c'est une des circonstances qui ont contribué le plus à hâter sa fin. Il s'y est joint, dit-on, le chagrin mortel qu'elle eut de voir ou de soupçonner du moins son mari de se charger lui-même, et pour ainsi dire sous ses yeux, de l'éducation d'une fille qu'elle avait eue de M. le marquis de Valbelle (1). Le rôle de la sœur précieuse dans *les Femmes Savantes*, et celui d'Alcmène dans *Amphitryon*, étaient peut-être ceux qu'elle jouait le moins mal. Elle avait débuté aussi dans la tragédie par le rôle de *Bérénice*, mais sans succès.

Auger, double de Préville dans l'emploi de valet, a été une des victimes de la banqueroute de M. le prince de Guémené; il n'a pu survivre à l'idée douloureuse de perdre ainsi dans un instant presque tout le fruit qu'il avait recueilli de vingt ans de travaux et d'humiliations (2). Un Crispin n'est pas tenu d'avoir plus de courage qu'un philosophe. Cet acteur avait une intelligence assez bornée, mais un masque excellent. Le plus hon-

(1) Madame Rémond; qui joue aujourd'hui les rôles de soubrette à la Comédie Italienne. (*Note de Grimm.*)

(2) Il mourut le 26 février 1783. Son premier début était du 14 avril 1763.

nête homme du monde, il avait au théâtre l'air aussi bas, aussi fourbe, aussi rusé qu'on peut le désirer dans la plupart des rôles dont il était chargé. Son jeu avait en général plus de franchise et de naturel que de finesse et d'intention; mais il était vraiment admirable dans le rôle de *Bazile* du *Barbier de Séville*; il jouait encore avec une grande naïveté celui de *Lucas* dans *la Partie de chasse de Henri IV*. Ce qu'on ne peut guère lui pardonner, même après sa mort, c'est la cruelle habitude qu'il avait d'estropier les vers, et d'ajouter des lazzis de sa façon, même au dialogue de Molière.

Bouret, après avoir été autrefois à l'ancien Opéra-Comique de la Foire presque aussi célèbre, presque aussi digne d'admiration que l'est aujourd'hui l'illustre Jeannot-Volange au Théâtre des Variétés Amusantes, survivait depuis long-temps à sa renommée. Il avait dans la voix une sorte de nasillement fort déplaisant et qui rendait quelquefois ce qu'il disait tout-à-fait inintelligible; mais il y avait pourtant de certains rôles où ce défaut même réussissait à merveille, comme celui d'Agnelet dans *l'Avocat Patelin*, celui de Flamand dans *Turcaret*, etc. Sa figure épaisse et ses sourcils si bêtement prononcés lui donnaient surtout une expression très-heureuse pour le rôle de *Pourceaugnac*; ce qui a fait dire assez plaisamment que dût-il n'être pleuré de personne, il était bien juste au moins que toute la famille des Pourceaugnac en prît le deuil.

Ce sont les Graces et Thalie qui regretteront long-temps le charmant, l'inimitable Carlin. Il a eu le bonheur de rire et de plaire pendant plus de quarante ans, et ce n'est pour ainsi dire qu'en cessant de vivre qu'il a cessé de jouir d'une destinée si peu commune. Son vé-

ritable nom était Charles-Antoine Bertinazzi. Il naquit, à Turin, en 1710. Son père était officier dans les troupes du Roi de Sardaigne. Sa première étude fut très-soignée; à quatorze ans il fut reçu porte-enseigne dans un régiment; mais, ayant perdu son père et se trouvant sans fortune, il ne put résister à l'impulsion de son génie. Après avoir essayé de donner quelque temps des leçons d'armes et de danse, il se mit à jouer la comédie dans différentes villes d'Italie, et fut bientôt, dans le rôle d'Arlequin, l'émule des meilleurs acteurs de Venise et de Bologne. C'est en 1741 qu'il débuta, sur le Théâtre de Paris, dans le rôle d'*Arlequin muet par crainte*. Il y obtint un succès qui ne s'est pas démenti un seul instant, quoiqu'à son arrivée à Paris il ignorât absolument notre langue, et qu'on n'y eût pas encore oublié la légèreté de Thomassin, dont le jeu délicat et naïf avait enchanté long-temps la ville et la cour.

Le grand talent de Carlin tenait surtout à l'extrême justesse de son tact et de son goût. Personne n'a jamais mieux deviné ce qui pouvait plaire au public et lui plaire dans l'instant; ce n'est pas la finesse de ses saillies, quoiqu'il lui en soit échappé d'excellentes, qui charmait le plus, c'était l'à-propos de tout ce qu'il imaginait de dire et de faire; il ne passait jamais la mesure dans le genre de talent où il est le plus difficile d'en avoir sans manquer de verve et de gaieté, et c'est toujours avec une adresse extrême qu'il allait frapper juste au but qu'il s'était proposé. On pouvait désirer quelquefois plus d'esprit dans son dialogue; mais il est sûr qu'on n'en pouvait mettre davantage dans ses gestes, dans ses mines, dans toutes les inflexions de sa voix, et n'est-ce pas là surtout qu'il faut chercher le véritable esprit d'un arle-

quin? Tous ses mouvemens avaient une grace, une sûreté, une prestesse, un naturel si comique, qu'on ne pouvait se lasser de l'admirer. Nos plus grands acteurs, Le Kain, Préville, les meilleurs juges de son mérite, le voyaient jouer avec délices. Sa bonhomie et sa gaieté le rendaient cher à tous ses camarades. Il était le dernier acteur qui nous fût resté de l'ancienne Comédie Italienne. C'est au mois de septembre dernier qu'il est mort, d'une maladie aiguë; il avait paru encore au Théâtre peu de jours auparavant; et il est bien prouvé que jusqu'à l'âge le plus avancé il n'avait perdu aucun des goûts de la jeunesse, comme il en avait conservé tout l'esprit et toutes les graces.

Épigramme sur les trois Statues qui décorent la nouvelle façade du Palais.

Pour orner le palais un artiste fameux
A travaillé. Quelle est sa meilleure statue?
La Prudence est fort bien; la Force est encor mieux,
Mais la Justice est mal rendue.

Épitaphe d'un Jeune Homme tué à la nouvelle Angleterre; par M. de Cambry.

Le diable, qui de nous dispose,
Jadis me fit sacrifier,
Amant, mon bien pour une rose,
Soldat, mon sang pour un laurier.

Nous venons de voir renouveler d'une manière très-piquante l'essai que fit à Londres mylord Chesterfield de la crédulité des hommes pour les choses les plus in-

vraisemblables, lorsqu'un de ses porteurs de chaise, sous le nom d'un physicien italien, rassembla au théâtre de *Covent-Garden* quatre milles ames pour le voir entrer, ainsi qu'il l'avait promis, dans une bouteille de pinte. Tout le monde sait qu'il décampa avec l'argent qu'on avait payé à la porte pour voir le *contenu* plus grand que le *contenant*. Notre nouveau Chesterfield, dont le nom est de Combles, magistrat de la ville de Lyon, s'est joué presque aussi hardiment de notre crédulité; mais il était trop honnête, et les circonstances le servaient trop bien pour avoir voulu abuser d'une manière profitable du degré d'exaltation où nos succès aérostatiques avaient porté toutes les têtes.

Huit jours après l'audacieuse expérience de MM. Charles et Robert, on lut dans un de nos papiers publics (*le Journal de Paris*) qu'un horloger avait trouvé le moyen de marcher sur l'eau; qu'il avait, à cet effet, inventé *des sabots élastiques, à l'aide desquels il traverserait la rivière, comme un ricochet, cinquante fois dans une heure*. Sa lettre inscrite dans la feuille était très-bien faite, et la certitude de cette découverte était garantie de plus par les rédacteurs du *Journal*, qui déclaraient avoir pris, avant de la publier, tous les renseignemens que la prudence pouvait exiger. Cet horloger prétendu demandait une souscription de deux cents louis, qui ne lui seraient remis que lorsqu'il aurait traversé la Seine aux yeux du public.

Malgré l'impossibilité presque démontrée de conserver son équilibre dans une traversée rapide pour laquelle l'auteur ne demandait qu'une minute, personne, hors une seule que nous allons citer, ne douta de la possibilité de l'expérience; Montgolfier et Charles avaient rendu

tout possible. Monsieur, frère du roi, qui aime les arts et qui les encourage, fit une souscription dans sa société, et envoya quarante-cinq louis au bureau du *Journal*, dépositaire de la somme demandée par le prétendu horloger; beaucoup de gens imitèrent l'exemple de Monsieur, et le prévôt des marchands de la ville de Paris, voyant dans cet essai un avantage pour la navigation, avait non-seulement eu la complaisance de faire préparer une enceinte pour les souscripteurs, il avait voulu encore contribuer de dix louis à la souscription. Elle était remplie et au-delà; les journalistes l'avaient écrit à Lyon à M. de Combles, que seul ils connaissaient, qui leur avait fait parvenir la prétendue lettre de l'horloger, et qui avait suivi avec eux cette singulière correspondance. Ils attendaient tous les jours le nouveau thaumaturge destiné à soumettre à l'homme un élément qui ne paraît guère plus facile à dompter que celui que M. Montgolfier venait d'asservir à son génie, lorsque M. le baron de Breteuil, ministre et secrétaire ayant le département de Paris, a reçu une lettre de M. de Flesselles, intendant de Lyon, qui lui apprenait que la prétendue expérience était une plaisanterie que s'était permise un citoyen de Lyon, assez recommandable pour qu'il le suppliât de taire son nom. Le ministre a porté sa lettre au roi, qui le seul peut-être de son royaume n'avait jamais voulu croire à la possibilité de *traverser comme un ricochet la rivière de Seine en une minute*. Sa Majesté a daigné regarder cette plaisanterie comme une espiéglerie dont il fallait rire et en a beaucoup ri. Paris a fini par en faire autant; chacun a retiré son argent et a regardé la conduite de M. de Combles comme une critique un peu rigoureusement prononcée de la propension des hommes à croire à ce

qu'ils aiment, le merveilleux. Nous perdons au reste beaucoup de théories certainement aussi profondes qu'ingénieuses, par lesquelles nos savans ne démontraient point la possibilité de la chose (ils n'en doutaient pas); mais les lois par lesquelles elle devait avoir été exécutée, les moyens que l'auteur avait dû employer, la perfection que l'on pouvait donner aux sabots élastiques, etc., etc.; des calculs à perte de vue expliquaient tout cela d'une manière qui eût presque autant honoré ces Messieurs que l'inventeur même, *homme heureux et puis c'est tout*, pour nous servir d'une formule académique, lorsque la lettre de M. de Flesselles est venue réduire tous les travaux des *gens de la chose* au même point que les deux cents volumes écrits jadis sur *la dent d'or*, trouvée en Allemagne, qui exerça si longuement la sagacité des docteurs du seizième siècle. La Reine et Monsieur viennent de faire écrire au bureau du *Journal de Paris* qu'ils voulaient que les quarante louis qu'ils avaient souscrits pour cette expérience fussent employés à la délivrance de pères détenus pour mois de nourrice. Cet excellent exemple de bienfaisance que se sont empressés d'imiter les autres souscripteurs est le complément de l'indulgence et de la bonté peut-être plus que paternelle avec lesquelles nos bons souverains ont su tourner au profit de pères malheureux une plaisanterie un peu trop forte que l'auteur doit bien se reprocher. Ce trait de caractère est digne d'être observé par les vrais philosophes.

L'Académie des Sciences vient, contre son usage ordinaire, de nommer, avant la fin de l'année, Messieurs Montgolfier ses correspondans.

M. le comte d'Angivilliers, directeur des bâtimens du roi, et en cette qualité ministre des Arts, vient d'écrire à l'Académie de Peinture, Sculpture et d'Architecture de s'occuper des plans et dessins d'un monument que Sa Majesté veut faire élever au milieu du bassin des Tuileries, d'où sont partis MM. Charles et Robert, pour consacrer aux yeux de la postérité la découverte de Messieurs Montgolfier. Le public a appris le vœu de Sa Majesté à cet égard avec la plus sensible reconnaissance.

L'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres a reçu ordre en même temps de s'occuper de l'emblème et de l'exergue d'une médaille que Sa Majesté veut faire frapper pour conserver la mémoire de cet événement; mais comme ses ordres portaient celui de joindre ensemble les noms de Charles et ceux de Montgolfier, l'Académie a fait représenter au roi que les médailles étant pour les siècles futurs des monumens d'après lesquels on écrivait l'histoire, et Charles étant présenté dans celle qu'on lui ordonnait comme inventeur ainsi que Montgolfier, elle demandait à Sa Majesté des ordres précis par lesquels il fût expressément enjoint à la Compagnie de réunir ces deux noms. La postérité, ainsi que le siècle présent, ne manquera pas de les distinguer, malgré les petites intrigues du jour qui veulent en vain les confondre. Il n'est plus au pouvoir des peuples et des rois de donner ou d'ôter le mérite de la découverte à celui à qui elle appartient, et le fait est trop prononcé pour cela.

On a donné, le lundi 15, la première représentation des *Brames*, tragédie de M. de La Harpe. Le fonds de cette tragédie est tiré de l'*Histoire de l'Indostan*, par

l'anglais Dow. Les brames se sont fait de tout temps un principe de cacher leur religion aux nations même qui ont conquis l'Inde, jusqu'à nos jours. Il n'y a que M. Harrison, gouverneur de Bénarès pour la Compagnie anglaise, qui soit venu à bout de les corrompre et d'obtenir d'eux non-seulement la révélation, mais la traduction même de leurs livres sacrés écrits dans cette langue *samskrit*, dont l'origine se perd dans la nuit des temps.

Le sultan Akébare, dit l'auteur anglais, curieux de connaître ces mystères religieux, fit choix d'un jeune seigneur de sa cour, qu'il fit adopter par un brame errant et vagabond, après avoir fait promettre à Feisi, nom du jeune Mogol, qu'il s'instruirait à fond de la langue sacrée et des dogmes des bramines, pour revenir ensuite l'initier à son tour dans la connaissance de ces saints mystères. Feisi, présenté comme enfant de cette caste antique chez qui Pythagore puisa la plupart des principes de son système philosophique et religieux, y fut reçu sans difficulté. Sa jeunesse, la douceur de son caractère que modifiait encore l'irrésistible pouvoir que donnent le désir et le besoin de plaire, lui valurent l'amitié la plus tendre de la part du grand-prêtre. Feisi, en s'instruisant dans la langue sacrée, entretint pendant les premières années une correspondance suivie avec Akébare; mais le grand-prêtre avait une fille charmante, le prétendu brame en devint amoureux, et l'amour de la religion qu'elle professait se grava aussi profondément dans son cœur que les charmes de la jeune bramine. Le grand-prêtre se crut heureux de donner sa fille à son disciple chéri; quel fut son effroi lorsque ce jeune néophyte, ivre d'amour et de reconnaissance, crut devoir

à son ami, à son père, l'aveu d'une supercherie qu'il crut réparer en lui jurant qu'il vivrait et mourrait attaché au culte de Brama! Le grand-prêtre, le repoussant d'une main et armant l'autre d'un poignard, allait justifier ce grand principe de sa religion, qui ne lui permettait de teindre ses mains que de son propre sang en se perçant le cœur, lorsque le jeune Feisi, fondant en larmes, embrassant ses genoux, arrêta son bras, et lui découvrant ce sein sur lequel venait de reposer pour la première fois sa jeune et tendre épouse, le conjura de lui arracher une existence qu'il n'avait conservée jusqu'à ce moment que pour ne pas quitter la vie sans avoir connu le bonheur. Ses menaces de s'arracher le jour au même instant que son père se priverait de la lumière le firent consentir enfin à vivre; il le promit à son fils, qui lui jura en même temps que jamais les mystères sacrés de Brama ne sortiraient de sa bouche. Rappelé auprès d'Akébare, Feisi y reparut, mais y reparut comme brame, c'est-à-dire comme convaincu d'une religion pour laquelle ses sectateurs étaient accoutumés à mourir plutôt que de la révéler. Son empereur eut la générosité de n'imputer qu'à lui-même cette apostasie, et de respecter la conscience d'un sujet qui avait trahi innocemment l'espoir de sa curiosité. Feisi n'en occupa pas moins de grandes charges dans l'empire, et protégea pendant sa vie une religion qui s'éteint et qui doit nécessairement se perdre un jour dans celle des conquérans des contrées où elle est née.

Il nous a paru nécessaire d'entrer dans ces détails sur ce fait historique, si l'on veut se mettre à portée de mieux juger de l'emploi que M. de La Harpe vient d'en faire sur la scène française. Sa pièce étant imprimée, on

ne croit pas devoir en rappeler ici la marche et l'ordonnance.

La première représentation n'a pas eu un succès brillant; mais le public n'avait témoigné par aucun signe de réprobation que cet ouvrage lui eût déplu; cependant plusieurs tragédies sifflées impitoyablement, ce jour terrible que Voltaire même redoutait, n'ont jamais offert à la seconde représentation une assemblée si peu nombreuse et des spectateurs si froids. *Les Brames* sont le premier exemple d'une tragédie jouée tranquillement jusqu'à la fin à la première représentation, et tombée dès la seconde dans les règles. *Les Barmécides* et *Jeanne de Naples* avaient plus qu'annoncé déjà que M. de La Harpe, pour être un excellent littérateur, nourri des meilleurs principes, n'en avait pas la tête plus dramatique; que ses plans étaient vicieux, mal conçus, remplis d'invraisemblance et toujours péniblement dénoués; mais ces défauts étaient adoucis au moins, s'ils n'étaient pas rachetés par un fonds d'intérêt, par des situations qui, forcées, variaient ou prolongeaient du moins cet intérêt, et surtout par le mérite si rare dans ce moment-ci d'un style difficilement facile, mais presque toujours correct, plus fait pour satisfaire l'esprit que pour toucher le cœur; enfin par une sorte d'éloquence poétique qui, sans jamais partir de l'ame, avait cependant une sorte d'énergie et de chaleur.

Les Brames ont paru avoir le mérite de la diction des *Barmécides*, de *Jeanne de Naples* et presque de *Warwick;* mais l'on a de la peine à concevoir que l'homme de lettres, qui dans ses ouvrages polémiques a montré les connaissances les plus saines sur l'art du théâtre, ait pu imaginer un drame aussi insi-

gnifiant par le choix et l'exposition du sujet, aussi peu intéressant dans sa marche et dans son développement, et dénoué par l'effet pittoresque d'*une grande fosse embrasée, entourée de brames*, plus que par le discours d'une tolérance vraiment apostolique que prêche le grand-prêtre à Timur-Kan.

Voltaire le premier osa étendre le cercle dans lequel les deux grands maîtres qui l'avaient précédé avaient circonscrit ou du moins laissé la tragédie en France; et ceux qui, de son vivant, refusaient à ce grand homme même l'esprit d'invention, étaient forcés de convenir que les anciens ne lui avaient laissé aucun modèle de ces tragédies philosophiques dans lesquelles il mettait en action les mœurs et le génie des peuples les plus antiques et les plus célèbres de la terre. Quelle force d'imagination il a fallu pour concevoir, combiner les plans de *Gengis-Kan* et de *Mahomet!* et quelle profonde connaissance du cœur humain possédait ce grand tragique pour attacher le spectateur au tableau majestueux, il est vrai, mais peu intéressant, d'événemens qui ont changé le sort d'une partie de la terre, et le rendre véritablement dramatique par le mélange admirable de ces grands intérêts, avec des passions qui sont de tous les temps et de tous les hommes! Voltaire veut-il mettre sur la scène cette loi aussi ancienne que la nature, base du gouvernement chinois, le respect filial; c'est un fait historique, c'est l'invasion du Tartare Gengis-Kan qu'il prend pour époque; c'est son amour, jadis dédaigné, pour Idamé qui devient le ressort de toute l'action; c'est lui qui suspend le glaive levé sur l'orphelin, et qui, en nous intéressant, sert à développer le caractère de deux grands peuples. Veut-il peindre la profonde politique,

les vues hardies et l'audace réfléchie du prophète de la Mecque ; veut-il en former un tableau plein de mouvement, et par cela même une leçon plus frappante que tout ce qu'il a écrit des crimes qu'a produits le fanatisme; il en imagine un combiné avec art (l'amour de Séide et de Palmyre), et cette passion, qui règne avec terreur et dirige cette action vraiment dramatique, sert à développer le caractère de Mahomet, son effrayante politique, et le punit par une catastrophe que l'art du poète a conçue si heureusement qu'elle fait son supplice en même temps qu'elle sert à caractériser encore plus l'ambition d'un imposteur qui devait changer la face de la moitié du globe.

M. de La Harpe a conçu ses *Brames* d'après *Gengis-Kan* et *Mahomet*, et la ressemblance frappante de sa tragédie avec ces deux chefs-d'œuvre n'a échappé à personne; il semble même, par des rapprochemens faciles à saisir, qu'il ait voulu fondre ensemble les deux sujets, remplacer le fanatique et malheureux Zopire par un philosophe brame, ressemblant au lettré Zanti, et obtenir par là un contraste avec le caractère féroce de son Timur-Kan, faible copie de Mahomet. Mais c'était par l'emploi heureux des passions, des malheurs, des crimes même de l'humanité, que M. de La Harpe pouvait imiter son modèle, et répandre de l'intérêt sur un sujet dont l'importance politique n'a pas même cette grandeur que Voltaire ne trouva pas suffisante pour intéresser seule dans *Gengis-Kan* et *Mahomet;* et quelle différence dans la majesté des sujets d'une caste et d'un collège de prêtres indiens, comparés au système politique du plus grand empire du monde, qui le régit depuis tant de siècles, et qui a asservi même ses conquérans, ou à la grande ré-

volution opérée par Mahomet! De quel intérêt peut être au théâtre un jeune prince tartare destiné à succéder à un grand empire, quittant philosophiquement le palais paternel pour aller s'instruire dans une religion antique, il est vrai, et très-célèbre dans des temps reculés, mais qui, par ses principes mêmes, n'a jamais été le mobile d'aucune grande révolution, et dont les sectateurs n'ont jamais fourni à l'Histoire ni ces crimes atroces ni ces vertus éclatantes que demandent les grands tableaux de la poésie dramatique? Quel intérêt peut inspirer l'amour accidentel, dans ce drame, de ce prince pour la fille d'Obarès? Cet amour est né doucement à l'ombre des autels, il a été encouragé par le grand-prêtre, aucun nuage n'a troublé cette passion innocente, et la manière dont elle se trouve liée à l'action n'attache pas même lorsque Timur-Kan en est averti par son fils. C'est la connaissance des mystères cachés dans le temple de Bénarès et la soumission de ses ministres au culte de Mahomet qui occupent le conquérant tartare, et l'amour sans chaleur, sans mouvement de son fils pour une bramine n'est et ne peut être à ses yeux qu'une fantaisie de jeune homme, bien moins dangereuse aux yeux d'un père que l'attachement du fils pour une secte qu'il veut détruire. Si cet amour au contraire fût né dans le palais de Dély, si, pour fuir les persécutions d'un père ou d'une marâtre, le jeune Akébare eût fui avec sa maîtresse, et se fût réfugié dans le temple de Bénarès, cette passion, malheureuse dans sa naissance, eût intéressé par cela même qu'elle était persécutée; elle eût motivé d'une façon moins philosophique, il est vrai, mais plus théâtrale, le motif de l'admission, si invraisemblable dans cette tragédie, du prince tartare dans le collège des brames;

elle eût sauvé à Timur-Kan l'inconséquente tranquillité avec laquelle il a laissé à son fils le temps de puiser les principes de cette religion si contraire à ses vues politiques; elle eût justifié enfin son arrivée sous les murs de leur temple bien plus naturellement que la guerre avec les Patanes, qui en est le vrai motif. Le désir de retrouver l'héritier de son trône, de soumettre et de détruire les brames sont des idées que la proximité du lieu, que l'occasion seule semblent avoir fait naître à Timur-Kan. Que dire, que penser d'un père irrité, d'un Tartare respirant la vengeance, qui, aux portes de Bénarès, écrit à son fils, au lieu de le faire enlever simplement par un détachement de l'armée qui l'environne; qui discute avec lui sa nouvelle croyance; qui, après avoir appris de sa bouche qu'il veut vivre et mourir brame, et de plus épouser encore la fille d'un brame, regagne tranquillement son camp, en chargeant simplement ses gardes d'y conduire son fils? Ces invraisemblances, celle de l'évasion combinée de ce fils malgré les gardes qui l'entourent, de son traité avec les Patanes, de leur introduction dans le temple par des *routes souterraines* que l'imagination du poète est obligée de creuser dans l'instant, tous ces ressorts de nos anciens romans n'étaient pas faits pour être employés par un littérateur qui a proscrit si souvent et si durement l'emploi de moyens moins ridicules, comme indignes de la tragédie. Le grand-prêtre Obarès est un philosophe sage, tranquille; mais un brame parlant toujours et longuement de l'antiquité de sa religion, voulant toujours mourir plutôt que d'en découvrir les mystères, et qui justifie mal sa secte des superstitions barbares avec lesquelles elle croit honorer des dieux assez ridicules, est une copie

bien informé de la superbe opiniâtreté de Zopire dans *Mahomet*.

Nous ne sommes entrés dans une si longue discussion des quatre principaux rôles de la tragédie des *Brames* que pour expliquer la cause d'une disgrace à laquelle M. de La Harpe ne semblait pas devoir s'exposer. La correction du style, de longues tirades qui suppléent l'absence de l'action et de l'intérêt dans ce drame lui ont valu le tranquille succès de la première représentation; mais cette même absence d'intérêt et d'action, suite nécessaire d'un plan vicieux dans sa conception, immobile dans sa marche et invraisemblable depuis l'exposition jusqu'au dénouement, résout le problème d'une chute si extraordinaire à la seconde représentation, et que la première n'avait pas fait soupçonner au moins devoir être aussi prompte. Au reste, M. de la Harpe a fait imprimer le surlendemain qu'*il retirait sa pièce, et qu'il remerciait le public des applaudissemens dont il l'avait honorée.*

On s'est souvenu que ses amis s'étant rassemblés chez mademoiselle de L'Espinasse, il y a sept ou huit ans, pour entendre une lecture des *Brames,* M. de La Harpe, convaincu de la vérité des observations qu'ils lui faisaient et qui lui prédisaient le sort qu'il vient d'éprouver, jeta devant eux, avec un courage qu'ils admirèrent tous, sa tragédie des *Brames* dans le feu. On peut se permettre de dire qu'elle vient de renaître de sa cendre, sans être pourtant un phénix.

On n'a point oublié de faire des jeux de mots et des calembours sur cet événement littéraire. Le plus agréable n'a de sel que par un vice de prononciation assez ordinaire dans la conversation familière: *Si les Brames réussissent, les bras me tomberont.*

Les Comédiens ont consolé l'auteur des *Brames*, en donnant, le surlendemain de leur chute, une représentation de *Philoctète*, celui des ouvrages dramatiques de M. de La Harpe qui, sans avoir jamais eu un succès brillant, sera peut-être celui qui restera le plus sûrement au Théâtre. Le sieur Larive, dont une maladie très-sérieuse avait privé le public pendant près de six mois, a reparu dans cette pièce; les applaudissemens qu'elle a reçus, partagés entre l'auteur et l'acteur, ont dû les satisfaire également; mais les plaisans n'ont pas manqué de dire que, quand M. de La Harpe voudrait se faire un *frac dramatique* (1), ses amis devaient lui conseiller d'en prendre toujours le drap en *Grèce* et à l'enseigne de *Sophocle*.

Nos pamphlets ont annoncé *Cinq Sermons faits pour pour être prêchés, pendant les cinq premiers dimanches de carême, par M. l'abbé de La Harpe, ex-brame, sur l'Orgueil, l'Insolence, l'Audace, le Ton tranchant, le Mépris de son prochain. Chez Bavardin, libraire, à l'enseigne de l'Impuissance.*

On a donné, le samedi 6, sur le Théâtre Italien, une nouveauté à laquelle le nom seul des auteurs donne quelque intérêt, *le Faux Lord*, comédie, en deux actes, mêlée d'ariettes. Les paroles sont de M. Piccini fils; c'est son premier essai dans une langue qui lui était absolument étrangère, à son arrivée à Paris. La musique est de son père, et l'on ne sera point étonné qu'elle ait été faite avec tout le soin que peut inspirer la tendresse paternelle. Cette comédie est une de ces pièces d'imbroglio

(1) Allusion à une plaisanterie des *Journalistes anglais*, de M. Cailhava. (*Note de Grimm.*)

dont fourmillent tous les Théâtres d'Italie; M. Piccini a tâché, autant qu'il l'a pu, de l'adapter aux convenances du nôtre. L'on sait assez que les auteurs des drames italiens destinés à être mis en musique s'embarrassent fort peu de la conduite et de la vraisemblance de l'action; pourvu qu'ils offrent au musicien des situations piquantes propres aux procédés de leur art, ils ont rempli leur but; et le public de Naples ou de Rome, qui n'a point pour diriger son goût les grands modèles qui ont enrichi la scène française, n'est pas aussi exigeant que nous, et ne doit pas l'être.

Le succès de la musique a été complet. Le public a demandé les auteurs; ils ont paru et ont été comblés des applaudissemens les plus flatteurs.

C'est ce même jour que madame Saint-Huberti, devenue en ce moment l'idole du public, a reçu un honneur qui n'a jamais été décerné avant elle à aucune actrice : le public l'avait aperçue dans une loge; à la fin du spectacle, lorsqu'elle s'est levée pour sortir, le parterre et les loges l'ont applaudie comme on applaudit la reine quand elle honore le spectacle de sa présence, en désignant l'inimitable actrice qui recevait cet hommage par l'épithète de *Didon, la reine de Carthage.* Si le public eût su que ce jour même madame Saint-Huberti avait réconcilié MM. Piccini et Sacchini, brouillés on ne sait trop pourquoi, les applaudissemens qu'elle a reçus eussent tenu de l'ivresse. L'adresse, l'intérêt et la grace qu'elle a mis à réunir ces deux illustres rivaux ne l'honorent pas moins aux yeux de ceux qui la connaissent que ses rares talens.

On a donné, le 12, pour la première et la dernière

fois, sur le même Théâtre, *Héraclite, ou le Triomphe de la Beauté*, comédie en un acte et en vers.

Le Conte des *Oies du frère Philippe*, de La Fontaine, a fourni le sujet de cette petite comédie.

Cet ouvrage, dont la conduite offre de grandes invraisemblances, n'a aucun mérite qui les excuse. On a trouvé dans le style quelquefois de la grace et de la facilité, mais plus souvent de la manière et beaucoup de négligence. Le peu de succès de cette petite comédie a rendu très-ridicule l'empressement avec lequel le public a affecté de demander l'auteur : les Comédiens, après avoir fait attendre trop long-temps les spectateurs, ont fini par annoncer que l'auteur n'était pas dans la salle. On le nomme Dupont. C'est son premier essai, et s'il est jeune, cet essai, quoique défectueux, semble donner quelques espérances.

Variétés morales et amusantes, tirées des Journaux anglais; traduction nouvelle, par M. l'abbé Blanchet, de Saint-Germain-en-Laye. Deux volumes in-12. Nous avions déjà une traduction complète du *Spectateur anglais*, le premier journal de ce genre qui ait paru dans le monde littéraire; M. Steele en publia les premières feuilles, en 1709, lorsque la France n'avait encore que le *Mercure-Galant*. L'ouvrage entier renferme un grand nombre de chapitres où les ridicules qu'on y attaque, tenant à des mœurs et à des usages particuliers aux Anglais, ne pouvaient avoir de sel et d'intérêt que pour eux. Cette traduction avait un tort peut-être encore plus réel, celui d'être fort littérale, et de n'avoir cependant presque rien conservé de la tournure singulière et piquante que M. Steele avait su donner à ces leçons d'une

morale enjouée, que le monde poli aime encore et dont il profite quelquefois (1). Le nouveau traducteur a choisi dans cet ouvrage, ainsi que dans *le Babillard* et *le Mentor* du même auteur, les chapitres qu'il a jugés devoir plaire universellement; parce que dans ce choix très-varié les ridicules que l'on fronde, les sottises qu'on persifle et les vices que l'on censure, ne sont guère moins les nôtres que ceux de nos voisins; et parce que la morale qu'ils présentent sous des allégories, des narrations et des fictions de toute espèce, est de tous les peuples et de tous les temps.

Outre le choix des matières qui en rend la lecture plus intéressante, le style de cette nouvelle traduction a de plus le mérite d'être pur, souvent même élégant, et de l'être avec ce caractère de précision et d'originalité qui pouvait seul nous faire connaître le genre d'esprit des Swift, des Addison et de tous ceux qui ont coopéré avec Steele au *Babillard*, au *Spectateur* et au *Mentor*, dont on a extrait les deux volumes que nous avons l'honneur de vous annoncer.

Voyage de M. Carver dans l'intérieur de l'Amérique septentrionale, traduit de l'anglais (2). Un volume in-8°. Le *Voyage* du capitaine Carver a reçu en Angleterre un accueil si favorable, qu'il s'en est fait de suite dans très-peu de temps trois éditions. Cet ouvrage n'est point, comme la plupart des autres Voyages, une nomenclature plus ou moins fidèle des noms des peuples et des pays

(1) Mademoiselle Huber, auteur des fameuses *Lettres sur la Religion essentielle*, en avait donné un extrait; mais cet extrait, conçu dans l'austérité de ses principes, n'est qu'un squelette de l'ouvrage dépouillé de toutes les formes qui en font tout à la fois le charme et l'utilité. (*Note de Grimm.*)

(2) Par Montucla, auteur de l'*Histoire des Mathématiques*.

que leurs auteurs ont parcourus; il renferme des détails très-curieux, soit sur la géographie intérieure de l'Amérique septentrionale, soit sur les mœurs des nations qui l'habitent, et notamment sur les Nadoessis et les Assinipoils, hordes sauvages qui sont les plus éloignées des grands lacs. M. Carver a joint à son *Voyage* des recherches intéressantes sur les lois, le culte et les usages domestiques et civils de ces peuples, et des observations très-bien faites sur l'Histoire naturelle de ces grandes contrées. L'auteur n'était repassé en Europe que pour proposer au Gouvernement anglais le projet d'un voyage, dont l'objet était d'atteindre, par le secours des Indiens dont il espérait se concilier l'amitié, quelqu'une des rivières qui traversent l'immense continent de l'Amérique septentrionale de l'est à l'ouest, et vont se jeter dans la mer Pacifique. Ce projet fut accueilli froidement par le Bureau des Plantations en Angleterre. L'auteur qui rapportait une concession que lui avaient faite les Nadoessis, par un acte formel d'un terrain considérable au nord du Lac Pépin, presque aussi grand que l'Angleterre, périt presque de misère à Londres, capitale d'une patrie pour laquelle il avait sacrifié sa fortune, risqué sa vie, et qui en avait déjà reçu d'importans services. Il avait été réduit à exercer le chétif emploi de commis d'une loterie pour vivre, en attendant que l'on s'occupât sérieusement d'un projet dont la possibilité paraît actuellement démontrée, et que l'auteur, mort à l'âge de quarante-huit ans, paraissait fait pour exécuter. Sa mort n'a pas anéanti le genre d'émulation que son *Voyage* avait inspiré à sa nation. Une société de particuliers riches et qualifiés, à la tête de laquelle est M. Withworth, va exécuter ce qu'avait projeté M. Carver. On doit envoyer des hommes

sages et déterminés, avec des ouvriers de toute espèce, en Canada; après avoir atteint l'extrémité du nord-ouest du Lac Supérieur, ils se lieront d'amitié avec les diverses nations qui viennent y trafiquer; ils les accompagneront chez elles, hiverneront dans leur pays, construiront de petites embarcations et descendront au printemps sur leurs rivières jusqu'à la Mer Pacifique. Là ils construiront un bâtiment propre à tenir la mer, reconnaîtront les côtes voisines, et iront, suivant les circonstances, au Kamtchatka ou aux Philippines. Telle est du moins la marche la plus probable que se propose cette compagnie de voyageurs.

Paris en miniature, d'après les dessins d'un nouvel Argus; brochure in-12 (1). Ce petit ouvrage est, comme le dit l'auteur, un *croquis* de cette immense capitale *dont les habitans forment un monde et les faubourgs des cités.* Il s'excuse de présenter son ouvrage après les huit volumes du *Tableau de Paris;* « mais il a vu tant de personnes tomber en syncope à la vue d'un simple in-8°, qu'il espère que son petit volume sera souffert dans le monde comme tant d'êtres inutiles. » L'auteur y parcourt d'une manière rapide, quelquefois spirituelle, mais presque toujours sans goût et sans mesure, une partie de nos ridicules, de nos modes et de nos usages; il répète ce qu'on a dit tant et tant de fois des femmes, des abbés, des académies, des financiers, etc. Les nouveaux établissemens qui se forment, les édifices et les accroissemens de cette capitale lui ont fourni quelques réflexions judicieuses. Tout cela est parsemé de portraits dans le genre de ceux de La Bruyère; presque tous ont

(1) Par le marquis de Luchet.

du trait; le ridicule est saisi, présenté d'une manière vraie, vive et piquante; il ne leur manque que le coloris inimitable avec lequel ce grand moraliste et cet excellent écrivain peignait les Français du siècle de Louis XIV. Au reste, cette bagatelle peut amuser par l'opposition assez tranchante des tableaux que l'auteur a renfermés dans ce petit cadre.

FIN DU TOME ONZIÈME.

TABLE DES MATIÈRES.

1782.

Pag.

1783.

FIN DE LA TABLE DU TOME ONZIÈME.

Reb. J+D 11/1984





